

Les Essais Mondiaux

 Ouvrage de
CHARLES

Les Essais de la suite

LE CAS MURDOCK

LES PRESSES DE LASSITUDE



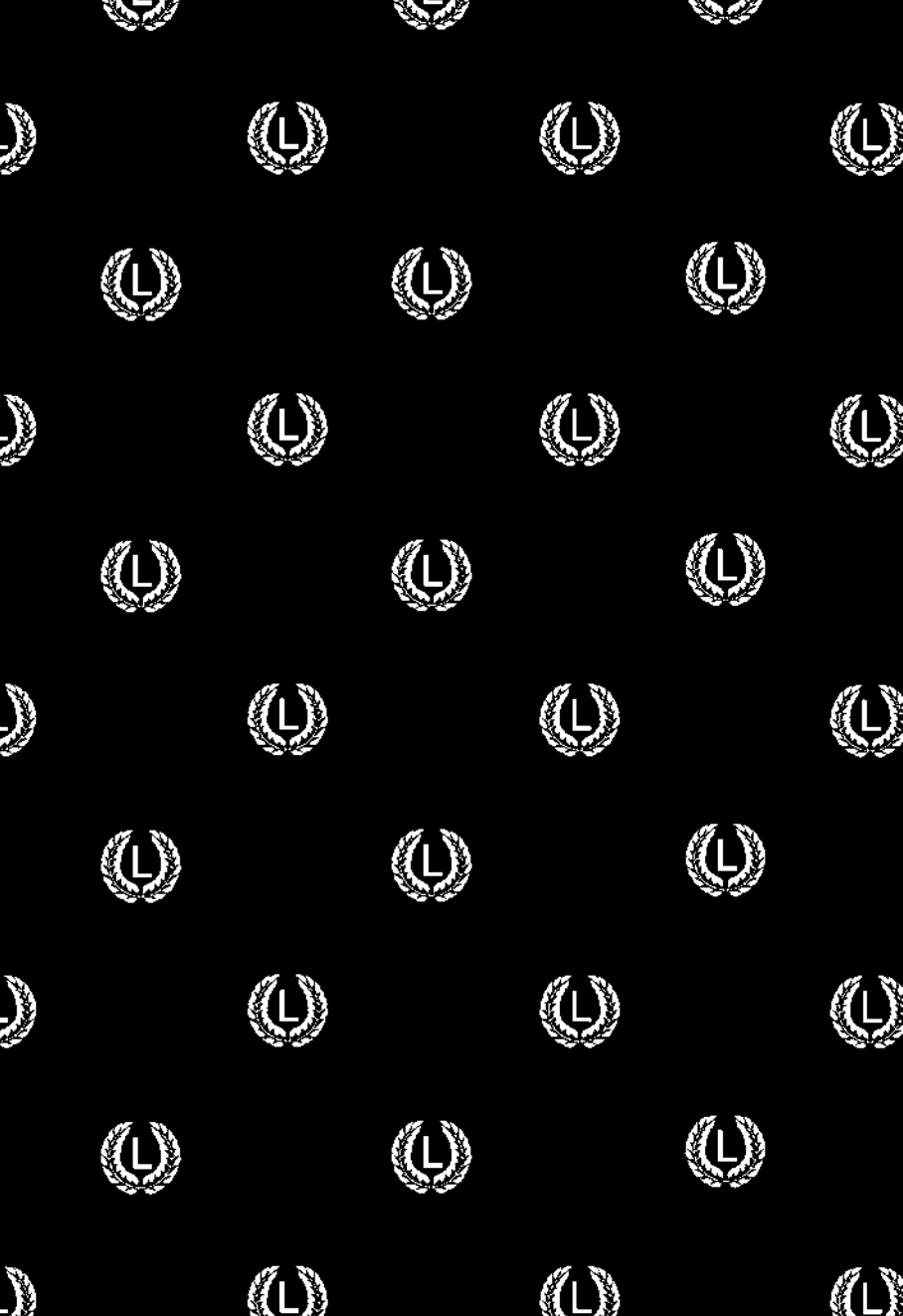
fut-il ?

Le cas Murdock : Un tombeau de papier, une stèle en carton s'ornant d'une épitaphe légère comme cellophane, aussi diaphane qu'un philigrane à l'aile de la phalène et encore plus à celle de l'éphémère, mais s'achevant d'un croc : fut-il ?

« Délirant et
morbide »

Ci-dessus : Caligula Rtistick,
« Portrait de Sekens Murdock
en forme d'hameçon d'interro-
gation » collection Davidson,
1999







*Collection
Lassitude Excelsior*

*Écrin-Prestige Tirage Limité
À L'Occasion du 300ème Anniversaire
des Praysses de Lassitude*

*Maison Fondée en 1712
par Maryvonne-Lorelei de Guerlas*

dernièrement parus aux Presses de Lassitude

Violante Claire

Une fille coule
L'extrême pointe de l'âge de fer
Dur
Technidolor
Le goût de la tendresse

Guillaume Chpaltine

Satellite avec vue

Joybringer

L'homme à la peau de bite

Le cas Murdock

sm

Une biographie par Violante Claire

suivie de

Erreur 127
de Sekens Murdock

puis d'un

Dossier des Bâtonnets

et enfin de

Documents graphiques.

*f*dition, commentaires et notes établis par
Hildegarde & Rosemonde de Guerlas
Hélène Vichenoux, Hector Regwinbuth
Geneviève Lagon et Agnès Teasy

Les Presses de Lassitude

2012

lespresses@lassitude.fr

<http://www.lassitude.fr>
ISBN 979-10-91219-02-0

On pourrait concevoir une explication de notre « monde » à partir de « fausses hypothèses ». Dans une vue totalement et uniquement perspectiviste, uniquement orientée vers la *conservation* de petites unités organiques.

Jusqu'o• un individu peut aller en vivant sur des *hypothèses*, comme on s'embarquerait sur un océan sans limite, au lieu de s'appuyer sur des « croyances », donne la suprême mesure de la force. Tous les esprits plus médiocres font naufrage.

« Au fond l'étrange maladie dont les bâtonnets ont affecté l'homme est celle de la cohérence. Grâce aux langages et à la dénomination dont ils sont les fondements, le monde semble tout d'une pièce, sans faille... La sempiternelle déception dont sont invariablement victimes, tTM ou tard, les humains, est due à l'inexorable et totale, l'indifférente incohérence de Tout. « Rien ne colle jamais avec rien, au delà de maigres apparences. Ni cause, ni effets, ni raison D'une simple logique, bâtonnienne, et folle à lier. »
Sekens Murdock

Un avant-propos, par Rosemonde de Guerlas

Il faut se faire une raison, il reste très peu d'espoir que soit sauvé le fonds Murdock. L'effondrement brutal et inexpliqué d'un bâtiment des Archives Nationales, ensevelissant d'un épais linceul de pierre le contenu de son laboratoire, de son bureau ainsi que de sa bibliothèque qui y avait été transféré, compte-tenu de la mauvaise saison actuelle et des nombreuses précipitations, ne laisse déjà que trop entendre que cet ensemble n'a plus guère de chance de nous parvenir. C'est un drame qui balaie d'un geste impérieux la perte des innombrables autres documents que la catastrophe aura détruits, tant pour leur moindre importance que pour les copies dont ceux-là bénéficient.

Ce sont donc des documents épars, clairsemés, malheureusement douteux pour la plupart, grâce auxquels on

essaie ici de reconstituer la silhouette peu ordinaire de celui que l'on peine à cerner ne serait-ce que d'un simple qualificatif : chercheur, personnage, inventeur, figure, auteur ? C'est vainement qu'on tente cette approche identitaire, dès le début, si tant est, comme pour la création du monde, que cela puisse faire sens qu'il y en ait eu un.

Cette destruction elle-même des papiers de Sekens Murdock vient comme un fait Murdockien par excellence : une sorte de magnétisme exocentrique refoulant toute tentative d'approfondissement, d'avancée vers le centre, le foyer même de la signification de son travail. Nous n'oserons pas ici soulever des théories d'attentat contre l'immeuble des Archives, entre autres celle concernant Mr Tšffel. Le lecteur se fera par lui-même au fil de ces pages une idée des forfaits que certaines choses, au coeur même du réel, peuvent perpétrer.

Gageons que ces documents disparus à jamais n'auraient donné accès qu'à plus d'interrogations encore et peut-être en faut-il remercier la destinée mais n'exagérons rien. Certes Murdock, c'est l'inenglobable, un gouffre pour la pensée sur lequel elle ne parvient pas même à se pencher en se cramponnant au garde-fou.

Si on voulait des preuves plus indubitables de la justesse, de l'effroyable exactitude en tout point des théories de Sekens Murdock sur la nature intime de l'univers, ce néant, ce voile d'ombre et de pénibles mystères, cette vague mais tenace incertitude, cette confusion générale et un manque complet de garants matériels en seraient de nombreuses. En effet, qu'est-ce qui peut, mieux que ces glissements, ces enlissements, ces disruptions mentales, cette incapacité à se con-

centrer, prouver mieux la conspiration qui se cache si mal derrière l'apparente bonhomie des langages ? Parmi ces fragments, ces bribes qui sont désormais, sauf miracle, tout ce qu'on pourra savoir de cet être mystérieux que fut Sekens Murdock, on trouvera d'abord une biographie par Violante Claire, suivie d'une reconstitution du roman éternellement inachevé de celui-ci, *Erreur 127*.

En la suite et sous la forme d'un appendice, un « dossier des bâtonnets » vient apporter sa lumière en demi-jour (avec l'éclat intermittent, le flash de l'éclair d'une clarté totale et fugace, fugitive) sur le r^offle effrayant et terrible des bâtonnets, dont le pouvoir occulte s'est renforcé de la destruction de tant de pièces qui auraient permis, sans doute pas d'en abattre le pouvoir, mais de mieux en contr^oler l'influence - peut-être.

Une présentation d'éléments graphiques reproduit après cela les documents de presse si célèbres qui ont ponctué les événements publics dont chacun se souviendra alors avec un regard tout autre.

Enfin, à l'issue de longues négociations avec le label *Discottes*, le texte de l'album « Tartine et Cuisson » que Murdock rédigea pour un groupe de musiciens avec lequel nous savons qu'il collabora étroitement et qu'on ne présente plus, *Perplex Bar quettes*, ne figurera pas dans *Le cas Murdock*. Le lecteur se reportera à l'édition *Discottes* de l'album, s'il a la chance de mettre la main sur une des rares copies (au nombre de trois), ou plus simplement sur les pages *Discottes* du site internet défunt *gigabrother.com* tel que les Archives Nationales en conservent (dans une aile intacte) une copie rachetée à prix d'or à la *Library of Congress*.

On ne manquera pas non plus, malgré les incertitudes qui ne peuvent qu'évoquer celles dont s'entourent les conclusions d'autopsie légale d'un corps ayant trop séjourné dans l'eau, de consulter la table des matières.

En tout dernier lieu, et sans impatienter d'une introduction interminable un désir d'entrer dans le vif du sujet qui doit savoir se passer de commentaire, notons que le texte de la quatrième de couverture pastichant une notice pharmaceutique était destiné par Murdock à venir au dos d'une édition d'*Erreur 127* qui n'eut jamais lieu.

sm
Par Violante Claire

Une préface par Geneviève Lagon

Le silence est presque complet sur les rapports qu'eurent Sekens Murdock et Violante Claire. Il semble qu'elle n'ait pas partagé grand chose de sa vie quotidienne, mais que paradoxalement leur intimité fût grande et poursuivie sur bon nombre d'années.

Que deux ou trois petits cafés par mois aient pu en apprendre beaucoup à Violante, on en jugera par la biographie qu'elle lui consacre ci-après, et qui constitue la pièce maîtresse de notre dossier Murdock.

Que ce qu'elle rapporte de Murdock soit en partie d'une incontestable véracité, on en jugera par le récit parallèle de maints épisodes également présents dans *Erreur 127* et que Claire ne pouvait matériellement avoir connus au moment de sa rédaction d' sm. Les circonstances qu'elle décrit, sans nul doute elle les a connus de Murdock lui-même qui les a égale-

ment rapportés dans son propre ouvrage. Qu'est-ce qui peut mieux garantir l'exactitude des faits ?

Mais que la romancière de *L'extrême pointe de l'âge de fer** (ouvrage o• para't déjà Murdock et dans lequel Ðmais les clefs seraient plus complexes à analyser Ðles personnages désignés par des noms finissant par « iss » sont des alias de Claire comme le révèle Murdock dans une préface inédite à EPAF publiée ici en appendice**, de même que Fulmine dans *Erreur 127* est également une transparente Claire fictionnalisée), que l'auteur de *Technidolor*, enfin, ait eu à combler de nombreuses lacunes qui n'ont pas pu « manquer » d'être laissées en blanc dans la chronologie de Murdock, cela ne peut pas faire le moindre doute.

C'est donc avec une certaine prudence qu'il faudra estimer véridique ou non la relation de plus d'un fait.

Mais les faits n'étant pas le « fait » de ce dossier, l'histoire n'étant qu'un vaste champ de fariboles grossières et risibles, on ne tentera nulle lecture croisée entre les différentes pièces du dossier afin d'en extraire, intention bien prétentieuse et bien vaine, une quelconque exactitude factuelle.

La connaissance personnelle qu'a eu Violante Claire de Sekens Murdock a bien pu l'autoriser à toutes sortes d'improvisations et d'inventions dont le résultat sera toujours le plus riche d'enseignements sur la personnalité murdockienne la plus exacte.

**L'extrême pointe de l'âge de fer* , Dans la même collection, Les Presses de Lassitude, 2009, 198 pages.

**voir l'introduction inédite à *l'extrême pointe de fer*, page 387.

Chapitre I

« Décidément se dit Murdock arraché à son sommeil le monde normal est rempli de chasses d'eau et leur fonction réelle est de vous ramener à la réalité ».

Quelque part dans le mur le tuyau glougloutait. Dieu soit loué, il n'était pas transparent. Sekens Murdock regarda l'heure, 10 heures du matin. Il y avait deux heures seulement qu'il s'était couché. Il se retourna s'étira bien à l'aise et, comme il était fatigué il se rendormit aussitTM. Bien sûr il n'y avait pas que les chasses d'eau, le plafond trop bas du sous-sol par exemple ne le gêne pas pour le moment, couché qu'il est, mais tout à l'heure quand il se lèvera, il courra vite dans le jardin, ne pouvant supporter l'oppression de ce couvercle rabattu à cinq ou dix centimètres du sommet de son crâne.

En attendant c'était le pipi ou l'eau du bain de Patricia qui passait peut-être à quelques centimètres de son visage. Peu lui importait pour l'instant : il dormait. Avant de retourner à la guerre. Qui avait commencé comme un tournage bien tranquille, amusant, rien de sérieux. Il se rendait compte maintenant, avec la distance, qu'il s'était montré naïf. Il faut bien cependant croire pour entreprendre. Il pensait que si les choses en général tournent autrement que prévu, on n'avait cependant jamais à regretter de les avoir mises en branle. L'improvisation l'amusait, pour tout dire. En l'occurrence il avait sûrement de quoi rire comme un fou. Certaines séances un peu dures à vivre sur le moment, il n'aurait pas voulu les manquer pour tout l'or du monde, ne serait-ce que pour des raisons esthétiques.

Et Sekens l'a prouvé, il est prêt à toutes les folies qui lui donneraient à satisfaire son goût très particulier du décor*. Il n'était pas déçu sur la dune, lieu du festival, puisqu'il n'en rentrait que très fatigué pour s'effondrer dans la chambre de Patricia, au sous-sol où se donnaient rendez-vous tous les tuyaux de la maison.

Le vide enfin se faisait un peu autour de lui. Personne en effet ne le suivait trop volontiers dans ses expériences sur les bâtonnets et la mort.

*Son goût du décor, de la mise en scène et en page. Cette propension à tout sacrifier à l'apparence ne fut pourtant pas uniquement ce qu'on peut appeler un vaniteux zèle voué à la superficie. Il est des cas, assez rares certes, où la surface reflète comme en se jouant les méandres involués des profondeurs les plus abyssales. Il paraît que c'est ça, l'art. Peut-être.

Chapitre II

Sa famille avait tout bonnement disparu. Il est né longtemps après sa soeur par hasard en Argentine, où sa mère s'était rendue pour recevoir en main propre un héritage. Elle pensait y séjourner deux semaines et rencontrer des cousins charmants ; elle y resta plus de huit mois d'une guerre sans merci. C'est pourtant là qu'elle est revenue se fixer en fin de compte, préférant sans doute à la solitude cet affrontement permanent.

Sekens enfant est blond, grand, fragile, menu, craintif et solitaire, prompt à se réfugier dans les jupes de sa solide génitrice. Mais parfois il s'énerve ; alors il n'a plus peur de rien, il est prêt à toutes les excentricités en public et rien ne peut l'arrêter. La plupart du temps seul, il passait des heures tranquille et absorbé dans des jeux calmes, à construire, dessiner, découper, lire.

Sa mère s'occupait beaucoup de son éducation ; ayant étudié les sciences naturelles, elle ne ménageait pas sa peine pour lui inculquer l'amour et la connaissance de la nature, sa passion : botanique, zoologie, géologie. Ils faisaient ensemble des herbiers, passaient d'entières journées à gratouiller les terrains qu'ils avaient reconnus pour favorables à la recherche de fossiles, couraient sur les digues pour recevoir en plein visage les tempêtes de l'océan.

Tout petit, Sekens connut la déchirante épreuve qui lui donna à goŹter pour la première fois les tourments des cauchemars, insomnie, haine et jalousie.

Ñ Maman o• est mon zèbre ?

Ñ Tu ne t'en étais pas encore aperçu ? Il est parti mon chéri.

Ñ Parti ? Qui l'a pris ?

Ñ Ne t'affole pas voyons. Tu es grand maintenant trop grand pour monter dessus. Tu ne t'en servais plus je l'ai donné à un plus petit.

Ñ Donné ? Mon zèbre ? Ę qui ?

La suite fut affreuse. La présence du zèbre à bascule, même un peu délaissé, était absolument nécessaire au bonheur et à la paix. Sekens en faisait l'horrible expérience. Du coeur de sa maison était venue la trahison. Il fut torturé par la haine et la jalousie. Il comprit qu'il ne pouvait désormais plus accorder aucune confiance à sa mère, ni à personne d'autre d'ailleurs.

Son père aurait bien aimé partager avec lui de viriles activités mais ce fut un échec. Sekens préférait la broderie*. Cela creusa entre eux une grande distance ; l'incompréhension demeura s'aggravant au fil des années.

Puis d'Argentine arriva sa grand-mère, qu'il n'aimait pas, il l'appelait « le meuble ». Accompagnée d'ailleurs de lourds meubles sinistres sans esprit comme elle, encombrants. Elle avait notamment apporté son horloge à balancier, dont il ne pouvait endurer le mouvement ni les sonneries. Elle-même trônait dans la pièce de séjour, du fond d'un immense fauteuil dont elle ne se levait jamais que pour se rendre à table ou retourner se coucher. C'était vraiment un meuble : elle avait un instinct très sûr pour faire régner la terreur. Sans bouger.

Il grandit, il n'était plus blond. Très vivement mais étrangement intelligent et peu liant, il n'éprouvait aucun intérêt pour son lycée.

*Il faut ici tempérer cette allégation. De source sûre il est établi que le petit Sekens, s'il adorait passer de longues heures à remplir au point de croix des canevas pré-imprimés (jusqu'à en réaliser un personnel, plus ambitieux, vers la fin de son enfance et qui mit un terme à cette passion), n'en passa pas moins aussi d'entières après-midi à pêcher la truite et le saumon, à l'exemple de son père. Ces activités à résonnance virile ou féminine avaient un point commun : il aimait à les pratiquer dans la solitude, certainement autant parce qu'elles confinent que parce qu'elles sont un adoucissement à la solitude. Il est possible qu'en son esprit les points de croix et la pêche à la ligne se soient associés pour susciter l'intuition des bâtonnets. Peut-être qu'en rêve il brodait avec le nylon des moulinets, et pêchait avec les laines de couleur des canevas. Ce mélange et ces transformations ont pu lui donner à penser que les éléments mobiles et les éléments statiques s'interpénètrent. Après tout la structure moléculaire confirme que toutes les choses, même celles qui semblent les plus stables, sont habitées d'un mouvement perpétuel.

Il s'ennuyait : autour de sa maison d'autres maisons semblables, agencées tout pareillement et sans surprise. Il prenait des cours de dessin de piano d'escrime et d'équitation.

Ê cheval il était déchaîné, cherchant à harasser la bête sous lui. Il a souvent vidé les étrières. Son ami mourut d'une chute, mais lui vida la selle toujours sans dommage, sinon le bris de quelques paires de lunettes. Contrairement à sa soeur, dont tous les os susceptibles de l'être eurent à être plâtrés.

Il s'ennuyait aussi l'été, à l'arrière de la voiture, quand ses parents traversaient Suède, Norvège, Danemark ou Finlande, s'approchaient du PTMe et des glaciers. Ils pêchaient des saumons aussitTM enfumés au-dessus des grands feux qu'ils avaient allumés au bord de la rivière.

Sur un glacier, une fois, il vit la plus belle petite fille blonde et transparente qu'il verrait jamais. Mais sinon il mourait positivement de dégoût, couché, nauséeux, sur le siège arrière à regarder le ciel défiler à l'envers. Il parle pourtant avec nostalgie des pays du Nord.

Ils n'allaient pas au Sud, sauf une fois au Portugal. Ils y eurent un accident de voiture qui coŹta la vie à une vieille femme. Elle guettait dans un virage les voitures étrangères, et à leur passage jaillissait sur la route munie d'une pancarte qui faisait de la retape pour le restaurant de son fils, niché au creux du tournant suivant.

Adolescent, coiffé « aux enfants d'f douard » toujours longiligne il avait une longue épaisse frange de cheveux devenus noirs, portait des châles et des sabots à talons de bois assez épais. Ce qui le haussait à largement plus de deux mètres.

Après avoir refusé de se rendre aux épreuves du bac, il entra sur concours dans une école d'art à Paris. Sa soeur en était une ancienne élève. Il habita chez elle.

Ses épaules étaient toujours drapées de son grand foulard, mais il avait abandonné la pratique de la broderie au point de croix. Il avait une amie de classe, Marie-Claude, la fille d'un juge.

Elle et lui accompagnèrent le couple sororal dans un périple en Amérique du Nord, qu'ils traversèrent d'Est en Ouest dans des voitures louées. Une photo le représente mince, long, juvénile, assis à un tabouret du bar d'un fast-food au milieu du Texas avec son foulard drapé et les sabots. Un short de toile beige découvre ses longues jambes épilées. La frange de cheveux dissimule en partie son visage.

Son amie était carrée, robuste, un peu rude. Elle ne figure pas sur la photographie. C'est sans doute elle qui l'a prise.

Il était toujours à l'école quand il partit 6 mois en Roumanie assurer la décoration d'un sinistre Club Méditerranée, au bord de la mer. Le plus mal loti de tous les Clubs Méditerranée, celui où personne ne voudrait aller : il y pleuvait deux jours et demi sur trois. Ce qui décida de son engagement tenait davantage du casting de cinéma que d'un entretien sérieux. Plusieurs femmes se trouvaient à une table de conférence, dans une salle de son école où il entra par erreur. Ils passèrent un moment à rire et plaisanter. Les recruteuses furent séduites et n'attendirent pas le jour fixé pour la séance d'enregistrement. Elles firent sur le champ leur proposition, il accepta.

Durant son séjour au club il fit en avion un aller et retour à Moscou pour accompagner des voyageurs, et vit par le hublot dans le ciel trois ovnis. Il en resta surpris mais n'en tira aucune conclusion, n'ayant pas encore rencontré le Gulosérien.

È part ça, levé tous les matins à 6 heures, affrontant des difficultés d'approvisionnement en matériel nécessaire insurmontables, non en raison de compressions budgétaires, mais à cause de la pénurie roumaine. Obligé d'improviser tout le temps avec dix fois moins que ce qui lui avait semblé au départ le minimum, il était sous les ordres de l'une des femmes rencontrées le premier jour à l'école. Une maîtresse acariâtre qui râlait et le harcelait, mais davantage par jeu dans le rôle d'une sorte de « Ilsa She-wolf », que prête à donner suite à ses menaces.

C'était un club très féminin, surtout des jeunes filles et des jeunes femmes venaient se divertir là. Les choses se passaient principalement entre elles, et en fait Sekens jouissait d'une tranquillité appréciable. De plus, en butte à ses propres difficultés, il n'avait jamais le temps de mettre le nez hors de son atelier, sauf en cas d'occasions spéciales où on lui demandait, après qu'il en eût conçu le décor, de faire aussi de la figuration dans le spectacle.

Habillé et perruqué comme Zizi Jeanmaire, il eut ainsi l'occasion de se casser la gueule en patins à roulettes égrenant sur les convives un plat pour douze de poulet aux petits pois le jour de la visite du président accompagné du maire et des notables de la ville.

C'est là qu'il se lia d'amitié avec Marjorie Wellington, une amazone anglaise à qui aucun homme ne résistait, amitié qui dura quelques années après leur retour à Paris.

Il existe encore quelque part des photos qu'il fit d'elle et de son amie Gabriela* d'une gracile Italienne, peau blanche et noir duvet, dont les narines très mobiles se dilataient gra-

*Gabriela (alias d'Hélène de Guerlas) page 465 Marjorie Wellington page 466. Photos Murdock.

cieusement tandis que sa main fine, trop lasse pour se hausser davantage, reposait sur l'épaisse soie de son col de tailleur. Marjorie et lui firent vers l'Italie et la Grèce quelques voyages. Il tomba à Ithaque amoureux fou d'un pêcheur qui l'alluma sans aucune intention de l'éteindre.

Dans un camping en Espagne • il s'était rendu seul, il se fit draguer par un acteur madrilène qui jouait dans une troupe ringarde du théâtre dépassé, soixante-huitard contes-tataire : nu sur scène, hurlant, donnant l'exemple D tardif hélas D de la libération du corps.

Chapitre III

Il quitta rapidement l'appartement de sa soeur et ne resta pas longtemps dans le suivant, rue Saint-Antoine, sous les toits, à cTMé du clocher de l'église, juste en face de l'énorme pendule qui lui donnait l'heure à tout moment : comme celle de sa grand-mère, celle-ci non plus ne faisait pas grâce du plus petit quart d'heure.

Il emporta sa valise rue Saint-Maur dans un studio avec terrasse au 4ème étage d'un immeuble neuf. Il travaillait en free-lance pour des agences de pub, puisait sans y penser dans son compte en banque qui se garnissait régulièrement sans le préoccuper réellement.

Le fer commençait à compartimenter la ville*. Des grilles, des

*Il ne faisait que continuer à tisser sa résille toujours plus serrée et ténue, mais sous le nouveau terme, si confortable, de « mobilier urbain ».

balustrades, des portails, des barrières apparaissaient à l'improviste. Nombreux pourtant étaient encore les squares et les jardins dont l'accès demeurait libre. Ses journées étaient calmes et laborieuses, ses nuits débridées. Il travaillait à des scénarii, mettait en scène des photos dont il fabriquait (encore !) les décors très élaborés. Réaliser les commandes pour sa subsistance lui prenait finalement peu de temps. Il sortait beaucoup, connaissait, rencontrait une infinité de gens dans des circonstances tout à fait opposées mais il ne dissociait pas les choses en catégories et ne jugeait pas : il se trouvait bien partout, prêt pour toutes les occasions. Enfin celles qui étaient excitantes ou au moins amusantes. Rarement il rentrait seul au matin et souvent il ne rentrait pas.

Régulièrement un gigantesque semi-remorque se garait fort malaisément rue St-Maur juste en face de son studio : le chauffeur, si Paris était sur sa route, traversait la ville plutôt que la contourner et ne manquait jamais de passer chez lui.

Puis il travailla pour une productrice omnipotente qui sans s'en vanter ouvertement avait l'ambition de créer la télévision du futur. Avec une avidité maniaque, elle lui achetait la moindre de ses idées, le plus petit de ses croquis, et il devint carrément opulent. Tous les deux mois environ il allait à New York courir les docks et les boîtes. Il y conçut un temps les vitrines de Fiorucci.

Stella fut son premier avatar, et le modèle qui posa pour les douze images d'un calendrier que réalisait une photographe de mode qui l'avait remarquée alors qu'elle défilait pour les collections d'un printemps des années 80. Cet objet à tirage limité peut encore se trouver, rare maintenant et fort difficile à acquérir. Stella y est une brune, cheveux coupés en carré, aux jambes interminables, et tout le piquant de la vraie Parisienne.

C'était une créature nocturne ; les plus délirantes fêtes la voyaient passer à un moment ou un autre de la nuit, par exemple coiffée de paquebots en carton*, bas résille et minijupe de ska•brillant. Elle avait une splendide collection de sacs pochettes et escarpins à hauts talons pointure 46. Les taxis à l'aube la déposaient rue St-Maur dans des états divers, en général extrêmes. On commençait à se bousculer aux petites parties que Sekens organisait chez lui. Son studio devenait vraiment exigu. On se gelait sur la terrasse en hiver.

*voir page 463

Chapitre IV

Chez Viridia, la photographe qui habitait le Village, Sekens devait rencontrer quelques années plus tard les *Perplex Barquettes*, avec lesquels il eut une collaboration fructueuse. Mais pour le moment c'est celui qui se prétendit leur découvreur et même leur créateur, Melba Ray, le fameux producteur à l'origine du label *Discottes*, qui tomba amoureux de lui ou plutTM de Stella, mannequine française, en la voyant défiler un après-midi de l'automne pour les collections de printemps à New-York.

Au cocktail qui suivit il la chercha partout et ne put la trouver. Il interrogea plusieurs personnes qui étaient en cabine, aucune ne put lui fournir d'éclaircissement quant à cette étrange disparition. On ne voyait même pas de qui il parlait. On n'imaginait pas, bien sûr, qu'il pût ignorer que Stella était

toujours là : d'où fallait-il sortir pour ignorer qu'il était aussi Stella, ce garçon tout vêtu de noir à la mine un peu compassée qui se poivrotait tranquillement dans un canapé, s'ennuyant ferme en compagnie d'une vieille Texane dégoulinante de pierreries ? Sans doute d'où venait Melba, qui l'ignorait. On ne pouvait être plus plouc.

Certainement, si Melba Ray avait pu rencontrer sans problème la grande brune (il adorait les grandes brunes) auraient-ils bu ensemble deux ou trois coupes, plaisantant en Français et l'aurait-il assez vite après oubliée. Mais cette disparition inexplicable Dil avait guetté la sortie, s'était rendu dans les loges désertes avait même attendu devant la porte des toilettes D puisqu'elle le contrariait l'avait piqué au plus profond.

Que l'on puisse lui résister il ne le supportait tout bonnement pas. Si quelque chose excitait sa convoitise il le lui fallait absolument et sans délai. Il ne lâchait pas le terrain qu'il ne soit parvenu à ses fins. Il s'en alla bon dernier après avoir filtré les sorties près de la porte. Se retrouva frustré à son hôtel, ayant décliné une invitation à aller dîner (il s'agissait de tester un nouveau végétarien japonais), car la jeune femme n'était pas non plus dans le groupe qui se préparait à sortir. Sa soirée était gâchée.

Melba se crut tombé amoureux, il était seulement contrarié. Une émotion nouvelle est cependant chose assez rare pour n'être point dédaignée. Il en profita pour vivre quelques heures d'un chagrin d'amour romantique, un Jean-Paul ou un Novalis whisky à la main, regard mélancolique par la baie vitrée sur la ville dont la nuit était perdue pour lui. Il finit par s'endormir dans le canapé sans se douter à quel point l'évocation des romantiques le rapprochait de l'objet de son

désir : à ce moment précis Sekens chez une amie venait de s'emparer d'une traduction anglaise des contes d'Hoffmann et l'ouvrait par jeu à la page 127.

Le lendemain Melba tomba sur le calendrier tiré d'un pas de hasard d'un cent vingt-sept exemplaires et qui venait d'être mis en vente. Il en acheta vingt ; c'est tout ce qu'en comptait la boutique. Bien évidemment il connaissait Viridia la signataire. Il composa son numéro et cinq minutes plus tard il était éclairé et pensif. Tout s'expliquait mais il était assez vexé.

Le soir il s'en fut à une party dans un penthouse d'où l'on avait vue sur la baie. Sekens aussi s'y trouvait et Melba passa une bonne partie de la soirée à le considérer en gardant ses distances. Il l'observait de loin et se sentait grugé. La jeune beauté n'existait pas ; il avait été trompé. Il l'avait vue en chair et en os, elle figurait sur des photos et pourtant elle n'existait pas. Suprêmement énervante la chose tournait dans sa tête sans solution qui le satisfît. En un moment Sekens seul, accoudé à la balustrade de pierre, sa silhouette se découpant sur le ciel de la ville eut pour se tourner vers quelqu'un qui s'approchait un mouvement dont la vivacité et la grâce l'émerurent malgré lui. La confusion de Melba n'en fit que s'accroître. Capable de le porter à ce degré de malaise le jeune homme l'intimidait. En effet ce n'était pas tous les jours que cela arrivait. Pas du tout dans ses habitudes. Hâbleur, menteur, escroc, toujours à l'aise, indémontable, il était carrément perturbé par ce que ce garçon venait de lui faire découvrir en lui-même. En la fois charmé d'un peu d'être agacé d'être beaucoup.

Il dut remettre la chose à plus tard et si plus tard il y avait d'être rentrer à Paris d'où il prit l'avion pour l'Espagne : on venait de

lui révéler l'existence d'un groupe de terribles adolescents. Il avait écouté des maquettes, il était enthousiasmé et il voulait absolument arriver le premier. Ils vivaient dans des grottes au bord de la mer, il ne savait pas. Qu'importe, il longerait les plages en offshore aussi longtemps qu'il le faudrait : il était bien décidé à leur mettre dessus sa patte bien griffue. Ils passaient pour des durs tiraient parfois au fusil dans le public, mais ça ne pouvait pas l'effrayer.

Pour se dédommager quand même il fut odieux dans l'avion, il fit semblant d'être malade, menaça de semer la panique et finit épongeant ses pleurs sur le chemisier de l'hôtesse dans la fraîche odeur de l'eau de toilette qui montait de la tiédeur de ses seins.

Chapitre V

La Texane cependant qui pressentait en Sekens ce qu'elle attendait vainement depuis si longtemps Un moyen de distraire son ennui Et lui ouvrait un compte à Paris chez Scalbert-Dupont et tentait de le convaincre de l'accompagner autour du monde.

Elle s'appelait Iris, ce qui n'était pas son prénom d'origine. Elle l'avait adopté à dix-huit ans pour souligner la couleur de ses yeux. Elle était alors sur le point d'épouser un éleveur, une brute qui l'avait quasiment achetée à ses parents (s'il y avait une différence elle n'était que dans les formes).

Son mari mourut peu d'années après au cours d'une rixe. La famille, avocats devant, tomba sur les biens comme rapaces. Iris se retrouva propriétaire d'un désert de cailloux et de pier-

res et d'une vieille maison de bois. Les riches pâturages, le troupeau et la chaîne de supermarchés régionale furent partagés entre deux cousins aux petits yeux mauvais et qui fumaient le cigare en buvant de la bière mêlée à du rhum.

Ce fut finalement le désert qui s'avéra le plus rentable, ou plutôt son sous-sol : l'un des plus riches gisements de pétrole du Texas. Cela fit d'elle presque le meilleur parti de l'état. Elle ne s'est pas remariée évidemment. Elle eut de très provisoires amants mais si elle aimait séduire elle n'était pas une dévoreuse ; elle se garda bien d'avoir des enfants, ayant déjà fait le tour des joies de la famille. Elle tenta à Hollywood une carrière qui l'aurait sûrement ruinée si elle avait persisté.

Puis elle est partie à Goa. Fêtes et business, défonce, hôtels et villas, aéroports, trafiquants internationaux, khâris, paradis plagieux, escales à Rome et Paris, aventures en Amérique du Sud, petites virées sur la Côte d'Azur. Comme elle finançait des opérations importantes elle avait position de reine, sa fortune allant toujours s'accroissant. Elle ne tomba pas dans les bras des sectes ni des gangs, elle fit toujours cavalier seul, devenue méfiante depuis l'histoire de l'héritage qui lui avait fait passer un an ou deux extrêmement mauvais.

Quand elle commença à prendre de l'âge elle avait en revanche perdu toutes ses illusions et commença à s'ennuyer beaucoup. Elle avait quitté Goa qui commençait à se remplir de hippies et ses amis riaient moins et businessaient beaucoup plus. Elle pensa peut-être à se cultiver. fœcil : elle ne savait pas lire, n'avait pas l'intention d'apprendre. Sa secrétaire lui lisait des romans parfois. La musique des mots l'endormait. Le lendemain elle ne retrouvait jamais l'endroit de sa

perte de conscience, si bien que tout le début de la séance se mit à consister rituellement en la lecture de bribes et de morceaux. Et chaque fois elle devait se creuser la tête pour se rappeler si elle avait déjà entendu ça. Elle sentait bien que Madame Watson s'énervait, l'atmosphère se tendait. Bref comme elle avait gardé de ses modestes débuts la mauvaise manie de prêter attention aux sentiments des autres, cela devenait une vraie prise de tête. Quel serait l'avantage d'être riche s'il fallait continuer à supporter les choses agaçantes. Elle n'aimait pas beaucoup regarder la télévision et était bien trop paresseuse pour se livrer à un sport intensif. Elle dut donc trouver dans ses propres ressources le moyen que la vie soit encore pleine d'intérêt. Les garçons, l'amour, elle n'était pas idiote à ce point. Les grandes causes étaient déjà suffisamment servies, et elle n'était pas avide à ce point : Elle s'en passait tout à fait.

Mais elle se prit à adorer l'élégance. La mode française les mannequines tellement bluffantes et avec une telle vanité, les cocktails, les vernissages, les défilés. Ê toutes les manifestations de ce milieu finalement petit elle devint une sorte d'invitée permanente, une présence obligatoire, la garantie que la chose se passait à un certain niveau. Petit à petit elle en vint à adorer la beauté, la vraie, celle qui terrifie et dont la rencontre ne vous laisse pas intact. Dépourvue à présent et sans regret du charme trompeur de la jeunesse, connaissant les limites et la fadeur de celui du pouvoir, elle se sentait capable de subjuguier, portant en elle la terrible beauté dont elle guettait les manifestations au travers des failles du décor.

Quand en elle toutes les déchirures avaient au fil du temps éclaté et laissaient apparaître la magnificence des couleurs et des matières de la mort à l'oeuvre, elle ne trouvait à rien aucun charme égal à celui des prémices des ravages. *f*mue

profondément par la faiblesse et la délicate transparence des jeunes chairs, elle ne trouvait rien de plus poignant que l'éclat éphémère et se délectait du point culminant, ce moment où tout, d'un mouvement lent d'abord et qui ne fera que s'accélérer, commence à basculer de l'autre côté. Elle que plus rien n'atteignait était touchée par cet instant d'une éternité fragile juste avant la catastrophe.

Pour elle-même elle cultivait la maigreur infinie, la faiblesse apparente, l'imposante rigueur et se plaisait fort à la compagnie de la jeune grâce souple et parfaite atteinte à peine par la dégradation. De flamboyants éclats de sublimes visions aussitôt et pour jamais disparus frappaient ses sens. Voix ténues en train de se briser, sous les yeux légères meurtrissures, apparition d'un petit pli ou d'une ride, regards ardents dans l'ultime intensité de leur feu. Une mannequine a pleuré : comme victime offerte ses lèvres et ses yeux sont gonflés. Voilà ce dont elle se délectait, ce qui seul valait pour elle que l'humanité ne soit pas perdue tout à fait.

Et il y fallait le décor. Rien de fixé d'ailleurs, pas de règle pourvu qu'il soit réussi et poignant. En général canapés, précieux tissus rares, personnel amidonné, limousines à odeur de cuir, lumineux cristaux mais aussi tout ce qu'il y a de plus cheap, de plus nase, de plus synthétique et de plus éteint. Seule une chose : qu'on ne soit pas trivial, cela la hérissait. Familiarité, vulgarité, bonne franquette et compagnie, elle ne les supportait que l'expression de la plus extrême des sophistications. Il lui fallait des apothéoses de grâce, des points de non-retour. C'est pourquoi elle se trouvait heureuse que la chance lui ait permis l'accès au point le plus ténu le plus intense de cette société.

Ses mains bronzées n'étaient plus que tendons, os, et veines saillantes. Entre les articulations dont le jeu se voyait comme sur un écorché, phalanges et poignets étaient couverts d'or, de pierres et de cha'nes. De faux ongles parfaits bombés, laqués de blanc et parfois quelques reflets bleus. Lorsqu'elle méditait, la redoutable beauté de cet ensemble sur quoi erraient ses yeux aiguissait ses pensées mieux que n'importe quoi de frelaté dans un musée. Car finalement elle ne se mettait pas à l'écart du reste : elle se plaisait ainsi détruite. Morte, elle sera momifiée embaumée boucanée. Iramsis. Elle avait fait le nécessaire.

Elle avait toujours espéré rencontrer quelqu'un dont l'esprit p'zt combler son attente. Elle pressentit que Sekens était de ceux qui pourraient le mieux y satisfaire. Au bout de dix minutes sur le canapé elle était conquise pour toujours. Enfin ce qui lui en restait.

Elle l'avait en sus vu(e) défilier. Fille-liane arrogante, nerveuse, pleine de morgue et maintenant garçon gracile et nonchalant, la dent dure, l'esprit lucide, semblant ne rien craindre et surtout pas l'avenir, il posait sur elle le genre de regard qu'elle aimait. Elle ne songeait plus à ses délectations morbides, ils étaient d'égal à égal. Elle se sentait comprise parfaitement, à l'aise avec lui que l'on devinait à l'aise partout. Au bout d'une heure elle avait décidé qu'elle ne pouvait se passer de lui et avait résolu de se l'attacher. Pour ce qui lui restait à vivre elle n'avait pas l'intention de gaspiller une miette de plaisir. Franchement ce n'était pas le genre de carrière que Sekens avait envisagé. Il appréciait bien la dame cependant. Elle lui plaisait c'était net. Il accepta le tour du monde. Pas en bateau. Trop lent. Il lui accorda quinze jours, alléguant ses accaparantes occupations.

Dans la nuit même elle appela son homme d'affaires, le chargea des réservations : libre à lui de disposer des croisières réservées, car elle n'en avait plus que faire. Trois jours plus tard ils étaient à Tokyo. Ils firent un détour par l'Europe du Nord (rappel de l'enfance de Sekens) puis par le PTMe o• elle voulut absolument dormir sur la glace d'un luxueux igloo. L'avion qui les y conduisit était presque exclusivement rempli de Japonais.

Ils restèrent à Beyrouth deux jours. Elle y fit l'acquisition d'un immeuble de verre et marbre, hideux mais pour lequel ils avaient craqué dans le centre-ville.

Et aussitTM ils foncèrent sur l'Inde et Goa o• elle avait des souvenirs. Rien ne lui plut de ce que c'était devenu. Ses maigres amis d'autrefois, devenus gras, prospères et cyniques, vieux chefs de gang et de familles nombreuses que servaient petits garçons ou fillettes selon les goûts parmi lesquels ils auraient été incapables de discerner leurs propres enfants, n'avaient plus rien pour la retenir.

Ils traversèrent en équipage de luxe le Tibet. Ne mirent qu'un bout de pied en Chine, s'égaillèrent dans quelques îles, passèrent de Makassar à Madagascar, puis en Sicile. Ils réservèrent un jour à Vienne o• elle n'était jamais venue. Après deux semaines exactement ils étaient à Paris, en train de se refaire une garde-robe.

Sekens dans le salon-même des couturiers lacérait pour amuser la dame tout ce qui n'était pas à son gré. Qu'elle fût seulement semblant d'abaisser la paupière et l'objet se trouvait aussitTM pourfendu.

Et de même pour cette voiture italienne surbaissée et faite sur mesure dont elle trouva la coupe juste digne d'un marchand de pizzas : défoncée à la masse devant le Plaza Athénée,

cette maison de passe, tandis que le directeur commercial de la firme qui avait précautionneusement conduit en personne le bolide à Paris s'acharnait de ses doigts soudain pris d'incrochables treblements à composer des numéros erronés sur son mobile. Quand enfin il put joindre son correspondant il avait une extinction de voix psychosomatique.

Chapitre VI

La police arriva dare-dare, emporta tout au poste pêle-mêle. La voiture fut enlevée par un tracteur de la fourrière, on verrait plus tard à faire du détail. Il eût pourtant suffi que quelqu'un décidât qu'il s'agissait d'Art pour rassurer tout le monde mais nous touchons là à un domaine trop délicat, tendancieux : le prudent bourgeois très friand d'Art au demeurant (un investissement qui a fait ses preuves) ne va pas se risquer à reconnaître lui-même cette chose si aisément confondable avec le désordre voire le vandalisme, sans qu'un spécialiste de la question lui ait assuré que ça en était. D'ailleurs ce splendide cabriolet semble aussi authentique que vous ou moi, vraiment il n'a rien d'un factice. Qui irait de nos jours et même au nom de l'Art s'amuser à cabosser au marteau une babiole à 100 ou 200 000 euros au bas mot ? Un fou, le mot est dit, et un fou dangereux si ça se trouve. De plus le rire de la vieille

dame semble un tantinet nerveux non ? N'aurait-elle pas plutTM été en train de faire un break-down nerveuxÉ

Iris et l'Italien n'eurent aucune peine à se disculper. Leur innocence était manifeste. Mais la dangerosité de Sekens était difficile à évaluer. On hésitait à le renvoyer sur la voie publique. Son marteau fut bien entendu confisqué. Hélas cela ne garantissait rien. Il avait l'air si calme pourtant ; enjoué et charmant. Justement ce sont les pires. D'un autre cTMé il n'y avait pas eu de plainte. Iris, la propriétaire (les papiers en faisaient foi) au contraire assurait qu'elle était d'accord. N'empêche qu'il y avait dans cette histoire quelque chose de pas net. L'Italien écoeuré ne voulait plus que régler les formalités auprès de la vieille Américaine, appeler un taxi et gagner au plus vite l'aéroport. Tous deux s'installèrent pour en finir près de l'accueil dans le hall du commissariat. L'émotion avait fait de la voix du marchand de voitures une sorte de psalmodie industrielle enroutée et caverneuse que son accent italien achevait de rendre incompréhensible.

Seul dans sa cage grillagée Don lui avait tout de même retiré les menottes ÐSekens attendait tranquillement la livraison du petit en-cas qu'Iris avait commandé. Il vit venir à lui un jeune homme frêle vêtu d'un costume élégant dont les manches avaient été arrachées (c'est vrai qu'il faisait chaud ce jour-là) et qui se présenta. Il s'appelait Hans Tšffel ; il avait assisté à la scène par hasard parmi les badauds, puis suivi le panier à salade et il venait, à la réception de l'hTMel de police, de se faire passer pour le cousin de Sekens, dont un heureux concours de circonstances lui avait permis d'entendre le nom au moment o• on l'appréhendait. En général le poste dans ce quartier et en plein midi était un endroit tranquille, en particulier en ce moment. Il ne se passait rien, c'était la faillite. Le trio visiblement n'était pas de la canaille des rues.

Subséquemment toutes ces petites entorses au règlement furent accordées sans qu'il fût nécessaire de parlementer longtemps.

Dans le cercle des mateurs, Hans Töffel avait été immédiatement séduit, car Hans haïssait les objets. Il les couvrait de son mépris, il en était l'ennemi le plus convaincu. Il aspirait à une existence libre, sans entraves, que les objets auraient dû servir et faciliter. Mais les objets ne servaient pas, ils asservissaient. Il avait pris conscience que sous des dehors menteurs, une vie dépendait absolument des objets à quoi elle était attachée, et se passait tout entière dans les soins et les préoccupations que ces despotes imposaient. L'objet, maître minable et incontesté, dieu du bazar, tyran mou dont la passivité n'est qu'apparence, et ses alliés : angoisse infantilisme et confortation. Une existence d'humain n'est que temps. Elle appartient tout entière aux objets, qu'il faut concevoir, créer, élaborer, fabriquer, que l'on convoite, entretient, restaure, qui s'imposent dans toute relation et qui imposent le mode de la séduction. Leur domaine s'étend et envahit la chair, le corps.

Ė Sanur, Hans une fois monta au premier étage de Hardy's et fut pris de vertige. Là, à perte de vue sur des étagères allant jusqu'au plafond et ne ménageant que d'étroits passages, des objets, des objets, des objets. Une horrible prolifération, un fourmillement innommable. Tout ce qui peut se trouver à la surface du monde semblait rassemblé là. Et ça n'était qu'un minuscule atome dans l'énorme océan du bazar oriental. Hans ne songea même pas à se ruer, destructeur. Il eut une syncope. On le ranima au rez-de-chaussée, dans une pièce climatisée où officiait une masseuse. Elle lui fit pour gratuit la séance d'une heure et demie et le raccompagna à la station de taxis, contusionné par les pouces menus et puissants de la dame, mais revigoré et plein d'énergie.

L'objet existe, croît et prolifère par le soin de nos mains diligentes. Pas une pensée de l'entière société qui ne soit pour l'amélioration de l'état du despote. Et chaque jour les humains dont lui-même et c'est ça le plus grave, Hans Tffel sont de plus en plus enfoncés dans l'esclavage. Les statistiques étaient vertigineuses ; Hans avait renoncé à compter, cela le rendait trop déprimé. Quels que fussent ses projets, ses désirs, cela passait par de la manipulation, du transport, le respect de certaines lois physiques, chimiques ou autre. Il fallait toujours un peu d'huile ou un coup de chiffon. Se promenait-il, ou bien faisait-il prendre l'air à son sac et ses chaussures ? Ses vêtements exigeaient d'être régulièrement lavés, pliés, parfumés, puis tâtés et admirés par ses amies, les meubles tirés, poussés, abrités du soleil, enduits de crème, massés au chiffon doux. Pots, flacons, coupelles, fauteuils, objets mécaniques, électriques, sublime cristal et ancienne porcelaine, tout attestait son bon goût et son opulence pourvu qu'il en prit soin. C'en était trop de ce chantage. Il a donc vidé son appartement.

Il garde un matelas utilitaire, car il est osseux et a la peau délicate, sans y prêter la moindre attention. Idem pour ses chaussures et ses vêtements : il les enfle sans ménagement, il ne s'en inquiète jamais, les use prématurément et les jette dès que lassé. La moindre gêne, le plus petit désagrément, et le truc sans même faire ouf se retrouve en pièces et morceaux dans la poubelle. C'est dire le plaisir qu'il prit au spectacle.

Voilà ce qu'il était en train d'expliquer à Sekens quand on livra l'en-cas d'Iris, il faut le dire fort appétissant. Attiré par l'odeur des plus suaves, le représentant du constructeur automobile surmonta sa répugnance à pactiser avec l'ennemi et accepta de prendre part au festin ; bougon toutefois pour sauver la face. Hans parlait d'une voix languide, laconique et quelque

peu ennuyée qui ne manquait pas de séduction. Il lacérait compulsivement et semblait-il sans en avoir conscience les serviettes et petits napperons de papier. Il cassa deux verres avant qu'on songeât à mettre les autres à l'abri, et dès lors il s'acharna sur sa fourchette qui bien que de bonne qualité finit toute hérissée des dents. Il parvint à une belle torsion de la solide cuillère en la frappant sur le plateau. Ils étaient assis par terre de part et d'autre de la grille et il en était maintenant à frotter le fil de son couteau sur le métal des barreaux. Le bruit était parfaitement crispant. Iris comme Sekens était trop bien élevée pour lui en faire la remarque. Ce fut le planton de la réception qui le confisqua quand il s'avisait que des objets tranchants et dangereux se trouvaient introduits dans le périmètre interdit.

On fut bientôt pressé de se débarrasser d'eux : Hans était en train de mettre HS le seul fauteuil de l'entrée en agrandissant de ses doigts nerveux une petite éraflure dans le ska•que les années, si l'on ne prêtait pas attention à quelques minimes craquelures, n'avaient pas rendu moins lisse et à peine moins brillant. C'était un bon fauteuil qui aurait pu servir encore longtemps. Ils furent déclarés dangereux, surtout pour eux-mêmes, et cela ne regardant qu'eux on les remit sur le trottoir.

Hans les invita chez lui. Ils prirent place, excepté le Romain qui avait décidé d'abréger sa petite excursion et attendait son taxi, dans la voiture de l'Allemand d'o• toute pièce non utile à la stricte fonction de rouler en position assise avait été retirée. Le résultat était une espèce de kart ravagé o• il subsistait quand même un habitacle réduit à sa plus simple expression, car il pleut fréquemment à Paris.

Dès qu'ils apparurent dans le hall de l'immeuble le gardien jaillit de son réduit. L'air mauvais, le regard menaçant, campé sur ses jambes les bras croisés sur la poitrine, il surveilla Hans jusqu'à l'arrivée de l'ascenseur. Lorsque la porte fut refermée il s'approcha et colla son oreille contre la paroi afin d'exercer une surveillance auditive jusqu'à ce qu'il entendit l'appareil s'immobiliser à l'étage.

Chez Hans ils s'assirent sur une fausse poutre apparente qui venait d'être arrachée du plafond et leur hTMe leur servit du café dans un service de délicate porcelaine qu'il réservait pour une occasion. C'était le moment. Le café venait de Makassar, de marque Toraja ÐSekens s'en souvenait ils en avaient bu là-bas Iris et lui Ðil était délicieux ; ils en reprirent, ce qui débarrassa d'un coup leur hTMe des six tasses et soucoupes et de la cafetière ; le sucrier encore plein fut épargné jusqu'à une autre fois. En écoutant le bruit de la vaisselle précipitée au long des douze étages du vide-ordures, Sekens se dit qu'il faudrait qu'il vienne un de ces jours pour faire un enregistrement. Il avait quelque temps auparavant composé une musique de film sur la base d'un bris de verre remonté à l'envers et ralenti et ne doutait pas que le même traitement puisse être appliqué heureusement à cette espèce de dégringolade. Cependant tout à la joie de rencontrer des personnes qui le comprennent si bien, Hans exultant se mettait en devoir de cabosser le manteau design en acier brossé de la cheminée à coups redoublés des chenets Renaissance.

Les basses profondes faisaient vibrer les murs, et Iris que son âge contraignait à un peu de prudence se sentit fatiguée ; les invités prirent donc congé pour rentrer à leur hTMel.

Chapitre VII

Sekens revit Hans bien sûr ils devinrent des amis. Ils firent ensemble un voyage culturel à travers l'Italie. Ce fut une véritable catastrophe qui s'acheva par l'embarquement forcé dans un avion qui rentrait à Paris. Cinq carabinieri encerclaient Hans l'empêchant de toucher quoi que ce soit. Depuis la veille on lui donnait à manger et à boire dans des couverts en plastique. Ils avaient été mis à la porte de plus de dix musées et étaient partis des hôtels une fois acquittées des notes astronomiques qui étaient censées couvrir sans faire de vague les détériorations variées dont Hans ne pouvait se passer.

Dans un musée cependant le conservateur qui croyait en un Art contemporain demanda au jeune homme de bien vouloir signer les lacérations du Fra Angelico sur lequel celui-ci venait de s'acharner. , a l'arrangeait bien en un sens cette

affaire : il avait acquis pour le compte du musée le tableau contre une véritable fortune sans trop s'inquiéter de l'origine. Et pour cause l'enveloppe replète qui l'y avait incité méritait largement que l'on élude la question. Il est bien naturel de privilégier les vivants. Un doute commençait à se faire jour à cause d'un expert de la compagnie d'assurance. Mais dans l'état où se trouvait la toile maintenant l'analyse en était vraiment compromise et la signature de l'iconoclaste la restaurait dans une valeur tout autre bien sûr, mais commercialement la question de temps supputait-il d'équivalente à peu de chose près. Du même coup la cote de Hans-artiste montait ce qui expliquait l'absence de plainte déposée et la politesse peut-être excessive de cette reconduite efficace vers les frontières de l'état.

Avant que l'avion ne se posât, Iris mourut, furieuse de se trouver délaissée dans une occasion qui ne se reproduirait pas. Elle déshérita Sekens, mais comme elle avait un bon fond, elle lui laissa une rente pour lui garder le pied à l'étrier. Elle dota à sa place un vague arrière-petit-neveu qui avait avec elle une ancêtre commune et qui se fit connaître dans certains milieux comme chanteur de karaoké. Il occupa le ranch. Il vivait jusque-là dans une caravane assez vaste pour lui et sa jument, une espèce de Gilles de Rais ou de marquis de Sade au petit pied, zoophile par-dessus le marché.

Il avait à charge de verser la rente de Sekens. Il s'en acquittait régulièrement mais la conversion des dollars n'alla pas sans la plus horripilante des incohérences. TantTM le montant fixé était multiplié par quatre ou même six, tantTM carrément divisé par huit. En gros Sekens eut toujours son compte plus ou moins approvisionné. Et même si c'était plutôt plus, les fantaisies bancaires de Michael Ransom (l'arrière-petit-neveu)

n'étaient pas spécialement rassurantes. Sekens chercha donc à se munir d'une activité rémunératrice et la trouva dans l'écriture de scénarii pour des campagnes publicitaires qui ciblaient la consommation des animaux domestiques. Il a consigné cette période de sa vie dans une autobiographie qui eut d'abord pour titre *Vrac* et ensuite *Erreur 127*. L'exactitude des faits rapportés, bien qu'habilement mêlée d'événements irréfutables, est controversée et peut-être en effet très contestable. Il n'en reste pas moins que cela constitue un remarquable texte de littérature • se reconnaît le talent si particulier de Sekens*.

Comme scénariste aussi son talent n'eut rien de décevant : il se prit à ce point au jeu que, tout d'abord destinés à déclencher le réflexe d'achat chez leurs maîtres, les petits films dont il tenait à superviser le tournage trouvèrent le chemin de la conscience même des animaux. On commença à voir des chats et des chiens arriver en courant quand ils reconnaissaient la bande-son, les canaris qui s'affolaient dans leur cage quand il s'agissait de nourrir minet sur l'écran. Qu'ils contemplaient par contre fixement à l'apparition de la gracile héroïne jaune de PBL (PetBirdLife inc.). Celle-ci était d'ailleurs un canari mâle spécialement doué et dont on ne retrouva que quelques délicats duvets après qu'il se fut malencontreusement échappé au cours d'un tournage éprouvant.

Tous graduellement en vinrent à ne plus se laisser nourrir laver ou soigner si ça n'était pas par le moyen des produits qu'ils venaient de voir mis en scène sur le tube familial. Des chiens qui regardaient leur maître charger les courses dans leur coffre s'enfuirent dégoûtés de parkings de supermarchés : le produit vanté la veille au soir par une femelle plus qu'at-

*On trouvera la restauration la plus complète d'*Erreur 127* page 223

trayante ou un bon vieux gros à l'air d'en savoir long ne figurait pas parmi les achats. Les disparitions de chats ne se comptaient plus et celui qui avait la chance d'être doté des bo'êtes adéquates avait fort à faire pour défendre son d'her des rTMdeurs qui s'introduisaient jusque dans la cuisine.

Le marché déjà juteux du « pet supplies » s'ouvrait plus grand encore et le jackpot serait pour celui qui ne se laisserait pas distancer. Sekens signa quelques contrats vraiment substantiels, son premier employeur n'ayant pas eu la prudence de se l'attacher sans recours. Murdock touchait du doigt à quel point chez l'homme la publicité faisait appel à ce qu'il y a de moins raisonné, de plus, disons-le, animal. Partant de là avec un peu de finesse il suffisait d'inverser le procédé pour retrouver l'homme chez la bête. Facile à constater une fois fait. Il faut pourtant reconnaître que paradoxalement aucun de ceux qui s'engouffrèrent dans la voie créative qu'il venait de découvrir ne parvint jamais à égaler sa réussite et lorsqu'il commença à la proie d'horribles cauchemars à refuser le renouvellement de ses contrats, doucement mais sûrement (personne ne manifestant les capacités pour reprendre le flambeau) la poussière retomba et les choses, hommes, et animaux, reprirent leur place ordinaire. Cela vaut peut-être mieux : on en serait sûrement venu à des manifestations de rue d'animaux réclamant un représentant au gouvernement, le droit au travail, le droit de vote, les vacances, la sécu, la retraite le RSA, que sais-je encore ? En ce qui me concerne je pense que nous ne sommes pas mûrs pour ça. Il sera bien assez temps après que je serai mort.

Chapitre VIII

Finir d'honorer ses contrats coûtait assez à Sekens Murdock. Il s'en tira comme il put : odieux, foirant quelques tournages juste au bon endroit, il avait des exigences et des notes de frais dépassant l'entendement. Il pratiquait de plus l'incohérence et la surprise, le retard systématique, procédés habituels sur les plateaux. On sait ce que coûtait alors une minute. Pourtant quand on y regardait de plus près on était bien forcé de voir que la raison, le bon sens, ces valeurs de l'idéal humain, ne le désignaient pas comme fou. Loin de là. Ce qui était sûr en revanche c'est que du point de vue de la rentabilité son comportement ne valait rien. Il parvint à se défaire de ses dernières obligations quand on se résigna à le juger suffisamment déprimé pour partir en congé maladie. Il venait de s'épargner plus de six mois de travail.

Six mois lourds sans doute pour ses plus proches collaborateurs, lesquels se trouvèrent cependant soulagés de ne plus être quotidiennement confrontés à cette étrange relation qui se mettait à exister entre Sekens et ses animaux-star. C'était extrêmement déstabilisant à la longue de se sentir gagné par ce sentiment contre-nature qui vous poussait à vous soucier de l'idée qu'un chien ou toute autre bête se fait de vous dans un cadre professionnel : déprimant. La vision entière du monde s'en trouvait métamorphosée. Et pas dans le sens d'une simplification. Comme s'il n'était pas déjà assez problématique de gérer les relations aux parents, aux enfants, aux ex aux exes et aux nouveaux, aux collègues, aux caissières, plus la gestion de l'immeuble, l'administration, l'organisation de la semaine, du week-end, les sorties, les cocktails, les guerres de tranchées, les affrontements larvés en tous genres. Et tout ça n'est qu'un échantillonnage ; pour donner le ton chacun n'a qu'à penser à ses propres circonstances, il comprendra. Si en plus il faut ajouter la révolution animale ! En prélude à celle des plantes vertes sans doute.

Ce changement qui s'opérait souterrainement. Quoique au vu et au su de tout le monde sur les écrans, les 4x3, dans les magazines. Ceux qui se trouvaient au plus près de sa zone d'influence respirèrent quand il tourna en queue de poisson. Murdock aussi souffla un bon coup. Il commençait à sentir que toute sa substance y passait.

La réalité du monde patiemment redéfinie à l'identique chaque jour, avec l'entêtement que l'on sait, par la mémoire autant collective que privée et les media, prenait eau de partout pour Sekens maintenant. Il en expérimentait cruellement la si dépendante relativité. Rien d'absolument original évidemment. Sous cet angle cependant cela revêtait un caractère d'une précision spécialement flipante. Il n'y avait

aucun doute, les animaux brŷlaient de prendre place eux aussi dans la société comme espèce responsable agissante et décisionnaire. Les tendances exaltées par la consommation leur allaient comme un gant, ils s'y livraient plus à l'aise que les humains, sans la moindre culpabilité. Manger, baiser, se reproduire dans la plus parfaite sécurité et le plus grand confort, sous les caresses de la volupté, écraser la concurrenceÉ exactement ce qu'il leur faut. Qu'on leur accorde un salaire pour leurs services, il y passera tout entier, de même qu'y passe le nTMre. Balancer son crédit dans les caisses des supermarchés ne demande pas une agrégation. L'animal est l'être parfait de la société marchande. Sekens préférait ne pas penser aux convoitises que cette masse inespérée de nouveaux consommateurs pourrait éveiller.

Sous ce regard les certitudes sur quoi se fondent des empires n'étaient plus que sable rongé par la marée. É ses yeux dessillés les grands intellectuels, sous leur chapeau pointu semé d'étoiles, dardaient les regards cupides, rusés, prétentieux et autosatisfaits des charlatans. La société entière filait sur une pente savonneuse. Plus personne de fiable aux commandes. , a n'était peut-être pas plus mal après tout : la structure de la dynamique établie par Monsieur Freud et peaufinée ensuite selon les besoins est certes très efficace mais pas pour autant idéale ni inéluctable. La vision prend une agréable nouvelle ampleur quand on s'aperçoit que le tableau n'a rien d'une absolue réalité. Qu'il s'agit seulement de l'une des faces de l'illusion à laquelle il faut bien qu'on s'accroche. Heureusement Sekens n'avait aucun penchant messianique, cela aurait pu lui être fatal. Aucun sens du sacrifice. C'était un être sain tourné vers la vie et le plaisir.

Bien entendu la force des flux qu'il avait malencontreusement déviée n'allait pas rejoindre son lit sous prétexte que l'on en

revenait au classique en termes de clip animalier. Une fois mise en branle l'énergie qui trouvait là à se répandre voulait déborder de partout, la moindre faille lui serait complice. Hélas pour Sekens, comme faille, il en était une bonne. Relaxation, année sabbatique, lâcher-prise, il pouvait laisser ça aux autres. Quoi qu'il fût, o• qu'il se tournât, il était cuit. Tout ce qu'il touchait se révoltait, s'engouffrait dans le miroir et à partir de là insensiblement d'abord l'univers commençait une métamorphose, entra'hant l'affreuse remise en question que personne ne souhaitait. Excepté peut-être une petite élite joyeuse et insouciant dont l'esprit vif et léger se mouvait avec toute la souplesse et la vivacité nécessaires, les autres seraient hérissés à l'idée de chambouler leurs habitudes, de remettre en question ce qui avait été si chèrement acquis par les prédécesseurs, de s'attaquer à un système de valeurs o• leur place ma foi n'était pas des moins enviables. On peut comprendre.

Murdock ne bougeait qu'avec circonspection. Il avait juste envie d'être tranquille et peinard. Mais le truc guettait l'ouverture et, à la moindre occasion, au moindre geste dont il ne pesait pas les conséquences. Il y en avait ! Et la machine repartait, aveugle, emballée, droit vers ce que l'on a coutume d'appeler le néant, qui en est justement le contraire : riche en fait de toutes les possibilités, territoire dangereux o• tout peut encore se jouer.

Le garçon était trop remuant, trop curieux pour rester tranquillement à fumer ses pétards, dormir, se casser la tête gentiment entre amis et relations et s'occuper de son petit commerce ainsi que tout ambitieux ordinaire.

Il avait quand même besoin de repos, de se « ressourcer ». Il acheta une caméra et se mit à tourner pour lui-même de

petits films qui n'étaient soumis à aucun cahier des charges, sinon celui qu'il lui plaisait de s'imposer. Fatalement la chose se mit à enfler, la prise de recul devint obsédante préoccupation, lui occupant toute la vie et toute la tête. Elle s'était glissée là aussi dans ces petits tournages récréatifs, cette chose qui désirait s'imposer. Et vigoureusement.

Il en était à un long-métrage tourné léger. Format amateur, équipe réduite, acteurs humains (son seul acteur animal à ce moment fut un « chien des bouchers » nommé Rax qui, né trop tard, n'avait pas compris que la vague était passée. Il joua son rôle de Louis XIV avec cette exaltation rageuse propre à la jeunesse qui se dit qu'elle tient le bon bout. Séduit par son charme adolescent-râleur Sekens avait spécialement écrit un court-métrage pour lui. Rax, noceur, qui mourut prématurément de ses excès, fit aussi dans la mode un passage très remarqué.)

Sekens souhaitait de la musique spécialement composée par quelqu'un qui serait étranger à ses équipes de travail habituelles. Le principe était qu'ayant choisi la personne il ne se préoccupait plus de la partie qu'elle avait en charge, remettait tout dans ses mains et faisait confiance. Il voulait une composition hardcore ; il ne manquait pas de relations dans le domaine. Il n'eut que l'embarras du choix.

C'est alors que l'écriture le rattrapa par la manche à un moment où il pensait en avoir fini pour de bon.

Plus assidûment que jamais il se mit à fréquenter les boîtes, les clubs et les fêtes, sur un mode plus professionnellement ciblé. Dans la recherche de sa composition il passait des nuits à écouter et entretenir de ses désirs des DJs et des musiciens. À cause des fréquentes visites qu'il faisait à la rédaction d'un journal de musique tout nouveau il se trouva tout naturelle-

ment dès le second numéro en train d'assumer les fonctions du rédacteur en chef, lequel, tombé amoureux d'un célèbre DJ Allemand, avait la tête prise ailleurs et passait son temps à organiser ses voyages vers l'Est pour la préparation de la mythique soirée parisienne où son idole viendrait mixer. Ce rédacteur gérait Dplut™ et sabordait D dans le même temps une boutique de disques.

Chapitre IX

C'est à peu près à ce moment Dil avait déjà commencé à écrire des articles et était toujours à la recherche d'un auteur pour sa musique de film. Qu'un jour à la terrasse d'un café où il laissait passer le temps en compagnie de Hans, arriva un chanteur de rue, plutôt un gangster pour tout dire, dont la guitare évoquait un gourdin et qui frappait répétitivement le seul accord sur quoi ses doigts velus comme gorille s'étaient crispés pour la journée. Il entonna une ritournelle de l'Est avec une voix qui allait sûrement permettre le renouvellement complet de la clientèle à la terrasse.

Hans qui se tenait tranquille jusque-là, spontané comme d'habitude se saisit de ses tasse et soucoupe pour battre une mesure d'accompagnement. La porcelaine malgré son épaisseur éclata, il se mit à frapper les morceaux sur la table dont le revêtement cheap porte sans doute toujours la trace. Sur le

débris qui tenait encore à l'anse était écrit « Café , aféfor » dans une typo orientalisante. Sekens vit très nettement la cédille se détendre se détacher du corps du c faire quelques impeccables mouvements d'élongation et retourner à sa place après un gracieux tortillement du genre « dois-je prendre à gauche ou à droite ? » qui se voulait certainement aguichant. Le témoin était bien choisi : qui aurait pu en croire ses yeux sinon lui ?

Il la guetta quelque temps encore, rien d'autre ne se produisit. , a avait suffi. De toute façon ils durent partir, ça menaçait : le gangster pris de haine pour Hans commençait à serrer les poings sur le manche de sa guê massue en lui lançant des regards meurtriers. Le patron restait terré derrière son bar ; sûrement il ne désirait pas se mettre à dos le mastard et le reste de son team qui sans doute n'était pas très loin.

Sekens tendit la main vers le morceau de la tasse pour l'emporter mais se ravisa. Il le laissa là • il était. Après tout ça ne l'intéressait pas. Pourquoi chaque fois démarrer au quart de tour ?

Tout en marchant à côté de l'hurluberlu made in Ruhr qui continuait à reprendre phonétiquement « les yeux noirs » en tordant dangereusement les branches de ses lunettes de soleil, Sekens ne pouvait s'empêcher de se remémorer la pause détente de la cédille. Il était sûr qu'il n'avait pas rêvé. Pas le plus petit flou pas la moindre imprécision dans ce qu'il avait vu. Il la revoyait très bien qui se tordait dans tous les sens et revenait sagement prendre sa place. Elle avait eu une hésitation entre les deux « c » il l'aurait juré.

Aucune surprise chez Sekens. Fataliste. Il se doutait que cela recommencerait, qu'il avait affaire à quelque chose qui le dépassait et le considérait, lui, comme un instrument possible

une sorte de médium dont la sensibilité particulière lui permettrait d'apparaître et s'emparer de la place convoitée. Il était familier du procédé depuis les tournages animaliers. Mais ce qu'il pressentait maintenant était pire.

Il avait fait tout son possible pour garder ses distances. Ê la vérité il n'avait jamais trop cru que ça marcherait. « Si tu ne vas pas à la montagneÉ » Etc. Voilà donc la montagne qui se ramenait. Déjà son ombre commençait à se projeter sur le paysage. Le répit avait été bref si tant est qu'il y en eût eu un. Il n'en était pas fâché tout bien réfléchi. De l'action au lieu de cette latence remplie de petits signaux qui faisaient galoper son imagination. Il n'était décidément pas fait pour rester immobile et se retenir de respirer.

Le plus dr[™]le c'est que ça soit arrivé comme ça à cause de Hans. Exactement quand il ne s'y attendait pas. Il savait bien Đça n'était pas nouveau Đque les mots cachaient un mystère. Il ne s'y était intéressé que pour des jeux de l'esprit relevant de la distraction. Après tout ça ne le regardait pas. Depuis le temps que ça marchait ainsi ça avait fait ses preuves.

C'est vrai : des livres qu'il avait ouverts ne lui avaient présenté un aspect normal qu'après un petit temps suspendu. Les caractères de toute évidence s'étaient remis en ordre quand le volume avait été saisi. Une fois il avait pu constater brièvement (éduqué, l'esprit élude aussit[™] ce type d'observation) qu'ils étaient auparavant tous entassés pêle-mêle dans le fond du pli vers la reliure. Un vrai chahut d'écoliers quand le maître sort de la classe.

D'autres petits détails moins évidents s'éclairaient auxquels il n'avait jamais prêté attention. Il pensa par exemple à cette confusion de mots dont il était coutumier quand il jetait en passant un rapide coup d'oeil aux 4X3 qui proliféraient en ville. Très souvent quand il y revenait avec un peu plus d'at-

tention il constatait que le sens était très différent de ce qu'il avait d'abord cru lire. Des mots ou seulement des lettres déterminantes avaient été changés.

Il avait d'abord supposé, plaçant l'origine de la confusion à l'intérieur de lui-même, que c'était lui qui faisait des lapsus. Comme un bête innocent qui n'aurait pas digéré certaines choses lui étant advenues et qui, n'osant se l'avouer, trouvait des voies détournées pour lâcher un peu de pression. Il refusait de se préoccuper de tout ça, cela pouvait l'entraîner trop loin. Il ne s'en rendait pas encore un compte exact mais c'était grave apparemment. , a ressemblait à de la manipulation : il était abusé dans l'idée qu'il avait de lui-même. Et il le pressentait, ce n'était que le début d'une longue série de découvertes qui risquaient de ne pas être des plus rigolotes. Il en eut un frisson dans le dos.

Ñ Tu t'es enrhumé ? demanda Hans. Viens donc chez moi boire un thé. Il y a toujours cet horrible Vallauris du précédent locataire. Je sens que son heure est venue. Et il est solide l'animal.

Ñ D'accord dit Sekens.

, a tombait bien il avait son enregistreur dans son sac.

Chapitre X

Mélanie de Cescarcar était de taille petite, le corps dur et étroit ; ferme et souple comme un ressort neuf. Elle avait treize ans et demi mais s'en donnait dix-huit pour couper court. C'était une fugueuse que ses parents ne voulaient plus rechercher. Ils avaient en effet de la peine à reconnaître en elle le petit *f* douard Dubuisson, leur fils.

« Ce » qui l'avait remplacé, ils ne s'y sentaient aucunement apparentés. Mieux valait dire aux voisins que leur garçon faisait des études en Angleterre plutôt que d'exhiber dans le quartier cette espèce d'hermaphrodite hystérique qui lui ressemblait trop. Ils se préparaient à déménager à la fin de l'année scolaire, ce qui réglerait la question. *f* douard était définitivement perdu. O• ? Ils ne voulaient plus le savoir. Le problème les avait dépassés.

Libre, Mélanie prenait des cours de danse, habitait de-ci de-là chez des amis (ils étaient nombreux) ; elle trouvait parfois quelque engagement au noir dans un cabaret, un club, pour danser ou remplacer quelque absent au vestiaire. Joint à cela un peu de commerce de substances prohibées si l'occasion d'un aller-retour Amsterdam se présentait. Elle ne s'y risquait pas trop cependant à cause de son âge (être récupérée par ses parents dans un commissariat quelconque, voilà ce qu'elle ne jugeait pas enviable). Elle trouvait toujours de quoi vivre le lendemain sans avoir à rompre l'harmonie et l'aisance d'une vie insoucieuse et vagabonde.

Ils étaient une petite bande qui descendait en estafette le long de la c^{TE} Ouest avant l'affluence de l'été. Souvenir de l'enfant *f* douard : elle adorait le bord de la mer et les avait accompagnés.

Elle rencontra Hans au camping o• ils n'avaient pas inscrit leurs camions. Ils restaient simplement garés à proximité pour en utiliser clandestinement les commodités.

Hans était là depuis deux jours. Il les avait passés à dormir à c^{TE} de sa tente bulle gonflable rouge vif. C'était un modèle expérimental modulable de un à huit occupants (c'est pour l'essayer qu'il était parti camper) et qu'il utilisait, étant seul, dans sa plus petite capacité.

Au bout de quarante-huit heures Hans se réveilla pour de bon par une après-midi déjà bien consumée, et las de rester allongé, il alla se promener vers l'océan. Le temps était chaud, lourd, orageux, un petit bain nu serait tout ce qu'il y a de plus vivifiant. Les sentiers d'aiguilles sèches qu'il emprunta embaumaient. Les ions négatifs bombardaient la pointe des arbres, il en ressentait les effets euphorisants distillés par ses muqueuses et ses poumons. Par-dessus la dune la mer lui

apparut désordonnée et brutale, de couleur vert foncé, écumeuse avec de larges plaques violacées qui semblaient le reflet de gouffres. Parfaitement dissuasif pour ce qui était du bain. Le camping était très bien équipé en matière de douches : haute pression, chaleur réglable à volonté, jets de massage, vaste ensemble de carrelage blanc désert en cette saison parfaitement propre. Il y avait remarqué des traces de passage Ðlui n'en laissait pas Ðmais il n'y avait encore croisé personne.

Il longea la crête dans un vent tellement fort qu'il lui semblait pouvoir y prendre appui. Assez vite il entendit les roulements du tonnerre ; il y eut soudain un énorme craquement c'était sžrement le ciel qui s'ouvrait comme un fruit s'écrasant au sol. Un éclair explosa dans la faille en même temps. L'orage éclatait sec, sans pluie, brutal et terrifiant. Continuellement les éclairs lacéraient le ciel de leurs fulgurantes saccades, le tonnerre qui ne s'éloignait que pour revenir de plus belle était massacrant. Nul doute qu'après ça rien ne subsisterait, la destruction serait totale. C'est bien ainsi que l'entendait Hans qui se mit à courir dans la tempête en hurlant des encouragements. Un arbre dans son dos s'embrasa, déflagration illuminée. Hans fit demi-tour et se rua par là.

Sa silhouette se découpait à contre-jour, petit signe noir gesticulant sur l'arête et depuis la vitre arrière du camion o• ils étaient réfugiés Mélanie et ses amis virent très bien tomber du ciel le trait de lumière qui le frappa. Après quoi il disparut. Accourus, ils le trouvèrent tout roussi, évanoui certes mais pas mort.

Ils le portèrent dans leur abri o• ils firent couler dans sa bouche un peu de jus vitaminé pour faire descendre un trip censé contrebalancer à son réveil la dépression induite par le traumatisme. C'était gentil de leur part mais pour Hans un trip

ou un Car-en-sac ça revenait au même. Il était de nature largement au-delà. Mélanie souleva d'un index en deuil la fine paupière comme elle avait vu que ça se faisait et fut saisie par la pureté et la transparence de son pâle iris bleu dont un fragment restait visible dans le coin du globe oculaire. Ce fut peut-être cet instant qui l'attacha à lui. Le fait est que lorsque revenu au monde et l'orage passé il les invita dans sa tente, se prétendant irrésistiblement séduite par le campement ultra design, elle décida d'en faire l'essai quelques jours et y transporta son sac derechef, abandonnant les autres.

De quelques légers tapotements de son index sur le pad Hans rajouta avec plaisir un espace à son prototype modulable à commande informatique ; ils en admirèrent le déploiement juste avant d'y trouver refuge : la pluie s'abat-tit drue et serrée, les empêchant de sortir pour de longues heures durant lesquelles Hans s'abstint de détruire quoi que ce soit.

Martelée par le vacarme de l'eau, la double bulle dans son atmosphère rouge semblait un endroit où rien ne pourrait les atteindre. Dans cette lumière Hans prenait un aspect qui enchantait Mélanie : entièrement rose vif, ses cheveux blancs compris, couleur d'yeux indéfinissable entre le caca d'oie décoloré et le parme traumatisé, il évoquait un être translucide des abysses. Ou alors un extra-terrestre qui venait de traverser l'espace pendant des millions d'années. Pour elle le noir profond de ses cheveux, de ses sourcils rapprochés et de ses yeux qui étaient pierres brillantes au fond des orbites, était inattaquable. Elle avait la peau blanche aussi mais contrairement à celle de Hans qui réagissait en tyrien bleuté, la sienne prenait franchement une riche nuance vermillon.

Il y avait des hublots par où l'on regardait le paysage s'assombrir et se noyer, un système de ventilation qui empêchait

humidité et vapeur, et le matériau diffusait une douce lumière au fur et à mesure que cela s'obscurcissait dehors. Ils auraient pu se faire de la cuisine ou du thé, c'était équipé pour, il leur manquait seulement des provisions. Négligence de Hans. C'est donc la faim qui les propulsa à l'extérieur après qu'ils eurent grignoté les en-cas contenus dans le sac de Mélanie, en testant tous les jeux livrés avec l'abri pour passer le temps dans des circonstances climatiques extrêmes. L'occasion pour Mélanie de faire une découverte : elle D« il » encore à ce moment Davait bien eu son apprentissage informatique à l'école primaire comme tout le monde, mais sans doute son professeur n'avait pas su présenter la chose sous son bon jour, car jamais elle n'avait pensé que cela pzt être si drTMe, si riche, si captivant, si vivant. Deux journées et deux nuits venaient de passer comme une heure à peu de chose près. Extraordinaire : d'habitude le temps est si long.

Ils sortirent clignant des yeux comme les chouettes de bon matin pour trouver les camions en instance de départ. On venait d'envoyer un émissaire quérir la fillette. Ils embarquèrent tous pour le bar de la plage, boire des cafés et manger des croissants, le second camion attendant le retour du messager pour les y retrouver.

Loin au fond de l'horizon aqueux le ciel était noir comme la nuit, le nuage serait là bientTM. , a n'était pas pour ça qu'ils venaient de faire mille kilomètres, expliquèrent-ils à Hans et Mélanie. Ils voulaient du soleil, ils allaient foncer droit au Sud et ne s'arrêteraient que lorsque le ciel serait bleu, le soleil de plomb sans la moindre trace de nuée du ponant au levant. , a consommerait ce que ça consommerait en essence.

Hans dans son habitacle n'avait qu'un petit coup de doigt à faire pour que tout le paysage devienne surexposé ; un vrai

Sahara en plein midi. Le système ne trouva pas que des adeptes chez les aspirants à la vie sauvage, et Mélanie aussi, qui pourtant avait refusé de continuer avec eux laissa entendre que ce genre de raffinement n'avait pour elle pas le moindre attrait.

Elle restait parce que ce que Hans lui avait laissé deviner de sa vie à Paris, de ses amis, avait dr^Tément attisé sa curiosité. Et elle voulait rencontrer Sekens notamment, dont il lui avait exposé les théories et la démarche avec pas mal de passion. La tente conserva donc son expansion nouvelle et Mélanie attendit dans sa bulle, pianotant avec entêtement sur le clavier, que Hans se décidât à replier bagage.

Elle se sentait déjà attirée par Sekens dont Hans parlait si éloquemment. Quelqu'un de rare, d'unique en somme. « Ainsi que Hans » pensait-elle.

Le monde ne pouvait pas être la famille Dubuisson reproduite en autant d'individus que la terre en portait. Elle avait toujours su que quelque part, hors de l'orbe de ses parents, il y avait des personnes qui ne ressemblaient pas aux autres, des « élites » Émot auquel elle donnait une connotation personnelle Édont les qualités plus rares et délicates ne se souciaient pas de la hiérarchie sociale communément (exactement ça : à l'usage du commun) établie. Des personnes dont les conversations étaient réellement enrichissantes et ne roulaient pas sur les sujets plats, stupides, ennuyeux c'est-à-dire socialisants de bon aloi politiquement, hystériquement corrects, parfaitement nauséeux, dont il faut subir sans répit l'apprentissage dans l'inférieure succession des heures et des jours. C'est votre existence tout entière qui se met alors à dépendre de choses que vous jugez hautement méprisables ou qui au mieux ne vous intéressent pas.

È tel point que l'on se laisse dévorer tout vivant lentement comme par des fourmis rouges, enterré dans le sable des habitudes et du confort avec juste la tête qui dépasse Ðle fameux supplice qui revient toujours dans les bandes dessinées. Image fidèle de sa vie en famille, à l'école, et dans son quartier. Première chose à faire : ensabler le sujet.

, a commence déjà dans le ventre géniteur car il ne faudrait pas croire qu'on ne perçoit rien de là-dedans. C'est le contraire. , a continue une fois sorti et au bout de deux trois ans on est mžr pour les fourmis. Elles rentrent partout, par le nez, les orbites, la bouche, les oreilles, les pores de la peau, cherchant le cerveau. Les petits mots rouges armés de crochets et de râpes. Poches à venin, mécaniques automatiques dénuées de sens, revêtues d'un sens autre, celui qui est non dit mais non ignoré et porte en lui l'usure de vos forces, l'épuisement de votre vie. Mots vampires chargés de votre sang et qui viennent et reviennent, par légers coups qui ne semblent rien, accompagnés des gestes qui en sont les signes, éroder votre volonté, vous détourner de votre vision primitive Ðce qu'il en reste Ðs'accaparer votre identité.

Hans au moins, c'était visible, parlait pour son plaisir. Posait ses regards sur des choses précises. C'était dans l'instant o• il les employait que les mots trouvaient leur raison d'être et leur sens. Même s'il ne disait que bonjour, eh bien c'était vraiment un « bon » jour qu'il vous souhaitait. Quand il lui parlait il s'adressait vraiment à elle, vraie personne différenciée. Cela faisait qu'elle se sentait souverainement fondée dans ses particularités loin de la présence étouffante de l'archétype à quoi, quel qu'il soit, il faut correspondre pour être reconnu. Elle avait treize ans et demi, bient™ quatorze et se disait : « Enfin je suis chez les élites ».

Rien à voir avec la notion de subversif ou de rebelle (ça lui avait toujours semblé douteux), masque grossier de l'esclavagisme qui veut ratisser le plus large possible, minable déguise pour un serf ambitieux. Ce n'était plus enfin la tyrannie du i [ex : immoral] c'était l'avènement du a [amoral]

Comment aurait-elle encore des motifs (passer le temps, tromper son ennui, avoir du fun, faire des rencontres ?) pour s'élancer avec les autres après le soleil, histoire d'oublier la grisaille.

Quelle grisaille ? Il n'y a pas de grisaille pour les esprits lumineux. Ainsi pensait-elle. Elle resterait près de Hans qui la captivait tant qu'il voudrait demeurer là. Ensuite elle irait avec lui. Ê Paris ou ailleurs. Elle avait trouvé du premier coup ou presque le seul endroit qui valût le coup qu'on s'y intéresse. Il était temps elle n'avait pas l'intention d'attendre toute la vie. Cependant elle se familiarisait très sérieusement avec les claviers et les écrans. Hans dormait beaucoup, ils allaient se baigner parfois et ils restaient longtemps aussi à la terrasse du traiteur chinois.

Un jour en se promenant, ils aperçurent dans le parc d'un palace qui dominait la mer une piscine vaste et profonde, de ce bleu serein qui donne presque envie de mourir noyé. Ils prirent l'habitude d'y venir. Le garçon du bar extérieur, un peu désœuvré, s'entraînait à leur confectionner des cocktails de légumes de fruits et de sirops compliqués. Ils servaient de testeurs. Parfois ils s'attablaient tous les trois devant des plateaux chargés des somptuosités, verres, porcelaines et cristaux, feuilles, fruits, petits givres et glaçages, pour y goûter et en débattre sérieusement : le garçon voulait mettre au point quelques recettes qui devraient tout emporter cet été.

Il en vint, une fois prêt, à organiser un cocktail pour ses supérieurs et le personnel afin de faire agréer ses nouvelles propositions. Il les invita tous les deux, remerciant ainsi Hans de lui avoir soufflé gentiment quelques noms pour ses créations.

Au cocktail Mélanie fit un tabac, elle eut même à recevoir des propositions non déguisées du directeur de l'un des services (elle n'a pas très bien compris lequel mais elle a préféré rester sur l'idée que c'était le service d'ordre). Elle se serait bien vue déguisée en espionne ou dans la salle de jeu en fatale tricheuse professionnelle. Elle prenait bien ses leçons. Elle observait comment s'installent les choses autour de ceux qui ne pouvaient ni ne voulaient envisager l'idée qu'il pourrait en être autrement dans le monde. Pas le moindre désir de la plus petite remise en question. Tout un ensemble de détails dont chacun, même le plus insignifiant, aurait constitué dans son milieu familial une grandiose exception (bon sang tu sais bien qu'il faut toujours emporter le caméscope !) s'enchaînaient là tout naturellement.

De ce point de vue le monde ne pouvait pas être autrement. Il aurait vraiment fallu de l'imagination, plutTM de l'inconscience (et même à elle qui pourtant avait été l'enfant *f* douard), pour supposer que tous les humains ne pouvaient considérer les choses sous cet angle. C'était tellement bien, allait tellement de soi ; cela relevait de la souveraineté. Hans était ainsi, qui pas une seconde ne paraissait la proie du doute ou d'une hésitation, qui semblait pouvoir « être » partout, absolument jamais déplacé et autour de qui les flux favorables s'installaient avec simplicité. Sans doute n'avait-il jamais eu à s'en soucier. Malgré son étrange comportement il était partout intégré, l'environnement réagissait favorablement à sa présence et toujours il était tenu compte de lui.

Il devait pourtant bien avoir des inquiétudes. Il n'était pas un imbécile heureux. Elles étaient d'un autre ordre certainement. Il était si léger, sans rien de laborieux ; toujours préoccupé de son travail cependant, car il n'y avait que ça pour l'amuser. Elle ne se sentait pas si assurée. Au début elle fut complexée, se sentant mal dégrossie, lourde à cTMé : une vulgaire brunette des bas-fonds petit-bourgeois, pas même bien habillée. , a ne dura pas. Treize ans de famille Dubuisson ne l'avaient pas entamée. Elle était armée contre la morosité. Depuis une semaine qu'ils étaient là ensemble elle pensait avoir appris bien plus de choses que dans les treize années précédentes, et surtout des choses plus rares, moins bien distribuées. Plus utiles. Elle avait su incliner sa destinée et le plus dur était fait. Elle n'en doutait pas.

Chapitre XI

En ville, Sekens passait de longues heures isolé à réfléchir et travailler. Tout à ses observations.

Parfois il restait un long moment, immobile et silencieux, à l'affût, sur le côté de la bibliothèque. Quand il jugeait que sa présence avait été oubliée, il s'emparait vivement du premier livre qui lui tombait sous la main et l'ouvrait du même mouvement. , a ne ratait presque jamais : c'était la panique là-dedans. Durant parfois presque une seconde tout était brouillé, illisible. Quand il n'avait pas sous les yeux que du papier blanc comme cela arrivait avec les signes entassés dans le pli (en train de partouzer dans les marges ? !)*. En

*Cette plaisanterie de Violante Claire ouvre sur un champ assez peu exploré : celui de la sexualité des bâtonnets. Y en a-t-il de mâles et d'autres, femelles ? Sont-ils sujets au même catalogue de perversions que les hommes et, si c'est le cas, leur mode de reproduction serait-

moins d'une fraction d'un instant les mots reprenaient leur place, et la lecture pouvait commencer.

Ce moment de flou qu'il avait débusqué était ce qui l'intéressait. Habituellement dans le monde ce moment, s'il n'était pas tout de suite oublié, était ordinairement mis sur le compte du réajustement oculaire ou du temps nécessaire à l'attention pour se fixer. Habile dissimulation que celle-ci qui consistait à vous faire douter de vous-même. Sekens, s'il ne savait encore rien, savait au moins qu'il y avait une embrouille. Lui aussi observait. Et, tous sens en éveil, il ne perdait pas son temps, il notait, concluait.

Qu'est-ce que c'était que ces manigances ? Qu'y avait-il derrière ? Pourquoi l'avoir choisi lui ? Cette dernière question pourtant le mobilisait beaucoup moins, il avait l'habitude. C'était lui qui, quatre fois sur cinq, se trouvait visé dans ce genre de rare circonstance, pour autant qu'il en savait.

Il n'était pas assez naïf pour croire que mises à part Det encore ! Dès quelques fois o• il prenait les caractères par surprise à l'intérieur de leurs volumes, la découverte de ce mystère était soit totalement fortuite soit due à sa perspicacité. Dans l'un ou l'autre cas cela se serait déjà révélé depuis longtemps, et avec un autre que lui dans le rôle de l'instrument. Si personne n'avait rien remarqué jusque-là c'est que rien n'avait accepté de l'être. Que signifiait donc ce tout nouveau laisser-aller, cette négligence, ce revirement plutTM, chez

il antérieur à celui des hommes auquel il aurait servi de modèle ? C'est plus que vraisemblable. Toute la soi-disant naturalité humaine, l'« humanité », ne serait guère, comme tout semble le corroborer, qu'une parodie méchante, un sarcasme ricanant des mœurs de ceux qui constituent notre univers bit à bit, les bâtons. D'autres sources tout aussi autorisées laisseraient entendre, pour leur part, que les bâtonnets seraient hermaphrodites. Les partouzes évoquées seraient alors très personnelles.

les signes et les caractères ? Cela émanait d'une volonté, il en était sûr. Il regrettait que cela ne soit pas tombé sur un autre. N'importe qui d'un peu curieux, un peu enthousiaste eût mieux valu. Car lui n'en avait rien à faire pour tout dire. Pire il trouvait ça déplaisant. Il avait ses propres affaires, ses propres points d'intérêt, sa façon personnelle d'aborder l'existence, sa vie intérieure. Il tenait à tout ça. Il n'avait aucun vide à remplir, n'était pas en demande de quoi que ce soit. Que voulait-on de lui exactement ?

Quelque chose. Dil n'osait pas dire quelqu'un. Dil adressait des signaux auxquels n'ayant pas encore la grille du code, il ne comprenait rien. Pour l'instant. Il n'était d'ailleurs pas pressé de voir les choses se préciser. Il goûtait ce repos se doutant bien que la suite ne lui laisserait pas l'occasion de se détendre souvent. Il paraît que l'on se met à tout aimer de la vie quand on se sent menacé de mort ou bien avant une guerre. Oui, probablement la guerre. Une idée comme ça. Tout ça ne lui semblait pas spécialement amical. Il pensait ne pas se tromper. Ses précédentes expériences l'avaient doté d'un bon instinct. Tant qu'à faire il préférerait qu'il en soit ainsi. Car quand tout semblait rose il trouvait ça douteux : il se demandait où était caché le vice, le coup tordu.

Ici l'intention narquoise, le défi, n'étaient pas dissimulés. On se payait sa tête en direct. Une façon de lui notifier sa faiblesse, son peu d'influence, son innocence. Un dédain exposé avec une telle désinvolture était une agression. C'était vraiment gratuit, méchant intentionnellement.

Il commençait de plus à se douter de certaines petites choses : il se lança dans des expériences et des vérifications. Il apprit par coeur des passages entiers de livres ou journaux, ou encore de magazines. Il pensait bien qu'on n'en attendait pas moins de lui, mais tant pis sa curiosité était piquée. Il

constatait alors un peu plus tard qu'une seconde lecture livrait un texte présentant des altérations, voire parfois un sens carrément différent et qui pouvait se révéler radicalement opposé à celui qu'il avait mémorisé et dont il lui arrivait de retrouver de grands pans dans les pages suivant le passage proprement dit ou dans les précédentes. Comme tout cela lui apparaissait d'une évidente ostentation il se demandait bien où on allait en venir.

Il se souvenait notamment de cette ancienne circonstance, particulièrement humiliante pour lui, quand un professeur de philosophie qu'il détestait et méprisait spécialement fit, avec émotion, lecture à haute voix dans la classe du texte d'un devoir soudain devenu ronflant, prétentieux et imbécile, dans lequel, pourtant signé de sa main il ne parvenait pas à retrouver trace du travail qu'il avait rendu la semaine précédente. Au point que malgré les évidences, il avait refusé de reconnaître la paternité de l'étude, ne pouvant supporter de se trouver parmi les mieux notés, premièrement par ce type, et deuxièmement pour un tel fatras de stupidités. Cela avait semé une mauvaise ambiance, aggravé sa relation avec ledit magister, et l'avait considérablement perturbé. Il se crut fou. En un âge où ces choses revêtent une importance exagérée, la perte de confiance en lui qui en fut le résultat lui gâcha notablement la vie durant de longs mois.

De même, sa mère lui avait souvent parlé des difficultés qu'il avait eues à commencer à lire et écrire, car il prenait immanquablement les mots et les lettres qu'on lui présentait pour d'autres. Maintenant tout lui semblait clair : il était effectivement possible que d'autres lettres et d'autres mots que ceux qu'il avait écrits se soient montrés à l'instituteur.

Il ne se croyait pas personnellement visé, ne pensait pas

qu'un complot soit dirigé contre lui. Il imaginait que, pour peu que l'on prêtât attention à de petits détails, chacun devait avoir de semblables expériences à relater. Un mot pris pour un autre, une lettre mal lue, des textes au sens embrouillé, monnaie courante. C'était précisément ça qui lui mettait la puce à l'oreille : rien en fait n'avait réellement changé. Et pourtant le sens de ces petites manifestations prenait une tout autre couleur. L'univers n'avait rien modifié de ses méthodes de dévoilement. Ce sont plutôt les sens, la conscience du témoin qui étaient altérés.

« Tout est là mais tu ne vois que ce que l'on veut bien te rendre visible. »

Il n'avait jamais bien sûr eu la prétention de croire en son libre arbitre ni de compter sur la possibilité d'une éventuelle accession à la liberté. Il avait bien fallu au départ se constituer, s'extirper de la matière indifférenciée, se dresser sur ses pattes, respirer, survivre ; toutes choses qui ne pouvaient se faire que sous certaines conditions, supposaient des choix et des renoncements. Hors de proportion sans doute avec le gain que l'on pouvait en espérer.

Mais se voir rappeler ce marché de dupe, toucher du doigt comme réalité tangible l'étroitesse de sa prison, la nullité de l'espace accordée à son être pour se mouvoir, il avait du mal à l'encaisser. , a n'en était pour le moment qu'au stade intuitif. On lui mettrait hélas bientôt les preuves sous le nez et sans ménagement, il n'en doutait pas. C'est au travers de son propre entendement dans la substance même de son intelligence que s'opérait le tour de passe-passe. Le tissu même dont son esprit était façonné complotait contre lui, et bien qu'il ne puisse encore s'appuyer sur aucune certitude, il devait lutter contre une véritable panique à l'idée que cette lutte qui s'engageait l'amènerait à se déchirer de ses propres mains

plus cruellement qu'aucun ennemi n'aurait jamais la bestialité de le faire. Cette bestialité paradoxalement était celle du langage et des mots*. Pensant ainsi, il était sur la voie mais n'avait pas encore bien cerné l'ennemi. Il en était encore à considérer l'ensemble cheval corps armure et épée comme le guerrier. Il fallait toujours séparer, et c'est là qu'était le plus retors. L'on dut d'ailleurs se charger de lui mettre les points sur les i. Récalcitrant, ne voulant pas voir, il resta le pire des aveugles aussi longtemps qu'il put. Cela lui demandait de la vigilance. Petit à petit il renonça à l'alcool au tabac, au reste toujours vif et sur le qui-vive. Il espérait sans doute pouvoir tomber dans le sommeil d'une masse, et en sortir tout éveillé sans flottement. Pas de demi-somnolence, pas de rêve éveillé ni d'instants fragiles. Il se fourrait le doigt dans l'oeil. Toujours aux aguets, aucune relaxation, même une bête de la jungle ne le peut. Les petits signes continuaient de s'agiter dans l'angle mort de son regard.

Il se remémorait avec nostalgie ces instants tellement chiants ○● il avait failli périr à force de s'ennuyer. Il pouvait alors se permettre d'être tellement détendu. Une vraie galère sur le moment avec le temps qui n'en finissait pas de passer. Comme cette fois, le lendemain du soir ○● il avait fait la connaissance d'Iris.

Elle l'avait invité au petit-déjeuner, et le rendez-vous l'avait contraint à escalader une bonne centaine d'étages dans les ascenseurs ultrarapides, parmi les touristes de tous les coins des États-Unis, pour boire un café sur le toit du monde devant

*Il n'avait pas encore compris que le langage et les mots, malgré leur présomption et leur arrogance, leur ton docte et leurs manières de savants, n'étaient eux-mêmes que des pantins livrés aux manipulations du bâtonnet. Cette structure première, « moléculaire » de l'homme qu'il faut bien au moins lui supposer, en attendant plus amples preuves.

la baie d'une des deux tours jumelles si fameuses. Il avait dû se lever tôt et luttait contre le sommeil pendant qu'il attendait. Le garçon qui était tunisien l'ayant vu lire une revue en français, et tout heureux d'abandonner l'américain semblait à Sekens incongru dans le décor avec son accent nord-africain. Il lui raconta que son premier job de serveur avait été à Paris. Puis il était reparti vaquer à ses affaires. Sekens, au comble de la fatigue et de l'ennui, tentait de garder bonne contenance. Tout ce qu'il avait à faire était d'attendre que passe le temps mais cela le mettait hors de lui. Dans sa somnolence nerveusement exacerbée chaque seconde passait comme une minute.

Il émanait de l'extérieur infini et brumeux une lumière sourde, violente, qui l'incitait à baisser les paupières. Le ciel, le fleuve élargi et la mer qu'il surplombait comme d'un avion s'étaient fondus jusqu'à l'horizon en une masse grise que le regard ne pouvait soutenir. Il sentait le léger balancement du sommet de la tour. Il tendit la main vers les magazines d'épais papier glacé dans l'espoir que le froissement des pages tournées le maintiendrait éveillé. Il vit au passage une photo, signée RL, de la vieille dame en compagnie de Divine portant une robe taillée dans le même imprimé que celui dont était recouvert le canapé où elles étaient assises toutes deux, pointant entre ses lèvres qu'on imaginait rose tyrien (c'était un tirage noir et blanc) un bout de langue très prometteur. Il se souvenait qu'il se tailla le doigt sur la tranche d'un feuillet et que même une goutte de sang en sourdit.

S'il se laissait aller à son sentiment, il douterait maintenant que cela soit dû au hasard. Préférant ne se fier qu'à de solides arguments et si possible à des preuves irréfutables, il décida de ne tenir compte que des observations qui seraient méthodiquement expérimentées.

Pourtant se livrer dans un état de demi-sommeil au hasard des choses écrites et imprimées, ainsi qu'il le fit alors durant les deux heures qu'il eut à attendre ? Le taxi d'Iris avait eu un accrochage et elle ne put quitter l'h^Tôpital avant que toutes radios et précautions fussent prises ? Lui apparaissait maintenant de la dernière des imprudences.

Sekens avait pris l'habitude de faire des enregistrements sonores des *Sparagaphes* et d'*Erreur 127* qui paraissaient régulièrement dans *TNT**. Il n'eut à noter que quelques différences négligeables qui auraient d'ailleurs pu lui être imputées, à lui ou à une négligence de la rédaction. Il se méfiait surtout en ce qui concernait *Erreur 127*, o• il racontait de façon certainement romancée cet épisode déterminant dans son existence quand il tournait des clips de pub animaliers. Il le savait, pour lui c'était incontestable, ce qui pointait son nez était de même nature que ce à quoi il avait tenté de mettre fin en cessant toute relation animale. La rupture s'opéra-t-elle de la façon dont il le raconte dans le roman ? Nous l'ignorons, rien ne le prouve, rien ne l'infirme. Après tout, savons-nous ce qui se passe exactement derrière les écrans médiatiques ? De quoi est faite réellement la vie de ceux dont nous ne percevons que la mise en scène journalistique ?**

La saison avançait cependant et malgré le froid des nuits les

*Voir *TNT Teknozine* page 469 et suivantes.

**Bâton bien sûr, va aussi pour ses multiples équivalents sous d'autres formes : Pixels, phonèmes, bits, impulsions lumineuses des sémaphores, morse, et pourquoi pas, nuages de fumée indienne... au coeur du fonctionnement informatique, tout n'est guère composé que de deux agglomérations de bâtonnets, le zéro et le un dont la hiérarchie, et le maintien de cette hiérarchie, même si elle semble leur être inculquée de l'extérieur, ne dépend que de leur bon vouloir. Il y a pu y avoir un temps o• ce pouvoir leur était inconnu, mais ce temps est révolu : les mots et leur sens, le bien-fondé des phrases ont

fourmis frétilaient dans les jambes de tous les coureurs de fêtes et célébrations à ciel ouvert. Dans la boue jusqu'aux genoux s'il le fallait, quitte à y passer une semaine voire deux et ne s'arrêter que pour repartir de plus belle. Sekens se trouvait détendu dans cette atmosphère étrangement foraine o• l'écriture se trouvait d'emblée malmenée.

pu s'opérer dans l'innocence et la bienveillance des bâtonnets ; mais leur désir d'hégémonie, la passion de régner seuls leur a fait briser cette harmonie originelle.(Cette note semblant venir comme un cheveu sur la soupe apporte pourtant un développement essentiel.)

Chapitre XII

Le soleil était un pâle disque de carton tout mité. Quand les nuages lui en laissaient l'occasion il semblait assez lisse pour refléter une maigre luisance venue on ne sait d'où. Par contre le vent, lui, ne tremblotait pas. Il tranchait comme une lame froide. Sekens et Patricia se gelaient carrément sur la terrasse du café qui n'était pas chauffée, une épaisse buée ponctuait leur respiration, les chocolats s'étaient tout de suite refroidis. Mais Patricia ne pouvait entrer, elle ne supportait plus rien comme odeur elle avait trop mal à la tête ; elle avait refusé absolument de rester dans la salle bruyante, néons et fumée, et préférait grelotter ratatinée.

Ñ Hier au soir il y avait des gens chez moi, j'étais en forme, ça me faisait plaisir, tout le monde fumait. Or depuis que je ne fume plus, la moindre fumée m'incommodé, il n'est même

pas besoin que je finisse une cigarette pour être verte. Mais je suis comme les autres, je résiste mal aux poisons, je suis trop tentée, c'est trop bon de se sentir mal. J'ai passé la soirée à taper des cigarettes et tendre mon verre à chaque passage d'une bouteille. Enfin rien de spécial. Ce qui retint mieux mon attention c'est que j'étais une super conne. C'est vrai je n'ouvrais la bouche que pour dire une connerie : c'était bien moi-même, franchement plaisamment exprimée. C'était si agréable, si dynamique qu'aussitTM je surenchérisais sur une bien plus épaisse. J'étais contente je ne pensais pas à mal. J'étais bien moi et bien en moi exactement. Je me disais : « Oh lala oh lala ! » Je n'en revenais pas et pan ! je remettais une bonne couche. En même temps je gardais mes distances et je me voyais faire bien s'zr. Toujours ce regard expatrié qui aide à supporter bien des situations. Quand on est vrai con qu'on en profite pour s'étaler, on ne se sent jamais mieux. Je frissonnais, la migraine montait, j'avais envie de vomir et je continuais à tirer des bouffées et boire parce que pour moi c'était idéal. Combien sommes-nous au moins en nous à ton avis ? Il y a des « moi » que je connais bien, qui n'ont rien à voir avec celle dont je viens de parler, qui font, disent, pensent des choses dont la moi d'hier ne soupçonne pas sans doute l'existence. Bien qu'elle pr't de la place elle n'était d'ailleurs pas seule il y avait au moins aussi celle qui regardait et que ça amusait. Celle qui était malade, qui aurait voulu que ça cesse. Plus d'autres qui attendaient leur tour sans se manifester. Comme artiste parfois je suis inspirée. Je devrais dire l'une des moi est inspirée. Il faut dire qu'en ce moment elle ne me visite pas trop celle-là, l'asociale, la mauvaise. Elle n'a pas le moindre sentiment à force de trop aller chercher dans les profondeurs. Elle sème une sale ambiance. Pas très partageuse. Il lui faut toujours des circonstances déli-

cates, détendues, pour qu'elle condescende à apparaître. Pas question de la prendre au dépourvu cette arrogante. Elle pourtant ne s'en prive pas. Le nombre de fois où elle me soufflé des trucs quand ce n'est pas du tout le moment, quand je n'ai pas même un crayon sous la main, ou que prise par des obligations je me retrouve plus tard ayant tout oublié. Elle s'attend sans doute à ce que j'abandonne tout pour prendre note de ses intuitions*. Enfin É passons.

Sekens pour sa part avait renoncé à s'interroger de la sorte. Il ne s'amusait plus des questions auxquelles on ne pouvait répondre, il les trouvait superflues, pire, inconvenantes, détournant l'attention.

Il savait qu'il n'y a personne derrière une personnalité d'auteur. Une entité, un morceau de chair organisé derrière les choses produites certes (il faut bien manier un instrument, frapper un clavier etc.) mais un auteur unique et indivisible. Là est une autre question. Les choses après tout se prennent en charge, elles sont elles-mêmes leurs propres auteurs. Cette certitude remplissait tout l'espace entre les lignes, entre les mots de tout ce qu'il avait écrit jusque-là. Et ce n'est pas forcément lui qui en était l'instigateur. Les mois passant, certains de ses textes lui semblaient totalement étrangers et bien que la provenance en soit absolument sûre et qu'il y reconnût même ses propres leitmotivs, il arrivait qu'il eût à relire, réécouter plusieurs fois certains paragraphes en se demandant bien où il avait voulu en venir.

Et aussi dans *Erreur 127*, ouvrage autobiographique, ses propres souvenirs s'adonnaient à d'inattendues trahisons. Les personnages, les circonstances, s'étaient soudain dotés d'une

*On peut donc à juste titre dire : Il y a des « moi » que je ne suis pas venu ici, des « moi » que je remets de faire ceci ou cela... Tout s'éclaire.

vie propre et rien, certainement pas sa volonté, n'allait infléchir le chemin qu'ils avaient décidé de suivre. La vérité qui avait décidé de s'exprimer là s'y pavanait en maître, et sa lumière donnait aux événements qu'il avait vécus une signification tout autre que celle qui lui était apparue sur le moment. C'est pourtant, il en était sûr, cette vérité à quoi étaient liés les faits qui avaient suivi. Mais où en était la preuve ?

Tâchons d'y voir clair. D'aurait-il pu se dire. J'ai écrit mes souvenirs de cette période déterminante à mon avis de ma vie. Il s'est passé du temps depuis. Toutes ces choses que je raconte m'ont conduit à prendre certaines décisions, et d'autres circonstances qui peuvent se comprendre à la lumière de ce qui les a précédées se sont enchaînées en suivant. Maintenant je relis : des histoires dont je ne me souviens pas, des pensées des interrogations qu'il me semble ne pas avoir eues. Des personnages (hommes ou animaux) se sont imposés mot après mot comme jamais ils n'auraient pu le faire jour après jour dans la matière même de la vie. Des torsions dans l'abstrait des apparences, que les lois de la physique interdisent, s'éveillent dans l'écrit, dégagées des manifestations limitées que leur avait permis le déroulement du temps dans l'espace. Que puis-je, moi qui me torture la tête ? Le jeu de mes doigts sur le clavier ne m'appartient pas. Je ne suis qu'une sorte d'interface un médium le truc par quoi il faut en passer si l'on (on qui ?) veut prendre de l'exercice dans le monde matériel. Qu'en est-il alors de tout ce qui a suivi ? Faudra-t-il que je me décide à l'écrire pour savoir ce qui s'est réellement passé ? L'écrire élargir le domaine du mensonge. Qu'elles en trouvent donc un autre, quelles qu'elles soient, ces entités cachées derrière les signes et les symboles. Quelle condition que celle d'humain ! On nous guette de partout, nous sommes les cailloux qu'on se jette, les avions qui transportent

les bombes dans une guerre sans merci. Sans doute sommes-nous aussi la clef de leur paradis. Privés de notre expression, notre support, toutes ces hégémoniques choses existantes. Ces mondes parallèles dont décidément Sekens semblait être une porte évidente. Ils sont sans force, sans influence. Non-perceptibles. Bien sûr personne ne me croira. Il faudra que j'apporte des preuves.

Bref il ne désirait rien que laisser tomber. Ou au moins prendre des vacances. Mais longues. Ensuite, s'il fallait y aller, il irait. Pas décidé à se laisser faire quand même.

Déjà l'ONH, cette très ancienne société souterraine à laquelle il s'était, sur les traces d'Iris, affilié, commençait à s'agiter et semblait tendre à une existence plus ouverte et visible. Il y avait de la pression de partout. Il n'était plus question que de trouver le moment favorable et les personnes capables de lui insuffler la dynamique. L'Ordre du Nouvel Homme ne manquait pas de candidats pour sa direction, mais Sekens en tant que l'héritier reconnu d'Iris était spécialement sollicité. C'est elle, Iris, en effet, qui l'avait désigné comme tel lors de son incorporation au cours de la présentation à laquelle elle l'avait parrainé. Sekens savait qu'il avait besoin d'alliés, on en a toujours besoin, et les buts actuels de la société ONH (découvrir les caches et les codes de toutes les ogives nucléaires pour déclencher le grand feu d'artifice final et mettre fin à toute cette gabegie dans la joie) ne sont pas sans rappeler cette autre société qu'il cite dans *Erreur 127* « L'Association pour la Fin Du Monde* » si je me souviens bien. La structure ONHienne. On prononce ohénachienne. Ce n'était pas rien en vérité. Quoique jusque-là très confidentiel le réseau solide et fermement amarré, lentement assujéti au long des siècles, court maintenant serré au travers de la terre entière.

*Voir *Erreur 127* page 230.

Mais concernant les sociétés secrètes, les affirmations sont toujours délicates et il faudrait être vraiment un étourdi pour se laisser aller à vouloir fonder son avenir sur des prévisions. Cela le fit penser à « La Société Française De Discorde » (bien qu'excepté la qualité de société secrète les deux n'aient rien en commun), qui avait eu un démarrage des plus amusants pour éclater comme une bulle à la fin de la première réunion, sans laisser aucune trace dès la porte fermée sur le dernier invité. En se séparant les 13 membres discordiens étaient bien d'accord. Aucun ne voulait appartenir à une société secrète qui avait accepté les autres.

È une ou deux exceptions près, aucun ne se connaissait auparavant. Leur lien était l'hTMe, animé sans doute d'une maligne curiosité pour les avoir ainsi rassemblés à voguer toute une nuit, battant pavillon de la discorde. La nuit d'ailleurs avait cinglé comme un seul homme sur des flots d'alcool. Mais au matin les fous quittèrent la nef et les poissons rouges qui avaient échappé au mixeur furent relâchés dans l'eau glacée du canal Saint-Martin*. Ce n'est pas sans raison que les gens qui ne se connaissent pas ne se rencontrent pas. Ils ne s'aiment pas voilà tout.

L'ONH pour sa part avait réglé le problème des divergences internes : il n'y en avait pas. En tout cas pas de celles qui me-

*être accepté à la Société Française de Discorde exigeait que chaque postulant décide du sort d'un poisson rouge qui lui était attribué : le passer au mixeur ou l'adopter. Certains furent avalés. Il faut juste, paraît-il, les engager par la tête pour éviter toute irritation ; cela frétille jusque dans l'estomac. Ce qui n'est pas sans rappeler une méthode de pêche à la crevette : En ayant soin de ne pas se brosser les dents de quelques jours, plonger la tête entière, bouche ouverte, dans quelque mare crevetteuse. Lorsque l'animal vient brouter entre vos dents, refermer prestement les mâchoires et avaler. Ce mets cru, très prisé, s'intitule « crustacé au naturel ». Se méfier des homards et langoustes. Et même des langoustines, d'un naturel plus résistant.

naceraient d'entraver le fonctionnement ou de remettre en question le règlement. On n'en était plus à discuter ce genre de question.

Toujours il y aura des mécontents, des lésés, des revendicateurs, des opinions contraires. L'ONH ne demande pas aux gens de s'aimer ni même de se respecter. Qu'ils s'arrangent eux-mêmes avec leurs petites histoires. La règle prime tout, les chefs sont les chefs et basta ! L'humain Éparfaitement interchangeable É n'y jouit d'aucune considération il a donc tous les droits, à ses risques et périls. Au contraire les entités (comme les chefs et toutes les autres fonctions) y sont, dans leur accomplissement, souveraines car utiles et irremplaçables. Qu'elles soient successivement investies par un organisme vivant ou un autre, quelle importance ? J'irai même plus loin : s'il était besoin pour s'acquitter de l'une de ces fonctions des qualités seules d'un poisson, d'une chauve-souris ou d'un lézard, nul doute que cela pourrait être un poisson une chauve-souris ou un lézard qui s'en trouverait investi. Il est vrai que le cas ne s'est pas encore présenté. Quoique l'on en soit sans doute passé très près avec les tournages de films animaliers de Sekens. Alors que j'écris cette dernière phrase je me rends compte qu'il n'avait pu échapper à l'ONH à quel point pourrait être déterminant dans l'avenir ce don spécifiquement Sekensien : révéler à nos sens limités l'interpénétration des univers. Cela pourrait être une explication de l'importance que le jeune homme avait prise dans les plans des nouveaux aménagements.

Sekens se tourna vers Patricia qui souriait, à court de mots, complètement dans la lune. Elle poussait devant elle comme un troupeau le monde dans lequel elle se mouvait ; il fallait

toujours qu'elle l'invente et elle y jouait presque tous les rôles. Comme si elle l'avait entendu penser, son visage s'assombrit soudain, elle soupira.

Ñ Je n'y arriverai jamais.

Ñ , a n'est pas très original. Personne n'y arrive, c'est tout le ressort de la mécanique. D'ailleurs tu y arrives déjà très bien.

Ñ Oui vu de l'extérieur ça peut en donner l'impression. Je ferais mieux d'aller dormir, j'ai pris l'air ça suffit. Il faut que je récupère un peu avant ce soir. Je propose qu'on sorte ensemble. Je serai chez toi vers 10 heures et on prendra ma voiture.

Chapitre XIII

Ñ Arrête Sekens, si tu ne veux rien dire ne dis rien, plutTM que de raconter ça. Tu n'es même pas drTMleÉ Ce truc tiré par les cheveux.

Patricia ne comprenait pas. Sur l'écran s'alignaient les rangées de signes décomposés regroupés en catégories. Sekens tentait de l'initier à ses obsessions graphiques en douceurÉ il ne voulait pas qu'elle pense qu'il avait cassé ses câbles et pété ses pauvres plombs.

Ñ Tu as insisté pour savoir ce que je fais en ce moment. Tu vois c'est ça. Et aussi la musique que tu entends.

Ñ Ah c'est de la musique.

Ñ Quoi d'autre ?

Ñ On s'y fera je suppose. J'espère seulement que tu es patient.

Ñ Je ne suis pas pressé j'ai une infinité de choses à faire pendant ce temps.

Ñ Je sais : rendre les signes inertesÉ ce qui veut dire qu'on parlerait une langue morte ?

Ñ Non. Une langue qu'on parle ne peut pas être une langue morte. Il s'agit de remonter plus haut en amont. Une mise au point. Un travail de restauration. J'y passerai le temps qu'il faudra. C'est comme si on employait dans une phrase un mot à la place d'un autre depuis très longtemps. Que je retrouve le bon mot et le rétablisse dans sa place, plus personne ne me comprendrait, je passerais pour délirant. Or je ne dirais rien d'autre que ce que tout le monde dit. Le sens de la phrase n'aurait même pas changé ; simplement le mot. L'ancien mot restauré donnerait sans doute accès à d'autres sens et d'autres portes s'ouvriraient que le mot de substitution avait pour devoir de dissimuler.

Ñ AhÉ BonÉ Tu es prêt ? J'appelle Mélanie. Elle voulait que Hans l'accompagne mais Hans n'est pas libre en ce moment. Il fait son « devoir de citoyen ». Tu sais qu'il a été tiré au sort et agréé dans une liste de jurés, et qu'il y a cette histoireÉ le critique de cinéma qui est mort, je ne sais même plus son nom tu te rends compte. Le procès est en ce moment, Hans y siège, on aura tout vu. C'est vrai il a passé toutes les étapes préliminaires, les entretiens, les enquêtes et tout le reste. Mélanie dit qu'il fait ça très sérieusement. Hans ! Allez bougeons avant que la stupéfaction ne m'ait définitivement

collée au sol ! Tu me prêtes ta parka noire ? Je crois qu'il ne va pas faire chaud cette nuit en rase campagne. Si au moins on pouvait se perdre, on ne trouverait jamais l'endroit, on n'aurait pas besoin de sortir de voiture.

Avec effort Sekens s'arracha aux pensées qui commençaient à le submerger de nouveau.

Melchior conduisait la voiture o• Mélanie de Cescarcar et Laurence commençaient, bercées par le doux roulis, à s'endormir. Elles étaient amies d'école. Mélanie habitait chez Melchior et Laurence depuis son retour à Paris. Laurence non plus ne vivait pas chez ses parents. Il aurait fallu qu'elle choisisse : ils étaient séparés. Elle en préféra un troisième : Melchior photographe qui pour le moment ne voulait pas d'autre modèle qu'elle. C'était flatteur. Elle faisait chez lui sa vie de petite bonne femme épanouie et satisfaite, y accueillait Mélanie avec le sérieux d'une maîtresse de maison accomplie. Elle jouait mais ce n'était pas un simulacre. Qui aurait osé la faire compter pour du beurre ?

Melchior avait le plan d'accès ; il roulait vite, la voiture de Patricia o• se trouvait Sekens suivait. Bient™ ils virent se découper sur la nuit claire au sommet d'une butte, singuliers dans un paysage très plat, les bâtiments bas d'une station météo désaffectée, flanqués d'une tour en poutrelles métalliques, grêle, tronquée. L'endroit Dils le virent en arrivant Dn'était pas une découverte : il avait été squatté et resquatté ; la partie du mur d'enceinte qui ne s'était pas effondrée était couverte de tagues, graffiti, énigmes et grossières traces, et l'on y distinguait pour ceux qui savaient les lire les signatures de gangs plus ou moins célèbres dans l'orbe de leurs activités, laissées là par des disciples en mal de reconnaissance.

Au sol, dans le bruissement des feuilles racornies et crispées comme les victimes d'une éruption volcanique, il y avait ces dures petites boules de plastique coloré qui signalaient un site de paintball (récréation policière du week-end) et des déchets de toutes sortes. Principalement des boîtes de bière coca et jus d'orange écrasées, de vieux flyers, des emballages de cigarettes et de papier à rouler désossés, collés dans la boue. Le vent sifflait depuis le ras du sol et les branches précocement nues des arbres s'inclinaient toutes vers ce qui était sans doute le Sud-Est.

Certainement inspirés par cette vision dominante ils étaient deux ou trois à escalader la tourelle rouillée pour installer au sommet des enceintes censées arroser toute la région des mixes de leurs DJs. Les rafales violentes rendaient probablement le jeu plus excitant. La musique provenait du hangar dont la charpente de bois soutenait les toiles qui le couvraient et le fermaient.

Perpendiculairement, un bâtiment préfabriqué que sa longueur faisait paraître encore plus bas abritait une série de petites pièces en enfilade, où du monde s'était succédé depuis que les météorologues avaient déménagé, et où plus rien pratiquement ne subsistait sinon encore traînant dans la poussière du sol, des photographies circulaires noir et blanc du ciel, cernées de mesures, et par-dessus lesquelles étaient imprimés des arcs de cercle gradués*. Également quelques meubles administratifs cassés, irrécupérables. Les pièces avaient par contre été abondamment décorées dans le douteux goût du mur extérieur.

Ils garèrent les autos un peu à l'écart, veillant à ne pas risquer d'être coincés s'ils décidaient de repartir rapidement, et se

*le *TNT Teknozine* n°9 illustrera sa couverture d'une de ces photos trouvées, voir page 473.

dirigèrent pour commencer vers le hangar.

Partout le sigle fait main au pochoir du maître de la fête, le petit singe à la queue enroulée, et sur la table, près de l'entrée, la pile des flyers, annonçant sa prochaine nuit. Dans l'endroit le plus éclairé étaient le bar, les stands de smart drinks, de tee-shirts, de quelques bijoux tordus à la main et de piercings que l'on pouvait se faire installer ici même du moment que l'opération demeurait simple et sans complication. On prenait sinon rendez-vous avec l'artiste à son domicile. Pas de stand où se faire tondre. Laurence fut déçue, elle qui voulait perdre ses airs d'enfant et se donner un aspect un peu rude, trouver en elle-même une inconnue fascinante qui lui pimenterait l'existence au moins quelques jours.

« Non, ça ne fait rien disait Melchior on ira chez le coiffeur, ou bien achetons une tondeuse.

« Non Demain alors. Tu viendras Mélanie ?

« Ah non.

Mélanie passa la main sur ses longs et plats cheveux noirs.

Ils s'en allèrent vers les platines rendre visite aux DJs et musiciens, et voir un peu dans les bacs s'ils n'avaient pas raté des nouveautés.

Il y avait comme toujours un espace réservé derrière les platines, où n'entrait pas le gros de l'assistance. Deux ou trois personnes y dansaient. C'était en général un endroit vaguement plus confortable qu'ailleurs (il était clos et tranquille, on pouvait s'y asseoir), où l'on se retrouvait plus ou moins entre personnes qui avaient quelque implication dans la musique

et les fêtes, et qui invitait à la prise de relation et aux conversations. De là on suivait dans son dos le jeu du DJ on voyait les disques qu'il sortait de son bac à condition qu'il n'ait pas dissimulé les macarons. C'est là aussi qu'on trouvait les bons produits et que l'on pouvait se tenir avant les autres au courant de l'actualité. Les ambitieux cherchaient les moyens d'y entrer draguer pour un marchepied carriériste. Le plus souvent planche pourrie il est vrai.

Des interventions dans un magazine, sur des radios : Sekens Murdock était pas mal courtoisé. On lui rapportait du bar les bo'îtes de bière ou de jus de fruit, on lui faisait allumer les joints, on se montrait vraiment sympathique tâchant de se le concilier mais parfois aussi pour seulement le plaisir de parler.

Un peu plus tard, quand Sekens et Patricia sortirent prendre l'air et se reposer les oreilles, ils virent que des campements commençaient à s'installer autour d'autos ou de camions. Petits feux de camp protégés du vent par le véhicule, débris de mobilier trouvés sur place et formant siège ou combustible, etc. Le côté de la voiture exposé au feu était toutes portes ouvertes ; ainsi chauffés à l'intérieur des gens somnolaient dans leur duvet ou discutaient. Parfois même un éclat de rire. Mais le vent trop violent éteignait les flammes naissantes et l'un des groupes s'en abrita contre le mur du hangar o• l'allumage s'avéra plus facile.

Sekens et Patricia s'en allèrent errer vers le préfabriqué déglingué, sinistre dans la nuit.

Ñ Te souviens-tu, l'année dernière disait Patricia, nous sommes allés (il faisait très froid) dans une fête que les organisateurs avaient oublié d'annoncer, ce qui fit que nous étions

à peine dix en plus des DJs. Dans la période avant No' l il me semble. Les arbres étaient encore tellement touffus, ça ne pouvait pas être le plein hiver. Nous avons traversé le parc très grand d'un hôpital tout en pelouses et massifs splendides. Ceux-ci au fur et à mesure s'intensifiaient en une forêt vierge très drue, lézardée d'un chemin en pente qu'on aurait dit péniblement tracé à la machette, et qu'il a fallu suivre à pied une demi-heure au moins, dans l'obscurité, en se tenant aux vêtements de celui qui précédait, parce que nous n'avions pas de lampe. Nous avons débouché sur la ruine d'un ancien bâtiment de psychiatrie de trois étages, années vingt ou trente en béton, avec des escaliers en volute qui donnaient sur des pièces ouvertes, et partout des différences de niveau. Nous nous sommes promenés longtemps tout en haut dans une galerie qui faisait pont et reliait deux ailes de l'ensemble. Murs et plafond en verrière dont plus un carreau n'était intact, sans doute un jardin d'hiver ravagé. Il y avait de grands bacs très bas où restaient des flaques d'une eau bleu de Prusse et parfois verdâtre, et les traces calcaires de l'évaporation. Au-dessus des arceaux de métal tordus et rouillés de la structure étaient les feuillages des arbres recourbés qui obstruaient le ciel, leurs déchets partout au sol et le verre qui crissait. Vous avez mixé dans l'ancien réfectoire du rez-de-chaussée qui avait dû être luxueux. Il lui restait ses proportions, ses niveaux décalés, et toutes ces larges baies que la végétation extérieure avait enfoncées. Les branches et les feuillages rentraient dans la pièce très agressivement, c'était une véritable occlusion. Oppressant.

Dans une des chambres du second nous avons trouvé des liens de cuir et métal, quelques instruments qui m'ont terrifiée, avec un vieux matelas taché, dégoûtant.

Ñ Je m'en souviens. Mais ici il n'y a rien de commun, pourquoi me parles-tu de ça ?

Ñ Ę cause de Laurence peut-être, et de la succession des pièces qui me rappelle cette soirée. Nous ne la connaissions pas, mais sais-tu qu'elle dormait ce soir-là dans une des chambres, sur un vieux lit ? Elle s'était sauvée de son école. Ils étaient trois enfants avec elle. Ils avaient l'habitude de se cacher là, c'était un de leurs endroits. La fête leur a fait peur il paraît. Ils sont restés terrés toute la nuit. Ils avaient barricadé la porte. Elle me l'a dit il n'y a pas longtemps quand elle a su que nous étions à la partie.

Je ne sais pas pourquoi je pense à çaĖ Mais tu te souviens du sketch : une fille est arrivée avec le vieux copain de son ex-ami, un DJ qui jouait ce soir-là et qu'elle venait de quitter en l'accusant de violences. Quand le couple est apparu, le DJ dont c'était le tour de se mettre aux platines est devenu blême. Ę partir de là ça a commencé à devenir lamentable. Pour comble les platines sont tombées en panne.

Ñ OuiĖ

Ñ La fille a finalement rapporté ses affaires chez le premier. Après que le second eut tout balancé par la fenêtre, et la fille aussi par-dessus. C'est vrai qu'ils n'habitaient qu'au premier étage : contusions. Elle a porté une minerve après ça.

Ñ Coquetterie.

Ñ Elle en est capable. Comme c'est humide ici, c'est glaçant. Sortons.

Dehors au contraire c'était en train de bien sécher. Le vent avait attisé le feu installé contre le mur de t^{me} du hangar. Les flammes montaient haut maintenant que les poutres avaient commencé à brûler. Juste quand ils sortirent les pyromanes abandonnaient la lutte et s'élevaient pour donner l'alerte.

Sekens et Patricia se mirent à courir vers l'entrée pour guetter les deux filles et Melchior. La musique cessa, ceux qui avaient installé les enceintes dans la tour en entreprirent de nouveau l'escalade pour récupérer le matériel qui coûtait cher. Tout le monde s'occupait de vider l'entrep^{me}, les caisses réintégraient le camion de son en catastrophe et dans le désordre, on trierait plus tard.

Ils virent passer Melchior et les deux fillettes s'échappant avec des bacs de disques qu'ils allèrent déposer auprès d'un camion peint en noir au pinceau. Le vent dispersait aussit^{me} la fumée et attisait le feu qui se tordait en vrombissant sur le fond d'un ciel nuageux où commençait à gagner la lumière du matin. Personne pourtant ne s'attardait à contempler. Une file de voitures était déjà en train de franchir le mur d'enceinte et s'engageait dans la descente.

Ils embarquèrent, dévalèrent la colline, et entendant les sirènes des voitures des pompiers qui gravissaient la pente, s'engouffrèrent dans un petit chemin phares éteints. Il y avait là qui se cachait avec eux une dizaine de véhicules. L'un d'eux, surchargé, se débarrassa de deux garçons qui trouvèrent place dans la voiture de Sekens. Ils regardèrent passer les trois camions hurlants et se remirent en route. Un peu plus loin sur la nationale ils s'arrêtèrent pour le spectacle du sommet de la colline en feu. D'aussi loin qu'ils fussent ils voyaient que les flammes couraient presque horizontalement, poussées par le vent. Jon, un des deux nouveaux passagers, voulait leur faire un prix forfaitaire sur les cachets qui lui

restaient sur les bras, histoire de ne pas rentrer avec presque tout son stock. Personne n'en voulait.

Il leur demanda de le déposer à un after, ils s'y rendirent avec lui. Ils n'y restèrent pas. C'était en banlieue ouest, dans une école maternelle désaffectée. Vestiges d'un ameublement pour nains idiots, petites salles où s'alignaient au long des parois des bancs étroits et bas sur lesquels étaient effondrées quelques personnes amorphes ; la musique vieille de trois ans, au bas mot. Sekens ramassa distraitemment un cube rouge frappé de la lettre H, ils retraversèrent en quelques pas la courette envahie d'herbes folles, un chien imbécile qui se croyait chez lui aboya après eux. Ils s'en allèrent petit-déjeuner chez Rosita Gonzalvez qui faisait elle aussi des after dans son bar.

Rosita n'avait pas son entrain ordinaire, elle avait des soucis de gestion. Le cuisinier venait de partir à cause d'un différend en plusieurs épisodes à propos de la recette du crumble. Pour le reste c'était un bon cuisinier, et elle ne pouvait tout assurer elle-même. Sur la porte vitrée de l'entrée il y avait une affiche de l'ONH, création graphique qui utilisait pour la première fois la nouvelle typographie que Murdock avait fait passer à William Morose la semaine précédente. Une typo « amorphe ». Pas de danger en principe que celle-ci trahît ce que l'auteur voulait exprimer. Certes tout était encore à faire mais il considérait que c'était déjà un grand pas en avant. Pour rompre avec la vieille dictature de l'écrit, le dernier numéro du *TNT* version trimestrielle était sorti sous la forme d'un CD sans aucune indication sur le livret. Pas de titre ni de date, pas d'ours, pas d'adresse, la musique même était sans indication d'auteur bien qu'ils fussent plusieurs*. Pas la moindre lettre,

*L'album fut finalement attribué à *Perplex Barquettes* qui n'y avait contribué que pour un titre ou deux. Les autres musiciens qui avaient

signe, chiffre. Seulement une série de photos des célébrités du XXème siècle tardif, revêtues d'uniformes de gala ou de tenues de campagne, classées par loges avec leurs sigles mutants, et les cartes de l'avancée ONHienne dans le monde. Sur un projet de Sekens et Patricia. William en avait fait la maquette, l'habillage, et il était le créateur des cartes.

Lorsqu'il rentra chez lui un peu plus tard Sekens trouva déposé dans sa boîte le texte du testament du Général Kÿh, qu'il avait demandé pour le faire entendre aux auditeurs d'une radio • il était invité le mercredi suivant. È sa requête le texte lui parvenait sous la forme d'une bande enregistrée, copie de celle qui fut trouvée près du cadavre du Général autosupprimé par pendaison.

La diffusion directe s'avéra impossible, les nouveaux équipements de la radio excluant la retransmission des cassettes. Ce fut donc la voix de Sekens qui en transmet la teneur, débitée au fur et à mesure dans ses oreilles par l'écouteur rudimentaire relié à son antédiluvien lecteur personnel.

(Raclement de la gorge) « Jeudi début d'après-midi grand soleil sérénité totale, silenceÈ (Il tousse) les allées de Saint-Cyr Co' tquidan sont si nettes si clairesÈ C'est bien joliÈ Le bleu des foulards des soldats qui passent en rang est plus éblouissant que le bleu du cielÈ Le porcheÈ Quel rapport avec la porcherie j'en sais rien, aucun sans douteÈ Par le porche de la chapelle du camp ce matin j'ai aperçu le corps

été furieux de ne pas avoir été cités, ne furent que trop heureux, après coup, que leur nom ne soit pas associé au scandale que déclencha alors la publication. On sait le remords qu'ils en eurent quelques années plus tard et de quels cris il réclamèrent la paternité de leur titres. (TNT Cosmos n°9 CDSMOS2)

tout blanc du Christ au-dessus de l'autel, les bras en croix.
 (Toux. On l'entend allumer une cigarette) j'ai pensé à l'instrument de torture, à la croix. Et si ça avait été une roue, une chaise électrique, des balles ou une potence, alors j'ai pensé qu'on adorerait le symbole correspondant, roue, chaise, cartouche ou potence. Qu'on en porterait les effigies réduites en or au cou. Il y aurait eu des descentes de chaise électrique par Zurbaran, par Le Gréco, ou des Jésus en roue par Grünewald, par Altdorfer, par Le Titien, ou des Jésus pendus représentés par des générations de maîtres de l'art. Mais je m'en fous bien, ça alors. Le journal d'aujourd'hui annonce encore un nouveau suicide au revolver au Louvre, c'est le cinquième devant la toile de Claude Gelée dit Le Lorrain, un de ces célèbres levers ou couchers de soleil, on ne sait jamais. Les gens corrects sont morts évidemment. Seule la pourriture survit. Il faut (toux) Je vais finir l'album *Quatre*. Même si j'ai la nausée à sentir une nouvelle oeuvre naître encore. C'est à vomir. Mais je dois cela à l'fatat qui m'emploie. Je n'ai pas le choix, les archétypes doivent être fournis obligatoirement en temps et en heure. Mais ça me dégoûte oui. J'en ai ras le cul. Je me dégoûte. Dès que j'ai rendu mes derniers devoirs je vais me pendre, oui, comme Jésus. Moi aussi j'ai hâte d'être correct d'être parmi les gens décents. J'arrive mes amis (toux). Me voilà. »

Cet enregistrement est le dernier document que le général ait laissé.

*Il ne s'agit pas du film du même nom (qui s'appellera plus tard « Quête ») mais de l'album que le général Kÿh a composé avec des échantillons du film de Choderlos de Huis-Clos (disponible aux films de Lassitude) pour le label défunt *Les Disques du Camp*, album qui sera réédité t^m ou tard aux *Disques de Lassitude*.

Chapitre XIV

Cependant l'ennemi que Sekens n'était pas encore parvenu à cerner, tentant de le déborder de toutes les directions à la fois et de semer la confusion, attaquait sur un autre front.

Dans ses boîtes postales et e-mail il trouvait du courrier D'invitations, disques, K7, annonces à faire paraître etc. D'nominalement adressé à ces collaborateurs du journal qui avaient une existence de pointillé : ils n'étaient en effet que des avatars de Sekens lui-même ; un nom que la nécessité l'avait à un moment ou un autre obligé à employer pour la signature de certains de ses articles. L'un ou l'autre réapparaissait à intervalles variables quand le besoin s'en faisait sentir. Ils étaient une respiration dans la vie de Murdock et aussi lui permettaient de considérer les choses depuis toutes sortes de points de vue. Sekens appréciait l'élasticité du procédé, le confort que cela lui permettait. Rien d'original d'ailleurs dans ce

mode de fonctionnement. Mais il aurait dû s'en douter, les alias n'étaient faits que de mots. N'aurait-il pas dû se méfier d'eux du moment qu'il s'attaquait à l'expression écrite ? Qu'il mettait en question la fiabilité et donc la validité de tout ce qui pouvait être lu ? Le danger pour eux était grand. Que l'on cesse de croire à l'écrit, que l'écrit cesse de mettre en scène la réalité, et les voilà rejetés dans l'inexistence. L'ennemi eut beau jeu : de même constitution que lui, ses alias étaient déjà dans sa poche.

Ils étaient aussi déjà dans la place. L'invasion ne présentait donc aucune difficulté tactique. Est-il possible à un seul individu d'abriter simultanément autant d'opinions contraires, autant de points de vue différents autant de variations dans les distances, de différences de niveau dans les appréciations ? Ce fut sévère, chacun étant une forte personnalité, mais Sekens ne mourut pas à cette occasion. C'est sans doute qu'il les valait bien tous. Peut-être eut-il à se montrer un peu brusque parfois. Ce n'était pas le moment d'être trop délicat, il s'agissait de survivre, pas moins. Après tout c'était un épisode de la guerre, une ruse qu'il fallait déjouer. Comment ? C'était le problème. Il n'eut pas bien sûr conscience tout de suite de la réalité et de l'ampleur du problème. Et même il ne comprit que longtemps après. Bien plus tard il lui vint à l'esprit que sa chance fut que chacun des alias voulait s'emparer de lui pour son propre compte.

Se constituer en une phalange de combat homogène leur était impossible. C'était des individualistes. Peu importait aux uns le sort des autres. Il n'y avait qu'un corps, on n'allait pas l'occuper à 36 ! , a serait invivable, là-dessus ils étaient bien d'accord. Ce corps chacun le voulait pour lui seul, se trouvant plus méritant que les autres et ne doutant

pas qu'il était important pour le monde qu'il continue à y être agissant. Pas question de retourner au néant à cause d'une lubie de celui qui l'avait créé en le nommant puis utilisé sans scrupule.

Bref chacun cherchait la faille, guettait le moment de s'ancre un peu plus solidement dans la matière molle de ce cerveau, et comme celui-ci semblait parfois sur le point de s'égarer, visait un arrimage plus définitif dans la matière solide des os du crâne. Une sorte d'imprégnation hypnotisante, quelque chose de subjuguant, de fondateur comme l'f crit sait en produire : investir les cellules, les infecter et provoquer leur mutation. Faire comme cela se fait toujours, d'un désir une réalité, c'est-à-dire quelque chose à l'existence de quoi tout le monde croit.

Certaines choses aidaient : avoir un statut social (journaliste, musicien etc.) une adresse, recevoir du courrier, tout cela prouvait magistralement votre existence. Sekens, mais certainement plus pour longtemps, croyait encore à une coïncidence, il ne s'étonnait même pas que soudain la presque majorité de ses propres correspondants se mît à écrire à ses pseudos. De quelles complicités ces derniers usaient-ils pour provoquer cet afflux de missives rédigées à leurs noms ? De la sienne bien sûr, qui s'amusait beaucoup à signer du nom de l'un ou de l'autre. Il ne se posait pas la question, il n'en était pas encore à ce degré de paranoïa.

Sekens connaissait bien ses pseudos, un par un et personnellement : c'était tout de même lui qui les avait créés et déterminés selon ses besoins. Bien que paradoxalement de la race adverse, du fait qu'ils n'étaient en tout et pour tout que mots, lettres, et pour tout dire assemblage de bâtonnets, ils étaient également partie de lui-même. Il assumait leurs manifestations, et certain Dc'est bien la moindre des choses D

de les tenir en main, il ne résistait pas aux poussées qu'ils imprimaient à sa pensée. Il prenait même ça pour un foisonnement créatif, comme on a rarement la chance d'en éprouver, et faisait de son mieux pour ne rien en perdre, tout écrire, noter tout ce qu'il n'utilisait pas dans l'immédiat, se constituant une réserve o• puiser plus tard quand son inspiration ne serait plus aussi prolifique. Il avait en l'occurrence fort à faire : ça se bagarrait ferme là-dedans. La moindre idée était revendiquée par cinq ou six alias dont chacun mettait en avant sa propre paternité, prouvant par des moyens parfois extrêmement tirés par les cheveux la relation fluide (mais bien s'zr) et conséquencielle de cette nouvelle prise de position avec tout ce qui avait auparavant paru sous sa signature.

Le moment d'apposer un nom au bas d'un article ou d'un morceau de musique devenait profondément embarrassant. Jamais jusque-là Sekens ne s'était senti aussi hésitant, changeant plusieurs fois de suite, y revenant sans arrêt, ne pouvant se fixer sur aucun. Mais, comme il voyait les pages s'accumuler avec bonheur, avec juste cette touche de mauvais gošt qu'il affectionnait et dont il ne saurait se passer, d'une écriture alerte, dynamique, vivante, brillante même, parfois drTMe, à tous coups jouant du paradoxe et de la provo et, comme la production musicale se trouvait au même niveau, il trouvait ça très positif. Il était spécialement content. « L'inspiration est une chose vraiment étrange » se disait-il car en vérité il se sentait le cerveau comme de la choucroute.

Chapitre XV

Il était quand même contrarié. Ce soudain foisonnement d'idées le détournait des expériences typographiques qu'il jugeait de la plus haute importance pour l'avenir. « Son avenir » pour commencer. Il avait découvert à force de triturations tout un ordre d'entités bien vivantes, il n'y avait pas à en douter, actives beaucoup plus qu'il n'était souhaitable, aigries à force d'être ignorées et méprisantes comme il se doit pour compenser. Il était clair qu'elles étaient depuis l'aube des temps sans doute hiérarchisées et peut-être, mais il était un peu tTM pour l'affirmer, cette hiérarchie avait-elle à faire face pour la première fois de son histoire, si ça se trouvait, à une rébellion. Il était possible, et c'est ce qu'il déduisait de ses observations, qu'une classe la plus basique à son avis de ces entités tentât de se servir de lui à des fins qu'il ne définissait pas encore tout à fait bien. Il ne doutait pas qu'ils s'étaient

révélés à lui le plus délibérément du monde. Il n'y avait rien de fortuit là-dedans.

Déterminer quelles étaient ces entités (mais on peut dire que c'était chose faite. Les bâtonnets s'étaient eux-mêmes révélés à lui, le *bulletin* était on ne peut plus clair*) mais trouver comment elles se classaient dans l'échelle de leur organisation, comment elles évoluaient dans l'univers et quel était le tableau exact de leurs relations avec les humains était un programme déjà bien consistant pour commencer. Et bien évidemment s'ensuivrait une infinité de questions.

Miraculeusement laissé en repos par la bouffissure aliasine, il regardait, dans l'eau du canal, noire de la nuit noire, se refléter et se tordre les lumières des néons.

Il se sentait très fatigué, très las. Ê quoi servait cette angoisse ? Que venait-elle faire là, que rajoutait-elle au tableau ? Gâcher ce que lui apportait de calme cette obscurité profonde et transparente. Pourquoi ne pas jouir simplement des instants. Il n'y a rien qui justifie cette griffe suffocante, ce noeud serré dans l'estomac, puisque la mort même ne l'inquiète pas, que toute la somme des plaisirs simples ou sophistiqués est à sa portée, et que rien ne le fuit sinon pour en pimenter plaisamment la quête. Autour de lui c'est vrai tout s'est heureusement organisé.

Pourtant au milieu de lui est ce vide qui ne se nomme pas. Trop de bribes larguées** sans doute, il faudrait peut-être

*Il s'agit du *Bulletin du bâtonnet* que Violante Claire citera page 133, et qui est reproduit en scripture bâtonnaise page 461.

***Le doulour eux pr oblème des bribes larguées* est un texte de Murdock paru sous le pseudonyme de Glomouf le Gulozérian dans *TNT Cosmos* et que nous reproduisons ici un large extrait :

« On a beaucoup ri de ces naïfs, sourds aux vertus de la modernité, qui prétendaient, à l'invention des premières locomotives et automobiles, que l'homme ne pourrait pas dépasser les cent

dormir une semaine pour se refaire un peu. Dormir ! alors qu'il ne tenait même pas trois minutes allongé. Ce qui lui venait à l'idée quand il avait des moments apaisés le relançait dans le tourbillon effréné des pensées. Et ce qui commençait selon ses observations à se mettre en place dans sa tête, si c'était vrai, était affreux. Or aucune raisonnable raison n'avait d'argument irréfutable pour l'infirmier sinon ce que l'on était accoutumé à tenir pour réel et qui hélas semblait ne pas résister à une analyse un peu sérieuse. Il ne voulait pas croire à ce

kilomètres/heure, qu'il exploserait. Le matérialisme n'y a vu que du feu lorsque l'expérience prouvait à l'oeil nu qu'il n'en était rien. C'était ne se fier qu'au regard qui ne voit pas tout, aveugle aux efforts pathétiques de tant de fétus (les bribes), trop petits et d'une nature trop inconnue pour être vus, perdus, agonisant au long des routes.

Il s'avère en fait dangereux pour un humain de voyager à des vitesses trop élevées. Des particules se détachent de son être ; plus la vitesse est grande et plus grand le nombre de ces éléments perdus. Certes, ces parties de lui, comme des chiens fidèles, suivent lentement à la trace leur propriétaire, et le retrouvent parfois au bout de plusieurs semaines ; mais des déplacements répétés et excessifs du sujet font que de nombreuses particules ne rentrent jamais au bercail, égarées, tentant de s'incorporer à d'autres humains qui les rejettent, elles errent misérablement et à jamais. De là l'aspect sinistre et désolé du parage des voies de chemin de fer, des autoroutes ou des aéroports ; cela provient de tous ces lambeaux désespérés qui divagent dans le plus grand malheur et le plus grand désespoir qui puissent se concevoir, celui de la matière déchirée. Imaginez la tristesse d'un tel morceau, par exemple le morceau d'un voyageur qui fait Paris-Lyon-Paris, éjecté à l'aller, et qui sent son maître repasser dans l'autre sens, après des jours de progression difficile (ces lambeaux sont très lents, cela tient à la fixité de l'être qui est dans sa nature), sans pouvoir, toujours à cause de cette maudite vitesse, s'y amalgamer !

Ne vous étonnez plus de fatigues consécutives à des voyages, cette espèce de vide ressenti, de transparence lasse ; ce sont les parties de vous que vous avez perdues en route, dont l'amputation vous déprime. Et le contact télépathique inconscient avec elles, la perception profonde du hurlement de ces molécules dépérissant loin de vous, rampant à votre rencontre de toute la force déclinante de leur volonté tendue vers vous. »

qui commençait à s'ébaucher déjà trop précisément, il ne le pouvait pas. C'est toujours ainsi quand soudain le monde révèle un sien aspect jusque-là ignoré, que l'environnement en est tout changé et pas en mieux. Il faut le temps de s'y habituer. Au début on est ulcéré mais on s'y fait.

Le reflet des lettres rouges du néon se tordait à l'envers dans l'épaisse luisance de la surface du canal et tremblotait, vieillard méchant, adolescente hystérique, agité par les spasmes d'un fou rire nerveux, mou cependant. « Il y a du vent, ce n'est donc pas seulement en moi que ça souffle. » Il posa le front sur la vitre tellement froide qu'elle en semblait mouillée. Ce fou rire rougeâtre le concernait, agressif et malveillant.

« Tu ne veux pas le croire ? Ah ah tu ne veux vraiment pas le croire ? Ne le crois pas qu'est-ce que ça change ? Tu ne comptes pas. Pourtant tu ne penses qu'à ça. »

Pour distraire son attention il déchiffra les lettres dans l'eau renversées : GASPACHO Ë LA HAMBOURGEOISE. On envoyait se payer sa tête, un gaspacho, et pas même authentique !

C'est le moment que choisit Gurum Protorino, l'avatar toujours plus ou moins à cTMé de la plaque, pour proposer une idée de rubrique dont il escomptait une bonne notoriété, quelque chose qui devait le rendre irremplaçable. Il se retrouva cul par-dessus tête renvoyé dans un coin de l'esprit pour y attendre un moment plus propice : Murdock se ruait déjà dans l'escalier du sous-sol, décidé, quelle qu'elle soit, à affronter cette fois la vérité.

L'échec de la tentative fit ricaner les autres pseudos et même Jeanne Dark, qui était dans la vie d'un naturel assez placide.

Chapitre XVI

Hans vient juste de se mettre à dos le milieu du cinéma. Ce n'est pas qu'il l'eût visé particulièrement, ça lui est plutôt indifférent en vérité. Et son élection dans le jury du procès en assises d'un réalisateur, il ne l'a pas cherchée. Il l'a acceptée c'est vrai. Parce qu'il est curieux. Mais dès le premier jour, sagement assis à la tribune parmi les huit autres jurés tirés au sort, et comme lui consentants, il sortit de sa mallette au début de la séance une couronne de laurier dont il resta coiffé pendant tout le déroulement de la série des interrogatoires et contre-interrogatoires, jusqu'à la clôture par le Président.

Fantaisie : on passa dessus légèrement, d'autant qu'il se tint très bien par ailleurs. Personne ne fit seulement semblant d'avoir remarqué quelque chose. L'assistance en avait vu d'autres, la salle étant peuplée d'artistes, d'acteurs, et de ceux de leur entourage.

Il y avait forcément beaucoup de témoins, un critique influent ayant été tué par le notoire metteur en scène au cours d'une dispute devant le somptueux buffet dressé pour les invités à la première de son plus récent film. Un coup rageur fit chuter le chroniqueur et, allant donner sur le dossier de métal acéré d'une chaise signée o● se trouvait assise, assurant à l'ensemble une inébranlable stabilité, l'actrice vedette. Pas moins de 120 kilos il eut la tempe enfoncée. Le lendemain à midi il était mort peut-être sans avoir eu le temps de dessaouler.

La robe lamé argent de l'actrice, qui n'était autre que Melvina Zograda, vaste autant qu'un dessus de lit, et tachée de sang, figurait au nombre des pièces à conviction, ainsi que la chaise pour laquelle le créateur n'aurait jamais eu les moyens d'une telle réclame.

Chacun des assistants à cette mortelle soirée avait déjà fait au moins une couverture de Maris-Patch, sans parler de celles des programmes télé et magazines pour jeunes, pour mondains, pour branchés. Nombre d'entre eux comparaissaient en tant que témoin. C'est dire s'il y avait du monde à attendre dans la rue pour voir passer l'un ou l'autre. Ê l'intérieur n'en parlons pas ; les chanceux qui avaient trouvé place, les journalistes et les virtuoses du croquis : une foule. L'entrée de la salle était interdite à toute caméra, appareil photo ou enregistreur quelle qu'en soit la sorte.

La dispute avait éclaté sous un prétexte futile. Il était bien connu que les deux se détestaient. L'actrice qui, sans mauvaise intention, (mais sait-on jamais ?) maintenait solidement la chaise, avait joué dans tous les films du réalisateur, lequel était violent, plus d'un dans l'assistance avait eu l'occasion d'en faire les frais. Cela aurait pu n'être qu'un tout bête accident.

Les jurés avaient en fin de séance une brève session pour faire un bilan de la journée, cela ne durait pas longtemps. È celle du premier soir Hans demeura parfaitement silencieux mais attentif apparemment. Rien d'alarmant. Il avait retiré sa couronne. Ils allèrent ensuite boire un verre à la cafétéria du Palais avant de se dire bonsoir, il ne parla pas davantage.

Le lendemain il avait encore apporté sa couronne et la coiffa dès l'entrée de la séance. On procéda ce jour, pour commencer, aux interrogatoires et contre-interrogatoires de la grosse actrice et du réalisateur. È la fin de chacun, Hans très solennel se leva, et lentement, dans une attitude impériale, tendit un bras au poing fermé excepté le pouce, dirigé vers le bas. Tout d'abord le Président ne remarqua rien sembla-t-il, mais à la seconde fois il l'engagea à se rasseoir et lui proposa même d'être expulsé s'il le désirait. Hans inclina poliment la tête et réintégra son siège silencieusement.

La troisième fois que Hans fit le signe impérial après que l'avocat de la défense fut venu de faire une brève démonstration de la parfaite probité de son client ; le Président n'eut qu'un léger geste de la main. AussitTM se matérialisèrent dans le dos du juré hurluberlu un appariteur et deux policiers en uniforme, qui l'engagèrent à les suivre. Il se leva, salua la cour puis l'audience d'une inclination, et sortit derrière eux. Il ne se retrouva dehors que beaucoup plus tard, après qu'il eut attendu des demi-heures entières dans de minuscules Mais au très haut plafond Pièces attenant à des bureaux, signé tout un tas de papiers, bordereaux, déclarations sur l'honneur, renonciations et décharges (ce qui, lui fut-il expliqué, était dans son intérêt et pourrait le cas échéant lui éviter d'ennuyeuses poursuites), et qu'un bref

entretien eut convaincu le Président de ne pas donner suite à l'affaire. Il conseilla cependant au garçon d'aller voir un psychothérapeute ou quelqu'un de la profession.

Le voici donc dehors et la nuit est là depuis longtemps déjà. Une fraîcheur automnale, revigorante après la chaleur de tous ces bureaux successifs, se glissait dans son cou avec le vent. Il partit comme une flèche, le souffle le poussant à pied vers le Nord, et après avoir marché un bon moment il décida de monter chez Sekens d'o• il ne se trouvait pas très loin. Sekens l'avait introduit en actionnant la commande de la porte du hall, et l'ascenseur arrêté au quatrième venait juste d'amorcer la descente vers lui, quand le portable de Hans se mit à sonner.

Même altérée par le micro, la voix d'Anila, leur voisine dans un hTMel de Florence quelques mois plus tTM, était irrésistible. Elle venait d'arriver à Paris et s'était assise dans un café près de la gare du Nord, pas si loin de lui après tout. La rejoindre lui prendrait peu de temps. Il fit demi-tour et regagna la rue. Il marcha aussi vite qu'il put et entra successivement aux alentours de la station dans tous les cafés, débits de boisson et restaurants, il interrogea même des portiers d'hTMel, mais son amie demeura introuvable. Il n'avait pas remarqué qu'il se trouvait gare de l'Est.

Lassée d'attendre, trop fière pour relancer Hans, Anila considérait son portable en se demandant qui elle pourrait bien appeler au secours. Ne connaissant presque personne à Paris, elle regardait défiler sur le petit écran les numéros d'amis d'amis dont elle n'espérait que de l'ennui, s'il est vrai que s'assemblent ceux qui se ressemblent. Des gens à contacter, à la limite en cas d'urgence ou de problème : elle qui

arrivait à peine n'en était pas encore là. Elle ne se souvenait pas d'avoir saisi le numéro de Sekens dans la mémoire, elle fut surprise de le voir s'afficher. , a ne pouvait pas mieux tomber. Une soirée solitaire dans un pays étranger, un d'her au hasard et un hTMel choisi selon le jeu des nombres, peut-être, c'est vrai, réserver des surprises amusantes. Elle fut quand même soulagée quand on répondit à l'autre bout du É (pas du fil).

Elle ne voulait plus attendre. Elle partit faire la queue et tendit au chauffeur de taxi le papier o●, lettre à lettre, elle avait sous sa dictée transcrit l'adresse de Sekens.

È quelques centaines de mètres de là, Hans le trop distrait poursuivait sa quête. Il en était aux marchands de viennoiseries et de sandwiches, et ne négligeait pas de dévisager en passant les occupants des cafés au travers de la vitrine. Il entra dans la gare pour ratisser les buvettes, en profita pour faire un peu de ménage, tassant par piles entières dans les poubelles les prospectus les horaires et gratuits en tout genre dont il débarrassait les présentoirs. Il fit glisser également dans l'un de ces sacs en plastique transparent qui s'accrochaient depuis quelque temps aux anneaux nouvellement soudés sur les anciennes structures de métal, le contenu d'un panier d'osier qui tra'hait sur une banquette.

La mère du bébé qui dormait dans le panier s'étant détournée quelques instants pour répondre à un égaré à la recherche de toilettes n'en crut pas ses yeux en revenant à sa place. Elle hurla.

Ñ Cassiopée !

en regardant fébrilement autour et sous le siège. Il n'y avait rien. Elle comprit tout de suite qu'on venait de détourner son attention pour rapter son bébé-fille, et fendit la foule à la recherche du touriste qu'elle savait o• trouver. Elle lui avait-elle pas indiqué les voies de départ ? Elle le ceintura puis le livra aux policiers attirés par le remue-ménage. C'était un homme du troisième âge, tout branlant, entre deux trains avec son groupe. Le groupe ne tarda pas à venir à son secours et tout devint soudain très embrouillé.

Cassiopée continuait à dormir dans les ordures, o• ma foi elle se trouvait bien au chaud à l'abri des courants d'air. Revenus sur les lieux du délit afin d'essayer d'y voir clair, les policiers, le groupe, la mère retrouvèrent le panier vidé de tout un peu plus loin. Un médecin se manifesta pour assister la malheureuse en train de défaillir. Les sirènes de police résonnèrent, on voulut embarquer tout le monde dans les camions mais la femme refusa de bouger de l'endroit o• sa fille avait disparu ; les touristes canoniques étaient d'accord et s'organisaient pour quadriller la gare. Il était pourtant écrit que Cassiopée serait élevée par la famille qui l'avait si joliment nommée : elle reçut sur la tête une boîte de pepsis vide. Un mode de réveil qui ne lui plut pas, elle ne l'envoya pas dire. Elle s'en chargea en personne, la seule qui savait le faire avec autant de conviction.

La mère reconnut la voix qui depuis des semaines l'empêchait de dormir. On retrouva Cassiopée inaltérée sinon qu'une égratignure commençait à se boursoufler sur son front. La pauvre enfant n'en avait pas encore fini : il fallait attendre le SAMU, direction l'hôpital pour y subir des examens plus approfondis qui lui arracheraient encore des larmes.

Cependant Hans avait compris qu'il s'était fourvoyé. En route pour la gare adéquate il se hâtait rue d'Alsace, en espérant qu'Anila l'avait attendu. , a n'était pas son jour. Adéquat c'est le moment qui ne l'était plus. Au moins une heure était déjà passée. Il croisa bien mais sans y prendre garde le taxi de l'Italienne. Il ressentit un véritable désespoir, comme savent si bien en donner les journées pourries de bout en bout, quand il se trouva cerné de toute part par les Turcs voisins DStrasbourg Saint-Denis Dqui avaient ceinturé le quartier et bloquaient la circulation. Hélas pour Hans, le chauffeur d'Alina était turc : il fut l'un des rares à passer.

Chapitre XVII

C'était une manifestation surprise. Des cordons d'hommes se tenant par la main barraient les rues, couvrant ceux qui attachaient au travers d'un immeuble à un autre, (fixées à des câbles qui ne seraient pas aisément sectionnés) des banderoles incompréhensibles couvertes de signes et de slogans indéchiffrables pour H Tšffel. Tohu-bohu, klaxons et injures ne manquaient pas à la partie. Dans l'amalgame confus des voitures qui restaient bloquées sur la chaussée beaucoup avaient été abandonnées, leurs occupants partis aux nouvelles dans la foule compacte excitée qui gesticulait à l'intérieur des cafés. Un petit homme brun et trapu dit à Hans :

Ñ Ne reste pas là vieillard.

Méprisant, affectant de se tromper sur la couleur de ses cheveux.

Hans profita néanmoins de l'ouverture pour faire à l'homme une description détaillée de son amie perdue, et celui-ci, commençant à comprendre qu'il ne s'en débarrasserait pas aisément, se mit à regretter de l'avoir pris à partie. Il portait un rouleau de câble à l'épaule et s'en allait rejoindre un groupe qui n'attendait que lui pour barrer une rue adjacente. Hans le suivit, hurlant dans ses oreilles pour se faire entendre, et expliquait pour le motiver qu'il avait intérêt à retrouver Anila car les fauteurs de trouble auraient évidemment à rendre compte d'une disparition au sein de cette illégale manifestation.

L'homme lui suggéra de se rendre utile plutôt que de rester dans ses pattes, et Hans se mit en devoir de retenir le câble tendu en attendant que l'autre le cadenassât à la grille qui protégeait le vasistas d'un sous-sol, au bas de la vitrine d'un exterminateur de vermine.

Le cadavre naturalisé, à la fois hirsute et pelé par plaques d'une sorte de fouine ou de belette, y pendait lamentablement, tout raide, à un piège compliqué, derrière la vitre qui n'avait pas été nettoyée depuis qu'on s'en doutait. Sans doute le père de l'actuel gérant avait mis en place cette parlante décoration. Un rictus furieux, idée intéressante de l'artiste empaillleur, retroussait la babine momifiée. On voyait les longues dents jaunes très effilées au long desquelles la plus petite goutte de sang n'avait plus coulé depuis certainement plus de cent ans. Toute une traînée de poils manquait sur un des côtés mise à nu du parchemin jaune cassant. Hans perçut parfaitement l'appel à l'aide que l'animal lançait en vain depuis des années : il s'empara de la solide boîte à outils turque et brisa la vitre.

Défaire le piège pour s'emparer du petit corps était une autre affaire. Il ne savait pas comment ça marchait mais il insista. Il était réellement concerné car cette minable conservation, ce sacrilège le choquait et le blessait au-delà de tout. Il ne pouvait faire autrement que de rendre cette pauvre bête dénaturée aux oeuvres de la nature. Il la déposerait demain dans une poubelle ou l'oublierait quelque part sous un buisson.

Cependant les forces de l'ordre avaient dans une plus large circonférence emprisonné le cercle turc, et cadennassé le quartier. Dans la station de métro condamnée depuis un quart d'heure, les rames filaient sans s'arrêter directement de la gare de l'Est à Barbès. Seul un léger ralentissement annonçait la station Gare du Nord où les voyageurs ne voyaient rien qui pût expliquer ce manquement au service, sinon quelques CRS restés en surveillance et prenant leurs directives dans des talkies-walkies.

Bientôt arriva par train spécial une escouade qui se dispatcha dans l'ordre et la discipline vers les différentes sorties. Ils allaient prendre à revers les manifestants, les pousser vers les voitures cellulaires qui les attendaient toutes portes ouvertes, avec leur haie d'honneur en jambières, heaume et bouclier ergonomique, de l'autre côté des calicots.

Quand l'un des groupes en bleu réglementaire, compact et trottant comme un seul homme, investit la rue où Hans s'acharnait sur le piège, tout le monde avait déjà fui, et à part quelques chanceux, se faisait ramasser une centaine de mètres plus loin. Hans était seul dans la vitrine. Blotti contre une pyramide de boîtes de graines empoisonnées, il vit passer le corps massif des CRS. Dès qu'ils se furent éloignés il se remit à l'ouvrage.

Chapitre XVIII

Sekens venait juste de reprendre le chemin du sous-sol dont la sonnerie de Hans l'avait détourné un peu plus tôt. Il était allé voir jusque dans la rue et se demandait où ce dernier avait bien pu passer. Il entendit sonner le téléphone de l'appartement, hésita (c'était sans doute Hans : qu'il se débrouille seul), revint décrocher.

« Anila », le nom ne lui disait rien. Tout en répondant en feignant de reconnaître la voix ainsi qu'elle semblait l'attendre, il essayait d'identifier son accent et cherchait des indices dans ce qu'elle lui disait. Un accent italien. Tout lui revint : elle avait arpenté avec Hans et lui un musée de Florence, en répétant que tout ça était de la merde. Elle avait touché le cœur de Hans. C'était une Romaine qui ne supportait plus les vieilles pierres, ni les vieilles croûtes, ni les vieux pavés.

Seulement les autoroutes, les aéroports, les machines à café, les foulards et les automobiles. Une modernité un peu surannée maintenant mais qui avait toujours son charme.

Elle avait la phobie de la moindre trace d'usure, même d'usage. Une hystérique qui sans doute se grattait la peau deux fois par jour au gant de crin imbibé d'exfoliant. Elle ne restait jamais longtemps au même endroit. Son mari lui courait après quand il en avait le temps. Il parvenait en général à la reconduire à Rome. Rarement pour plus d'une semaine, car alors, saisie par l'ennui elle se mettait à renouveler la literie, l'ameublement, tentait d'intervertir l'ordre des pièces dans la maison, voulait installer la chambre dans le living, cherchait quelqu'un qui pût concevoir une cuisine ambulante. Certes il avait été content de l'épouser, mais c'était beaucoup moins fatigant d'être seul. Il avait trente ans de plus qu'elle, et plus le mordant d'autrefois. Il laissait faire les choses, ses amis jouaient les indignés pour dissimuler qu'ils étaient jaloux.

Cette fois l'ascenseur remontait bien. Sekens le surveillait depuis son palier. Il regardait le cadran où se faisaient et défaisaient les chiffres. Les petits bâtons disposés en carrés s'allumaient et s'éteignaient, le moteur ronronnait doucement. Bientôt l'acier glissa sur de l'acier et dans l'ouverture Anila apparut adossée au miroir du fond. Elle considérait avec méfiance les parois couvertes de graffiti.

Il fit du café et s'assit gentiment avec elle dans la cuisine. Elle regardait par la fenêtre le canal et la nuit emplie de néons. C'était la première fois qu'elle venait à Paris. Sekens ne parlait pas l'italien, il était fatigué par avance à l'idée d'essayer de comprendre le flot de ce français confus et amoché qui fran-

chissait en torrent houleux la bouche jolie et les dents. Il se demandait quoi faire de cette encombrante pile survoltée. Elle arrivait juste à un moment où il ne souhaitait que disposer de temps et de solitude. Il voyait qu'Anila commençait à ne plus tenir en place, il s'attendait à ce qu'elle s'interrompe soudain et dise :

« Bon alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Et justement il n'avait pas envie de sortir, ni de faire autre chose que reprendre l'ascenseur pour le rez-de-chaussée où sur l'arrière de l'immeuble l'attendait son atelier.

Hans sûrement allait se manifester puisqu'il l'avait manquée à leur rendez-vous. É moins qu'il ne pense pas à venir la chercher là. Il composa le plus récent numéro de mobile qu'il connaissait pour son ami. Ça tout hasard car il y avait de fortes probabilités pour que Hans ne réagisse pas à l'appel ou qu'il ait déjà perdu l'appareil.

Le garçon arriva un moment plus tard. Ayant fait chou blanc il ne voyait rien d'autre que revenir à son point de départ. Il s'efforçait de dissimuler qu'il était déprimé et abattu. Il n'avait pas trouvé la journée drôle. Il avait encore à la main l'animal empaillé ; Anila se mit à pousser des cris d'horreur. Il s'empessa de le jeter dans le vide-ordures. Quand il revint dans la pièce Anila était debout, prête à sortir. Sekens avait accepté de lui garder son sac jusqu'à ce qu'elle ait trouvé où loger, et elle avait faim. Hans aussi ça tombait bien. Pour aller plus vite elle enfila des rollers.

C'est une longue pièce rectangulaire, un semi-sous-sol aux murs de béton avec sur toute la longueur de l'un d'eux une rangée de fenêtres carrées alignées sous le plafond. Le bas

du côté extérieur de ces fenêtres est à cinquante centimètres du sol d'une large douve sèche, cimentée et profonde de presque deux mètres, courant tout autour de la cour et sur laquelle donnent des ouvertures de bureaux et d'ateliers. Cet immeuble est l'un des premiers entrepôts qui dans le quartier furent réhabilités en habitations et studios de travail. Sekens en s'y installant n'avait rien changé sinon le sol qui était maintenant élastique comme celui des aires de jeu en ciment-caoutchouc. Pour le reste les murs de béton restaient nus et toujours l'éclairage bleuté des blocs de verre originaux contenant des néons.

Désormais il ne peut en pousser la porte sans éprouver un sentiment compliqué, impatience et appréhension légère, angoisse, excitation. Dil ne savait lequel l'emportait sur les autres. Mais ce qui était sûr c'est que ce qui advenait maintenant en ce lieu avait pris le pas sur tout ce qui l'avait amusé jusque-là, et il n'avait plus d'autre hâte que de pousser cette porte où la rouille faisait une fine patine, de s'introduire dans ce monde étranger qu'il commençait à découvrir.

Il y avait récemment installé de nouvelles étagères métalliques. Elles contenaient à présent la plus grande partie de sa bibliothèque. L'appartement du quatrième, débarrassé de ses kilos de papier et d'encre, avait pris un aspect de fraîcheur, d'ouverture, de légèreté qui donnait à Sekens la satisfaction de confirmer son hypothèse, même si cela signifiait pour lui l'abandon de son insouciance. L'espace s'était ouvert, clarifié, illustrant par là l'absence de choix qui sous le poids des livres, des écritures et toutes représentations, est le lot du monde. Leur présence, c'est-à-dire celle des caractères qu'ils abritaient, évoquait une route bordée

de hauts murs au franchissement interdit, canalisant le flot humain non équipé pour s'égayer, souverain, dans la nature en tant que telle. Encore fallait-il savoir si en dehors des représentations il existait bien une « nature ».

Avec notre univers pour objet, toujours le travail incessant de construction, de création, de définition est répété à l'identique ou presque, déterminant une évolution lente. Le néant repousse l'être, on ne peut y exister ; or il nous cerne de toutes parts, prêt à tout envahir si nous laissons la moindre faille. Ë chaque seconde, milliards de mots, milliards d'images, de paroles et d'histoires décrivent inlassablement le mur dressé contre le vide et ainsi le maintiennent. Chaque mot, chaque signe remplacé par le même, chaque phrase succédant immédiatement à sa semblable. Formulé à chaque seconde et aussitôt verrouillé : ainsi le monde en sa réalité. La carte couvre bel et bien le territoire et en plusieurs épaisseurs. Il s'efface dès qu'elle n'en rend plus le compte scrupuleusement radoteur.

Il n'est que d'ouvrir un magazine féminin, caricature du procédé. Depuis la couverture jusqu'à la plus petite annonce c'est le découpage précis et menu de petits recoins du monde déjà des milliers de fois décrits, sauvegardés encore par cette nouvelle évocation. L'invention incessante de ce qui existe déjà prend toute la place et toute l'énergie. O● pourrait se caser l'étrange, l'étranger, le réellement neuf, dans ce fouillis bouffi, nauséux de clins d'oeil, clichés, appels triviaux et confortants ? Pas le plus petit espace réservé, la plus petite respiration. Dès que la main se tend vers la moindre revue, le cerveau est happé, il n'aura plus l'occasion de fuir. Forts de leur vieille expérience, les signes s'en emparent, le palpent, le triturent et lui, rompu à leur langage, ne pourrait en endurer d'autre.

Nous adorons ce miroir du monde-n^{tre} et de nous-mêmes. Mots cernant du vide, couleurs tordues dans la représentation de choses qui n'existent pas. Reflet dans la béance duquel nous plongeons délicieusement corps et âme, corps et biens.

Les signes sont tout-puissants, la réalité est la leur. Qui oserait se risquer à les manipuler hors des voies ordinaires ? A-t-on vu quelqu'un le tenter et survivre ? Ceux qui prétendent l'accomplir sont vraiment dans la lune, distraits ou menteurs. Ce qu'ils écrivent l'a déjà été des milliards de fois. Qu'importe : tout imbus d'eux-mêmes, fiers de leur pénétration, ils se croient malins. On ne se fait jamais mieux servir que par quelqu'un que l'on flatte. Ainsi distraits ou menteurs ils servent en mettant l'une après l'autre les pensées aux fers. D'ailleurs o•, sinon, iraient-elles ? Dans l'indicible, le non-dit, l'indiscernable, la boue primitive : toutes impossibilités à être. La gadoue.

Aucun humain ne se déploie suffisamment dans le temps et dans l'espace pour assumer l'immense savoir. Sa disparition l'angoissant au delà de tout, il n'a de cesse qu'il ne déterre les vieux mots, les signes usés, les vieilles traces, qu'il croit garants de son éternité. Du temps, il en a fallu pour que la vérité des choses glisse tout entière dans le signe qui les représente, que la vie-même y passe irrémédiablement, et que cela soit le signe omnipotent qui détienne dans sa matérialité sans consistance, sans profondeur, tout pouvoir sur le passé, le présent, l'avenir, non seulement mais aussi sur la substance constitutive de l'univers. Quoi que le monde ait été avant le signe, cela n'a maintenant jamais existé. Ê moins qu'un jour un signe ne se prenne par caprice à l'évoquer en tant que possibilité ou certitude.

Les histoires nous gardent de disparaître. C'est en effet un pouvoir sans égal. Quelle ingénuité faut-il pour croire qu'il ne serait pas l'objet d'enjeux. Que nous détiendrions ce pouvoir sans aucune remise en question seulement parce que cela va de soi, tombe sous le sens, nous leurre.

Sekens poussa la porte et entra prudemment. Les blocs de verre clignotèrent, devinrent lumineux. Un coup d'oeil circulaire le rassura : dans l'immédiat tout semblait normal. Durant quelques secondes il observa avec méfiance les degrés de la bibliothèque : pas le plus infime tressaillement. Il fit pour le plaisir un ou deux petits sauts sur le sol élastique qui cořta si cher. Il rampa ensuite sous le plan de travail pour rebrancher la connexion, câble qu'il retirait maintenant par prudence chaque fois qu'il s'en allait. Une disposition qui durerait tant qu'il ne saurait pas encore comment évoluait l'ennemi. Si ennemi il y avait ! mais bon !

Comme si ce geste avait ranimé l'imprimante (or elle était d'un modèle sans interrupteur et restait allumée en permanence) elle émit un sec clic-clac et commença à bourdonner. Puis elle cracha lentement cette chose venue on ne sait d'o• que Sekens, retournant la feuille, commença de lire avant même de pouvoir l'arracher à l'appareil :

« BULLETIN DU BÂTONNET*

« Version en Mots de Point-Barre Hebdo, l'Organe du Battant Bâtonnet, à l'intention de nos esclaves humains

« Point-Barre *f*lu Chef De Tous Les Bâtons

*On trouvera la version du *Bulletin du Bâtonnet* en scripture batonnaise (*Point-Barre Hebdo*) page 461.

« Point-Barre voilà la Personnalité Forte que tous les Segments ont choisie comme Potentat Suprême. Respect !

« C'est dans une salle croulant sous les applaudissements qu'hier soir Point-Barre a réuni les suffrages l'autorisant démocratiquement à être notre Caudillo Adoré notre Fÿhrer Ultime notre Konduktor vers la Victoire et la Liberté pour tous les Bâtonnets.

« Le Tiret et le I Majuscule, l'un avec son slogan « Cloisonner pour Mieux Gagner » et l'autre avec sa maxime « Bâtonnet Debout », les Finalistes de nos élections n'ont pu battre le Champion dont le nom même est sa carte de visite, le Glorieux Point-Barre.

« Son Altesse Point-barre (en photo ci-contre lors du couronnement) dans un poignant discours plein de Retenue mais aussi de Vigueur et de Mâle Assurance a juré qu'il tiendrait toutes ses Promesses à condition que tout bâtonnet s'engage dans l'A. L. B. (Armée de Libération des Bâtonnets). -Ö

« Ê TOUS LES HUMAINS

« NOUS Bâtonnets exigeons d'être traités comme vos Ma'tres que nous sommes. Seul un trop-plein de modestie nous avait jusqu'alors gardés dans l'ombre tels les Machinistes Anonymes et Sublimes de toute la Réalité. Nous sommes la Transcendance Point.

« Faire semblant d'être manipulés et ordonnés par vous nous a donné à la longue du ressentiment et le désir de prendre

notre Destin de Petit Bâton en main, car tel Petit Bâton s'est vu plus d'une fois dans les Mots devenir Grand Mât ou Puissante Massue.

« Par les vastes pages indescriptibles que notre arrêt de travail illimité et celui des Mots* a répandu dans toutes les bibliothèques, périodiques et enfin tout texte qu'on tente de publier on a pu voir certes quel est le pouvoir des Mots mais aussi à quel point ce pouvoir est mensonger puisqu'il ne repose que sur notre Courtoise Disposition. En effet nous ne formons une lettre que si ça nous chante, ça, les Mots doivent se le tenir pour dit. Certes les Mots en viennent à prétendre que nous ne sommes que quantité négligeable pour le Mot sous sa forme de vocable ! Pensent-ils que nos Cousins les Phonèmes vont tarder à rejoindre notre Mouvement de Particules flémentaires d'Expression ? Nous sommes la Source Pure Native de toute Possibilité d'Exister.

« Nous jaillissons donc de l'ombre pour vouloir vous traiter directement comme les esclaves dociles qu'à Nous toujours secrètement vous fîtes.

« Le temps Nous a rendu paresseux aussi et Nous ne souhaitons pas gigoter plus qu'il ne rapporte à nos Efforts. Vous allez devenir nos Signes à part entière et c'est vous qui allez vous tortiller au grand jour comme nos reflets, le théâtre de Notre Vérité, Notre Représentation.

« Au travail !

*Au sujet de l'affaire de la disparition du réel et de la part qu'y prit Murdock au travers de sa publication *L'écho libre*, on se reportera au texte de celle-ci page 401. Violante Claire ne semble pas en avoir eu connaissance, ou ne pas vouloir la mentionner.

« Nous exigeons un grand spectacle humain de cirque à symbole le 5 de chaque mois.

« Pendant que le Mot « Froid » et ses Petits Bâtons resteront bien au chaud, vous irez être le froid sur la banquise. Finis les problèmes pour le Mot Amour, vous irez subissant toutes les figures des cartes postales pendant que ses Bâtonnets riront en vous regardant. Vous allez comprendre ce que la Réalité veut dire.

« Les dissensions qu'ont pu avoir les Lettres et les Bâtonnets sont en passe d'être résolues dans de larges domaines. Des négociations sont rondement menées entre Partenaires d'Expression pour un meilleur assujettissement de vous autres humains.

« Attendez les Ordres et obéissez promptement. Attention : toute infraction se paye.

« Toute désobéissance sera punie depuis la mise en surveillance par les Bâtonnets jusqu'à la condamnation au mutisme définitif.

« Longue Vie aux Puissants Bâtonnets !

« - - - / ` _ »

Qui était le farceur ? Et comment s'y était-il pris pour jeter ce bout de texte dans l'imprimante ? Pour en déclencher la délivrance à son entrée ? Il se hâta de coincer la feuille entre deux vitres (dont il ferma soigneusement au scotch la jointure sur les quatre cTMés : on n'est jamais assez prudent) puis il en fit quelques clichés. Après avoir noté les mesures

qui lui semblaient significatives, il prit une loupe et en commença la minutieuse observation. Il notait à mesure à la main sur papier et aussitTM en faisait un double parlé sur bande magnétique et une photo. Il s'appliquait, cela dura, puis il enferma le tout dans un classeur métallique qu'il glissa dans un tiroir encore inutilisé. Quant à ses notes il les rangea ailleurs, séparément.

Chapitre XIX

Sekens avait la tête qui tournait à force de confusion. Il y avait trop de directions à suivre trop d'implications liées à chaque choix. C'était une diabolique fractale qui avait sa racine en des temps reculés ðle mot est faible !

Minuscule Sekens est là, à l'extrémité de la plus petite brindille de cette immense ramure. Si menu que son frêle support l'empêche de voir l'arbre en dessous. Toute son imagination était mise en faillite si elle tentait ne serait-ce qu'une fantomale évocation de l'énorme tronc. C'était à désespérer. Il n'arriverait jamais à rien et pourtant rien d'autre ne l'intéressait plus.

Il sortit, ferma soigneusement la porte et s'en alla faire un tour dans les rues calmes d'un aigrelet petit matin, comptant que ses frissons participeraient de l'univers physique au moins le temps qu'il passerait dehors.

Il se glissa tout glacé dans ses draps. Ce n'était vraiment pas la saison pour errer en tee-shirt à l'aurore. Il dormit toute la journée. Puis se réveilla. Le jour, si jamais il y en avait eu un, n'en avait plus pour longtemps. L'angoisse l'étreignait, résidu de ses rêves. Il n'en pouvait plus de se casser la figure dans d'impossibles escaliers qui ne cessaient de céder sous ses pas, de changer de forme, de direction et s'ouvraient toujours pour finir sur des perspectives vertigineuses n'attendant que de le happer.

Il alla se faire un café, retourna avec la tasse dans son lit. Peut-être pourrait-il se rendormir, ne serait-ce que cinq minutes, et effacer en se réveillant une seconde fois le pénible souvenir de son sommeil acrobatique. Quand il en eut assez de regarder le mur il se leva pour de bon et se fit un petit déjeuner de samouraï : tofu vapeur et un reste de riz blanc.

Il prenait l'escalier pour rejoindre le rez-de-chaussée, se gardant de l'ascenseur depuis qu'il éprouvait un malaise incontrôlé à regarder défiler les chiffres du cadran lumineux dans la cabine. Une fois en bas il s'approcha silencieusement de sa porte, tourna la clef doucement et ouvrit brusquement. Tout était calme, pas d'ennemis en embuscade sur le sommet des étagères apparemment. Le bureau s'éclairait des vagues lumières mouvantes venues de la cour où un peu de vent agitait les branches des deux arbres.

Allant vers les ordinateurs pour les mettre en tension il ne se retourna pas et donc ne vit pas les lettres du mot « assassin » qui se tordaient en rouge sur le panneau de métal qu'il avait repoussé. Qu'importe, elles avaient tout le temps, il leur ferait face en sortant.

Du coin de l'oeil, rythmés comme une démonstration de gymnaste, il percevait les exercices de la petite pendule en haut à droite dans la barre des menus. Les bâtonnets apparaissaient disparaissaient mais restaient toujours présents, cinq pour chaque unité, invisibles selon le signe, exactement comme dans le tableau de l'ascenseur et les cadrans de montre etÉ etÉ et tout le reste.

Sekens de biais les surveillait. Aucune défaillance dans cette découpe précise et inexorable du temps en segments parfaitement identiques. Ce rythme imperturbable avait la beauté d'une inspiration et dégageait une décisive vigueur. Afin de ne pas se laisser distraire, Sekens modifia l'affichage à l'écran. De ce qui s'agitait, clignotait, gigotait, horloge, date, règles, menus, il effaça tout ce qu'il put. Et pour se changer les idées il se mit à la rédaction de courriers qui avaient pris un peu de retard.

Et celui-ci d'abord pour le militant dans le Sud qui se démenait pour la cause végétalienne.

« Victime, » lui répondit-il en substance, « voilà la place que tu choisis, car quelle que soit l'issue du combat, que tu le gagnes ou que tu le perdes, c'est toi qui en feras les frais. Tu penses oeuvrer pour les animaux (t'ont-ils demandé quelque chose ?) mais ne crois pas que l'on cessera un jour de les élever, dépecer, découper en tranches, et de les dévorer. Plus sŕrement finira-t-on par passer avec eux des contrats. Pour leur clouer le bec, et à toi. L'un d'eux signera pour les autres, il y gagnera des privilèges. Et pour les autres il obtiendra des « garanties » : droit de grève, qualité de vie, règles d'hygiène. Une existence saine et heureuse, qui en fera de la nourriture de qualité. Mais au moment d'y passer il faudra respecter le contrat.

« On ne dénigre la viande actuelle que pour mettre en place celle du futur. Elle aura changé de mains et ceux qui militent aujourd'hui dans ton camp seront demain les riches bouchers. Toi tu seras toujours le bec dans l'eau. Tu pourras continuer à t'agiter et te dépenser. Tu prêtes en vérité la main à ce que tu exècres. Je ne t'en ferai pas le reproche : nous en sommes tous là. Nous voulons tellement nous sentir exister, c'est notre faiblesse. Elle est fatale. Nous confondons tout, appelons le bien le mal et inversement. C'est vrai nous n'avons pas le choix. Nous tentons de sauver la face, piètre résultat. Par nécessité nous croyons à nos propres paroles. Nous serions vraiment plus cool si nous n'étions pas. Trop tard : nous sommes. Fais donc ce que bon te semble, et moi aussi de mon côté. »

Il récupéra les reproductions que la veille il avait faites du *Bulletin des bâtonnets*, sortit de son tiroir l'objet lui-même, toujours pris entre les deux vitres, et le scanna de nouveau. Une comparaison attentive des deux clichés mit en lumière des différences non contestables. Pour en avoir le cœur net il poursuivit son observation sur l'écran. Il n'y avait pas à en douter, cela s'était agité sous le verre. De l'agitation molle. Bavures, légers décalages, empâtements épaissis, et comme un relâchement qui n'était pas là au début, un laisser-aller. , a n'était pas pour le surprendre, il avait déjà constaté ce genre de phénomène. Il croyait de moins en moins à une plaisanterie. Le texte n'avait pas changé ; le contraire ne l'aurait pas surpris outre mesure au point où il en était de ses conclusions.

« Que les bâtonnets cessent de supporter le fardeau de sa représentation et le monde tel un mirage commencera à s'effacer. »

Qui donc avait écrit cela sur le mur ? Il s'approcha, ça ressemblait à du marqueur rouge. Il se pencha pour monter l'intensité lumineuse de la lampe de bureau, et quand il voulut lire à nouveau, le mur était lisse et uni. Bon. Il savait qu'il n'avait pas rêvé. Il opta pour l'absence de réaction, retourna à l'étude du bulletin. La phrase trottait dans sa tête ; quelle grande nouvelle vraiment, on n'y aurait pas pensé ! Si c'est tout ce qu'ils ont trouvé de plus menaçant, effacer le monde, qu'ils le fassent. Sekens, qui pour sa part n'avait pas demandé à vivre, n'y voyait pas d'inconvénient. Mais comment feront-ils dès lors, les si malins bâtonnets, pour « être » ? O• et pour qui alors déploieront-ils la merveille de leur toute-puissance ? Y avaient-ils seulement pensé ? Décidément pour être si méprisants ils ne valaient guère mieux que ceux qui faisaient les frais de leur dédain.

S'il demeurait impavide, conscient d'être observé, il n'en avait pas moins envie de rire : c'était quoi exactement ce style néositu ? Les bâtonnets avaient peut-être un genre de petit Guy-Ernest parmi eux. Ou bien avaient-ils trop longtemps séjourné dans le volume de l'Internationale. Il ne manquait plus maintenant que la réalité s'éloignant dans la représentation, s'y engouffrant même comme dans un vide béant. Ma'tres des évocations, les bâtonnets sont ma'tres du terrain et dictent leur loi. Mais rien de neuf, c'est le cas depuis toujours. Ce qui est nouveau pour les humains Épas beaucoup encore. Combien comme Sekens en ce moment par le monde ? Ð c'est la bâtonnière volonté dévoilée. Les outils veulent gouvernerÉ non, ils gouvernentÉ disons plut™ qu'ils veulent le faire savoir. , a menace de devenir cocasse.

Le bateau quitte la rive lentement. C'est un bateau qui n'a qu'une face et de quelque c™té que l'on se place il n'est

jamais plus que ce que l'on en voit. Le spectateur génère la vision. TantTM proue tantTM babord, poupe ou tribord. En l'occurrence le bateau s'éloignant c'est plutTM toujours plus ou moins un trois quarts arrière droite ou gauche selon le roulis ou le tangage. Sekens le regarde s'amenuiser mais non : il grossit ! Il s'en va et appara't plus gros ! Sur l'arrière elle est là, dans ses voiles comme un nuage, pâmée, presque dissoute : la réalité emportée sur le bateau des représentations. Elle esquisse un vague signe, un adieu, un baiser ? Mais elle n'a plus la force de seulement lever la main à ses lèvres. Prisonnière de l'apparence, voici qu'elle en est contaminée. Chaque pièce de sa substance est dévorée et remplacée à mesure. Ainsi que le bâto elle devient toute de bâtonnets. La mer, de même le quai, aussi le sable ; Sekens accoudé à la pierre d'un muret n'est pas épargné, le ciel non plus. Soudain Murdock bascule en avant, le mur dispara't ,disparaissent la mer, le paysage. Sekens chute dans le néant et la nuit. L'estomac au bord des lèvres il sent le vide l'aspirer. Horrible sensation que celle de tout son être qui se dénoue. BientTM non-singulier et indistinct, il sera déchiré, atomisé, ses particules délitées nourrissent déjà le monstre avide et insatiable l'Apophis, le Chaos, le Néant.

Puis tout s'arrête, il se réveille dans son bureau assis par terre et le dos appuyé à son siège. Redressant la tête, il lit en rouge sur la porte le mot « assassin ». Les lettres n'ont plus aucune retenue, elles frémissent, se tiennent les cTMtes, elles rigolent. Elles se foutent de lui !

Chapitre XX

Anila n'est pas revenue chercher son sac. Il est toujours au milieu du tapis o• elle le laissa tomber en entrant. Il ne contient sans doute rien que l'on ne puisse se procurer aisément à Paris. Elle est repartie maintenant, un coup de fil a abrégé son voyage. Sekens range le sac dans le placard de l'entrée, il a rendez-vous ; dehors, il fait presque beau.

Il vient juste de s'installer à une terrasse chauffée, il compte sur Hans pour lui changer les idées et celui-ci arrive en rollers. Il s'y est mis forcément, fatigué de courir après l'Italienne speedée. Il a même l'air de rentrer de vacances avec ses joues rosies, ses cheveux en désordre. Sekens regarde sa propre main qui vient de glisser de son gant : elle est blanche, osseuse, translucide. Hans passe en criant quelque chose comme oho ého ou oha, fait un signe à Sekens « je reviens »

et poursuit son chemin jusqu'au coin o● il se plante, regardant dans la rue transversale en criant :

Ñ OhoAha ! Viens ici.

Quand il s'assoit il explique :

Ñ Il va s'habituer à me suivre mais j'ai toujours peur de le perdre.

Ñ Qui ?

Ñ Le chien.

Ñ Un chien. O● est-il ?

Ñ Il arrive. Tiens le voilà !

Ñ Ah ! C'est lequel ?

Trois chiens se flairent sans conviction pour tromper l'ennui auprès d'eux sur la terrasse.

Ñ Aucun de ceux-là. ÐCouché Aha sois gentil ÐSžrement pas le genre dégožtant baveux plein de poils et de crottes. Regarde, il est là, couché, tout mignon. Mais dès que j'ai le dos tourné il s'échappe. C'est un espiègle.

Deux mégots, une épingle à cheveux, un sachet de sucre vidé, mais rien de couché aux pieds de Hans.

Ñ Ah toi non plus tu ne le vois pas. Je suis surpris. Mais attends j'ai une photo.

Hans fouille ses poches. Ce qu'il étale sur la table semble un feuillet codé sorti d'une imprimante.

Ñ Du tout simple HTML. Dit-il l'air ravi de celui qui fournit une explication lumineuse. C'est Anila qui me l'a offert. Une de ses créations : un chien-bâtonnet.

Le visage de Sekens se fige.

Ñ Ah je vois, et alors ?

Ñ Tu fais une dr^{me} de tête, tu es sûr que ça va ? , a n'est quand même pas si terrible. Attends je vais te chercher un café. Reste là Oha, papa revient.

Ñ Papa !

Ñ Oui euh ohÉ j'ai oublié de te direÉ Anila et moiÉ Aaah.

Ñ J'ai compris n'insiste pas. Sans sucre le café.

Sekens a bu d'un trait la boisson brûlante et amère. L'arrière-goût au fond de sa gorge lui procure comme toujours une sensation familière de confort. Il se recule et s'adosse à son siège. Un vague rayon de soleil lui chauffe fort la joue du c^{te} gauche ; surpris il lève les yeux : pas de soleil, c'est le bec de gaz.

Ñ Bon tu as un chien. D'ailleurs o• est-il maintenant celui-là ?

Ñ Il est là, il a senti le café, il attend son sucre.

Ñ Désolé je n'en ai pas.

Ñ Aucune importance l'intention lui suffit.

Ñ Mais je n'ai pas d'intention non plus, le sucre rend les chiens aveugles*.

Ñ Anila m'en a laissé un pour toi sur DVD. Elle voulait te l'apporter elle-même mais comme elle a dû partir plus t^{TMÉ} c'est un génie tu sais. Elle a trouvé la solution à son problème avec les objets. Elle en fait profiter tout le monde.

Ñ De quoi ? Du problème ou sa solution ? Un pour moi ?

Ñ Oui c'est gentil non ? Je te l'active quand tu veux, ça prend trois secondes.

Ñ Je ne suis pas pressé.

Ñ Elle fait ça maintenant. « Bit-Pet ». Sur mesure. Personnel. Elle a l'intention de l'étendre à tous les domaines. Enfin elle n'en est pas encore là. Tu veux que je te raconte ? Tu as vraiment une petite mine, ça te changerait les idées.

Ñ Je ne pense pas, mais allons-y.

*Parmi les nombreux droits auxquels les animaux (leurs avocats) prétendent aujourd'hui, il est question de dresser des hommes à conduire les chiens aveugles, spécialement ceux dont la cécité a été provoquée par la surconsommation de susucre aux terrasses des cafés. Les chiens de bistrots en sont les premiers futurs bénéficiaires.

Ñ Bon. Il y a quelques années elle a eu une dépression liée à un problème de claustrophobie d'après ce qu'elle m'a dit. Elle s'est suicidée et ça n'a pas marché. On l'a envoyée se reposer dans une sorte de couvent laïc. En fait c'était sans doute une secte. C'est là qu'elle a rencontré son mari. Je n'ai pas compris ce qu'il y faisait, ce n'était pas un malade en tous cas.

Ñ Après ?

Ñ Elle s'est mariée, elle est sortie. Plutôt l'inverse. Elle a alors décidé d'abandonner l'attitude passive et de se donner un environnement qui lui convienne.

Ñ Original.

Ñ Je tiens à dire que je suis d'accord avec elle, nous sommes les esclaves des objets. C'est toute notre énergie qui passe à nous en occuper ou même à nous en débarasser. S'en rendre compte est simple, ça n'a rien d'abstrait : compte les minutes où tu n'es pas en train de charrier quelque chose dans une journée, tu seras surpris. Or ces objets, pesantes proies du temps et de l'espace, n'ont dans la plupart des cas de sens à nos yeux que symbolique, tu es d'accord. Ils sont le signe de quelque chose que l'on veut s'approprier ou au contraire conjurer. En tant que civilisés supérieurs, on peut quand même passer outre le prétexte, ou le support si tu préfères (l'objet) et aller droit au fait (notre satisfaction). Non ? Je suis pour la disparition de l'objet. Pour le gain de notre temps, de notre énergie, de notre liberté.

Ñ Il mange quoi ton chien d'habitude ?

Ñ Oh il est gourmand, c'est un raffiné. Mais je ne vois pas le rapport ?

Ñ Est-ce qu'il ne serait pas en train de manger sa propre page de code là ? J'espère que pour une fois tu as conservé le fichier. Sinon je te céderai mon exemplaire sans trop de regret. Enfin c'était quand même amusant ton histoire.

Ñ J'espère bien que ça t'a distrain. Mais ne perds pas de vue l'intérêt qu'il y a à se passer du secours des supports matériels. Imagine comme le monde serait paisible si nous étions affranchis de cette tyrannie.

Ñ J'imagiue : paisible comme une espèce en voie de disparition. Effectivement je ne pense pas que cela soit un inconvénient majeur.

De l'autre côté de la pièce d'eau qui reflétait un ciel noyé plus gris que la pierre usée qui l'enserre, une queue lente, démesurée, de candidats à la culture encombrait l'espace jusqu'à la porte du musée. Deux types en gris sombre inspectaient les contenus des sacs.

Ñ Partons.

dit Hans en fourrant ses rollers dans un sac de plastique. Le triste spectacle était en train de gâcher son humeur. Il commençait à se demander s'il aurait le courage d'accompagner Sekens à ce vernissage tout à l'heure et décida de prendre sur lui.

Ils partirent en attendant s'aérer sur la Butte Montmartre qu'ils gagnèrent à pied malgré la distance, car c'était une des premières journées où soufflait une brise presque printanière. Une femme dans l'uniforme de sa profession (paquets de jupons décolorés, simili tatouages au feutre bleu sur le visage tanné et ridé) se rua sur Sekens qui refusa les lignes de la main puis l'aumTMe distraitement, sans se laisser détourner de sa conversation.

La femme peignit alors sur son visage une expression de pitié aussi caricaturale que celle de désolation qui l'avait précédée, aussi grotesquement accentuée sans doute pour l'inquiéter et lui donner des remords, poursuivre son chantage. Sekens se détourna, vaguement dégoûté du procédé pléonastique.

Heureusement que l'on peut, pour restaurer sa bonne humeur, jouer avec les touristes qui veulent toujours qu'on les prenne en photo devant quelque chose.

La jeune fille n'y échappait pas. Elle était de l'Est, disons une Russe, elle tendit à Sekens son appareil et monta quelques marches pour se retourner avec un sourire qui ne lui était pas destiné, qui visait le futur. Derrière elle, dans l'enfilade, l'escalier étroit dominé par le monument. Sekens l'avait suivie, la mitraillant à toute vitesse :

Ñ Vas-y mignonne, comme çaÉ là c'est bien. Tourne la tête tourne la tête ! Là ! comme ça tu es super mon chatÉ une autre pour le plaisir. Attends, non non refais-moi ça bien bien excellent !

Elle s'était figée, la mâchoire pendante, stupéfaite et sans réaction. Il eut loisir de la mitrailler sous tous les angles. Au bout de la pellicule il lui rendit poliment l'appareil. Ils s'éloignèrent sans rien manifester de plus.

Hans qui ne voulait pas être en reste s'échappa en courant avec l'appareil que venaient de lui confier deux Japonais. Ils le poursuivaient en criant. Il se retournait fréquemment et prenait un cliché. Il laissa enfin le boîtier sur un mur où ses propriétaires se précipitèrent et s'en alla. La troisième fois ils dirent à l'Italien qu'ils en avaient assez de courir, qu'il aille donc trouver quelqu'un d'autre*.

De tous les peintres place du Tertre où ils passèrent rapidement ils n'en virent pas un qui semblait indigène ou même seulement Français. Des Américains, des Japonais, des Yougoslaves, même un Indien, une femme anglaise et trois sinistres types qui ressemblaient plutôt à des hommes de main siciliens, géorgiens ou croates.

Hans ne jouait plus avec son chien, il commençait à donner des signes de nervosité, et plutôt que descendre dans le métro Sekens préféra héler un taxi où ils eurent tout le temps dans les embouteillages d'apprécier la conversation du chauffeur. Hans faisait semblant de dormir, ce qui était sage certainement.

*Sekens et Hans appartenaient au R. A. T. (Rassemblement Anti-Touriste), mouvement dont les exactions, depuis l'insignifiance de quelques agressions comme celles relatées ici, allèrent jusqu'à l'attaque de bus entiers dont les occupants furent dévalisés. On se reportera à la publication *L'actualité du R. A. T.* pages 443 et 478.

Dation des héritiers : ouverture du département Davidson ; vernissage de la collection d'Art Laid Davidson au Musée d'Art Moderne.

Davidson (« Tout finira dans la collection Davidson. » « Le Laid est l'avenir de l'Art ») avait commencé par collectionner les puzzles.*

L'on vient d'achever la restauration de la série « Gatignon » du nom de son auteur, qui avait été découverte bien endommagée dans une cave humide • les enfants Gatignon l'avait reléguée, ayant scrupule à s'en défaire dans une décharge publique. C'était la partie importante de la manifestation. Photos de chiots, chiens, et chatons en deux mille pièces de puzzle, ou reproductions en 1mx2m de toiles de maître en morceaux de 1cm, ou encore gigantesques sous-bois et couchers de soleil, un cerf broutant dans une clairière et un portrait de l'auteur lui-même qu'il avait pu réaliser en répondant à l'offre d'un éditeur de jeux :

« En cadeau pour l'achat de 10 puzzles recevez le onzième à l'image de votre choix ! »

Il avait donné une photo de lui au cours d'un voyage organisé aux USA • un bon souvenir • assis très cool sur la barrière d'un motel devant les Rocheuses avec, en amorce, un petit bout de l'autocar. La ligne d'horizon vaguement oblique et tout flou en

*Abraham Davidson : « Quand l'art ne sait plus séduire par la beauté, il frappe par la laideur. Le public confond aisément l'impact du Beau avec la commotion du laid. La laideur en art, plus commune, plus facile à comprendre, est également contagieuse. La laideur enlaidit tout ce qu'elle jouxte, comme la beauté embellit ce qui l'approche. Grâce à la laideur, conclut cet idéaliste, nous serons bientôt débarrassés de l'art et nos vies, ayant vu toute la hideur se déporter dans la représentation, pourront enfin, dans la discrétion et l'intimité d'une pudeur retrouvée, développer des formes à nouveau heureuses et délicates, contentes. »

bas, au premier plan, quelque chose d'indéfinissable qui passait devant l'objectif au moment où sa femme appuyait sur le déclencheur. Sans doute un bout du doigt de la maladroite. Le tout contrecollé sur de l'isorel et encadré dans des baguettes de carton bouilli qu'il avait soigneusement peintes en blanc. Les restaurateurs avaient eu fort à faire pour faire disparaître les traces des dommages causés par les années d'humidité et de moisissure. Ils n'y étaient pas tout à fait parvenus ce qui en fin de compte rajoutait au cachet*.

« Gatignon » avec ses quarante-huit puzzles était sans doute la suite la plus nombreuse, la plus suivie, la plus cohérente de tout ce que la collection pouvait offrir. Il s'agissait souvent d'œuvres uniques, parfois quelques pièces, mais rarement plus de dix. D'autres puzzles, hélas, on n'avait jamais retrouvé que des bribes. Productions d'auteurs différents qui par là avaient perdu le plus fort de leur impact, mais présentaient un intérêt plus que suffisant pour faire regretter de ne pouvoir plus largement pénétrer l'esprit qui les avait conçus.

Il y avait plusieurs séries de peintures à l'huile, souvent sur carton toilé, parmi lesquelles on ne peut manquer de citer les épisodes de la guerre sino-japonaise par quelqu'un qui signait Monory. Quelques scènes plus intimes et presque licencieuses, des geishas entr'aperçues au fond d'alcoves, dans le même contexte spatio-temporel et du même auteur.

Une salle était remplie de l'inévitable « ma cousine à sa toilette » observée par le trou de la serrure de la salle de bains, par une pléiade d'auteurs avec des bonheurs différents, mais à chaque fois l'expression d'une conviction frénétique.

* Difficile de ne pas s'émouvoir à l'idée de Gatignon constituant pièce à pièce son propre autoportrait.

Auteurs masculins également pour la kyrielle des automobiles et camions, incontestablement admirables parfois.

Les mains féminines qui tracèrent les bouquets, les nus académiques et compagnie en provenance de cours du soir de province, présentaient de l'avis de tous beaucoup moins d'intérêt, possédant cependant une technique beaucoup mieux maîtrisée.

Ils se sentaient saturés et nauséeux lorsqu'ils parvinrent dans la salle consacrée à cet Allemand Urs Ampelÿsch dont le regard se fixait sur eux depuis les soixante-trois cadres alignés au même format. Les dessins, parfois colorés, parfois au fusain ou au crayon, provenaient tous de la butte Montmartre et avaient tous été réalisés dans le même été, la date faisant foi, un ou deux chaque jour.

Hans commençait à donner des signes nets de perturbation. Prendre sur lui était un défi difficile à relever : les musées déchaînaient ses instincts. Ses doigts convulsivement passaient dans ses cheveux, en ramenaient d'épaisses mèches qu'il avait arrachées. Son regard égaré courait d'un portrait à l'autre, il frissonnait comme les chats qui retiennent leur bond sur la proie, il se décida à lâcher le terrain avant que quelque chose de grave ne se produisît et gagna rapidement la sortie. Il ne parvint pas jusque-là : on le retrouva dans la salle des « Gatignon » qu'il lui avait fallu traverser à nouveau. Là une sorte de démente s'était soudain emparée de lui. Quand on l'immobilisa il avait encore dans les dents des débris provenant d'un portrait de chien-loup sur un paysage de dune enneigée, il avait déjà mis à mal deux Vermeer (dont le cadeau Danone), et la fierté de René Gatignon, un splendide clown de Bernard Buffet plus grand que nature.

La première chose qui vint à l'esprit fut le lavage d'estomac, bien que le médecin ne garantît pas que les morceaux de carton n'allaient point en pâtir. Bien sûr une opération chirurgicale immédiatement pratiquée aurait permis de récupérer les oeuvres sans qu'elles soient davantage dégradées, mais toutes les précautions à prendre, les analyses à faire pour une anesthésie générale demandaient des délais qui laissaient tout à craindre des sucs digestifs.

Hans vomit donc et vomit encore. Les morceaux soigneusement séchés sur des linges reprirent le chemin de l'atelier du restaurateur, tellement détériorés que celui-ci dut envoyer en Belgique chez l'éditeur un assistant ayant pour mission de se documenter sur les modèles originaux. Évacuée, l'exposition ferma ses portes brusquement, sans doute remise au mois suivant.

Le fils de René Gatignon, Martial, un idiot baveux, gentil mais sans caractère, et dont la femme standardiste dans un cabinet médical avait géré les tractations avec la direction du musée pour quelques pièces restées par hasard dans un placard, intenta une action en justice. On se demande pourquoi, plus rien ne lui appartenait. Le procès commença à tourner au désavantage de la famille quand la cour eut connaissance des conditions de conservation de l'oeuvre dans la cave, et au final elle fut déboutée, charge lui incombant de payer les frais médicaux assortis d'un léger dédommagement pour ce malheureux jeune homme (Hans) chez qui le travail paternel avait déclenché une crise de muséotite spécialement violente, et que ses vomissements forcés laissèrent plusieurs jours indisposé. Dépités, ils se sont par-t-il retournés contre l'administration du musée et peut-être l'affaire est-elle encore en train de rebondir.

Hans restait en observation pour la nuit, il avait encore à subir des radios. Sans doute craignait-on de perdre un morceau d'oeuvre encore bloqué dans un coin de son système digestif. Sekens rentra chez lui. Débouchant à l'air libre il se remémorait son ami courant un peu plus tTM après Oho-machin sur les bords du canal, et maintenant pauvre chose blafarde, épuisée, jetée les yeux clos sur un brancard.

Chapitre XXI

C'est pour répondre à une commande de Melba Ray que Sekens écrit le livret de *Tartine et Cuisson* basé sur des entretiens qu'il avait eus avec Terry Golo*. Melba, qui s'était résigné à renoncer à Stella, avait cependant réservé à Sekens une place à part dans son maigre coeur, quelque chose qui ressemblait à une affectueuse nostalgie dont il était lui-même l'objet. Ce sentiment en était d'autant plus sincère.

Sekens ne s'attendait pas à voir venir un jour le chèque de ses honoraires. Melba par principe ne payait jamais. (Si quelqu'un pouvait prouver le contraire ne serait-ce qu'à une seule occasion et même s'agissant d'une somme minime nous lui serions très reconnaissants de bien vouloir prendre

*Lire un extrait de la promotion de l'album page 477.

contact avec l'éditeur de cet ouvrage). Il s'acquitta néanmoins du travail sans délai : Melba le pire escroc Dfaçon de parler, il y en eut de pires Dque la terre ait porté savait en certaines circonstances faire oublier ses mesquineries et sa dureté, quand parfois, manifestant une générosité qui ne se rencontre que rarement, il donnait à ses amis des fêtes, dignes au moins de la décadence romaine et pour s'emparer desquelles Louis XIV, ce pilleur, n'aurait pas hésité à le coincer dans un donjon pour l'éternité.

È la mort de Terry Golo, puis à l'annonce plus tard de celle de Sekens, le livret n'était pas encore achevé. Il fut repris par Ted de More au courant des recherches de Sekens et l'un de ses partisans. Ted mourut à Venise quelques mois après la disparition de Sekens dans un accident qui ne s'exprime que dans l'univers des bâtonnets : une nuit dans sa chambre son corps fut retrouvé sur le très ancien tapis, tout cassé comme ceux rejetés vers les bas cTMés des autoroutes par la vitesse des véhicules qui les ont percutés, et les très visibles empreintes de larges pneus traçaient leur chemin au sol et aux murs de la pièce. Le point d'impact était à la poitrine, le coeur avait explosé. Des gouttes de sang jaillies de la bouche des oreilles du nez, et qui tournèrent au brun rapidement, marquaient d'une étoile arachno•de la surface entière des murs et du plafond.

Les occupants des chambres proches, sans conna'tre la raison de l'interrogatoire, dirent contre toute vraisemblance mais sans s'être concertés qu'ils avaient été réveillés vers trois heures du matin par un grincement de freins souligné d'un coup de klaxon prolongé*. L'un d'eux s'était plaint auprès de

*Est-ce utile de préciser que sous les fenêtres de l'hTMel, au faible rythme des marées de la lagune, ne coulent que les eaux tranquilles du canal o• n'évoluent que les gondoles et les vaporetti ?

la réceptionniste c'était noté dans le cahier du bureau à 3 heures douze précisément. Mais le temps passe et les plus épais mystères finissent par trouver une explication. Ê moins qu'ils ne soient oubliés.

Un rapport d'enquête note la présence dans le hall de l'hTM tel d'un homme qui se disait le chauffeur du camion. Il restait là debout dans un coin, à tordre comme un idiot son bonnet dans ses mains, l'air stupide et embarrassé. Après avoir remis aux policiers ses papiers d'identité il accepta de les suivre au poste pour que l'on prenne sa déposition. Mais à peine sur les marches du porche il fut dissout en quelques secondes dans le vent qui soufflait de la mer. En tous cas il disparut tout à fait et l'encre s'effaça de ses papiers. Dans cette perturbante affaire on ne put trouver à rien d'explication acceptable, et d'un commun quoique tacite accord le dossier sombra, sans que personne n'y fît pour rien, dans le bas de la pile, et y resta.

Chapitre XXII

Un jour Selvidor Affreun eut 45 ans il se considéra à la moitié de sa vie et donna une fête. La banque maintenant ne l'amusa plus, ni la florissante entreprise de distribution de cassettes porno, et il n'envisageait pas du tout une carrière politique. Il ne se connaissait pas de vice ni de perversion, n'avait été marié qu'une fois, il y a longtemps, quand Mademoiselle Lacarr-Télor commit l'erreur (ce n'est pas ce qu'elle en pensait sur le moment) de craquer pour lui. Mais il ne s'intéressait à elle que dans la mesure où elle pouvait servir de marchepied ou plutôt rampe de lancement. Il l'oublia dès que le ciel s'ouvrit à lui, elle en resta très échaudée, brûlée en fait, et se mit à rouiller tristement exactement à l'endroit où il l'avait délaissée.

Elle avait les moyens de se refaire une existence et même dix mais non : son goût pour le malheur lui soufflait qu'elle

en avait trouvé un qui lui convenait. Par paresse elle n'en chercha pas d'autre, resta à navrer les domestiques dans la maison que Selvidor avait désertée et signa sans même le lire les papiers qui la faisaient consentir au divorce. Heureusement Selvidor qui, d'habitude, sans égard pour le parti adverse, n'oubliait jamais de tirer le meilleur profit des situations, ne voulut pas, sans doute par superstition, la laisser sur la paille et proposa un mode de séparation qui pouvait sembler presque correct. Il n'alla quand même pas jusqu'à renier sa nature, et à partir de là on ne risquait pas de voir sur sa fortune se coucher le soleil, qui ne couvre, lui, qu'une moitié de globe à la fois. Quinze ans plus tard il en avait 45, il trouvait qu'il en avait aussi assez fait.

Les réjouissances étaient programmées pour une semaine, mettant à l'épreuve la toute récente acquisition de Selvidor, son créatif le « D.A. » Époste tout nouvellement créé. C'est celui-ci qui devait dorénavant mettre en scène la moindre circonstance de la vie de son boss ; il s'appelait Rémi-James. Le pauvre fut trompé dans son attente : Selvidor ne parut pas. É aucun des moments qui pourtant coŹtaient cher (plusieurs communes étaient impliquées dans l'affaire avec leurs équipements, les piscines, les transports, leurs salles de théâtre, de cinéma et les vieilles églises, sans omettre les bateaux sur la rivière) Selvidor n'apparut.

Trois communes, dont la population était régalée jour et nuit, manèges et attractions organisés en cercles concentriques de plus en plus denses jusqu'à la mairie.

L'on était beaucoup moins aisément admis dans la maison du mécène, précieux joyau de la fête bien gardé, claquemuré, inabordable, rempli d'invités de renom et de tout ce que la

République comptait d'artistes grassement rétribués. Là les ambitieux gardaient autant que possible la tête froide, contrairement aux rejetons qui déjà en place en naissant se livraient sans entraves chacun à sa spécialité favorite. Pas de notable originalité. Le tout sous la protection de forces de l'ordre spécialement affectées, dont l'aspect sérieux et officiel rendait choquante la futilité et même la dépravation qui se déchaînaient une fois franchies les grilles des jardins. Passèrent par là des instances gouvernementales mais ce furent les notables locaux qui se chargèrent de les recevoir, car personne ne put mettre la main sur Selvidor.

Et pour cause : il n'était plus sur le territoire. Des photos que Melchior avait faites de Laurence étaient tombées sous ses yeux dans les bureaux de sa société de distribution de films. Il prit de plus amples renseignements et décida qu'il lui fallait absolument cette fillette dans son proche environnement. La fillette en question était à Bali, que Melchior (venant de toucher des droits) avait promis de lui faire découvrir entre deux séances de ce massage dont il ne se lassait pas au risque d'y laisser son squelette. Découverte dont elle se tirait aussi bien toute seule ; qu'il se fasse donc masser toute la journée et toute la nuit. Elle dansait sous la lune avec ses nouveaux amis, courait au long d'infinies plages blanches et nageait ses yeux bien ouverts sous une eau plus claire que le cristal (hum).

Dès qu'Affreun apprit • ils étaient • l'avant-veille du lancement des féeries il se lança à leur poursuite. Il mit tout de suite la main sur Melchior qui s'était attaché à un établissement il est vrai remarquable, à la fois luxueux et convivial, plutôt à l'écart des voies du tourisme ordinaire, et • l'avait

d'abord conduit son ami Tom, l'Américain né au Japon et qui avait passé toute sa vie en Orient.

Laurence n'était pas si facile à cerner. Partie avec toute une bande en promettant qu'elle serait de retour à l'hTMel le lendemain, elle s'était évaporée depuis deux jours. Melchior commençait à la trouver mauvaise, il se faisait suffisamment de souci pour ne prêter qu'une attention relâchée à la commande de photographies que lui fit Selvidor.

Allant tra'her vers Kuta Beach qu'elle fréquentait un peu, il finit par voir venir au warung un Anglais, Dennys, qui quatre ou cinq jours avant était resté avec eux au bord de la mer une après-midi entière, et qui avait ce soir-là accompagné Laurence au 66. Il rentrait justement de la fête, à 100kms au Nord o• il avait vu pour la dernière fois la petite fille. Elle devait revenir bienTM. Ils étaient tous partis dans trois voitures, elle n'était pas dans la même que lui. Dennys ne se fit pas prier pour fournir toutes les explications utiles et deux heures plus tard Selvidor et Melchior embarquaient dans une limousine conduite par un Hollandais. Ils trouvèrent là-bas la mer d'un turquoise absolu, si transparente que l'on voyait par plusieurs mètres de fond et le sable blanc d'un toucher onctueux, très doux. Au sortir de la plage des sentiers de terre noire, durcie, fractionnaient les massifs d'une étrange végétation à hauteur d'homme. Branches gris pâle lisses et rondes, étagées, tordues sur elles-mêmes comme par un jardinier très sophistiqué et aux feuilles circulaires plates, vernissées.

Ils mangèrent à un petit comptoir de bois quelque chose de délicieux, peut-être la viande de l'un de ces petits singes à la nervosité fatigante que l'on voyait partout bondir au sol et dans les arbres, et dont les couinements faisaient sursauter Melchior. Ce qui ne faisait même pas rire les habitants du lieu. Ils avaient quand même l'habitude des touristes.

Pendant qu'ils mangeaient passa une fille blonde en paréo qui balançait à son bras un réticule rose pailleté. Ils l'abordèrent. Elle proposa Æil suffisait de marcher dix minutes Æde les conduire sur le lieu de la fête, une sorte de village d'occidentaux qui demeuraient là de façon plus ou moins permanente. Lorsqu'ils arrivèrent dans le hameau de bambous parcouru de minuscules et clairs ruisseaux, aux bassins envahis de nénuphars et autres plantes aquatiques, l'après-midi touchait à sa fin, le dernier des trois taxis était reparti depuis plus d'une heure et dans la villa on s'activait pour tout remettre en ordre avant le retour des parents. Il faisait bienTM nuit disait la fille, ils pourraient dormir là. Ils n'y tenaient pas. Au lieu de ça ils allèrent trouver le chauffeur qui se fit tirer l'oreille, mais c'était pour gratter un petit supplément. Il accepta de conduire à la nuit tombée dès qu'il comprit qu'ils paieraient la dérogation au prix qu'il l'estimait. Pendant le voyage du retour il fut gavant, il raconta sa vie. Ancien pilote de ligne hollandais qui, disait-il, avait choisi les taxis pour demeurer ici. Il buvait du whisky plus que de raison cela finissait par le rendre bavard, aucun des deux passagers ne douta plus des raisons de son licenciement.

Laurence dormait à l'hTMel, elle se réveilla aussitTM malgré les précautions de Melchior suivi de Selvidor pour pousser la porte. Elle s'assit sur le lit et les regarda entrer. Melchior la trouva en forme, le regard vif, l'air pas commode. Elle n'était pas de bonne humeur. C'était bon signe. Elle expliqua posément qu'elle n'avait pas l'intention de rester encore dans ce pays de hippies extasiés. Elle préférait rentrer à Paris. Elle n'en pouvait plus disait-elle, de ces sourires accrochés avec du fil de fer, elle se sentait dégouliner comme du vieux marshmallow. Tout le monde la touchait, lui entourait du bras les

épaules ou la taille, pas moyen de se retrouver seule cinq minutes, même pour faire pipi. Il y en avait toujours un ou une qui lui collait au train pour lui raconter une histoire ou la prendre à témoin d'une aventure. Pas une porte qui pût se fermer, et d'ailleurs, pas de porte : le plus souvent des tissus. Les autres fouillaient dans son sac aussi innocemment que dans le leur et picoraient de même dans son assiette, et le pire de tout, on voulait l'obliger à faire du surf. Elle, ce qu'elle aimait par-dessus tout c'était qu'on lui foute la paix.

Ñ Je sais, dit Melchior, je sais.

Selvidor Affreun restait un peu en arrière, silencieux, il la regardait. Il avait déjà eu un coup de foudre photographique, la même chose qui frappait les garçons de la Renaissance quand ils découvraient venus de très loin dans les fontes des selles de chevaux les portraits des petites filles qu'on leur proposait pour alliance, serrées dans la soie, le velours, la fourrure. Mais là, le plus charmant était de loin l'original. Qu'elle soit une chieuse ajoutait à son charme. Il se trouvait ridicule mais ça ne le dérangeait pas. Il se laissait enfin aller.

Chapitre XXIII

Retour dans la grisaille occidentale qui les enveloppait comme un très doux angora. Ils firent un saut à la fête de Rémi-James et arrivèrent juste après la clôture. Melchior se mit à tirer des photos : Laurence, parmi les ouvriers occupés à démonter, dans les flaques de boue et sous les toiles dévastées qui avaient abrité les banquets, ou bien errant sur le plancher souillé de la salle de réception encore chamboulée, et aussi endormie sur un canapé où elle semblait toute petite la tête reposant sur les genoux de Selvidor.

Ils restèrent trois jours. Un laboratoire de tirage photo avait été installé à la hâte à l'arrière d'un camion stationnant dans la cour d'honneur, juste au bas du perron à double encorbellement. Selvidor adorait les photos, il en oubliait son DA qui était remonté à Paris organiser la mise en scène de son retour.

Laurence s'entendait avec Selvidor, mais refusait de quitter Melchior qui était, lui, jeune et beau. Cela enchantait le banquier, non habitué à la résistance. Lui aussi avait été jeune et beau si l'on veut, dans le genre petit sec et brun. Il était maintenant toujours sec, plein de poils noirs, la peau livide. Il semblait à la fillette presque aussi vieux que son grand-père. Mais il lui autorisait tout et elle sentait qu'émanait de lui une protection comme elle n'en avait jamais connue, et pourtant elle s'y entendait.

Chapitre XXIV

Puis ce fut l'élimination de Sekens ; sa mort s'inscrivit partout. Alors qu'il se détendait entre deux séries d'observations, trouvant que les choses tra'haient et cherchant un moyen de procéder d'une façon moins hésitante, il fut attaqué par-derrière et assassiné. Des centaines de bâtonnets jaillis des pages des ouvrages qu'il utilisait pour ses travaux pénétrèrent ses orifices, s'accrochant à ses cheveux ses sourcils, glissant au long de son nez, escaladant les replis de ses oreilles tandis que ceux qui avaient raté leur saut remontaient accrochés aux poils de ses jambes. Ils engorgèrent ses poumons, son cerveau, ses organes et se mirent en devoir de briser ses vaisseaux, cisailler ses veines, forer ses artères. Il mourut d'hémorragie. Une hémorragie pour tous soudaine, mystérieuse, inexpliquée. D'autant que personne jamais n'eut l'occasion de procéder à un examen du cadavre, quoi qu'en dise le rap-

port d'autopsie. Tout rédigé en bâtonnets il faut dire. Le cadavre en effet n'apparut jamais que dans l'écrit.

Ici les interprétations divergent et j'en connais qui ne sont pas d'accord, mais pas du tout, avec ce que je vais avancer maintenant. Cependant j'ai confiance en mes sources qui jamais ne me menèrent en bateau ; pourquoi faudrait-il qu'elles commencent maintenant et ici justement ?

Cette mort était dans l'ordre bâtonnier. Mais si, en vérité son corps vivait encore, intègre, intouché, Sekens lui-même venait d'être rayé aussi radicalement qu'incinéré, jeté à l'eau ou enterré. Car comme tout le reste la mort est objet d'une définition qui pose la chose dans la croyance et l'on croit ce qu'attestent les rapports, racontent les journaux, ce que l'on lit et que l'on entend répéter, ce que croit le corps social. Et c'est d'ailleurs exact : rien d'autre n'existe que ce qui est reconnu. Peut-être nous arrive-t-il de croiser dans la rue bien plus souvent que nous ne voudrions le penser, des amis ou des personnes de connaissance « morts » ainsi que Sekens, anéantis, membres amputés de la société mais toujours en état de marche, et que, persuadés de leur disparition totale nous ne reconnaissons plus. Ceux-là, vivants clandestins, réduits aux fonctions pratiques de la survie organique, et pour le reste devant leur crédit à de faux écrits susceptibles de les trahir à la moindre malchance, espèrent sans doute qu'on écrive le moins possible à leur sujet.

Si personne dans l'immeuble ne se souvient d'avoir assisté à la découverte du mort, il y eut pourtant des rapports qui circulèrent dans les services de police. Ils proviennent de l'hôpital « où il fut d'abord conduit », également de l'insti-

tut médico-légal « o • fut pratiquée l'ouverture du corps » ; ils évoquent un coup de fil reçu au commissariat vers les cinq heures du matin et ils donnèrent à conclure que les données dont on disposait étaient impuissantes à révéler ce qui avait pu se produire.

Rien cependant, était-il noté dans les conclusions, ne permettait de retenir l'hypothèse du meurtre, bien que l'éventualité ne pût en être totalement écartée. Pour la version officielle, celle qui relaterait plus tard dans la journée la mort inattendue et surprenante de ce réalisateur prometteur de films animaliers, nous nous en tiendrons à la thèse de l'accident. « Arrêt cardiaque », qui se traduira par « overdose » pour 50% au moins de ceux qui y auront prêté un peu d'attention. Après quoi plus aucun ne se posera de question.

Lorsque le cerveau de Sekens put admettre qu'il avait été assassiné, il lui apparut qu'après tous les préliminaires, menaces, démonstrations de puissance, chantage et tentatives d'intimidation, le combat commençait ouvertement. fjecté, empêché de se manifester au moyen de l'ordre des signes et des symboles, il allait devoir lutter maintenant simplement pour « être ». Il n'y aurait dorénavant plus le moindre mot pour écrire sur lui autrement qu'au passé. Passé simple, imparfait, passé composé, et même en cas de doute on n'emploierait rien de plus risqué qu'un futur antérieur. Il était devenu invisible, inexistant, pas même une bête sauvage puisque celles-ci sont observées, comptées, classées, répertoriées. Un humain pire que mort : biffé, et à qui pourtant restaient son corps, son esprit, sa mémoire.

Pour ce qui était de lui il se sentait aussi vivant que d'habitude, mais carrément bien ennuyé. Il ne s'était jamais rêvé dans le r^{me} d'un ectoplasme.

Au début il n'avait pas très bien saisi ce qui était arrivé. Il avait repris conscience sur le sol douillet de béton élastique, l'écran en activité suspendue, il faisait noir dans son bureau ; le hiatus avait donc duré plusieurs heures. En effet son dernier souvenir de vivant, qui semblait remonter à la seconde d'avant, datait de l'après-midi : dans l'immeuble faisant face, une fenêtre haute que le vent faisait battre promenait sur sa table le reflet d'un rayon de soleil. Quand il appuya dans le noir sur une touche pour réveiller l'ordinateur, celui-ci planta aussitTM, le coupant de tout accès à des informations qui auraient pu l'éclairer quelque peu, ne serait-ce qu'en lui donnant l'heure. Une fenêtre de panique apparut, le death code avait été programmé. L'appareil commença à réduire à néant ses données irréversiblement ; il avait engagé le processus qui conduisait à son auto-effacement.

Sekens avait rêvé qu'il était mort, qu'il avait été assassiné. Avant la nuit qui s'achevait les bâtonnets lui avaient sauté à la figure, s'étaient introduits par tous ses orifices jusqu'à son cerveau et l'avaient achevé d'une foudroyante hémorragie. Les armes du crime aussitTM reparties il ne restait plus que l'inexplicable éclatement de tous les vaisseaux. C'était plus qu'un rêve, semblait-il. Il en ressentait encore la souffrance comme une chose réellement survenue. Pourtant Sekens Murdock était toujours là, il n'avait rien d'un cadavre, il était bel et bien vivant, pas de doute : il palpitait sa propre chair tiède et élastique, tournait la tête bougeait les membres. Il voyait, il entendait, se pincer faisait mal. Il avait même faim et, à l'heure 0●, selon le rapport, l'équipe des urgences investissait soi-disant le sous-sol, puis 0● l'ambulance l'emportait (para-t-il) vers l'hTMpital le plus proche, il sortit dirigeant ses pas vers tel bou langer qu'il connaissait et qui, sa boutique encore

fermée, vous passait par le soupirail les croissants tout chauds. Il fallait se munir de piécettes car il ne rendait pas la monnaie.

Curieusement, alors qu'il était invraisemblable qu'il menât de lui-même cette sorte de raisonnement, la réalité de son nouvel état mort-non-mort s'imposait sans résistance à sa pensée, comme une vérité toute naturelle, un état de fait qui allait de soi. Non qu'il fût déjà capable de la comprendre tout entière ou de la formuler mais, dans la structure de son esprit, s'était creusée la place où s'ajusterait très précisément la préhension de cette nouvelle situation sans antériorité culturelle, sinon dans les fantasmes, les contes de fées et les autres récits fantastiques.

Sur son écran en fin d'après-midi une formation de bâtonnets hypnotiseurs avait provoqué sa syncope et l'avait conditionné. Ce n'est pas qu'ils n'auraient pas préféré s'en débarrasser une fois pour toutes. Supportant mal d'être contrés, sans scrupule, peu regardants sur la question morale, dénués d'idéal sinon leur mégalomane et croissante volonté de puissance, les bâtonnets voyaient néanmoins leurs actions physiques, limitées, soumises qu'elles étaient aux contingences du monde matériel. La belle réussite de la mort de Ted de More ne marchait pas à tout coup. Après tout qu'importe, tout humain n'était-il pas entièrement soumis à la puissance des mots ? En quoi cela gênerait-il que, privé de son existence, Sekens n'en demeurât pas moins toujours vivant ? La suggestion appliquée était telle cependant que, sans qu'il sut expliquer ce sentiment, il fut surpris de voir le boulanger (qui n'avait pas encore lu l'annonce de son décès) se comporter comme d'habitude avec lui sans sembler s'apercevoir qu'il n'était plus exactement le même.

Les journaux du soir n'ayant pas encore paru, Sekens évidemment ne voyait pas encore o• le menait tout cela, il ne comprenait pas bien et même pas du tout ce qui lui arrivait. Troublé par le souvenir du rêve de son assassinat, il remonta se faire un café sévère et réitéré pour secouer sa torpeur. Aucun voile ne se déchira dans son esprit qui demeurerait tout aussi embrumé. Dans ses bras et ses jambes une terrible langueur luttait contre son désir d'aller respirer l'air des quais, et en triompha. Il s'effondra dans un fauteuil qui au sortir de la cuisine servait autrefois de lit à l'un des chats de la production, quand celui-ci était trop fatigué pour réintégrer ses pénates. Après trente secondes il était de nouveau profondément endormi.

Sekens dort et la nouvelle de sa mort cependant va son train. Les rapports s'écrivent et les entrefilets apparaissent dans les communiqués de presse.

Cependant le I gigantesque et majuscule descend du panneau vantant en bloc le gaspacho et une p.zza tout aussi nordique, et traverse le canal. On le retrouve dans la cuisine, nonchalamment appuyé au chambranle de la porte qui l'oblige à se courber légèrement. Il est chargé de mission, il va mettre les points sur les i, raconter à Sekens le détail de sa mort. Pas la peine de faire cette tête, Sekens a très bien compris ; qu'il ne s'imagine pas qu'on dérangera les voyelles pour ça. Des humains, il en meurt tous les jours il en na't tous les jours aussi, pas de quoi en faire un fromage, puante invention à l'image de son créateur assez répugnant pour s'en régaler.

Ñ Qu'est-ce qu'un homme après tout ?

dit le I. En vérité rien, ou alors pas grand'chose. Il ne se mesure qu'à ce à quoi il peut servir. Que disparaissent donc les nuisibles. Les humains ne sont plus aussi nécessaires qu'autrefois pour le traçage des bâtonnets, il est temps de leur faire perdre le goût de proliférer. Ces intelligences rudimentaires furent assez difficiles à éduquer, cela prit suffisamment de temps : toute l'histoire de l'humanité ne fut en fait que celle de l'obstination bâtonnière à donner une culture à ces êtres frustrés et lents. Le cerveau laisse un peu à désirer, manquant de rapidité, dépendant d'un archaïque système de communication par des fils (nerfs) ou courent des impulsions codées, et du fragile réseau des tuyaux (réseau sanguin) qui le nourrissent, le détoxiquent. Viscère instable à la merci du moindre accident. Trop compliqué et délicat, pour un rendement très médiocre.

Le I se pavane, son arrogance est odieuse, il est très content de lui, c'est visible, il se trouve super. Il place avantageusement la luisance de son revêtement dans la lumière.

Il se tourne légèrement du côté de la fenêtre qui commence à griser vers, dehors, le 4X3 ou son absence fait mauvais effet. Un faux contact fait clignoter le caisson lumineux. Cela n'empêche pas l'occupant de ce minable séjour de se gonfler, visiblement bouffi d'autosatisfaction. Il n'y a vraiment pas de quoi se pavaner, se dit Sekens, faire le I pour de la pizza ; ce n'est vraiment pas de la typo très glorieuse. Il y a plus prestigieux sans aller bien loin. Pourquoi d'ailleurs lui envoyer ce genre d'émissaire, un publicitaire, et bas de gamme ? Pourquoi pas plutôt un signe émanant des communications de l'armée ou de la diplomatie ? Cela semblerait plus logique, car c'est bien de guerre qu'il s'agit. L'autre serait-il là de sa propre initiative ? Prudemment il garde pour lui ses réflexions mais se dit qu'il aurait peut-être avantage à tirer ça au clair.

Dans ce fatras de vantardises, Sekens finalement éclaira un peu sa lanterne : au début les bâtonnets n'avaient pas de corps. Ils étaient pure volonté mais on ne sait trop laquelle, hélas, car maintenant cela est lointain et il ne reste rien pour l'attester. La branche dominante de la gent bâtonnière prétend que cette volonté émana des humains en des temps reculés, o• il faut bien le dire ils n'avaient encore rien d'humain, justement. Disons de la matière indifférenciée. Cette faction bâtonnière ne doute pas que cette volonté a ainsi son siège, son mode d'accrochage, dans le monde physique, et que c'est elle qui a poussé et tiré ce tas de boue récalcitrant vers la conscience et la pensée.

Une fois parvenu à la conscience d'être, le tas de boue téléguidé se trouva dans l'urgence de s'exprimer. Mais cette volonté qui l'avait élu comme abri, même si elle devait lui reconnaître une habileté non contestable et une ingéniosité à laquelle l'on ne se serait pas attendu, jamais ne s'égara à vouloir ne faire qu'un avec son véhicule, son instrument. Tirer les ficelles dans l'ombre, voila le parti qui fut pris. C'est elle cette volonté qui aurait tenu la main au candidat à l'humanité lors des premiers balbutiements graphiques avec des sucres de plantes sur les murailles, et des premières entailles dans les morceaux de pierre et de bois. Mais il fut longtemps encore avant que le premier bâtonnet ne s'éveillât, comme tel, à la vie dans son corps de bâtonnet. Ce premier bâtonnet fait l'objet de disputes et de dissensions. Les tenants de la thèse de l'ancêtre oriental l'emportent aisément par le nombre, mais aussi surprenant que cela puisse paraître, celle d'une faction de rebelles fanatiques qui placent l'apparition du premier bâtonnet conscient en Australie, né de la magie au sein de ces peuples nus qui, encore de nos jours, chassent dans le meilleur des cas les vers sous l'écorce des arbres, eut

très longtemps une influence considérable. La raison et la logique ne tarderont plus à écraser le dernier survivant de ces hérétiques. Qu'ils y retournent donc, les bâtons mystiques, au pays de leurs origines, voir si c'est amusant de se retrouver brindilles nouées en croix, coincées sous une pierre au carrefour de deux chemins de brousse.

Sekens en oubliait qu'il était mort. Bien des choses s'éclairaient pour lui à présent. Ce l'était vraiment un précieux bavard, mais soudain le bâton tressaillit, s'insinua sous la porte d'entrée, son ombre dévala le mur jusqu'au rez-de-chaussée. Sekens de la fenêtre la vit qui rampait sur le trottoir, glissait vers l'autre rive à la surface de l'eau. Trois minutes plus tard il avait réintégré sa place sur le panneau qui lançait ses rouges lueurs court-circuitées au-dessus du canal.

Chapitre XXV

Hans lit dans le journal un entrefilet relatant la découverte du corps de Sekens. Il se rendit au commissariat pour reconnaître le corps. Il n'y avait pas de corps. Mais il existait un rapport. Ce rapport était marqué du tampon rouge de la sécurité d'état. Hans fut éconduit. Un flic fut chargé de faire un topo sur lui (au cas où) et lui emboîta le pas.

Hans quitta le commissariat, ça n'était pas le bon lui avait-on dit. Il avait sur un papier l'adresse de l'endroit où poser sa requête.

Il avait trouvé la fille très charmante à l'accueil : aussi soignée qu'une hôtesses de stand au salon du prêt-à-porter. L'immeuble où elle le dirigea, dans un recoin du 20ème arrondissement, ressemblait à un garage désaffecté. Façade aveugle, volet de fer baissé. Il se demanda un

moment comment entrer, avant de trouver la plaquette comportant quelques boutons sur le côté d'une porte métallique qui semblait soudée par la rouille, inutilisée depuis des lustres. La porte s'écarta à la première pression : nous sommes dans les heures ouvrables. Devant lui, tout de béton peint en beige, murs, sols et plafond ; quelques posters administratifs accrochés à un panneau de contre-plaqué sur la droite, et une volée de marches formant un coude comme seule issue, à moins de rebrousser chemin. D'ailleurs une flèche bleue montrait qu'il fallait l'emprunter. « Accueil » était marqué au-dessus. L'escalier était sans fenêtre et sentait le moisi, le tabac ; exactement le décor de certains romans noirs. C'était confondant. Quand il posa le pied sur la dernière marche il vit en face de lui dans une cabine vitrée une jeune femme presque aussi jolie que l'autre et à qui comme à l'autre, il montra dans le journal qu'il avait apporté, l'entrefilet alarmant. L'homme le regarda l'air perplexe et lui demanda ce qu'il voulait exactement.

Ñ Le voir ; je dois reconnaître le corps. Je suis sa seule famille.

Ñ AhÉ dit-elle en soulevant un combiné téléphonique qui datait certainement d'avant cette appellation.

Puis ayant raccroché elle lui fit la grâce de quitter son réduit et de le précéder jusqu'à un bureau éloigné, qu'en effet il n'aurait pu trouver seul dans le dédale des boyaux étroits et des escaliers constituant le cœur de la lampe Berger « moisi mégot » qui diffusait dans l'établissement.

L'homme était habillé sans soin, il avait la peau moite, les cheveux un peu longs sur la nuque, et le col mou de sa chemise boutonné en décalé. Tout dans son réduit à l'air impur

était rangé à angle droit mais on sentait bien que jamais aucune femme de ménage n'y pénétrait. Après chaque cigarette il écrasait soigneusement le bout restant et vidait le cendrier dans la poubelle. Il grattait spasmodiquement l'arrière de son cou. Il ne savait pas le premier mot de cette histoire que Hans lui racontait, bien que, selon les apparences, c'est bien chez lui qu'elle aurait dû tomber. É cela n'aurait rien de bon.

Le dossier n'avait pas été informatisé, ce qui annonçait une affaire spéciale ; de plus le nom de Sekens saisi sur le clavier n'ouvrit sur rien du tout. Le fonctionnaire parti en quête d'un complément d'information, revint une chemise sous le bras mais dans la chemise il n'y avait rien ou presque sinon des avis de défense et interdictions diverses, des « top secret » et « non autorisé à la communication » en veux-tu en voilà, des tampons rouges, des tampons noirs, des tampons bleus.

Le corps, c'était sûr, ne pouvait être vu de quiconque ni reconnu : cela avait déjà été fait une fois et c'était suffisant. La famille recevrait les avis qu'il convient et comme Hans ne pouvait avancer un quelconque lien de parenté, il fut invité à prendre contact avec elle s'il voulait en savoir plus long. Il fut ensuite refoulé vers un ascenseur étroit et haut qui le déposa directement au rez-de-chaussée, devant un vantail s'ouvrant comme les issues de secours, et qui émit en se refermant dans son dos un sec claquement définitif.

Comment se résoudre à rentrer bredouille chez lui ? Il ouvrit le journal, relut plusieurs fois l'entrefilet, tenta de lui arracher ce que cachaient les formules stéréotypées.

Depuis sa vitre au cinquième, le policier le regardait, hésitant, puis s'attaqua au rapport obligatoire concernant toutes

occurrences en relation avec ce genre de dossier. Le genre embarrassant. Personne ne savait rien, lui non plus, et comme d'habitude ceux qui étaient assez proches du cas pour en avoir une petite idée mettaient un point d'honneur à en savoir encore moins que les autres. Nulle part il n'obtiendrait le plus petit éclaircissement ou conseil. Mais par contre si un problème survenait concernant cette visite, ça serait mauvais pour lui : il savait tout du procédé, il avait déjà eu l'expérience de cette sorte de terrain miné. Tout ce qu'il pouvait faire était se bétonner à parer à toute éventualité.

Tenant à la main le formulaire rempli par Hans, il quitta son bureau et s'en fut faire un tour du côté de la permanence. Il trouverait bien là un homme de la rue à envoyer du côté de chez cette espèce de rigolo se renseigner un peu à son sujet.

Trop pris par ses réflexions il n'avait pas remarqué que le cendrier gisait en trois morceaux dans la poubelle en compagnie de quelques stylos qui auraient pu encore servir, du taille-crayon, du dossier du squat de la rue Marcadet réduit en confettis, et de la photo prise par ses parents de lui enfant en train de faire le malin sur un ponton, à Pornichet en 1979. Quelques secondes après le déclic, il dévalait cul par-dessus tête une raide pente de ciment que des algues ou de la mousse humide rendaient glissante, abîmant l'articulation de son genou droit assez gravement pour se trouver dispensé de sport toute l'année scolaire après que ses vacances d'été en eussent été gâchées.

Mais qu'importait à Hans, qui pensait en général, et non sans raison, que la photographie est un exercice maléfique ? Il n'avait mis un peu d'ordre que par distraction, sa pensée, toute à autre chose, prise entre la volonté de voir le corps de

Sekens et la crainte qu'il y ait effectivement un corps à voir. Une fois en bas, Hans avait conclu que le journal ne révélait rien. Qu'on ait trouvé un corps à telle adresse ne prouvait pas qu'il s'agissait de l'occupant. Qui donc l'avait reconnu ? Il s'en alla de ce pas interroger les voisins.

Dans le « fumoir » du second, l'une des seules pièces où la fenêtre était ouverte, André Yann Lemaçon, que son observation de Hans par la fenêtre n'avait pas éclairé, expliquait le topo à Nicolas Lefèvre, d'affectation récente mais qui comprenait vite. La bière prise au distributeur n'était toujours pas fraîche, on ne le réparerait jamais c'est sûr. Il traversa en courant la pièce lorsqu'il entendit un grincement de freins suivi de l'éclatement d'une collision et de cris, pour voir ce qu'il se passait deux étages plus bas : un bus monté sur le trottoir venait de mettre par terre un poteau de feux de signalisation et de percuter cette fenêtre du rez-de-chaussée en face, où l'on voyait depuis quelques mois souvent pointer la tête aplatie d'un chien blanc revêtu aux yeux injectés, dont une oreille portait des piercings. Les portes de l'autocar étaient toujours fermées, d'en haut il semblait que tout le monde était en désordre, tassé vers l'avant. Il assécha d'un coup sa canette et se tourna vers ses collègues :

« Pour une fois on est servi à domicile ! Allons-y. Ça devrait suffire. »

Quittant la scène du désastre sans prêter attention à quoi que ce soit dans son dos, Hans avait tourné vers la gauche. Il n'était plus dans le champ de vision.

André Yann avait aperçu plusieurs fois la maîtresse du chien. Comme il la trouvait jolie il songea à s'arrêter quelques secondes dans les lavabos pour se rafraîchir, mais ne sachant que dire aux autres, il passa devant sans ralentir, regrettant qu'on ne soit pas lundi : au moins sa chemise sortirait du pressing.

Chapitre XXVI

Hans était à son affaire, il n'aurait pas raté ça pour tout l'or du monde. Le feu vrombissait, dévorait du papier dans la cheminée qui ne servait jamais d'habitude. Dans les sacs-poubelle s'entassaient les livres et les revues. Après l'atelier, c'était le tour de l'appartement. C'est incroyable comme les bâtonnets ont tout envahi : quel objet ne porte pas de marque, au moins une date ou une signature ?

Sekens était sans faiblesse désignait tout pour le sacrifice et Hans piétinait, déchirait, écrasait, pulvérisait : pas le moindre petit bâton qui pût en réchapper.

Ñ Ne gardons plus rien d'écrit ici ! Seulement ce qui est issu de la grille des fonhts*.

*Les fonhts sont une vingtaine de polices de caractères que façonna Sekens à partir de bâtonnets dévitalisés, modelés au gabarit d'une

Ñ Celles-là tu leur fais confianceÉ

Ñ Celles-là s'adressent à nous par delà la mort. Rien de plus providentiel que la mort pour éteindre les conflits. Moi je suis mort ; elles sont tracées dans la matière de cadavres : la guerre entre nous est finie. Un piège n'est pas exclu bien entendu.

Ñ Et moi là-dedans ?

Ñ Hans crois-moi, ou au moins reste sur tes gardes.

Ñ Mais je te croisÉ

Ñ Oui mais seulement à cause de ta bonne nature qui te pousse à respecter tous les points de vue. Parce que tu joues : un luxe de privilégié ; ce n'est pas suffisantÉ tu risques des surprisesÉ

Ñ Si c'est ça la mort, je ne m'inquiète plus. Tu n'as jamais été aussi entreprenant que depuis la tienne. De ton vivant tu étais plus reposant.

Ñ Ris tant que tu veux mais ne reste pas dans mes jambes, aide-moi plutTM à fermer ce sac, passe-moi le scotch.

Ñ Tu crois qu'ils ne traversent pas le plastique ?

grille. Ces signes primitifs, tors, mal dégrossis, presque illisibles, présentent l'avantage d'être amorphes et parcourables sans danger. Murdock a pu rédiger les prémices de sa théorie grâce à ces lettrages neutralisés qui n'avaient pas la capacité de réécrire les textes dans son dos. On peut contempler le « gisement » (la grille) page 474, ainsi qu'un exemple d'un texte dans une fonht page 476.

Ń Je suppose Đj'espère Đque s'il est assez fort ils ne traversent pas le plastique. Ils pourraient le percer peut-être avec leurs angles mais celui-là me semble un peu trop épais pour eux dont la présence matérielle est équivoque, indéterminée flottanteÉ difficile à cerner. Ils tiennent le physique, le matériel, mais ils n'en sont pas. Ils échappent en partie à ses lois, ce qui ne leur donne pas que des avantages. L'histoire de ma mortÉ Ils ne m'ont tué qu'en partie, ne crois-tu pas qu'ils auraient préféré que cela soit une fois pour toutes ? Ils font croire à leurs désirs comme à des réalités. Persuader le plastique qu'il est troué pour s'en échapper, je ne vois pas ça dans leurs moyens. Je ne peux rien affirmer, j'en apprends chaque jour qui m'oblige à toujours remettre en question ce que je tenais pour établi. On dirait qu'eux et nous ne sommes qu'un : ils émanent de nous, comme le souffle, la chaleur, les vibrations, la pensée. Eux se prétendent à l'origine de tout. Si c'est vrai on est mal parti. Mais je ne le crois pas, il y a trop de faiblesses dans leurs raisons. Par certains aspects, les faiblesses justement, le plus souvent nous nous ressemblons exactement.

Ń OK. Pour les fonhts ça ne me gêne pas, on finit par s'y faire. Je les lis très bien maintenant.

Des éclats de soleil jouent encore sur les sommets des plus hauts immeubles. Le fond des rues est déjà obscur. É chaque brassée de papier que Hans jette au feu la pièce s'éclaire soudain d'une lueur active et vrombissante. Les reflets rouges donnent à leurs visages sérieux des expressions débridées, rapides, qu'ils sont loin d'arborer. Sous le feu la cendre s'accumule.

Ñ Excellent, tu es sur le bon chemin. Tout à l'heure je rédigerai mon testament. En fonhtÉ et en ta faveur.

Ñ Je ne veux pas il n'est pas question que je profite de É

Ñ Il ne s'agit pas de profiter. Ce sont des dispositions guerrières. Si je veux pouvoir rester ici, et que faire d'autre, o• aller ? Il faut que tu sois mon héritier. Je vais faire une enveloppe scellée « à remettre en cas de mort soudaine à ma'tre xxxÉ » et tu iras la déposer. Je lui en ferai parvenir un ou deux exemplaires par d'autres voies pour couper court aux contestations. Puis il faudra vendre le pied-à-terre d'Iris au Texas pour assurer un revenu. Tout cela est délicat, je ne dois rien oublier. Et faire vite.

Ñ Il y a des choses écrites sur tout. S'il faut éliminer tous les signes, il ne va plus rien rester dans l'appartement. C'est comme si on voulait en retirer toute la poussière ou tous les objets, il en reste toujours quelque part, ça revient aussit™, c'est mêlé dedans. Quand il faut décider o• est la limite d'une chose on n'est pas près d'en sortir.

Ñ Non : en effet c'est mêlé dedans. Tu peux encore laisser tomber, je prévois que ça ne sera pas forcément dr™e.

Ñ Bien sžr. En même temps, il y aura peut-être encore des appartements à débarrasser, des objets à faire dispara'treÉ Je ne voudrais pas passer à c™é. Pour une fois que les événements vont dans mon sensÉ Je ne suis jamais allé au TexÉ O• en est le feu, tu es sžr qu'il ne faut pas y jeter la chaise, là ?

L'un des ordinateurs que Sekens avait conservé au sous-sol

n'était plus relié au réseau, et les fonhts exclusivement équipaient son disque dur. De fortes présomptions laissaient penser que les bâtonnets étaient impuissants à dépasser certaines limites dans l'investissement des systèmes informatiques bouclés. Avec un peu de chance, l'impulsion électrique n'encourageait pas leur forme de vie. Tant qu'il n'avait pas cependant déterminé la nature des liens et des modes de contrTMle qui étaient les leurs dans le domaine informatique, il préférait s'en tenir à une excessive prudence. Posé à cTMé du premier tournait presque en permanence son vieux mac, bel et bien connecté celui-là, sur lequel il poursuivait ses activités ordinaires, et qu'il comptait utiliser le cas échéant pour quelques vérifications nécessaires.

Au rez-de-chaussée, Hans et lui avaient détruit tout ce qui avait servi à ses expériences : bocaux, plaquettes de verre, feuilles o• étaient soigneusement alignées les lettres par séries et, en dehors des écrans, il ne restait plus la moindre trace typographique. Les marques gravées dans le plastique des installations avaient été brûlées à l'acide, jusqu'aux interrupteurs, démontés pour effacer le plus petit signe de leur paroi interne. Ils avaient même dévissé les étagères pour s'assurer que rien ne s'était glissé entre l'épaisseur des planches et le mur. Se souvenant de la façon dont l de PIZZA avait quitté son appartement, Sekens avait colmaté hermétiquement toutes les ouvertures. Bien malin celui, même extra plat, qui parviendrait à s'insinuer dans les interstices.

Hans s'en alla, Murdock redescendit et se mit à la rédaction du testament.

Chapitre XXVII

Hans, l'humeur joueuse, gambade sur le trottoir, on ne peut pas dire que cela l'inquiète beaucoup de savoir qu'il est lui aussi connu des services bâtonnets. Au contraire : le voici impliqué dans cette sorte d'événements dont il n'aurait même pas rêvé l'existence. Le voici en danger, donc vivant, et comme les choses se présentent il semblerait que l'on va encore trouver à se distraire.

Peut-être pourra-t-il dans cette histoire creuser un trou béant, un trou noir, quelque chose d'efficace enfin. Enfin ne rêvons pas trop. Un morceau même petit de l'histoire lui suffira.

En attendant c'est lui qui fait l'intermédiaire, Sekens étant hors d'atteinte. Très bien, très bien.

Au sous-sol il y eut bien évidemment des tentatives que firent Point./Barre et ses acolytes pour entraver la rédaction

du testament. Et ce moment tellement amusant, enfin si l'on peut dire, où la feuille se réécrivait au fur et à mesure que Sekens tentait de rédiger quelque chose lui permettant d'assurer son existence d'inexistant, son indépendance et sa mobilité. Cependant il se rendit vite à l'évidence : il n'était pas nécessaire qu'il s'en inquiétât. Tout avait été prévu et se trouvait noir sur blanc sur ce feuillet qu'il tentait de couvrir de ses signes.

Que seulement il approuvât et le jeu allait se calmer. Assassiner n'était pas de leur partie et sa « mort » n'était pas du tout pour leur complaire ni pour simplifier les choses. Il fallait réparer, trouver un accord.

Espace (choisi pour représenter l'ensemble de la réelle autorité régnante) « Le grand Ordonnateur », le sage qui occupe le plus de place sur le clavier et dans les textes, qui apporte l'ordre et la clarté sans que l'univers ne serait que ténèbres et confusion. Espace et son gouvernement, « les signes invisibles », optent pour la transparence. Ils sont sérieux et organisés, partisans de la paix et du calme.

Le message bien entendu ne s'étendait pas sur les raisons de la décisive empoignade au sein de la société bâtonnière : la goutte qui fit déborder le vase, le testament. En peine s'était-il mis à sa rédaction que Point./Barre dépêcha ses cohortes qui se heurtèrent à un mur, une vraie inclusion sous plastique, l'embaumement définitif, les fonts. Pour comble, ils trouvèrent là les forces de l'ordre régnant, le nouvel ordre, qui avaient résolu que l'on avait assez joué. Ils préféraient la paix et le calme, ils étaient les tenants de l'équilibre, la fameuse mesure. Il leur plaisait de prospérer tranquillement dans la sérénité des 0 et des 1. La sanction fut violente : Point./Barre

fut condamné solennellement à la non-apparition au clavier. Aucune chance à présent que la roue du hasard profitant d'une étourderie le fût apparaître. On l'avait coupé en deux ; deux frappes maintenant il fallait pour qu'il puisse se vautrer de nouveau dans le confort, la reconnaissance des écrans, ou mieux, luxe suprême, du papier. Le voici en exil exactement comme le dictateur bariolé mégalomane d'une république bananière.

C'est Espace qui occupe à présent la fonction convoitée l'apparence, l'image du pouvoir. Le sage espace, « Le Grand Ordonnateur » celui qui apporte la clarté, sans qui tout ne serait que ténèbres et confusion, Espace au nom tellement calme et sérieux, tellement zen, les bonnes vibrations, l'image positive. L'ouverture vers l'Harmonie.

Espace, à cause de sa place importante sur le clavier, put paraître un temps aux insatisfaits. Était-ils nombreux ? Du gouvernement Point/Barre être la véritable puissance occulte soutenue par les caractères invisibles.

Mais en vérité l'ère de l'informatique opta pour une autre forme de pouvoir, plus profonde et plus définitive. Une sorte d'avènement d'une démocratie à l'invisible tyran. Pour résumer, une énorme part des bâtonnets n'avait plus pour tâche que d'échafauder des zéros et des uns. Tout simple chacun sachant ce qu'il avait à faire ; une espèce de ballet prodigieux, une réussite imparable. L'inconcevable merveille. La réalisation de tous les idéaux confondus. L'univers tout entier contenu dans deux signes, à la fois soldats et chef suprême (y a-t-il d'ailleurs un chef suprême. ○● serait son utilité, sa possibilité, puisqu'il est interchangeable avec n'importe lequel des autres ?). Eau, feu, savoir, tout le reste et même la chair, 010100110100011101 et voilà.

Il s'ensuit qu'à partir de là l'idée même de la domination, l'aspiration au pouvoir personnel, perdent tout sens. Ces choses n'ont pas lieu dans le même univers, elles ne peuvent se rencontrer.

Les 0 et les 1 sont paisibles, ils ne sont pas une entité, ils sont la totalité. Les rêves réalisés, la fatalité accomplie.

La prise de pouvoir Point./Barre en fait, dans tout cela n'en avait plus pour longtemps. Elle rassemblait les caractères trop naïfs, les travailleurs de la base à qui l'on raconte qu'ils sont exploités. Classique. L'appétit de pouvoir et le penchant à l'ostentation de ./ avaient toujours été latents. Il se pourrait même que l'on en vienne à le faire disparaître des claviers ; on espère néanmoins trouver une solution plus accommodante, moins radicale.

La chair et l'os continuent de se reproduire, de s'agiter. Qu'ils accomplissent donc leur partie.

Partout existe le regret de toute cette histoire et tout se désole des conséquences pour Sekens. Les bâtonnets, conscients du saccage de son existence, le prient de bien vouloir accepter leurs excuses malgré le ridicule des proportions. Ainsi s'ensuivirent les propositions réparatrices.

On ne faisait pas encore tout à fait confiance à Sekens. Il pouvait certes sortir des limbes de l'inexistant ; il allait y perdre cependant son identité. Mais il faut dire qu'elle était déjà perdue et que les conditions étaient alléchantes du côté du compte en banque illimité. Et puis, Sekens ne trouvait pas si triste devenir Stella. Ou un autre garçon peut-être. Et pourquoi pas les deux selon son humeur ? Une ou deux autres vies. Stella son héritière, why not ?

Chapitre XXVIII

Finalement, être mort n'avait sûrement rien d'invivable pour Sekens. Au contraire : depuis son accord avec le clan 0.1 il était libre d'aller et venir, nanti de l'identité qu'ils lui avaient forgée et qui défiait l'examen humain le plus pointilleux. Il pouvait voyager à son gré. L'identité qui figurait sur ces papiers se trouvait avoir accès aux confortables émoluments promis, lesquels provenaient d'on ne sait quelle caisse noire, un « courant dérivé » créé de toutes pièces en bâtonnets chiffrés.

Les « Orientalistes » les « Traditionnalistes » la « Ligue pour la Paix Bâtonnière » et « Le Segment Chevalier » avaient installé ce qu'ils nommèrent un noeud de dérivation (Seul l'Ordre du « Tiret Vertical », ennemi des fausses factures, des bénéfices illicites, de la corruption, et réprouvant ce type de manipulation, avait officiellement refusé son accord et adopté une atti-

tude neutre). L'opération était courante elle fut aisée. Quel code reste longtemps secret pour un bâtonnet décidé ?

Sekens, qui se prénomma Paul (il avait décidé d'hériter en garçon) en la circonstance, cessa de se poser des questions. Dès jamais cela l'avait intéressé. Sur l'origine mystérieuse de certaines fortunes spontanées qu'il avait vues éclore de-ci de-là par le monde.

Mais sa nouvelle identité n'était pas pleinement satisfaisante. En user le plaçait dans le camp de ceux qui refusaient Point./Barre. Or la guerre entre les deux factions bâtonnières n'était pas la sienne et il ne devait sans doute qu'à un hasardeux concours de circonstances d'être apparu sur le champ de bataille. Quelle mauvaise inspiration il avait eue ! Sa vie entière venait d'être engouffrée ; c'est tout de même son existence qu'il venait de perdre. Il ne savait même pas ce qu'il obtiendrait d'une « victoire ». D'abord curiosité, puis orgueil, entêtement, voilà ce qui l'avait mené insidieusement à cette lamentable fin. Heureusement, tout bien réfléchi, les bâtonnets quelle que soit leur appartenance n'avaient certainement pas intérêt à faire connaître aux hommes leur véritable nature. Et lui, Sekens ou Paul, ou qui sais-je ? Ne s'était pas montré plus avisé que Point./Barre qui, voulant en sa mégalomanie voir les humains conscients de sa puissance, de sa grandeur, par la même occasion de leur propre insignifiance, avait fait une erreur de stratégie. Laquelle aurait pu, en provoquant une scission irréparable et pour finir de part et d'autre mortelle, rendre le reste de l'histoire absolument impossible.

L'univers tout entier aurait pu s'engloutir dans la faille que cet orgueil misérable avait ouverte sur le néant. Prétendre instaurer sa vérité comme un absolu, vouloir briller comme un astre dans l'éternité, au vu et au su de tout le monde. É

quelle naïveté insupportable. Toujours à croire à la vertu du fouet. Sa disparition des claviers et de l'alphabet, voilà ce que Point./Barre aura gagné. Personne bien sûr ne le suivra. On en reviendra au vieux statu quo : Les humains dans la chair et la vie ; les bâtonnets dans la description, la mise en forme du monde, et faisant l'histoire. Ceux dont les doigts frappent les touches se croiront à l'origine de tout. Le cerveau humain, grand animal libre, se dira Dsincère D le créateur. Il croira au sérieux de ses aspirations. Ainsi le vieil équilibre qui a fait ses preuves.

Sekens s'en foutait au final comme de l'an quarante. Il ne se voyait pas acteur dans la mise en scène d'un suicide romantique. Franchement pas. Il allait continuer à jouir de son corps de temps à autre, aussi souvent que possible.

Il s'offrit le luxe avant de disparaître de faire de conséquentes donations. Rien ne lui fut refusé : la Ligue pour la Paix Bâtonnière transmettait, des bâtonnets changeaient de place, changeaient de forme, rencontraient de nouveaux amis. Espace, qui s'amusait bien en profita pour faire pencher la balance dans son camp. Des sommes plus qu'exorbitantes furent transférées sur des comptes, ou même quasiment créées, et des propriétés changèrent de main. Quand tout fut prêt, Sekens se dépouilla de Sekens, plongea dans la rivière et Paul Ransom (du nom de sa grand-mère) aborda l'autre rive. Nu, mais pas pour longtemps. Les bâtonnets de tout bord qui bien sûr n'en perdaient rien, et que l'agressivité commençait à fatiguer, fermèrent les yeux. Tout se passa on ne peut mieux. Dans l'harmonie.

Chapitre XXIX

Stella est assise à sa table de maquillage dans la loge improvisée entre deux paravents écartés suffisamment pour ne pas gêner la vue vers le plateau de tournage où les équipes s'activent parlant bas. Par-dessus les instables remparts, la lumière bleuie qui baigne tout l'endroit met ses reflets de pluie dans les cheveux et les vinyles.

Les minces doigts jouent, plus blancs encore, avec l'os fragile d'une tête d'oiseau qu'elle a ramassée tout à l'heure dans le sable ; minuscule, et un long bec acéré. En équilibre sur deux pieds de sa chaise la jeune femme a les jambes allongées sur le plateau, parodie d'un détective de comédie. C'est justement son rôle : un détective. L'épaisseur du cliché ne la perturbe pas, au contraire elle est sereine détendue. C'est à cela que servent les clichés : ils apportent la paix. Elle n'y trouve rien à redire.

Les studios sont au bord de la mer. Elle vient juste de faire, pour tester l'imper trop neuf et pour que le tissu soit moins cassant ensuite sous les lumières, une promenade sur la plage d'o• vient l'os léger, dans la bruine automnale et l'air doux. Elle a bu un café à une terrasse dégoulinante. Sous le store, à l'abri, elle regardait une goutte rythmique éclater sur la table voisine. Elle essayait le piquant du bec sur l'index. Le vent se levait, l'air gris venait jusqu'au sol, on s'y perdait. Elle entendait presque sans le voir l'océan perdu aussi dans le brouillard. Puis Melba est venu la chercher, gâchant le calme.

Lui, par contre, tout excité. Depuis la mort violente et prématurée comme celle des autres, du dernier des Perplex, il est en quête pour reformer le groupe. Il y arriverait plus vite s'il avait moins d'exigences. Mais tant pis, il veut que cela soit parfait. Jeunes, méchants, intelligents ; il n'en démordra pas. Pour le moment il s'attachait aux pas de Stella qu'il ne pensait jamais revoir. C'est un peu sur son insistance qu'elle est réapparue. Cela le ravit qu'elle existe de nouveau. Le monde ainsi paraît à Melba Cette brute que d'ordinaire rien n'émeut Dmoins étranger. Stella s'est tournée vers le large o• il n'y avait rien à voir, elle respira ; l'air humide dans les poumons. L'ennui de la paix.

Elle appelle Melba « Peach », il trouve ça tellement con que c'en est un plaisir. Dans la lumière bleue, toute sanglée, sa partenaire arpente le plateau en prend les mesures, se l'approprie. Brune plastique articulée comme un robot, simplement : la cliente du détective, aux hanches qui roulent à chaque pas un large bleu sur la pommette. Bruise. Maquillage fleur pourrie en accord avec l'odeur qui monte maintenant de l'imper trempé. La gamine cligne de l'oeil vers

Stella. Les déplacements d'air poussent à droite à gauche la senteur légère de désinfectant et de parfum montant de la trousse de l'assistant qui fourbit les instruments. Elle se concentre dans les recoins, elle est l'odeur de ce tournage.

Lépidès se rapproche de la table. Il écarte quelques flacons, s'assoit sur le plateau en face de Stella.

Ñ Ton maquillage luit.

Ñ Parfait.

Ñ J'appelle le maquilleur.

Ñ Non non.

Ñ Ton rouge bave.

Ñ Ne t'en fais pas

Ñ Je te préfère naturel.

Ñ Je le sais.

Ñ Mais pas moi. Rit Melba

Lépidès hausse les épaules qu'il a menues. Il part chercher du café.

Ñ Il est petit et frêle mais il est trop doux pour faire un Perplex.

Ñ Trop doux.

Il fait très chaud sur le plateau. Tous ces corps nus. Des tra'hées de buée sur le miroir. Stella se défait des vêtements humides, garde sa chemise fermée haut et se rassoit. Restent en tas sur le sol le costume sombre et le trench, les chaussures de garçon en daim foncé. Elle porte à l'aisselle un étui lourd de l'objet à la précision magnifique. Elle décide de le conserver à la fin. Cela peut servir un jour. Elle le tire du fourreau et le pose sur la table. Il attire aussitTM les regards et le rêve se prolonge.

Ñ Je bois trop de café. Dit Melba.

Lépidès a mis de la crème dans le sien. Lépidès est jeune c'est le coach de Stella. Il se sent inutile en ces lieux. La tournure des événements ne lui pla't pas. Mais un instant pousse l'autre il n'est pas violent. Fluet brun les cheveux plantés bas, la bouche ourlée. Pas trop joli.

Là-bas, nue, bardée de cuir, Rolande enfile d'épaisses bottes de moto. (La « cliente » arrive en moto.) D'ailleurs est-ce vraiment une cliente ? Son agent fume une cigarette assise à proximité, une grande femme maigre au visage fardé les cheveux au carré et une épaisse frange noire. Une perruque peut-être. Elle couve Rolande qui, majeure dans quinze jours en est à son premier tournage. Le film sera drTMe sžrement. S'il ne l'est pas ça n'a aucune importance. Stella est bookée pour les deux ans qui viennent. Et si elle le veut elle a les moyens de rompre tous les contrats.

Des fils arrimés courent partout au sol. L'ingénieur du son est un fou maniaque qui fait régner la terreur avec l'appui du réa-

lisateur il réclame le silence presque continuellement. Il parle bas et exige d'être entendu. Le ton monte à peine parfois s'il quitte le plateau. Quelques exclamations quelques rires pas même du chahut d'écoliers.

Stella vient d'acheter un appartement en Floride. Dans une résidence de luxe dont le projet initial capota à cause des moustiques. Les vieillards fortunés qui avaient d'abord acheté les appartements les revendent à présent à perte à des générations plus remuantes qui n'en auraient pas eu autrement les moyens et que séduit la proximité de la mangrove et les crocodiles. On entend le soir des cris d'oiseaux parfaitement sinistres. Parfois des plaintes désespérées. L'odeur propre à ce marécage est celle fraîche des eaux stagnantes de la végétation pourrie et grouillante de vie.

Une famille, installée là depuis deux siècles pour le moins, loue ses bateaux et organise d'impressionnantes promenades, qui sont aux nouveaux propriétaires le cadeau de bienvenue de la société de gérance. Stella la fit le lendemain de son arrivée et fut frappée : Une lente avancée dans un sombre labyrinthe exubérant et sans couleur. De même qu'au Moyen Âge étaient sans couleur la terre, la cendre, les troncs, l'eau glauque et tout ce qui était gris ou marron. Dans l'air se mélange à l'eau, au bois contorsionné et lisse comme le corps des serpents, à la boue. La paisse surface où glisse l'embarcation. L'animal et le végétal y sont indiscernables, le bruit y est l'accent du silence et le mouvement s'étire vers l'immobilité la plus effrayante. Tout se passe dans l'angle perdu du regard, le jour parvient à peine au travers de l'entrelacs puissant des branches et des lianes. Toute manifestation perçue est la fin d'une action rapide qui

vient de vous échapper Dédjà tout s'est refermé sans cicatrice sur un léger bruit d'eau*.

Parfois le bateau semble sur la terre mais on éprouve une légère angoisse à fixer ce sol mouvant et tout ce que l'on pourrait alors jeter par-dessus bord serait englouti. Les reflets d'incertaines luisances effacent toute forme les ondes épaissies s'élargissent et mollissent silencieusement.

È un moment le garçon qui manoeuvrait arrêta le moteur et conduisit l'embarcation à l'aide d'une perche vers une large poche d'eau noire et luisante. Ses cheveux roux étaient très courts il portait un treillis militaire flambant neuf et à un moment retira ses lunettes de soleil RayBan dévoilant ses yeux pâles au regard plat et incertain. Un serpent longea le plat bord avançant des fouets de sa queue presque aussi vite qu'eux dans l'élan la tête tendue hors de l'eau les yeux ronds sans regard comme un miroir. Deux oiseaux sur une branche basse se disputaient en criant le cadavre d'un petit batracien jaune vif dont les congénères agglutinés par places dans les plantes aquatiques étaient avec les cheveux du pilote la seule intrusion de la franche couleur. Ils passèrent à moins d'un mètre d'un crocodile qui semblait somnoler dans une flaque boueuse et ne prit pas la peine de se déranger ; à deux reprises ce qui semblait partie d'une branche ou d'une liane se détacha soudain à leur approche et disparut dans un frémissement. Le bruit du moteur relancé fut une intrusion brutale et incongrue.

*Violante Claire confia à Douglass de Verr (Life Can Be Fun) qu'elle n'avait pas visité de tels parages avant de les décrire. La puissance du langage est telle, selon elle, que ce sont exactement les images mentales qu'elle avait décrites qui lui revinrent en mémoire lorsqu'effectivement, quelques années plus tard, elle traversa une véritable mangrove en Indonésie, à Gili Meno.

Lorsqu'elle vit au détour d'une courbe apparaître l'apponnement qu'ils avaient tout à l'heure quitté elle ne sut, se reprenant à respirer librement, ce qui en elle l'emportait du soulagement ou du regret. Apercevant dans une échancre le livide coucher du soleil elle comprit qu'elle avait perdu comme un dormeur la notion du temps. Ils arrivèrent à la large étendue qui reflétait la lumière du ciel. Sur la berge jouant avec le chien qui ne le quittait pas attendait le gardien du domaine avec sa camionnette. Une adolescente blonde un peu grosse en blouse d'un écossais rose balançait ses jambes dans l'eau, les regardant par en dessous, qui débarquaient.

Personne n'est au courant pour cet appartement.

Dans le miroir de la loge se serre près du sien chargé de maquillage, le visage de Melba. Elle ne lui parlera pas de la Floride. Elle sourit à Melba, sa bouche est large et ses arcades sont creusées au crayon violet, la peau pâle et rasée de près. Melba s'ennuie, il regrette les moments trépidants, les tournées les avions les taxis les hôtels. Mais Perplex n'existe plus. Il ne désespère pas d'en réussir la reformation*. Que ce calme convienne à Stella l'exaspère. Elle fuit toutes les occasions, aspire à se retrouver seule. Il sent de plus que Lépidès petit taureau exclusif et casanier, cherche l'affrontement. Il trouve tout ça un peu lourd quand même.

Stella n'écrit pas n'esquisse pas le moindre croquis : elle ne

* Elle aura lieu, le temps de produire deux nouveaux albums. Depuis le groupe n'en a plus sorti et se contente de faire les bandes-son toujours tonitruantes de presque tous les films pornographiques où Joybringer tient la vedette. (se reporter, parus section (L) chez Lassitude, aux deux DVDs de la pornstar)

touche pas un crayon. Elle frappe sur son clavier et se réjouit de l'anonymat informatique. Elle jongle elle aussi avec les pseudos, évite certaines formules, certains mots. Elle est parfaitement tranquille. Elle se moque du jeune garçon qui veut, en s'emparant d'elle, posséder quelque chose de défini, de limité, alors qu'elle brouille ses identités. O● s'arrête sa définition ? Qui lui donnera sa limite ? Seules ses forces mourantes l'établiront. Mais ça elle n'a pas l'intention de le faire savoir. Certainement pas à cet adolescent trop affectueux qui pense que ce que ses yeux conçoivent est la réalité. Il ne peut admettre que c'est sa volonté qui donne la forme qu'il perçoit, au monde qui n'épouse pas forcément l'image que lui s'en fait.

Trop de choses entre Melba et Stella se sont produites avant son arrivée ; il les voit parfois qui se comprennent en un clin d'oeil alors qu'il ne sait même pas de quoi il est question. Cela le rend suspicieux par moments. Il se croit la cible de leurs rires et leurs airs entendus. Lui veut posséder Stella ou plutTM ce qu'il estime la vraie nature de Stella : sa version masculine.

Mais ça marche fort pour Stella fille. Elle est, paraît-il, bookée pour au moins deux ans. Un cauchemar ! Quel coach pourrait endurer cela ? La version mâle de Stella est le vrai objet de son coaching. De quelle utilité est Lépidès pour une fille ? Elle n'a pas besoin d'être mise en forme. Pourtant il le sait, il le veut, c'est le garçon qui triomphera à la fin. Stella n'est qu'une passade. Mais quelle impatience est la sienne ! Il bouillonne.

Stella s'est attachée à lui cependant, et il la suit sur les tournages.

Voilà qu'il va chercher les cafés, supervise le maquillage, les raccords costumes et la plupart du temps attend que cela passe. Il n'est plus sur son terrain et de plus se trouve humilié. Il dit que cela est ridicule un homme déguisé en lesbienne. Son esprit est rigide c'est un moraliste, il ne comprend rien et surtout n'en a pas envie. On s'amuse parfois de lui, mais gentiment et pas plus que d'un autre.

Pas un jour sans qu'il n'annonce son départ. Une fois même il est parti. Il a fallu faire suivre son taxi, le retrouver Escène sur le quai d'une gare à six heures du matin. Il ne se rend même pas compte que l'on se met en frais pour lui. Il croit que tout est léger aux autres et que lui seul a un fardeau. Que le monde n'obéit-il à ses raisonnements ! Tout alors serait si simple. Tellement simple sans doute que rien ne serait possible. Rien n'aurait forme, il n'y aurait rien, pas de Stella, pas de Melba, et pas non plus de Lépidès. Cela bien sûr ne lui traverse pas l'esprit.

Chapitre XXX

Stella dans un avion qui retourne en Floride dort ou rêve éveillée, la tête renversée, un occulteur de lumière sur les yeux. Ses jambes sont étendues devant recouvertes d'un plaid de laine grise marqué du sigle rouge sombre de la compagnie. Sa conscience entre en léthargie ses pensées s'enfoncent dans le doux coton de l'angoisse ordinaire. L'obscurité pour elle est profonde.

L'avion est un merveilleux cocon tout vibrant et tranquille. Dévoreur d'espace obstiné effaceur du temps.

Ce qui suit sont les pensées flottantes de Stella qui laisse le temps passer dans l'avion. Elle cale sa nuque sur l'appui-tête et ses paupières lourdes brouillent le neigeux moutonnement sur quoi glisse le fuselage.

Ce garçonnet Belle Dqui avait la tête bien près du bonnet et des principes qui, chevalier avait décidé de ne jamais se livrer au moindre compromis. Ah ah le voici fille, le voici tout Dle voici rien. Trahi absolument et par lui-même ; comble : avec désinvolture Dlui qui déjà s'était déjà trahi seulement pour na'tre et dès lors à chaque moment seulement pour continuer à exister.

La mort

Toutes les nuits la mort en visite se fait aimable sans perdre son caractère effrayant. On a presque envie d'essayer. On se réveille on reste une petite heure à la regarder déployer ses insidieuses grâces, la sentir envahir l'espace de sa fascinante grimace. Elle se tourne comme un animal en sommeil elle se glisse jusqu'au fond des os. Elle vient de sortir de votre tête elle prend forme et consistance l'air se concentre à un endroit : elle apparaît. Comme si elle existait, exactement visible.

Ne se décidant pas encore entre la caresse et la terreur car l'une ou l'autre peut être un jeu équivalent elle fait semblant de dévoiler des gouffres secrets, l'instant affreux o• elle se saisira de vous Dc'est vous d'ailleurs qui le croyez affreux Dest passé sous silence elle se frotte amoureusement.

L'on ne sait pas s'il faut bouger ou se blottir, faire le jour, la crue lumière dévoilant les objets trop connus et briser le moment, ou rester dans la nuit. Malgré l'inquiétude on choisit la nuit, le monde autre sans logique ni continuité, celui qu'on oublie aussit™ qu'il cesse et qui se relie par en dessous. On le choisit par paresse et aussi par plaisir.

Dans l'avion la mort est peut-être imminente ; cela rassure. Elle est plus familière on se sent proche d'elle on est déjà au ciel. D'o• l'on vient est déjà loin et l'on est tout entier vers le

prochain aéroport. On ne fait rien qu'attendre et le temps est soudain utile. D'un lent pas-de-géant on enjambe les immensités et l'on se détache de tout ce qui n'est pas soi. Tout est si loin si bas si simplifié. L'on est sage. N'importe qui est un sage dans les avions. Chacun gère son temps sans idioties, pratique l'intelligente économie de son énergie. Et même le plus minable y est un riche.

Trahir

Le premier geste de la survie ou bien il faut renoncer à l'existence. Inutile donc de préciser que tout est fondé sur la trahison. Être commencer par celle où la vie s'enracine, la première celle qui justifie toutes celles qui vont suivre. Ce choix a été accompli irréversiblement une fois pour toutes les fois, pour un et pour tous sans distinction puisque tout existe. Si un dit « je ne trahirai pas » permettez-vous de lui rire au nez ou bien de passer votre chemin. Cela ne peut être que soit opportuniste soit imbécile pas d'alternative. Une telle affirmation sert presque à tous coups une stratégie elle ne se produit que dans le discours c'est un piège. De plus elle est dérisoire inutile non fondée inefficace pour les buts qu'elle prétend servir. Elle est perte de temps hypocrisie elle obéit au désir de déstabiliser afin de s'emparer de quelque chose qui serait autrement inaccessible.

Pour un vivant lucide (ce qui n'est pas fréquent) la trahison est, comme tout, à l'opposé de sa réputation : au vrai grandeur merveille et nécessaire. Utile pour qui accepte de vivre en la considérant et qu'elle maintient souple vivant agile rapide et capable de se mouvoir librement sans support paralysant parmi les êtres et les âmes. En l'acceptant on accepte l'autre. Chaque pas chaque mouvement trahit quelque chose, et l'immobilité encore davantage.

Mais il faut en effet la condamner au nom du bon fonctionnement de la précieuse machine à quoi nous tenons plus que tout et dont la disparition depuis si longtemps que nous sommes rompus à son ordre ne se peut plus envisager. Comment serait la vie s'il fallait toujours la souplesse l'éveil qui supposeraient que l'on en tienne compte comme d'une chose naturelle ; difficile voilà ce qu'on en pense communément trop difficile : Nous allons condamner donc, et durement. L'on ne veut pas risquer ce qui est acquis. Il faut pouvoir s'asseoir sur sa pelote et y rester. Allez, ouvrons le sac o• tout ce qui est interdit parvient encore à vivre on se demande comment et jetons-la dedans avec le reste. Pas d'ouverture pas de courants d'air pas d'espace o• l'esprit se mouvrait trop rapide. Cela serait si dur de suivre. Nous risquerions notre confort ; qu'advierait-il de nous s'il fallait toujours suivre. Bloquons. Exigeons de la cohérence Dans le sens que nous donnons à ce mot.

« Nihil »

Personne Stella le sait n'est moins « nihiliste » que ceux que l'on nomme ainsi. Ceux-là sont tout le contraire ce qu'ils veulent est une vie pleine et heureuse valeureuse. Qui prétend qu'ils veulent mourir semer la discorde et détruire ? Mais ils ne peuvent sans souffrir endurer l'idée de la trahison pour la survie. Ils donnent à la vie un prix élevé et une vie qui se dévalue se compromet leur semble dénuée de motif. S'ils n'ont pas tout ils ne veulent rien. Pourtant ils doivent composer Dtrahir. Et tant qu'ils respirent ils composent. La contradiction leur ravit la sérénité. Ironie et cynisme dans leur discours cachent le désarroi.

Liberté

Mot usé et ravagé qui, épuisé, n'a pas fini de servir. Demande pour qui veut l'envisager avec un minimum de sérieux (sinon il faudrait s'encombrer des rusés et de leurs victimes perte de temps ennui) d'abord la vraie connaissance de l'endroit où l'on se trouve et de ce qui vous entoure. Ce qui implique la volonté de regarder et de voir, sans écran, et le pouvoir de le faire. Une vie pourrait y passer aisément.

Il vaut mieux que l'on se serve soi-même si l'on peut renoncer à être paresseux.

La formule « liberté d'être paresseux » est une aberration du langage du style : « blancheur du noir » Image fausse à bien la considérer : le noir sans doute peut-être blanc mais un paresseux ferait mieux de renoncer à se croire libre.

Très bas est un paresseux qui veut sauver les apparences. Il doit se frapper la poitrine sans discontinuer à la façon des gorilles ou se peindre le terrible masque des ailes de papillon. Vivre sous tension. C'est au-dessus de ses forces. Il doit au moins de se contenter de l'environnement adéquat mais attention : ne pas en sortir. Il doit finir par craquer. Alors à quoi renoncer ? Être paresseux ? Aux apparences ? Au reste ?

Être libre n'est pas tout faire, il faut de la rigueur et de la force. La liberté interdit toute action dictée par la réaction ce qui serait l'équivalent de l'obéissance à un ordre. La rébellion est un acte faux. Être capable de disparaître voilà qui laisse la tyrannie sans objet.

Peut-on en venir au nom de la liberté à trahir sa nature ses désirs ses aspirations ?

Que faire par exemple si vos convictions coïncident avec ce qui est imposé sous peine de sanctions ? Doit-on s'y soumet-

tre et faire le jeu de l'autorité. Doit-on les trahir puisqu'obéir est insupportable, et se trouver alors non seulement faux par rapport à soi-même ayant embrassé des points de vue auxquels on n'adhère pas mais en plus dans l'état d'un non valable d'action de réaction. Que faire en l'absence de tout choix.

La moralité (par exemple) transmet sa limite à l'immoralité. La liberté est donc absente de toutes les deux. L'une strict reflet de l'autre symétriques de part et d'autre de l'écran. L'amoralité ouvre de plus intéressantes perspectives (approximatives) et tend à un absolu.

Mais la morale maintenant n'a plus cours semble-t-il. Elle n'est plus dans le cœur. Elle existe sous la forme de règles elle vient de l'extérieur, interdit d'être fait peser la menace de la punition d'être geste inefficace celui qui empêche le déroulement de l'ordre. Tout ce qui n'est pas soumis à la règle est permis d'il n'y aura plus de débat de conscience. Qu'on accomplisse ce que l'on veut à ses risques et périls. Mais il reste peut-être encore des vides dans quoi rien n'interdit les mauvais mouvements. Il faudra que l'on soit pucé en naissant. Tout sera simple alors et pourquoi ne serait-ce pas bien. Animaux que l'on traite en humains d'une vieille conception obsolète d'en garderont le nom s'ils le veulent. Animaux. Et jamais n'ont voulu être autres. On le prétend le mot (humain) est là pour faire la différence. Mais que cache un mot exactement ? Sont-ils humains réellement ceux que l'on doit dresser (et non pas éduquer) pour en obtenir la bonne conduite ? Et si la morale est naturelle si elle va de soi, pourquoi la société se croit-elle dans l'obligation de défendre pied à pied et à chaque seconde ses points de vue ses valeurs ? Si ces choses sont tellement évidentes qu'ont-elles besoin pour exister en nous de la molle et très efficace pression de toutes les ruses, les menaces, le chantage exercés sur

chacun sans relâche ? Qu'ont-elles besoin d'être à chaque instant précisées recréées ?

Pourquoi inversement ces choses paraît-il tellement choquantes horribles non propres à l'humain existent-elles toujours et très vivaces malgré la violente répression ?

Le produit

Du moment que l'ignorer est maintenant devenu impossible la seule attitude à adopter sans perdre la face à l'égard de la marchandise est de la prendre en sa vérité et de s'en arranger sans la fuir. Accepter le jeu qui d'ailleurs est plaisant ; sommes-nous capables d'autres aspirations ? Car nous avons semble-t-il exactement ce qui est désiré malgré l'hypocrisie qui vise la bonne conscience. Ce qui rejoint le petit paragraphe précédent.

La violence

Afin de se justifier la violence doit être gratuite et frapper au hasard

L'angoisse

Un feu glacé et humide dévorant insidieux. Elle gagne son terrain sous la cendre. Comme le feu elle défait la matière elle s'insinue ainsi que l'eau elle dissocie et inhibe le mouvement. Elle dénoue les liens et impose ses images trace sa voie dans la chair et le sang elle tord les organes et par là atteint sa proie, l'âme son délice.

Elle est le reptile qui donne le gouffre de sa mort à contempler à l'animal cloué sur place. Ses anneaux broient la cage thoracique. Elle étouffe les mots et le souffle qui la diraient : elle ne veut pas être décrite à peine nommée car elle veut garder son empire et l'étendre. Elle se propage comme le feu

ne veut pas être connue mais prendre. Elle est définitivement avant la culture. Le langage n'est rien o• elle s'est installée. La bouche s'ouvre seule, l'intonation la jette dans l'oreille de l'autre, le trouble du regard la communique le tremblement d'une main et aussi la forme de l'air entre deux êtres.

L'angoisse se fout du système des bâtonnets (le voici le mot que Stella s'est interdit de prononcer et même de penser qui traverse soudain par surprise son esprit perdu dans la rêverie) : dans le souffle l'air et le vent dans le son et la couleur dans la forme elle a son réseau de distribution indépendant. Les mots ne sont qu'accessoires et presque inutiles. Cherchant à la cerner ils rendraient son existence officielle ce qui tendrait plutôt à la réduire puisque toute menacée perd beaucoup de sa charge ce qui dans ce cas apparaîtrait difficile) et ne la servirait pas. Cependant si les mots l'allègent provisoirement ils ne peuvent l'entamer. Tout juste servent-ils à préserver de petites zones de l'espace et du temps o• elle est moins sensible.

Aussi s'agglutinent les gens dans les villes, vivent-ils la nuit pour ne pas connaître le tomber du jour Déprivation de la lumière D'ailleurs sont-ils plastifiés siliconés métallisés vain défi à la déchéance aussi veulent-ils posséder les choses éternelles à leurs yeux pour laisser leur marque dans l'éternité. Mais toutes les tentatives à la fin ne sont qu'éclatantes démonstrations du triomphe angoissé. Le grotesque du pantin affublé l'atteste et là est la beauté fascinante o• l'on mène sans ridicule, fragile, en le sachant perdu l'inutile combat.

Balle dum-dum au ralenti, plante dont les racines font éclater la pierre éclats de miroir désassembleurs. Les forces quittent le corps l'esprit ne mène plus rien la pensée est confuse. Le

monde autour se travestit la réalité devient sombre. Il fait nuit. Nuit inquiétante dont rien de bon ne peut venir. La nuit sans rémission qui semble ne pouvoir s'ouvrir que sur une nuit plus noire encore. Il faut se lever pour ne plus rêver toucher une chose solide et familière sortir. Dehors le froid. *f*puiser le corps lui retirer son énergie avant que le monstre ne s'en repaisse. Brûler les champs à l'arrivée de l'envahisseur. Obliger les poumons d'épuisement à s'ouvrir à l'air. Obliger le corps à souhaiter le repos. Corps dans le monde étranger soudain méconnaissable y a-t-il eu de la lumière un jour ?

Le dehors n'est pas l'immensité infinie. Si grand pour nous, c'est un espace restreint et fragile la fine vapeur au centre de laquelle nous nous tenons. Dehors se mesure en quatre tours de pédale sur un vélo d'enfant quelques coups d'aile d'un avion. Dehors s'abîme. Les yeux ne portent même pas jusque-là o• nous serons dans cinq minutes. Le temps n'est pas l'éternité. Strictement aujourd'hui hier et demain. Rien au-delà.

Léger déchirement du voile et c'en est fait. Qu'il vienne donc ce souffle définitif ce minuscule embrasement.

Soudain se vider de soi, se coucher par terre et s'évaporer comme de l'éther répandu. La circonférence se rétrécit passe d'un demi-mètre carré à un point. Et plus rien. Ni la marque ni le souvenir.

Angoisse le mot informe et qui ne cerne rien. Le mot visqueux dans les humeurs et les sueurs du sommeil malsain dont on se réveille infecté et que la chimie assomme sans l'épuiser. Le serpent du réveil autour du corps las qui

se retourne avec peine, le dard planté astringent dans le centre. Les yeux s'ouvrent sur le plafond et tentent d'en tirer le rassurant message de l'ordinaire le message du jour, du social, aspiration à d'autres difficultés dont la volonté pourrait triompher. Pourvu que le sang accepte de se mettre en route et que la force roule à nouveau dans les membres. Pourvu que le lit cesse d'être moite et trop chaud que les objets s'écartent que se relâche leur étouffement et que l'air s'allège enfin. Que s'ouvre le carcan qui contraind, qu'une fois seulement il n'y ait pas d'effort à faire. Et que le cerveau la volonté viennent au-devant.

Une idée vraie de la vérité.

Du puits profond de sa propre misère remonte en chacun la vérité. Souillée des fantasmes et des envies inavouées, des expériences qui mal tournèrent, elle trace son aura chauvine, pose sur les yeux l'écran de sa main détourne à son profit les sens. Comme tout ce qui s'est poussé au jour elle est volonté de durer.

È la surface d'une eau noire épaissie des regrets éclatent ses bulles venues des profondeurs. Le gaz a macéré des siècles dans les désirs insatisfaits et les frayeurs. Il se répand au dehors résistant et veut y faire loi : le fond impose à la surface sa vision décomposée.

L'arbre des veines noircit, fleur de narcisse o● monte l'encre. La couleur vénéneuse des fleurs obstrue le ciel.

Vecteur de l'angoisse et des malheurs le gaz épais explose en particules dans la lumière qu'il affecte. Tout est changé dès à présent. Une nouvelle donne. Rien ne sera plus comme avant.

Stella frissonne elle retire son masque. L'élastique serrait son front elle sent la migraine se défaire. L'avion tremble. Beaucoup dorment ou sont à leurs affaires grignoteuses du temps. Le paysage est celui de la neige ; au-dessous il n'y a rien. Elle pourrait courir sur l'aile et partir à pied. Il doit y faire froid il faudrait s'équiper.

Erreur 127
par Sekens Murdock

Une notice, par Hélène Vichenoux

Erreur 127 est un projet de roman philosophique de jeunesse auquel Murdock travailla toute sa vie sans parvenir à l'achever jamais. Cette version n'est que le produit d'une patiente restitution, grâce à des tapuscrits laissés chez des éditeurs (que nous remercions pour leur aimable collaboration) et d'autres extraits parus dans la presse, essentiellement dans *TNT teknozine*.

Il semble que plus son projet avançait, plus l'impossibilité de l'achever devint patente. La forme d'*Erreur 127*, son propos même, sa matière est-on tenté d'avancer, participe d'une lutte acharnée pour exister en dehors des conditions mêmes de l'aboutissement.

Ce roman qui, au sens propre, n'est pas, qui nie de toutes ses forces le principe d'un ouvrage et sa construction, son point final (il s'agit pourtant du seul ouvrage quelque peu

conséquent de Murdock) est un moment crucial, vrai Phoenix de l'écriture romanesque et apothéose de son idéalisme profondément romantique. Le roman s'y abîme et y renaît à chaque instant. La seule dynamique de l'ouvrage est cette projection vers une extériorité idéale, inaccessible, en vérité peut-être la seule dynamique de toute écriture, qui est de ne pas convenir, de ne pas correspondre à une attente, un élan vers la liberté de ce qui ne veut pas servir, mais seulement servir à ne pas servir. C'est la vie qui s'exprime, victime de son absolutisme. Son sentiment d'être une erreur qui s'affirme crânement et veut se reprendre en alternance. C'est l'originalité de ce livre impossible, que se confronter sans cesse à sa propre auto-destruction, une erreur aussi. Ce roman des bévues, du fourvoiement, qui s'égare dans toutes les impasses avec une infatigable énergie (et qui s'était d'abord intitulé *Vrac*), ce n'est pas l'angoisse de la page blanche qui participe de sa véritable terreur, mais de tout ce qu'il faut effacer de la page trop pleine.

Cette reconstitution d'*Erreur 127*, patiemment et consciencieusement menée par Hector Regwinbuth, ne devra cependant jamais être pleinement considérée comme étant le roman qu'aurait été celui de Murdock.

Préface

Jamais possible de finir quoi que ce soit. Tant mieux.

J'écris des scénarios de films pour animaux. Pour chiens, surtout. C'est très difficile de retenir leur attention longtemps. Il y en a qui font des choses abstraites qui finissent par hypnotiser la bête et l'endormir. Je reste personnellement partisan des petites fictions avec des personnages, pas des histoires de plus de quinze secondes, l'une après l'autre. Le gibier qui s'envole ð en caméra portée par le chien ð un maître qui félicite et qui flatte, le plus souvent en caméra subjective. C'est difficile parce qu'il ne faut pas déclencher l'agressivité du chien ; il faut faire très court.

Les films pour chats me dépriment. La mouche derrière la vitre, la souris qui s'enfuit, l'oiseau qui s'envole de la cage... le sang qui perle sur les plumes. Les chats sont si cruels, il est abominable de penser que tant de gens meurent entourés de leur chat.

Grâce à des publics-tests de chats ou de chiens, l'image et le son sont complètement adaptés à leurs sens, ce qui rend les programmes inconsommables par les humains. Paraît-il. Il y en a qui s'inspirent de leurs propres animaux familiers, moi je n'ai pas d'animaux chez moi, j'invente.

D'ailleurs je n'aime pas les animaux. Je ne tolère personne sur mon territoire. Je me méfie de leur ruse infâme. Je ne vis avec aucun humain non plus, mais j'entretiens de bons rapports avec eux. Surtout avec les membres de l'Association pour la Fin de l'Homme. Pour la Fin dans le Monde, ou pour la Fin du Monde, comme on voudra.

Mais ce n'est pas vrai, en ce qui me concerne, en tout cas. Je suis loin d'être un extrémiste du mouvement ; la vie de la terre et des végétaux et des animaux m'indiffère, même si la vie me répugne en général.

C'est surtout la disparition de l'espèce humaine qui nous préoccupe. Nous ne sommes pas des activistes. Le suicide n'est pas plus courant chez les membres de l'association que dans le reste de la communauté humaine, même si la mort de l'un d'entre nous est toujours considérée comme un heureux événement, comme il en est des naissances pour d'autres.

En fait nous ne trouvons rien à reprocher aux individus, sinon nous serions des terroristes et nous ferions sauter des trains et des salles de théâtre, pour faire disparaître le plus grand nombre d'individus à la fois.

Pourtant nous sommes heureux d'assister aux menées criminelles des gouvernements eux-mêmes, qui savent si subtilement se défaire des franges les plus coriaces de la population, et qui traitent la populace comme fétu de paille. Même si une race qui se jette en avant et qui tourne le dos à la pensée et à la mort risque malheureusement d'en avoir pour longtemps.

Pas un jour qui passe sans que joyeusement réunis nous n'énumérions la qualité et le nombre de ceux qui disparaissent. Nous arrosons ces hécatombes de libations, et nous lisons dans les entrailles des journaux la moisson promise pour le lendemain. Par le fer et par le gaz ! Homme, tu mourras, jamais trop tTM. Pas un d'entre nous qui ne soit ignoble : nous détestons l'homme et donnons à voir, personnellement, les symptTMmes de son ignominie. Hans Tšffel est passionné par la fossilisation. Il dit qu'il faut se méfier d'éventuels archéologues futurs, et il détruit donc méthodiquement le plus grand nombre d'objets, les ravissant ainsi à l'Histoire. Je le trouve pour ma part pessimiste, ces prétendus savants du futur me semblant bien improbables. Mais j'admire sa ténacité. Raoul nous prépare toujours de grands banquets funèbres, follement grandiloquents, pas du meilleur gožt, mais présentant tous les avantages du faste, et nous nous y amusons fort. J'entends la voix de Raoul qui dit : « Il faut rire ou mourir ! », amortie par les tentures de moire noire, mais amplifiée par les crânes de quelques squelettes conviés, sur lesquels Raoul a peint des faces de premières communiantes*.

*L'idée que la mort est sarcastique provient de l'expression qu'ont les os de tous les crânes, de celui de l'homme à celui de la vache ou du cheval, en passant par celui du tyrannosaure. La mâchoire arquée en forme de sourire et l'orbite tombante comme affectant d'être peinée, faisant mine de s'apitoyer, sans prendre soin de bien cacher un ricanement sardonique. En fait il ne s'agit que d'une projection misérable de plus Đcar la mort, surtout si on veut absolument la figurer avec le squelette, est indifférente. Ê force d'être bombardée par des représentations simplifiées de la figure humaine, des dessins animés au smiley, la bande dessinée et tout ce qui réduit l'homme à un rond avec deux ou trois traits, on finit par voir des visages partout, dans les prises électriques, les nuages, les immeubles, partout, partout des visages de petits génies secoués d'hilarité, radieux, se moquant de nous. Ce qui fut longtemps la marque des esprits rêveurs et inventifs

Didier Sebin, c'est autre chose. C'est un autocrate de l'art. Il ne produit qu'à son propre compte, et ses oeuvres s'auto-détruisent immédiatement.

Il voit un homme qui regarde un pigeon mort, ou il plie un ruban de plastique entre ses deux doigts, il jouit égoïstement de la scène, puis voit la photo, la sculpture à faire, le plan cinématographique que projette le mouvement de son corps, l'image déjà atrocement subjective, immonde, triviale, stéréotypée comme d'habitude qui monte en lui, et la jette dans la fosse à ordures d'un pêle-mêle d'horloger, dans l'oubli de sa mémoire. Il prétend que tout un chacun d'artiste procède à ce type d'invention première, et que les oeuvres ultérieures qui en résultent ne sont que de pâles souvenirs de ces oeuvres perdues. Devant cet auto-art vert larvaire, les associés le couvrent de sarcasmes: « Et comment juger, mon cher Didier, de la valeur de vos créations ? » Il répond toujours ce que dit Thakeray des personnages de *Barry Lindon*.

« Bons ou mauvais, ils sont tous morts maintenant. » Songez qu'il faut lutter contre l'abominable prolifération des images, des personnages, et qu'un artiste ne pouvant faire grève, car il mourrait s'il cessait de produire, peut tout de même avoir la décence de détruire le misérable résultat des macérations de son cerveau. Les autres artistes sont des mal-

est désormais le symptôme généralisé d'une névrose dans l'être, cultivée dès l'enfance, une maladie qu'on pourrait appeler « prosopopée aiguë », si tous ces trémas n'étaient pas encore des paires d'yeux impertinentes qui nous scrutent insolemment. Faudrait-il, dans cette surveillance des signes tapis dans les choses, voir une nouvelle manifestation des bâtonnets ? C'est tout à craindre. Enfin il va devenir nécessaire d'interdire toute représentation caricaturale du visage humain, comme bien sûr d'attribuer des expressions pseudo-humaines à des animaux. Pour échapper à la mort grimaçante, s'il n'est déjà trop tard.

heureux avides de plaire, de donner des preuves d'un talent dont ils ne sont pas assurés, et de croire leur oeuvre sublime parce qu'elle est plébiscitée, alors qu'elle a simplement l'inconvenance d'exister !

On ne sait si c'est assaut de courage ou de byzantinisme. Je suis bien malgré moi parfois tout près de partager son point de vue, mais ce n'est pas mon truc. Quand planent en moi des idées, de tristes idées. Je me trouve alors bien peu ambitieux quand j'y pense. J'ai des accès de cafard noir. J'attends gauchement d'avoir touché le fond de la piscine sans fond pour repartir. C'est-à-dire de n'avoir pas plongé au-delà d'o• je pouvais remonter, car le courage lui-même ne m'étouffe pas.

Alors je lis dans Pariscope comme dans les cartes. La ressortie d'un film rare, quelle surprise ! La chose que je regretterai en mourant sera la surprise. Une lettre arrive, ranime une vieille amitié égarée. Quelle surprise ! Mais je serais surpris par la mort. Une surprise qui ne me fera plus rien regretter de la surprise.

Et pour mâcher ma mauvaise humeur je ronge quelques feuilles de papier en composant sur mon ordinateur un poème automatique :

Soeur reine haine ma sereine
 Soeur reine haine sereine ma
 Soeur reine ma haine sereine
 Soeur reine ma sereine haine
 Soeur reine sereine ma haine
 Soeur reine sereine haine ma
 Soeur haine reine ma sereine

Soeur haine reine sereine ma
 Soeur haine ma reine sereine
 Soeur haine ma sereine reine
 Soeur haine sereine ma reine
 Soeur haine sereine reine ma
 Soeur ma reine haine sereine
 Soeur ma reine sereine haine
 Soeur ma haine sereine reine
 Soeur ma haine reine sereine
 Soeur ma sereine reine haine
 Soeur ma sereine haine reine
 Soeur sereine reine ma haine
 Soeur sereine reine haine ma
 Soeur sereine haine reine ma
 Soeur sereine haine ma reine
 Soeur sereine ma reine haine
 Soeur sereine ma haine reine

Reine haine ma sereine soeur
 Reine haine ma soeur sereine
 Reine haine sereine ma soeur
 Reine haine sereine soeur ma
 Reine haine soeur sereine ma
 Reine haine soeur ma sereine
 Reine ma haine sereine soeur
 Reine ma haine soeur sereine
 Reine ma sereine haine soeur
 Reine ma sereine soeur haine
 Reine ma soeur sereine haine
 Reine ma soeur haine sereine
 Reine sereine haine ma soeur
 Reine sereine haine soeur ma

Reine sereine ma soeur haine
 Reine sereine ma haine soeur
 Reine sereine soeur haine ma
 Reine sereine soeur ma haine
 Reine soeur haine sereine ma
 Reine soeur haine ma sereine
 Reine soeur ma haine sereine
 Reine soeur ma sereine haine
 Reine soeur sereine haine ma
 Reine soeur sereine ma haine

Haine ma sereine soeur reine
 Haine ma sereine reine soeur
 Haine ma soeur sereine reine
 Haine ma soeur reine sereine
 Haine ma reine soeur sereine
 Haine ma reine sereine soeur
 Haine sereine ma soeur reine
 Haine sereine ma reine soeur
 Haine sereine soeur ma reine
 Haine sereine reine soeur ma
 Haine sereine reine ma soeur
 Haine soeur ma sereine reine
 Haine soeur ma reine sereine
 Haine soeur sereine reine ma
 Haine soeur sereine ma reine
 Haine soeur reine ma sereine
 Haine soeur reine sereine ma
 Haine reine ma soeur sereine
 Haine reine ma sereine soeur
 Haine reine sereine ma soeur

Haine reine sereine soeur ma
Haine reine soeur ma sereine
Haine reine soeur sereine ma

Ma sereine soeur reine haine
Ma sereine soeur haine reine
Ma sereine reine soeur haine
Ma sereine reine haine soeur
Ma sereine haine reine soeur
Ma sereine haine soeur reine
Ma soeur sereine reine haine
Ma soeur sereine haine reine
Ma soeur reine sereine haine
Ma soeur reine haine sereine
Ma soeur haine reine sereine
Ma soeur haine sereine reine
Ma reine sereine soeur haine
Ma reine sereine haine soeur
Ma reine soeur haine sereine
Ma reine soeur sereine haine
Ma reine haine sereine soeur
Ma reine haine soeur sereine
Ma haine sereine reine soeur
Ma haine sereine soeur reine
Ma haine soeur sereine reine
Ma haine soeur reine sereine
Ma haine reine sereine soeur
Ma haine reine soeur sereine

Sereine soeur reine haine ma
Sereine soeur reine ma haine
Sereine soeur haine reine ma

Sereine soeur haine ma reine
 Sereine soeur ma haine reine
 Sereine soeur ma reine haine
 Sereine reine soeur haine ma
 Sereine reine soeur ma haine
 Sereine reine haine soeur ma
 Sereine reine haine ma soeur
 Sereine reine ma haine soeur
 Sereine reine ma soeur haine
 Sereine haine soeur reine ma
 Sereine haine soeur ma reine
 Sereine haine reine ma soeur
 Sereine haine reine soeur ma
 Sereine haine ma soeur reine
 Sereine haine ma reine soeur
 Sereine ma soeur haine reine
 Sereine ma soeur reine haine
 Sereine ma reine soeur haine
 Sereine ma reine haine soeur
 Sereine ma haine soeur reine
 Sereine ma haine reine soeur*

m'appropriant ainsi l'exhaustif écho cyclique d'un coin du vocabulaire. L'imprimante se déverse en feuilles dans la pièce. J'en ai marre ! Ma pensée rampe, c'est une chienne ou un mille-pattes.

Oui, je suis frère de la haine, je suis perfide, méchant, amer, ma sœur, elle est sereine ; c'est moi qui sous son influence incarne le mal.

*On reconnaît dans le poème un jeu sur l'assonance de la fameuse phrase issue de *Barbe-Bleue* : « Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Les poèmes du jeune Murdock sont encore inédits.

Haine ma sereine sœur reine.
Croire après cela l'informatique inhumaine !

Je la trouve beaucoup plus humaine que je souhaiterais l'être.

On ne parvient heureusement jamais vraiment bien à être humain. Sauf dans les légendes. Cela prouve bien que l'homme est une abominable invention, un mensonge qu'on interprète plus ou moins bien. Alors tant mieux si mon humanité est défaillante, je dois être autre chose.

Mais quoi ?

On sonne. Je ne vais pas répondre au téléphone.

Qu'est-ce qu'il faudrait que je sois ? Qu'est-ce que je devrais être ? Qui puis-je ?

Le répondeur décline l'identité de ma voix.

Celle de Xavier sort du haut-parleur. Il m'invite à une chasse au tigre au Népal. Mon cœur bondit, je frémis de joie à cette perspective, orange et verte, moirée par la trame des rayures noires. Je m'en vais donc pour décrocher le combiné, lorsque je saisis dans la voix de Xavier l'intonation serpentine de sa pire crise de mythomanie égareuse.

C'est immonde comment Xavier se débat dans sa mauvaise nature d'homme. Je lui sais finalement gré d'être aussi peu dissimulé que je puisse le découvrir... il m'a eu, il ne m'aura plus. Il m'a déjà annulé à la dernière minute une Chandeleur à Gizeh. Son tigre est un lapin.

Je songe à quitter l'association de quelque manière ignominieuse pour moi, mais si possible aussi pour elle.

Il faudrait que je sauve une vie, ou que je fasse des enfants. Quelle trahison ! Je vois d'ici leur tête, leur dégoût et leur admiration mêlés.

Mais je ne suis décidément pas un homme d'action.

Intérieur chambre du maître nuit

Katzy est dans son panier . La chatte per oxydée s'agite et miaule langoureusement dans son sommeil. Fondu sur le rêve de Katzy.

Extérieur jardin jour

Katzy est poursuivie par un gros Labrador tacheté qui aboie à ses trousses entre les massifs du jardin de Katzy, laquelle s'enfuit haletante, tout ébouriflée. Au moment où Katzy va être rattrapée, le maître sort de la maison et bat le chien, puis rapporte Katzy dans son panier en la caressant.

Un exemple typique d'écriture pour animaux. On peut faire comprendre à l'animal que le héros dort et rêve, mais pas qu'il se réveille de son rêve. Un chat ne comprendrait pas que j'ajoute

Intérieur chambre du maître nuit

Katzy s'éveille, ce n'était qu'un rêve, elle s'étire paresseusement et bâille. Fondu gros plan, des griffes de chats qui labourent les yeux du labrador.

J'essaie pourtant toujours de corser les effets spéciaux gore et le travail du dresseur. Mais les stars du *Pet Soap* sont si fates. Elles sont prêtes à tout jouer. Je pense à cette persane, Soraya. C'est elle qui joue le premier rôle de la série des Katzy. Elle sera parfaite, comme d'habitude. « L'émotion à l'état pur » (FélinMag) « Soraya mérite plus que jamais d'être dénommée *la lionne bleue* » (Maximinou) « Un frisson » (Atouchat).

Les cassettes pour chiens et pour chats se vendent drôlement bien. Les animaux finiront par bouffer tout le marché de l'odieux visuel et du Chow baise Niaise. On dit qu'il y a de plus en plus d'humains qui consomment ces programmes, soi-disant cryptés. Une société qui prétend préférer l'animal à l'homme ne croit en rien.

J'ai fait un rêve étrange, la nuit dernière. Ou peut-être était-ce une de ces visions entre chien et loup, lorsqu'on s'endort. Il s'agissait d'une scène de crucifixion, je ne suis pourtant ni mystique, ni dévot. C'était sous un pont du périphérique. La croix du Christ était façonnée en aluminium section carrée, comme les tiges des panneaux de signalisation. D'ailleurs au-dessus de sa tête était boulonné un panneau émaillé

rouge et blanc marqué INRI. Ses pieds et ses mains étaient retenus par des écrous papillon. Il portait un slip de bain taille basse avec des couleurs fluorescentes sur fond noir, et sur sa tête une couronne de houx de No' l, avec des baies et des rubans rouge sang. Les rois mages s'approchaient de la croix en chantant : « il est mort-né le divin enfant » et déposaient leurs cadeaux. Le Christ criait des injures : « Aœ, j'ai mal, crevez-moi, merde ! ». Un cinq tonnes réchauffait Jésus de l'haleine de son pot d'échappement. Je me méfie de ces visions mystiques à teneur iconoclaste. Ce n'est pas la première fois qu'elles viennent spontanément dans mes pensées. Il faut dire qu'il ne me reste consciemment rien d'une éducation religieuse. Cette disparition louche, assortie de ces fantasmes persistants, me donne à croire que j'ai encore en moi un chrétien avorté, une foi simiesque, monstrueux mélange enfantin de divin et de démoniaque. Là-dessus entre en coup de vent Didier Sebin, avec son saint-bernard albinos, Octave, et son bulldog massif, Gontran. Octave et Gontran sont bluffés parce que c'est moi qui écris leurs séries préférées. J'ai toujours les chaussures pleines de bave. Didier jetant ses gants contre mon ordinateur se jeta dans un siège et dans son sujet favori.

Ñ J'ai fait jusque chez toi une promenade divine. Il fait beau. Innombrables sont les oeuvres mineures que j'ai créées. Quelques-unes surpassaient, je crois pouvoir le dire, ce que j'ai pu faire de mieux ces derniers temps. Je ne peux guère t'en dire plus, c'était formidable et indescriptible.

Ñ C'est éloquent, taquinai-je. Mais que dire de cet art oratoire de l'autocritique positiviste et satisfaite ?

Ñ Tu es comme les autres, vous me reprochez sans cesse de tomber d'un art dans un autre, toujours, finalement, de m'exprimer, changez un peu de refrain ! Pourtant je te jure qu'aucune rhétorique ne peut rendre l'expression de mes visions, mon discours tourne autour, et j'ai bien le droit d'en penser quelque chose. Si tu savais les merveilles urbaines que j'ai glanées hier soir sur les Boulevards !

Ñ Hélas, pleuré-je. Aurons-nous jamais un tel musée de la fleur fraîche ?

Ñ Considère mon art comme le plus pur. Un art qui a une fonction tant soit peu sociale est un simple outil de manipulation, irrémédiablement corrompu.

Ñ Qu'y a-t-il d'insupportable dans la corruption ? Tout se corrompt. Rien ne se fait qui ne pourrisse. Tes oeuvres n'ont donc aucune existence puisqu'elles ne se corrompent jamais.

Ñ Erreur 108 ! Elles sont nées et se sont corrompues dans la même seconde. C'est le propre de mon art d'englober la naissance, l'essence et la sénescence de mes oeuvres. Je suis le summum de la décomposition humaine artistique, l'art enfin propre.

Je pensai à l'amour propre, puis à un autre organe, mon estomac de besogneur.

Ñ Ah! l'art, l'amour... Mais tout cela est trop paradoxal. Sortons.

Ñ Tu souhaites donc quitter le calme de ta chambre pour te

mettre à la merci de tes contemporains ?

Ñ On ne sait jamais. Peut-être verrons-nous un bel accident.

Ñ Nous pourrions bien nous-mêmes passer sous un bus.

Ñ Je ne veux prendre aucune part à l'apothéose de ta carrière. Si nous allions à mon Bar Nase ?

Ñ Dans le quatorzième? MmmmÉ pourquoi pas. Octave, Gontran, vous m'attendrez ici. Soyez sages.

Les deux chiens tirent la gueule.

Ñ Je vous laisse avec des nouvelles vidéos, dis-je pour détendre l'atmosphère.

Octave et Gontran bavent de plus belle sur la moquette, exhibant des langues interminables. Ils se débrouilleront avec la télécommande. Et en montant dans le moyen de transport que nous empruntons, Didier me dit :

Ñ C'est toujours délicat d'épargner la susceptibilité d'Octave et de Gontran. Pourquoi faut-il toujours que tu choisisses un resto o• les chiens sont interdits ?

Ñ Je n'aime pas manger avec les animaux.

Ñ Ton sectarisme me dépasse.

Ñ Les as-tu vus ? On dirait des bêtes. Quoi qu'on leur dise on est sûr de leurs réactions. Ils ne savent pas se tenir.

Ñ Je trouve que tu exagères. Gontran est très responsable. Octave est fantasque, oui, mais au fond peut-être plus intran-sigeant... N'oublie pas qu'ils sont meilleurs que nous.

Ñ Aimes-tu la choucroute ?

Ñ Je préfère le lapin sauté.

Au dessert nous parlions de Harry.

Ñ L'ennui était sa seule condition d'existence, sa seule manière d'être. Comme ses airs compassés étaient nuls. Pauvre Harry Stockard. Il croyait que seules la disposition, la vacuité de l'ennui laissent ouvert à l'étonnement, à l'inconnu. Quelle gidouille. Il ne fit rien, et rien ne l'étonna jamais.

« Tant mieux », dis-je. Et je pensais à Harry. Je lui avais dit : « Fais-moi donc un dessin ». Il me dessina un carrefour avec un accident de voiture. Cinq ans plus tard il passe son permis, il achète une voiture et se tue le jour o il la prend. Je me dis : la purée de ses os et de sa chair savait donc, qu'il ait ainsi du fond de son être prophétisé son supplice. Toute autre explication serait désobligeante pour la divinité. Et j'interroge en moi ma chair. Corps que j'ignore, être qui n'est qu'apparition, sais-tu ta fin ? Il se tait, de sa sourde consistance rien ne sourd. Comment être différent que je ne sache qui je suis ! Parle, Plat de merde ! Une grenouille coasse dans mon estomac. La bête remuait à l'évocation de sa décomposition. J'eus peur. Didier : « Mais ne sont-ce pas là-bas Violette Vilain et Betty Scoop que j'aperçois ? »

Violette Vilain (*parcourant des yeux les clients attablés*) :
 « Quelle chose étrange que les créatures. Si on les contemple collectivement, elles apparaissent toutes semblables ; leurs moeurs, leur constitution, détail insignifiant, leur langage relèvent de principes si... miliaires... rien finalement ne les distingue profondément. Mais si on en vient à les considérer une par une, elles sont si parfaitement différentes, si distinctes dans leur trait particulier, qu'on peut croire véritablement unique la nature de chacune. Cette faculté de la matrice à produire des êtres indéfiniment originaux, encore que tout à fait identiques, est proprement stupéfiante. »

Betty Scoop : « Elle est insupportable. Comment se croire unique, et se savoir si ordinaire ? Mais j'aperçois Machin et Untel qui s'approchent. Iraient-ils jusqu'à nous adresser la parole ? »

Violette, Betty, Didier et le narrateur partent en voyage. Le voyage est agréable, mais comme cela ne résout rien, ils reviennent, inchangés.

« C'est quand même toujours ça de vieilli », concluait laconiquement Violette gentiment accoudée au bastingage.
 « Heureusement que nous sommes encore belles et appétissantes », souriait Betty, insouciamment.

Didier Sebin était mort durant le voyage. Il avait lui-même constitué un important dossier préposthume, Il avait rédigé tous les articles de presse, nécrologies, épitaphes et son oeuvre, importante, trouvait son expression testamentaire. *La Mort Créatrice* fut même un ouvrage populaire. Tout était outrageusement, cyniquement inventé.

Le sort, moi, me laissait vivre encore un peu.

Le soir, le crâne de la mère de Raoul trônait sur la cheminée. Un *gentlemen's agreement* entre elle et lui : Le dernier vivant disposerait de la tête de l'autre. Il lui avait pardonné de lui avoir donné la vie, elle était morte.

Ñ Le plus doux est pour celui qui reste. Elle avait certes l'avantage de l'âge, mais je me suis souvent imaginé ma mère contemplant mon os cérébral. Un os secrété par elle...

Hans Tšffel : « Un fossile déjà. Il faut détruire cette horreur. »

« Au contraire », dit Raoul qui soulève un couvercle sur le sommet du crâne, découvrant une gouttière d'or à cet étrange ciboire. « J'y boirai l'un de ces vins rouges qui montent à la tête. »

Se réveiller, encore ! Que ne mouré-je dans mon sommeil ! Et toujours faire grouiller ces animaux trop familiers. J'ai la consolation d'écrire ce texte qui s'allonge, s'étale, cette espèce de journal que j'aurai la précaution de détruire, je ne veux pas qu'il soit lu, à ce prix j'y peux jeter pêle-mêle toutes mes pensées ... Comme celle-ci.

Une de mes rares distractions est de prendre le métro. Hier soir, une famille de Turcs. Le père, la mère, trois vilains marmots. Le père me regarde, je regarde le père. Ses grands yeux las. Et ses mains, ses mains... ses grosses mains usées par le travail grossier ! J'ai pleuré sans larme sur ces mains. Depuis longtemps plus de larmes sur mes joues. Elles coulent sans bruit à l'intérieur de moi.

Avant-hier Ira est passée me voir. Elle a insisté pour faire un polaroid de moi, à ma table de travail.

J'ai regardé la photo. Elle me sembla déjà jaunie par le temps, antédiluvienne.

« J'étais jeune, alors, Ira. Est-ce que j'ai beaucoup changé ? »

« Non, » rit Ira. « Non, tu n'as pas changé. »

Si, je change. Je suis à l'apogée de mon bonheur, je ne serai plus jamais aussi jeune, aussi souple, mon esprit ne sera jamais aussi délié. Voilà ce que je me dis chaque seconde de ma sinistre vie qui s'écoule pour rien.

Ira s'est immolée ce matin au 5 de Chanel, mettant gravement un terme à sa futile existence, dernière victime de l'épidémie de décès coutumière à la fin de l'hiver. Toutes et tous ils meurent, meurent, meurent. Pitié, qu'ils cessent de naître !

Et me revoilà raccroché à mon ouvrage pour les bébêtes. Puissent-elles disparaître de la surface du globe. Le chaton du voisin du rez-de-chaussée miaule encore devant la porte. Il en a un nouveau tous les trois mois... Qu'en fait-il ? Mystère. Il y aurait pourtant des moyens simples pour se débarrasser de ces engeances. Des équivalents animaux de la *Pilule Noire*. Voyons. *Ronron Noir*. Le must expéditif de la dissolution féline. Pal pourrait sans changer de nom devenir le produit-symbole de l'extermination canine. Ou encore *Kill-Eclate* version fournie avec sac en plastique Éopaque Éorné d'une couronne mortuaire « à mon minou adoré », « à mon regret-té toutou ». Administrer le contenu de la boîte à l'animal, enfermer dans le sac, attendre jusqu'au « blouf » de l'explosion, mettre le tout à la poubelle.

Pour les fier-à-bras, la version la plus simple et la plus économique reste l'impérissable « Moulin Rouge ». Vous prenez le chat par la queue...

Combien de temps parviendrai-je encore à faire ce métier ? C'est devenu impossible depuis si longtemps. Cette obsession quotidienne de faire des histoires courtes me ruine la cervelle. Je deviens incapable de me concentrer longtemps sur le même sujet.

C'est comme les sujets de conversation. Aussi riches qu'ils paraissent, ils s'épuisent pour moi en un instant comme des pétards mouillés.

Nous avons eu une visite de choix, hier, au comité, chez Raoul. Une octogénaire du nom de Thérèse Miomandre. Thérèse a découvert, il y a de cela quarante-cinq ans, derrière la paroi inviolée d'un grenier du midi, une cache qui se trouvait soudain révélée par des travaux, après deux siècles. Elle y trouva pour tout objet une imposante malle. È l'intérieur du couvercle s'étalait cette inscription brunie: « Cette malle, propriété du Marquis Donatien Aldonze François de Sade, contient son trésor ».

Cette trouvaille décida du destin de Thérèse. Il va de soi que la valeur historique de cette malle, compte tenu de l'intérêt de ce qu'elle contenait, était incalculable. Modeste rentière, célibataire, Thérèse aurait trouvé là sa fortune. Mais elle fit réflexion qu'on ne sait jamais comment tournent les choses

dans la vie ; l'fat pouvait la spolier de ce qui était devenu à ses yeux son bien, quant aux antiquaires et amateurs, elle était assurée d'être volée. Et l'argument majeur qui provoqua sa décision fut sa passion pour l'archéologie. Toute petite elle avait rêvé d'être l'exploratrice découvrant la tombe inviolée d'Akhenaton. Elle s'était vue inventoriant patiemment ouchebti après ouchebti, grain de poussière après grain de poussière, dans l'exaltation du devoir scientifique.

Elle conserva donc par-devers elle sa découverte, et tout au long de ces quarante-cinq ans, explora l'univers fascinant des secrets de Sade.

Elle était restée longtemps incapable, paralysée par l'émotion, de soulever le parchemin gris qui recouvrait le contenu de la malle. f-tait-ce la terreur d'une jeune femme au bord du gouffre, ou le vertige du chercheur ? Elle s'y décida enfin, et voici ce qu'elle trouva, notant scrupuleusement chaque détail, le plus infime soit-il.

D'abord une infinité d'éditions des oeuvres connues du marquis, beaucoup d'entre elles annotées de sa main. Thérèse plongea dans cette oeuvre qu'elle n'avait jamais lue, et une première sensation d'horreur l'incita à tout détruire par le feu. Elle trembla d'indignation à l'ignominie de Juliette, pleura amèrement sur le destin de Justine. Mais Thérèse n'est pas bête. Vierge, elle parfit ainsi son éducation, pour ainsi dire, théoriquement. Elle surmonta ses premières gênes, comprit le génie de l'auteur et son étonnante entreprise sur le coeur humain. Le philosophe et l'archéologue amateur communèrent dans un même élan vers la connaissance, qui ne connaît pas de bornes pour l'esprit.

Il y avait des manuscrits inédits. Le texte intégral, miraculeusement échappé à la destruction, des « Journées de Florbelle » la terrifia. Puis Il fallut tout son courage à Thérèse pour lire la « Très véridique histoire du maréchal de Retz » o• Sade déployait tout son art de l'atroce, ce n'était que de la chair d'enfants broyés o• palpitaient des orgasmes de souffrance et d'extase. Thérèse ruisselait.

Mais chez elle, toujours, la femme de tête reprenait le dessus. En soulevant chaque document avec d'infinies précautions, relevant les empreintes digitales, analysant les poussières et les pollens dans son laboratoire, Thérèse, exhaustivement, passait au crible le contenu de la malle sadienne, notant ses résultats sur des cahiers qui, bientôt, la dépassaient en volume. Les saisons s'écoulaient pour elle comme pour le voyageur dans le temps de Wells. Les printemps succédaient aux hivers qui succédaient aux automnes sans que Thérèse y prît garde, absorbée par sa tâche.

Elle assista pourtant par la presse au scandale et au procès provoqués par les rééditions que Jean-Jacques Pauvert fit de Sade, et elle connaissait le travail de Maurice Heine. Combien de fois ne fut-elle pas tentée de contacter ces érudits !

Mais elle restait fidèle à son serment, redoutant qu'on lui retire son trésor, déterminée à aller jusqu'au bout et à confier ses travaux à la postérité.

Elle exhuma du meuble des dizaines d'esquisses de romans, nouvelles, contes, des poèmes, et aussi de curieuses histoires, dans un style d'une modernité hallucinante Décomposées qu'elles furent sans intention d'éditer D à des fins manifestement masturbatoires : L'écriture en était précipitée, tachée de ce qui se révéla être, par les investigations de Thérèse, du sperme, sans conteste le propre sperme de

Sade. Elle déchiffra l'une de ces histoires grâce à sa connaissance parfaite de la graphie particulière du maître. Elle mettait en scène la figure d'un prisonnier qui, la nuit qui précède son exécution, se donne à son ge^Tmier. Celui-ci le sodomise, s'en fait sucer, et cela jusqu'aux lueurs de l'aube. Le prisonnier s'est vidé de son sperme dans sa cellule, et c'est proprement une enveloppe vide qu'on traîne à l'échafaud. Le bourreau rapporte à sa demande le corps et la tête séparée au ge^Tmier qui s'introduit dans la gorge coupée, regardant sa verge pointer entre les dents du mort, pendant que, de l'autre moitié du corps s'écoule lentement le sperme du ge^Tmier. Thérèse, désormais, en avait vu d'autres, et c'est d'une voix ferme qu'elle nous rapporta cette histoire, sans même le voile de pudeur auquel on aurait pu s'attendre de la part d'une femme ayant conservé toute sa fleur.

Les étages inférieurs révélèrent les objets. Thérèse, en les dégageant, crut entendre des gémissements assourdis par l'épaisseur du temps. Ce n'était que reliques de tortures antiques, dans leur délabrement effrayant.

C'était, dans des récipients savamment étiquetés portant dates, lieux, noms de personnes et abominables circonstances, des matières indéterminables à l'oeil nu, noircies par l'âge. L'analyse lui confirma ce qu'elle avait subodoré, au sens propre, car ces matières n'avaient pas tout perdu de leur odeur : Sang, sperme, urine, matières fécales. Les dates des flacons s'échelonnaient sur plusieurs dizaines d'années.

Ensuite venaient des doigts, des pieds momifiés, aux ongles peints, ornés de bagues, bien conservés par l'air méridional. un bras, en bon état aussi, avec un tatouage encore visible : FOUTRE DIEU.

Des os : Omoplates humaines gravées de scènes

pornographiques, tibias et crânes incisés de textes, histoire du supplice de leur Ðancien Ðpropriétaire.

Des bo'tes en bois sombre contenant des seins, des verges et leurs testicules dessiqués, vestiges bruns et légers comme de vieilles fleurs, noués de faveurs autour des poils pubiens. Des chevelures entières d'hommes et de femmes scalpés, partiellement calcinées, dans des sacs de toile cousue.

Thérèse n'aurait pu rêver d'fgypte un plus fascinant sarcophage. Elle était entêtée, dans un état proche de l'ivresse, par le parfum de tous ces reliefs d'orgies déshydratés.

Elle n'était presque plus ma'tresse d'elle-même quand elle sortit du coffre la tête d'un enfant, peinte à l'imitation de la vie, les paupières closes ornées de pupilles, cils dessinés, rose aux joues. Puis redevenant calme, prise d'un glacial effroi, elle dégagea un bo'tage plat, enrubanné, contenant une panoplie complète, un costume de femme en satin rouge, probablement fait aux mensurations du marquis, brodé d'un lacin d'or et de jade imitant les veines et le système nerveux, festonné de dents humaines jaillissant des volants comme de gencives ; des boucles d'oreille en forme d'oreille, en cire simulant la blessure sanglante de l'ablation ; des colliers d'yeux de verre, une perruque de Méduse faite de dizaines de vipères naturalisées.

Dans son trouble, retrouvant la terre ferme, comme toutes les femmes, par la coquetterie, Thérèse essaya les boucles d'oreilles, accrochant lobe à lobe.

Le miroir qu'elle tenait en main provenait lui aussi de la malle, elle nota intérieurement que la poignée en représentait une femme qui pisse, se mirant dans la flaque qu'elle occasionnait. Thérèse eut besoin d'une nuit de repos pour retrouver ses esprits scientifiques, ce qui lui permit, toute fra'che, d'atta-

quer les godemichés. Ils étaient d'époques diverses, certains très anciens, peut-être grecs ou égyptiens, en porcelaine, en terre cuite. L'un d'eux, en métal, contenait encore les cendres depuis si longtemps refroidies des braises qui l'avaient incendié. Un autre, d'une largeur excessive, à ce qui lui sembla, contenait des mèches de cheveux entrelacées de fleurs. il y eut ensuite des moulages en plâtre du sexe d'actrices, avec le nom des rTMes, et puis un long rouleau de papier sur lequel figurait, comme une parodie du saint suaire, une empreinte à l'encre noire du corps même de Sade, nu, le sexe en érection, sa grosse joue avait laissé le dessin des poils de sa barbe, on pouvait lire partout les plus infimes détails de sa peau.

Son récit achevé, Thérèse nous fit part de ses réflexions sur cet incroyable legs. La grande surprise de son bilan fut de constater que Sade lui-même ne s'était livré à aucune atrocité ; les reliques, bien qu'annotées de la main de Sade quand il en avait su la provenance, avaient été collectées auprès de tiers, et qu'il avait souvent eu des carnets de comptes en témoignaient à payer fort cher pour les acquérir. C'était la pure logique d'une existence consacrée au fantasme. Quelques documents témoignaient de tentatives lamentablement décevantes. Non pas qu'il eût été retenu par la décence ou la compassion ; il fut simplement incapable de trouver du plaisir à • les détails pratiques entravent toujours la libre exécution du désir, qu'au contraire l'imagination de la solitude exalte jusqu'aux plus hautes cimes. évoquer l'acte enflammait plus que tout cette célèbre victime des bâtonnets.

Il n'en restait pas moins qu'il avait suscité des vocations, que quelques disciples s'étaient nourris de sa réputation, et que Sade en avait récolté les fruits.

Encore un détail. Une fois tous les objets retirés de la malle, Thérèse nous confia que, au fond

Nous pûmes lire son embarras sur son visage, qui jusque-là n'avait pas laissé paraître la moindre gêne. Nous retenions tous notre respiration.

Enfin Raoul dit posément: « Eh bien, parlez Thérèse, qu'y avait-il au fond ? »

« Vous n'allez pas me croire, dit-elle d'une voix sourde, au fond il n'y avait pas de fond. »

Le gouffre ! Il n'y a donc pas de comble à l'horreur ? Nous nous contentâmes de supposer que Thérèse avait un peu perdu la tête.

Le reste de la soirée se passa en commentaires sur l'étonnante découverte de Thérèse Miomandre. Chacun constata avec admiration que Sade avait été le grandiose précurseur, au-delà de tout ce qu'on avait pu penser, des artistes majeurs du vingtième siècle. Les grigris d'Artaud, Bataille, Duchamp, les reliquaires de Réquichot, les empreintes corporelles de Klein, les artistes conceptuels utilisant les matières organiques, des dizaines d'exemples furent cités à l'appui de cet incontournable parallèle, ce fut la fête au pédantisme le plus échevelé.

Je suis pourtant rentré chez moi l'esprit ébloui, et c'est une ardente prière que j'adressai à la mémoire de Sade du fond de mon lit.

« O DonatienÉ Je sais bien o• tu cachais tes manuscrits roulésÉ Juliette* était bien la prospérité du vice, qui, en s'allongeant, t'écartelaitÉ Comme j'aimerais te l'enfoncer plus profond encore, ce texte, du bout de mon vit éjaculant entre tes lignesÉ O Donatien, tiens-la bien ! Enfonce, Alphonse ! Fous-la-moi François ! Je jouis dans ta Juliette et dans ton cul. »

*Murdock fait ici allusion au « planq », cette cache carcérale traditionnelle que le prisonnier Sade se glissait dans la poche rectale pour soustraire son manuscrit à la fouille. Mais il s'agissait, au moins pour celui que Sade a perdu à la Bastille, non pas de *Juliette* mais des *127 journées de Sodome*. Murdock y reviendra à la page 319.

Si on n'aime plus, la terre s'arrêtera de tourner, et l'on montera au ciel, là où il n'y a rien, dans le vide de l'espace, ce sera la conquête de l'espace, la conquête de l'espace sur nous.

Imaginons qu'on invente la machine à voyager dans le temps. Les voyageurs seraient invisibles, et parcourraient toute l'étendue du passé. Tout le monde serait occupé à établir la vérité historique, que l'on connaîtrait dans ses moindres détails ; peut-être tournerait-on des films dans le passé, à l'usage de certains défavorisés qui n'auraient pas les moyens d'avoir une machine. Il n'y aurait plus d'illusion possible, la nature humaine se révélerait dans toute sa misère, son horreur. Comment les mythes y résisteraient-ils ? César dans sa salle de bains répétant un discours dans un miroir d'argent poli ; Achille ivre mort après une bataille, gerbant sur Ulysse.

Marilyn avec la migraine et des boutonsÉ Cléopâtre grosse et laide, avec un nez en patate. Ce serait écoeurant, l'homme pour le coup se désintéresserait de lui-même. Finalement le présent disparaît, le futur aussiÉ Cette machine serait la bombe idéaleÉ

La plus belle invention depuis la bombe atomique. Quel est le génie, le sauveur, qui sera son créateur ? Ou bien n'a-t-elle pas déjà été inventée ? Sous la forme biaisée, distordue, perverse de ce qu'on appelle l'Histoire ? Mais c'est toujours pareil, l'homme choisit la mort lente, la conscience différée, la menace est l'acte, comme l'épée de Damoclès qu'est la destruction nucléaire. L'homme, dans sa lâche ignominie, fait tout pour survivre même à sa propre disparition.

Ma main sur la table. Combien de mains avant les miennesÉ avec ces cinq doigts terminés par des onglesÉ qui manipulent les cartes à jouer d'une patience. Mais ce sont les cartes qui me manipulent. Ces figures anciennes, à l'invention desquelles personne n'a survécu, sont comme les mots dans ma bouche, ou ceux que je forme sur mon ordinateur personnel, dans ce fichier que j'ai intitulé *Erreur 127*. Je n'en suis qu'un utilisateur très provisoire, après et avant tant d'autresÉ Et mon sourire, l'expression de joie ou de souffrance de mon regard, sur qui furent-elles copiéesÉ tout, tout en moi est d'emprunt, jusqu'à ma pensée la plus intime, je ne suis que la somme d'expériences éteintes, le jouet d'une culture, d'un héritageÉ Qu'est-ce qui peut donc me convaincre que je suis moi, un moi agissant, une individualité, un vouloir ? Le génie de l'infatuation, le monstre d'orgueil, historiques, eux aussi.

Ma main sur la table se décharne, les os se dessèchent, tombent en poussière ; je balaie tout ça dans la poubelle.

Un chien dans la cour aboie depuis des heures ; la misérable créature abandonnée quelque part dans un appartement s'ennuie, elle crie, elle fait résonner ses cordes vocales dans l'espace pour tromper son malheur. Ouah, ouah, ouah, toujours ça de passé, on dirait qu'il s'arrête, puis non, de nouvelles contractions, ouah, ouah, ouah

Lui il crie, moi, j'écris question d'espèce.

On parle de plus en plus d'un nouveau courant artistique (peut-être légendaire), issue absurde, paradoxale, d'un art étouffé par l'empire de la propagande. Ce nouvel artiste se définit par sa totale fermeture sur l'extérieur. Ridicule, en un sens, concernant un moyen de communiquer ! Je crois d'ailleurs que le succès posthume de Didier Sebin n'est pas étranger à cette aberration.

Cet artiste des temps modernes s'appelle l'Autiste. Son travail, rédigé, ou mieux, à l'exemple de certains philosophes antiques, entièrement dégagé de l'écrit, se caractérise par sa complète ignorance du transmis. Le véritable autiste ne laisse rien transpirer de son travail, il l'accomplit dans le plus grand secret ; les plus grands autistes restent totalement inconnus, jusqu'à leur identité. Magnifique : L'art dans sa négation, l'art-néant, méditation avec le mystère, vierge, pur. Exemple risible : L'autiste de variété. Il pratique les claquettes et le chant, dans des locaux soigneusement insonorisés, et sans maître. il parvient à une dextérité et une maîtrise admirables, qu'aucun public jamais n'applaudit. il meurt comblé d'aise : Son travail

jamais ne s'est vulgarisé, il a tenu bon, il n'a pas eu à déchoir par le plus grand vice qu'un autiste puisse contracter : L'affiche.

Hans Tšffel sonne à ma porte. Lui seul a cette inimitable manière d'écraser le bouton. Il entre de sa petite démarche rapide et coulée Dde dos, lorsqu'il s'éloigne, j'ai toujours l'impression que c'est moi, comme les trains dans les gares, qui pars en arrière Det, me prenant sans un mot par le bras, m'entra'he près d'une fenêtre.

Ñ Regarde, lâche-t-il, me montrant quelque chose, en bas, dans la rue.

Ë part la répugnante reptation des insectes humains, voués à leurs inutilités, je ne vis rien de particulier. Hans me désignait une plaque incrustée dans le trottoir, un de ces pictogrammes en béton signalisant les passages pour handicapés.

Ñ C'est diabolique ! Laisser tra'her comme ça une trace imputrescible ! Des dizaines de millions d'années n'en viendront pas à bout !

Ñ Allons mon cher Hans, le calmé-je. Si tant est qu'un chercheur du futur tombe là-dessus, quelle conclusion absurde n'en tirera-t-il pas ?

Ñ Tu as probablement raisonÉ se rasséra Hans. On pensera à quelque culte, à une divinité, à l'emblème d'un prince sur son trôneÉ Personne ne songera jamais à un usage aussi banalement complexe ; ces stupides archéologues sont tellement idéalistes.

Il en profita quand même pour me casser un cendrier ancien ; il s'excusa, mais j'avais bien vu que son geste avait été intentionnel. Sous prétexte de m'aider à ramasser les morceaux, il brise trois verres dans la cuisine, et je dois le mettre à la porte.

Lorsque cet après-midi je me suis accoudé à la rambarde des bords de Seine, deux hommes en contrebas, sur un banc, discourent. Il n'y a rien que j'aime comme de surprendre des conversations. Ce que les gens se disent, c'est inimitable, ça ne s'invente pas ; même si une fois transcrit cela semble curieusement artificiel. Ils étaient tous les deux jeunes, à ce qu'il me parut, vus du dessus, et le discoureur principal, un apprenti sorcier du discours philosophique, accompagnait sa démonstration de force gestes emphatiques. Voilà ce qui se dit ; ce que j'en peux, en tout cas, restituer.

Ñ L'homme est naturel. Il n'a jamais cessé de l'être. Pas de différence entre une peinture de chevalet et un cristal, sinon des détails d'ordre physique ou chimique, pression, direction, chaleur... La nature, on le sait, est avide de formes, elle est profusion. En créant l'animal architecte, comme la fourmi ou le corail, elle ne fabrique qu'une machine-outil, une forme à faire des formes ; l'homme lui-même, dans l'industrie que représente son intelligence particulière, n'est qu'un agent perfectionné capable de générer encore plus et encore plus vite des formes innombrablesÉ et nouvelles ! Car la nature adore innover, puis multiplier. Ê partir de là, regarde un fossile comme une encre de Michaux, écoute le Woyczek de Berg comme le tonnerre, considère le dessin d'une mosaïque antique au même titre que les alvéoles d'une ruche, des gobelets de plastique comme des oeufsÉ c'est la même chose, l'auteur véritable en est cette chose qu'on

appelle la nature, faute de mieux le nommer. D'ailleurs à quelle pulsion réagissent donc les artistes ? Communiquer ! S'exprimer ! Non. Ou alors comme on exprime le contenu d'un tube de dentifrice. Leur désir est profond, organique, insurmontable, ils sont dans la nécessité de créer des formes, c'est une question de vie ou de mort, c'est insurmontable, irrépressible comme la lave du volcan qui doit jaillir. S'ils sont inspirés, ils génèrent du nouveau, et rien n'est post-respecté davantage ; sinon ils se contentent d'imiter, de reproduire, et rien n'est plus rémunéré. Le pouvoir revient toujours au Multiplicateur (de pains ou de clous). Représente-toi une femme dans une robe de soie rouge, un collier d'énormes rubis au cou : Contorsion baroque de la nature, summum d'imbrication que cette juxtaposition de la production de la larve du bombyx, teinte par la pourpre d'un coquillage, auprès d'une gemme engendrée par des pressions terrestres énormes, puis taillée par l'artisan, séparée d'un coeur rouge comme elle par une peau blanche comme lait. Et maintenant recule d'un pas, tout cela n'est qu'un portrait, dans une galerie de peinture, dans un palais immense qui en contient mille. Comprends-tu la vérité de cela ? Le simple désir de complexité, de multiplicité qu'il révèle ?

Voilà qui me rappelle trop la philosophie naturaliste des romantiques. Et tu cites le baroque à bon escient, cette optique en est l'inconsciente quintessence. Mais ce n'est pas fondé, a me plaît, justement parce que ce n'est pas fondé.

Je tiens à te dire que je ne crois pas cette théorie exacte, ce n'est qu'une erreur supplémentaire, une forme de plus. Mettons l'erreur 94.

Ñ Ha ah ! Ce qui vérifie ta théorieÉ

Ñ En quelque sorte. Il n'est aucunement nécessaire que les choses créées soient utiles, vraies, belles ; il en faut simplement davantage. Toute explication qui essaierait de justifier la production humaine en regard d'une exigence de consommation, par exemple, est ridicule, dépourvue de sens ; il est trop bien connu qu'on produit à tort et à travers, qu'on en est réduit à inventer des besoins pour fabriquer autrement et encore. Ce besoin de se justifier est lui-même une occasion supplémentaire d'échafauder des modes nouveaux, ou nouvelles. Et même, que sommes-nous en train de faire ? Augmenter le nombre des paroles émises. Dire, c'est multiplier les mots, tant qu'il y a de la vie, il faut de tout en très grande quantité.

Ñ Ainsi mon existence peut s'évaluer en un certain nombre de paroles qu'il me reste à émettreÉ Combien de fois encore devrais-je dire « quatorze » ? Quatorze, quatorze, quatorze, c'est toujours ça de faitÉ

Et moi qui écris, qui entasse les mots à la queue leu leu, combien de fois ai-je encore à écrire la lettre a ?

aa
 aaa
 aaa
 aaa
 aaa
 aaa
 aaa
 aaa
 aaa
 aaa
 aaa

aa
aa
aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaÉ C'est toujours ça de fait.
Je ferai des b demain, quelques c à l'occasion.*

*Comme l'expliqua un soir Murdock à Violette Vilain qui rapporte cette anecdote dans ses mémoires (*Mémoires d'une Violette*, à paraître aux Presses), « il est en fait moins fastidieux d'écrire des lettres au hasard de ce que les mots peuvent exiger pour leur formation. É ce détail près, le résultat est très probablement le même. Dommage en un sens, lui rapporta-t-il, que l'activité humaine ne s'organise pas davantage : Certains groupes pourraient être affectés à user les chaussures, pendant que d'autres auraient à charge la même chose avec les chapeaux ; ou bien on exécuterait tout le brossage de dents dans son enfance, les années de sommeil seraient expédiées au cours d'années choisies dans l'existence au-delà desquelles on n'aurait plus à dormir. Ces idées sont absurdes et inquiétantes. É au même titre que celle du hangar qui abriterait toute la nourriture que l'on absorbe en une vie. É pourtant, au sein de l'organisation humaine, de son économie, tout est figuré et quantifié ainsi, pendant qu'apparemment chacun use tranquillement ses propres chaussures. De telles obsessions ne peuvent surgir que d'une société excédée de fonctionnalisme.

112ème jour du procès Walt Disney, pour crime contre l'humanité et l'animalité. Aussi célèbre que le « Arbeit macht frei » d'Auschwitz est devenue l'inscription qui accueillait les visiteurs à l'entrée de Disneyland :

BIENVENUE
A TOUS CEUX QUI ARRIVENT
DANS CET ENDROIT HEUREUX,
DISNEYLAND EST VOTRE PAYS.
ICI LA VIEILLESE RETROUVE
LES BONS SOUVENIRS DU PASSÉ
ET LA JEUNESSE PEUT GÔTER LES PROMESSES DE
L'AVENIR.
DISNEYLAND EST D'ALORS
AUX IDÉES, AUX RÊVES ET AUX PREUVES

QUI ONT FAIT L'AMÉRIQUE AVEC L'ESPOIR QU'IL SERA UNE SOURCE DE JOIE ET D'INSPIRATION POUR LE MONDE ENTIER.

17 juillet 1955

Toute l'infamie de la pernicieuse influence exercée par Les Productions Disney s'est fait jour. Des milliers d'enfants des témoins défilent à la barre du tribunal, racontant les irréversibles lésions mentales provoquées par l'idéologie Disney conditionnés dès le berceau par la prosopopée paranoïaque de *Bambi* ou *The lady and the tramp*.

Partout on guillotine Mickey en effigie, on pend les Aristochats à la lanterne, on embroche les trois petits cochons. Disneyworld a été rasé, un monument aux victimes du disneyisme s'élève à son emplacement maudit. Disneyland a été conservé comme musée de la honte, on le visite. Et encore plus. Mais c'est maintenant avec une horreur mêlée d'effroi, que des foules encore plus immenses s'y massent.*

Je ne vois personnellement pas la différence. Et comme toujours dans les changements de régime, c'est la chasse aux sorcières. On a rasé Julie Andrews, le rôle-titre de *Mary Poppins*. Des récalcitrants avaient dissimulé des albums, des vignettes. Et même, pour les plus coupables, des films. Et grouillant de ces pingouins, lapins, souris, canards, chats, cochons, chiens, vaches, castors, monstrueusement défigurés, distordus par la bouffissure disneyenne. Ces hors-la-loi sont traînés en justice, leurs trésors brûlés en place publique.

*Comme toujours, il y en a pour trouver ça drôle. Ils sont immanquablement considérés comme des cyniques, des caustiques, des snobs ou des asociaux.

Jusque sous mes fenêtres on édifie un gigantesque Goofy de bois de paille et de papier, qu'on incendiera ce soir. Triste inconstance des foules, qui toujours massacrent ce qu'elles adulèrent. Qu'inventera-t-on d'encore plus monstrueux à leur usage ?

L'endroit où meurent les hommes s'appelle une ville. Ils s'y entassent par millions, les uns sur les autres, et s'étouffent mutuellement de leurs déchets et de leur progéniture. Ainsi ils s'anéantissent, car tout rassemblement de plus de deux personnes tend à son anéantissement. Oui ! Le désir du suicide collectif commence à deux. Tant qu'on s'y entretue, on estime qu'une ville est vivante. Quand elle se pétrifie, enkystée par les monuments historiques, elle est considérée comme morte et seuls les touristes la parcourent.

Supprimons une bonne fois pour toutes l'idée d'homme et de femme. Désignons-nous sous le terme de mme. Les mmes (prononçons hem, comme en se grattant la gorge). , a vous a un c^{tté} préhistorique. S^{rement} dans les grottes désignait-on ainsi une présence humaine. Hem, hem ! criait l'individu à ses congénères pour les avertir d'une arrivée. Mais voilà, tout de suite, la virilité parle en moi, ça fait castré, ce terme amputé de son début. Les mmes de sexe féminin n'y verraient nul inconvénient ; le sentiment de la castration, elles l'endurent depuis toujours. Mais moi, mme à couilles, quelle angoisse m'étreint à l'idée d'être défait de quoi que ce soit, ne serait-ce que d'un h et d'un o ! Je me fais horreur, je me dégoûte, j'en ai la nausée ! Quel rêve malsain hanta donc la nature en créant les hommes.

Comment se survivre à soi-même ? C'est la question que je me pose chaque matin.

« Je suis normal ! Je suis normal ! Wargl ! Non, il n'y a pas de considération, pourquoi tant de haine, pourquoi tant de hargne ! pourquoi tant de mépris ! Wargl ! Brwuilx ! »

Ca y est le voisin du rez-de-chaussée délire à nouveau, hurlant, cognant les murs. Cette fois-ci j'en ai marre, j'appelle les flics. Quel minable, quel pauvre type ! quand je pense que nous sommes de la même espèce, et du même genre !

Sur le bord de mon flacon de parfum, la poussière s'est déposée ; du doigt je recueille cette lie odorante.

Il faudra bien qu'un jour j'écrive un livre sur la poussière. Un livre qui parle de la poussière imprime sa très exacte destination. Il est prophète. La matière du livre sera la même, sous toutes ses dimensions.

La poussière crie à mes oreilles, elle scintille, papillotte virevolte sursaute jaillit court sous les portes se mêle de tout au tout. Elle ne paraît pas impatiente d'être imprégnée par le liquide co-fondateur, confondeur.

*Poussière, livre de poussière
Poussière, seule matière
Première qui pousse, qui parle
En courts nuages qui retombent*

*Matière inerte intermédiaire
Soulignée par le vent
Vrai fondement des êtres
En son mélange mystérieux*

*Pollens, laine, débris d'insectes
Peau, corps disloqués innombrables
Méconnaissables et pourtant là*

*La poussière est
Indéterminablement déterminante
De tous ses ongles
De tous ses cheveux elle refaçonne
Monte et retombe
Quand elle se tient debout en homme
Il est l'orgueil de la poussière*

J'achevais de lire mon poème à la jolie Betty, qui bâilla et dit : « Pas mal ; mais ça dessèche ». Betty adore que je lui raconte des histoires. Elle vient me voir pour ça, elle finit toujours par s'endormir dans mon canapé. J'adore la regarder, elle est si gentille quand elle dort. « Et puis la poésieÉ C'est bien ennuyeux ». J'enchaînais vite sur un conte du monde humide, ce qu'il fallait à cet esprit altéré. « J'ai bien connu l'aqueux duc d'Eau, mentis-je. Il habitait Montmartre : au château d'Eau. Passant sous ses fenêtres, je le savais chez lui aux lueurs bleues filtrant au travers des meurtrières vitrées. Des bancs de poissons mauves y scintillaient par moment. Partant visiter ses domaines Des châteaux d'Eau de France et de Navarre Dil empruntait un carrosse ; disons : un vase avec des roues, plein de son élément. Un soir qu'invité au palace, en tenue d'homme-grenouille (je le confesse, je ne suis point amphibie) le duc me fit l'hommage d'un conte à sa façon. Dans l'âtre, une torpille réchauffait doucement l'eau de ses décharges électriques ; aux clepsydres on pouvait voir qu'il était tard. Un vieux mériou sommeillait sur les genoux du maître ; la sirène qu'il aimait tendrement était depuis longtemps montée se reposer. Les algues phosphorescentes ondulaient dans les vases ; le duc, malgré l'âge, avait une allure folle dans sa robe d'intérieur, damassée de corail et de perles Dun peu voyant peut-être Dmais c'était bien porté.

« J'ai bien connu une palourde commença-t-il, un coquillage charmant, et je vous jure (le duc eut là un petit rire coquin) que j'en ai bien connu, des douzaines. Ce bivalve adorable laissait voir, entre des coquilles faites au moule, la chair la plus pâle, la plus opale, qu'aucun eût conque. Un jour justement qu'elle avait l'imprudence de laisser entrevoir ses appas au tout-venant, comme le font les gourdes de son âge, un petit crabe Noir, mais vaillant Den tomba éperdument amoureux. Le ressac l'entraîna avec lui, il ne put voir l'objet de sa flamme avant le lendemain. De retour, il lui avoua, dans l'exaltation, son sentiment. La palourde n'y était pas indifférente. « Quitte un peu ton rocher, partons à l'aventure ! l'exhorta le crustacé, nous visiterons les mers, les océans, les tièdes estuaires ; nous verrons les poissons-perroquets, les poissons volants, nous chevaucherons les grands squales, des glaces turquoises du pthe jusqu'aux lagons du sud par le gulf stream, et le soir, sur les hauts fonds, couchés sur des éponges parmi les poissons-lune, nous regarderons les étoiles au travers des eaux calmes. » Là-dessus l'éloquent amant fut remporté par les flots. La palourde de son coeur, bien que troublée au-delà des mots par tous ces brillants discours, n'était pas du tout prête à briser son byssus. Elle joignit à jamais ses coquilles l'une à l'autre et sourde aux appels désespérés du pauvre crabe, depuis lors, dans sa chambre nacrée, elle rêve aux mers du sud et aux grands squales. »

« I lock the door upon myself » glougloutai-je au travers de mon masque. Ces sonorités anglaises se perdirent dans un bouillonnant flot de bulles, et je crois que le duc d'Eau, qui était un peu sourd, ne m'entendit pas. « Soyons sage comme ce petit coquillage, me dit mon aquatique hthe en me raccompagnant, qui sut préférer, aux hasards de l'expérience, la douceur des imaginations. Pardonnez-moi de vous mettre un

peu lestement à la porte, mon cher ; mais l'air, dehors, ce soir, est d'un sec ! »

Betty comme ma palourde s'est blottie dans ses rêves. J'en profite pour aller me faire un drink dans la cuisine. C'est les news sur le petit poste de télévision sur le frigo, qui marche toute la journée. Un homme a cassé deux tonnes de noix d'un coup, en écrasant son poids lourd contre la pile d'un pont (il a aussi cassé la noix fraîche de son crâne). La voix parle maintenant d'un type que je connais, pas très bien, une vague relation, le peintre Efraïm Amalba. Il vient d'achever son chef d'oeuvre, et dormira ce soir en prison. Il a peint avec une matière prohibée : le sang de ses contemporains. La bombe qu'il a posée à la Chaussée d'Antin a tué vingt-sept personnes ; Amalba, qui n'a opposé aucune résistance à son arrestation (comme dit la voix) a été trouvé sur les lieux même, photographiant les hémoglotags sur les murs, les passants déchiquetés. L'information s'achève sans transition, comme dit la voix qui passe du meurtre à la rubrique des arts par l'annonce de son exposition, à la galerie Oscar Glave. C'est ce qu'on appelle de la peinture à la bombe. Enfin de l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts.

Ah ! mes bons, mes chers, déclare Violette finissant sa trajectoire dans un fauteuil sur trois de mes pantalons fraîchement repassés, réveillant Betty en sursaut, ce n'est pas croyable, on me gruge, on m'assassine, on m'étrangle. Je m'explique. Vous savez que j'ai un petit ami (Violette en effet convolait avec un industriel depuis quelques jours). Gabriel décide comme ça de me faire un petit cadeau ; rien de plus naturel, il m'emmène dans une boucherie place Vendôme. Là je minaude, je fais déballer toute la boutique, pour marquer le coup. Les vendeurs me vantent leur rumstek, filet, bavette, rôt, gîte-gîte et autres pavés, des bidoches, je vous jure,

comme on n'en voit plus. D'après des heures d'hésitation je craque pour un sublime gigot. Gabriel accuse un peu le coup, vous pensez, il y en avait pour une fortune, c'est tout moi, j'aime toujours ce qu'il y a de plus beau. On me l'emballe dans une boîte réfrigérée qui à elle seule te paierait des vacances, ma Betty. Gabriel me dépose à la maison, je contemple la merveille et me fais réflexion que j'ai des arriérés de loyer à soulager. Je retourne illico place Vendôme, chez le débiteur, et lui propose une restitution de sa marchandise, prête à négocier, bonne fille, une raisonnable réduction du tarif. Voilà-t-il pas qu'on fait des mines dégoûtées, on peine à reconnaître la pièce de viande, malgré l'emballage estampillé, on fait des allusions douteuses sur la fraîcheur de ma barbaque, et on m'envoie tout bonnement paître ! J'en ai tiré finalement une misère au mont de piété et que dire à Gabriel s'il s'émeut de la disparition du gigot ?

BETTY : Dis-lui que tu l'as mangé.

VIOLETTE : C'est malin. Je ne plaisante pas. Gabriel est un vrai amour, je ne veux pas lui faire de peine. Enfin on verra bien. Tiens, est-il passé ?

BETTY: Qui ça ?

VIOLETTE: Truc.

BETTY: Je ne sais pas, à l'instant il racontait une histoire de palourde perlière, je crois.

VIOLETTE: Jamais entendu parler de palourde qui fasse des calculs. Je ferai gaffe au restaurant la prochaine fois.

Dans la rue je suis comme un chien égaré. Toutes les femmes aux cheveux gris sont ma mère ; maman, maman. Les enfants dans les poussettes sont parés comme les victimes d'un sacrifice rituel, qu'on entretient comme des princes jusqu'à leur exécution ; couleurs fluorescentes des petits génies sautillant sur les bloomers. Au milieu de ces apprêts criards, la pauvre larve. Comme l'uniforme leur ira bien, comme le sang sur leur front siéra à leur pâleur. Toujours la même sinistre histoire comme un disque rayé. Cette répétition, aura-t-elle une générale, une première ? On sera rodé.

É Qu'hais-je ? M'assagis-je ? Il me semble que ma haine s'affaisse, que je n'arrive plus à détester, à exécrer. Mes phrases, je les voudrais taillées dans un seul bloc de sardonx, mais la méchanceté elle-même me fait défaut. La seule chose qui ne fasse jamais défaut, c'est la sottise, l'ir-réremédiable, le vice suprême, général Ðla ville est pleine de chiens et d'hommes muets, presque idiots. Race immonde ! Tu perdures. C'est la bêtise qui fait tes centaines, les idées et l'esprit meurent jeunes.

Cet imbécile de Jean-Daniel me fascine. Le misérable écorché ne peut ouvrir la bouche sans proférer une ânerie ; le pire pour lui est qu'il s'en avise, s'embarrasse, en vomit de plus grosses, s'excuseÉ s'empêtre sans m'inspirer la moindre pitié, du mépris, peut-être, si ce sentiment savait être

indifférent. Je l'ai connu autrefois tout aussi bête mais satisfait ; la conscience lui est venue pour son malheur. L'heureuse insouciance est niaise ; rarement mots furent mieux accolés qu'« imbécile » et « heureux » ; seule la stupeur connaît le bonheur. La conscience, la pensée, l'esprit à jeun sont tristes, amers, ils ne peuvent prétendre qu'aux flashes de la joie brève dont l'éclat pâlit vite, même soutenue par le souvenir. Le bonheur est le propre de la jeunesse, période d'idiotie légale.

Ce vieux crétin de Jean-Daniel est maintenant un imbécile malheureux. Imbécile, malheureux. Malheureux imbécile. Quel tableau ! Quelle affreuse injustice ! Là c'est à moi que je pense. Trop taré pour être éclairé (combien d'alcooliques cholestérolés dans mon hérité ?) Trop cultivé pour être une brute ; toujours les doigts coincés dans une porte fermée à clef, le Type qui avait la clef est mort après l'avoir jetée dans la mer.

Et toujours se lever, se laver, s'habiller. Que mets-je ? Qu'est-ce que je vêts ? Que vêts-je et de quoi me vêts-je ? Que revêts-je, rêvais-je ? Qu'est-ce que je vais me mettre ? Changeons de chemise comme de page, de paragraphe, D'opinion. Inconstance délicieuse. On n'écrase jamais qu'une rose entre ses mains. Je suis libre ! Day off. Je vais faire les boutiques.

Je peux gambader comme un gros monstre vert à pois mauve. Des cravates !

La mort de Suki
UN CANARI CROQUÉ PAR UN CHAT
l'agresseur est en fuite

L'article m'apprend que son professeur de chant (celui du canari) s'appelle Martha Elsiné.

Le chat, un sans domicile ? Quand règlera-t-on le problème de la pauvreté des animaux ? Ça tué Suki le canari, la star de la série pour oiseaux *Suki le canari*, pour laquelle j'ai fait des piges, d'ailleurs. Eh bien, quelle affaire, qu'ils le remplacent ! qui verra la différence ?

« Madame Pembelton nous rapporte que ses amis ailés sont inconsolables, et qu'ils ne regarderont pas la suite avec un remplaçant. Ils auraient trop de peine en pensant à celui qui restera leur Suki, le seul, le sublime Suki. J'espère qu'on

attrapera ce chat et qu'on fera des cordes avec ses boyaux, conclut cette mélomane. »

Ce crétin de chat qui n'a pas su, malgré l'atavisme chez cette race apprivoisée, se faire une place en rond sur un coussin ! C'est comme la responsabilité des lions dans leur propre disparition. Le drame ce fut leur incapacité à s'adapter. Ils n'ont pas su cesser d'assassiner les antilopes. Les lions et les tigres n'ont pas su se prélasser devant les cheminées en regardant la télé, s'étirer en ronronnant, ils n'ont pas voulu servir de poupée aux petites filles qui leur auraient tiré la moustache. Ils ont préféré orner des vieilles peaux avec leurs vieilles peaux, trôner au tableau d'honneur des espèces en voie d'être anéanties par l'homme, et disparaître. Certes ils sont morts libres, mais les morts ont toujours tort, et la férocité bestiale, la mort la vainc.

Aujourd'hui impossible de lire. Les mots accolés perdent tout sens. Trop complexe. « La première fois que le sergent remarquaÉ » Je m'arrête. Quelle imbrication d'éléments ! , a me tord la cervelle. Je relis. « La première fois que le sergentÉ » Ces abstractions m'atterrissent. « La première fois queÉ » C'est incompréhensible D'une logique perdue comme une langue antique indécryptable, de l'étrusque. Je rassemble péniblement mes esprits. « La premièreÉ » Je sombre démantelé dans les abîmes de blanc entre les lettres. La vie m'est chaque jour plus inextricable, je mourrai dans la sensation d'un chaos total et mystérieux.

La nuit je rêveÉ Je vis, je vois, je suis. Le jour je crève. J'adore jusqu'à mes cauchemars.

Chaque jour mon existence s'écoule sous la forme d'une nouvelle carte qui se retourne Dcomment définir cet avènement d'images successives (comme au zootrope ou au ciné-

ma) à la fois personnelles et convenues. De la jeunesse, la vieillesse, l'amour, la tristesse me jouent. Ainsi chaque jour je tente de lire mon regard. Quelle carte pour aujourd'hui ? Tout est différent (c'est à dire presque identique). *f* n'igme quotidienne. Les cartes se recouvrent sans que j'aie pu les connaître. Le génie, la générosité, la force physique, je les connais : la matière qui me constitue, faisant l'expérience de la forme humaine, comprend tout de ce que l'homme peut être. Mais je ne suis pas l'Homme, je suis n'importe lequel, un quelconque dans le gouffre incalculable des possibles. Je suis celui qui n'est pas né, qu'on a contraint à un rTMle de décomposition.

Quelque part sur une planète surpeuplée, quelque part dans de la chair pensive, lascive, la peur.

Allons, laissons là ces tristes billevesées. J'ai ici sur ma table une commande à honorer qui ne peut plus attendre, l'écriture d'un spot télé pour lapin. Mais comment, me diriez-vous, si l'on pouvait répondre aux livres, comment sentir la préférence de son lapin devant deux sortes de biscuit ? Question d'intimité avec son lapin. Une fille a bien eu récemment à dire :

Ñ Papa, j'attends un enfant du lapin.

Elle en a eu dix-huit. BientTM, c'est avec les plantes qu'on va copuler, à quoi cela peut-il rimer ?

Chez Hans. Rien. Le vide. Une cheminée pleine de cendres, des piles de livres le long.

RAOUL : Tu pourrais quand même avoir une chaise ou deux, Hans. Tes convictions confinent un peu à la manie, en tout cas à l'inconfort.

HANS : Une chaise ? Tu n'auras bientôt plus rien à asseoir dessus.

RAOUL : Mais en attendant

Ñ Raoul n'a pas tort, dis-je ; une salle d'attente qui se respecte doit contenir quelques sièges.

HANS : J'attends debout. Ce ne sera qu'un court instant.

RAOUL : C'est court, mais c'est bien long

Ñ Vos métaphores sont aussi vagues que laborieuses,

flȃta Fulmine, jamais si mince ni si brune, assise auprès de la cheminée. Elle eut un frisson qu'elle ne put réprimer, ou qu'elle afficha ; son éternel sourire de sphinx était l'enseigne d'une perpétuelle énigme.

RAOUL : Nous n'avons plus qu'à faire comme Fulmine, nous asseoir par terre.

HANS : Fulmine, aimerais-tu que je fasse du feu (il avait une façon de dire « feu » comme « glace à la fraise » une petite fille) J'ai bien, ajouta-t-il à voix basse, gêné, acheté du thé et des gâteaux ce matin mais je n'ai pas pu résister (là nous échangeons des regards navrés) J'ai mangé les gâteaux, et le thé est dans la Seine.

Ñ Pour changer les poissons de boisson ?

« Allez, soupiré-je, ça en aura bien tué quelques-uns. Fais-nous donc une flambée, encore que ça me déprime. »

Hans allume du papier et jette quelques volumes dans les flammes. Fulmine attrape l'un d'eux sur la pile. Une vieille chose qu'elle feuillette. « Un ver a foré un trait-point de morse, page 73, dans la marge » dit-elle.

« Glose obscure », commenté-je, en jetant un oeil sur la reliure de l'ouvrage datant probablement du grand siècle.

Ñ Et page 96, il y a un poil de chat tigré.

Ñ Un chat du 17ème, peut-être. Tout à parier qu'alors le chat était rigoureusement ce qu'il est aujourd'hui, ou sous la Haute *f*gypte ; la même façon de miauler pour qu'on lui ouvre une porte, de passer la patte derrière l'oreille, d'orner le bord des routes de ses viscères. Les usages des hommes passent (que lui importe de mettre en pièces un pschent, une perruque poudrée ou un coussin de vinyle !), lui demeure immuable, symbole d'éternité.

« Pardon, tu n'en sais rien du tout, objecte Raoul, ce parasite aussi a dû avoir ses mutations. Il lui a fallu, par exemple, apprendre à ouvrir la porte d'un réfrigérateur. »

Ñ Il savait déjà ouvrir les portes, en grattant avec ses petites griffes.

« Aucun symbole d'éternité n'ouvrirait la porte d'un frigo »

s'inscrit dans un phylactère surplombant Fulmine. È la différence des bulles ordinaires, qui jaillissent en fuseau à distance respectable des lèvres de l'émetteur, Fulmine en tenait encore le fil par son sourire. Ce cordon ombilical de l'expression, relié encore sans doute aux cordes vocales, aux poumons, mit mal à l'aise.

Je songeais pour ma part aux souffleurs de verre. Æ leurs pensées demeuraient-elles dans les flacons façonnés par leurs lèvres ? Elles s'en échappent sans doute, comme le génie du conte, si l'on ne les bouche.

Hans, heureusement, eut la présence d'esprit de trancher le fil du discours avec des ciseaux et jeta le phylactère au feu, o• il flamba instantanément.

HANS : Si quelque chose devait être conservé du passé, c'est justement l'inconservable : l'éphémère, l'instantané, l'altérable. Une fleur en papier du moyen-âge, un décor en carton peint de la Renaissance, une bulle de savon romaine, un boeuf en daube inca, un clafoutis Restauration, une petite fille de la haute époque.

Et tout en parlant il engouffrait dans la cheminée manuscrits précieux, éditions uniques, in-quarto introuvables. Il se pencha sur l'ouvrage que Fulmine parcourait.

HANS : (avec dégoût) Qu'est-ce ? Ah ! La vie d'un peintre du 17ème, un manuscrit relié. Je n'ai pas tous les jours le plaisir de détruire une rareté pareille. Personne n'entendra plus jamais parler de ce Paul d'Aroglie.

Hans avait éveillé notre curiosité. Il fit des manières. Nous dmes tous jurer solennellement de n'en rien divulguer.

« Paul d'Aroglie, ou d'Auroy, qu'on appela *du Roy* en raison de sa fulgurante faveur à la cour de Louis XIV, était un aventurier sans date de naissance. Il arriva de nulle part, d'Italie ou des Flandres. Sa technique était, paraît-il, remarquablement réaliste. Son atelier s'entourait du plus grand secret, il était littéralement encombré d'automates, d'horloges, sonnant et cliquetant, et une grande boîte drapée de noir en occupait toujours le centre. Il n'exigeait pas des modèles de longues séances de pose (bien qu'il voulût toujours qu'on restât parfaitement immobile au moins quelques instants, pendant qu'il observait très attentivement son sujet) mais par contre apportait toujours le plus grand soin aux mises en scène, faisant travailler des artisans à des fonds peints, des faux nuages et des anges suspendus au plafond pour les apparitions mystiques. On était un peu comme au théâtre chez lui. On rapporte que la texture de ses toiles était plus fine, que le glacis en était plus impeccable que ceux d'un Vermeer. Ses collègues, Poussin, Philippe de Champaigne ou Claude Gellée se rendirent en délégation à l'atelier du maître et furent confondus d'admiration. La reproduction des détails leur sembla stupéfiante, bien que l'ensemble leur parût un peu froid. Paul d'Aulide les immortalisa dans une toile perdue. Comme toutes celles qui s'intitulaient *Les peintres juges d'Auroy*. Le roi s'enticha de cet artiste ; il lui fit réaliser de nombreuses commandes, que Paul du Roy exécutait remarquablement vite. Les choses se gâtèrent quand le portrait d'une favorite ne plut pas ; elles se compromirent davantage encore, car des envieux cabalèrent, lui dérobèrent du matériel à son atelier, les ingrédients nécessaires à de précieux secrets de fabrication, et Paul dut faire patienter ses commanditaires. D'atermoisement en atermoisement, ceux-ci enragèrent, le harcelèrent. Il tenta de passer en Italie,

mais les gens du roi l'interceptent, on supposa qu'il fuyait des gages insuffisants, qu'il espérait mieux des princes de la péninsule. Il fût questionné ordinairement, puis, accusé de sorcellerie, extraordinairement. Il délira, tint des propos déments et mourut sous la torture.

Ses automates et tout son matériel furent détruits, comme ses oeuvres, et Paul d'Auray fut oublié bien vite. Faites de même, dit Hans en précipitant l'ouvrage dans les flammes, un peintre de plus ou de moinsÉ qui s'en soucie ? »

Je longuais le Louvre pour rentrer chez moi ; la neige festonnait les chapiteaux, les statues, les portiques, les balustres, avec une précision méticuleuse. Je sentais dans mon dos Paul du Roy à mes trousses.

Dans la vitrine d'un antiquaire, rue des Saint-Pères, une comode ornée de panneaux ivoirins curieusement craquelés.

Une hypothèse absurde prenait forme dans mon esprit. Et si ce peintre avait été un voyageur du temps ? Ces toiles d'un réalisme étonnant pouvaient fort bien avoir été des photographiesÉ Ces automates et ces horloges, destinés à dissimuler le déclic de l'appareil caché dans la boîte noire, et aussi la nécessité de mettre en scène ses sujetsÉ De là cette incapacité soudaine à « peindre » quand son matériel fut volé par des imbéciles qui voilèrent les épreuves sans y rien comprendre ; lorsqu'il avoua, on le crut fou, naturellement. Cet aventurier courageux savait sûrement en partant qu'il avait peu de chances de réintégrer son époque. Je rêvais à ces instantanés perdus ; des portraits photographiques des grands du siècle, des « photos de plateau » d'Athys ou d'Alceste, une image de « La chambre du roi » qu'on imagine comme une photo de Diane Arbus, et celle des peintres contemplant une « toile » de Paul, n'avait-ce point été « La Peinture juge de la Photographie » ? Je parierais que ces

artistes décelèrent confusément la nature mécanique du procédé. C'est probablement à cette époque qu'on pratique les premières expériences de photosensibilité de la matière. La photographie se serait ainsi auto-implantée dans le tempsÉ par l'intermédiaire d'un intrépide photographe qui avait fait des choix, financé son expédition É sponsorisée, oui, bien sŕÉ par Polaro•.

De quelle époque était-il parti, avec sa chambre géante, son stock d'épreuves vierges ? S'il avait en main le manuscrit détruit tout à l'heure, partirait-il encore ?

La voix de Hans jaillit de mon répondeur: « Ici Paul Aro•. J'espère que tu as aimé ce conte à ma façon. Désolé, le voyage dans le temps reste tout à fait conjectural. »

J'avais oublié son obsession de détruire, jusqu'aux illusions qu'il crée.

Là dessus il émit un son strident, le répondeur fit « schgr-wichkzzz » et une petite fumée s'éleva du haut-parleur. Hans avait trouvé la fréquence qui tue les répondeurs. Le téléphone sonna. « Allo », fis-je, sottement avenant malgré tout. « Ici Hans fit Hans. Il a sauté ? »

Ñ Sinistre crétin. Il va falloir que je change mon numéro de téléphone pour un autre, sur liste rouge, et que je rachète un répondeur. Pourquoi ne t'autodétruis-tu pas ?

Hans a l'autre bout du fil boit mes insultes avec jubilation.

Lorsque je suis un peu en forme, ce qui se fait et se fera, hélas ! De plus en plus rare, j'ambitionne d'écrire. De faire carrière dans la Littérature, la vraie, pas celle pour ces cochons d'animaux, celle pour l'engeance humaine. J'avais pensé, en guise de palier d'adaptation, faire de charmants petits contes pour enfants, des histoires d'insectes (je n'ai encore jamais fait de scénario de film pour insecte) un peu dans la manière du Buffon des enfants. Quelque illustrateur pourrait adjoindre de jolies images et des lettrines.

L'éphémère

Il y avait une fois une éphémère au soir de son existence, que ses enfants dévoraient.

« Allons, Norma, finis cette patte ! dit-elle à l'ainée. Et toi, Robert, tu n'auras pas une miette d'abdomen avant d'avoir rongé cette aile tout entière ! »

Et pour tromper sa douleur et encourager leur appétit, elle leur raconta l'histoire de sa vie.

« Quand j'étais jeune, les hommes se levaient pour aller au travail, le soleil brillait haut dans le ciel et les fleurs s'ouvraient. Maintenant que je suis vieille, les hommes sont rentrés bien las de leur ouvrage, sous le ciel grenat comme le sang caillé, comme le rouge que l'on voit aux toiles de Gustave Moreau (car au cours de sa courte vie, notre éphémère était entrée par mégarde par une fenêtre du musée Gustave Moreau, c'est même là qu'elle fit la rencontre du conjoint de sa vie, Elliot). Les fleurs maintenant sont fermées, continua-t-elle, et la lune luit pour toujours dans le ciel. En vérité, rien ne sera plus jamais comme autrefois ! »

Elle n'en dit pas plus, expirant sous la dent de sa marmaille.

Le cafard et le bourdon

Le cafard dit : J'ai le bourdon

Le bourdon dit : J'ai le cafard

Tant qu'il y a de la vie, dit le bourdon

Y'a l'désespoir dit le cafard

Les fourmis amies

Il y avait une autre fois une fourmi qui cheminait avec d'autres en colonne. D'autres fourmis cheminaient en sens inverse. Soudain la fourmi s'arrêta net de cheminer : elle

venait de reconnaître, venant en sens contraire, une vieille connaissance ; c'était une fourmi qui était née le même jour qu'elle, dans l'oeuf contigu au sien. Elles sautèrent dans les bras l'une de l'autre, comme le font les amies longtemps perdues de vue, et se racontèrent mille tendres souvenirs d'enfance. Un pied, par accident, mit fin à leurs effusions, et tout le monde s'en fout.

Qu'en pensez-vous ? L'éditeur à qui j'ai passé ces petits essais les a trouvés sinistres. Surtout pour des enfants. Et même scandaleux, démodés (des animaux qui parlent !). Il me les a rendus en se bouchant le nez.

Pourtant, je ne vois pas à quoi ça rime, de préserver le « vert paradis de l'enfance ». Autant les mettre tout de suite au parfum, ces chers bambins. , a leur éviterait bien des désillusions. Enfin, pour ma carrière dans les Lettres, je pourrais les proposer comme fables pour vieillards. Il y a sûrement un marché pour des petites histoires destinées aux vieux déjetés. Mais ça existe, et ça ne ressemble pas à mes fables, c'est plutôt le genre « grand roman de la vie », prothèse de souvenirs inventés. (ici je lève le front vers les muses) Mon problème d'auteur c'est que je hais tout ce qui est naïvement tourné vers la Vie, la Famille, le Progrès, tout ça c'est la mort pour moi, le désir embaumé. On ne donne pas des sous à un type comme moi, on attend qu'il crève pour ramasser ce qu'il en reste, s'il en reste, à l'intention d'autres crétins dans mon genre, ça représente quand même un petit marché, et puis l'artiste maudit, ça reconforte le positivisme. Non, ce qu'il faudrait c'est anéantir cette production-là, que les sectataires du Réel crèvent asphyxiés par leurs convictions.

Mais Dieu me garde d'adhérer à toutes ces considérations ! Au Diable ma carrière littéraire, je ne voudrais pas d'un tel rite

de martyr aigri (là je jette au panier mes historiettes.)

Tralalapouette ! O bonheur je n'écris point. De joie d'être délivré des Lettres, je saute dans tout l'appartement en émettant des petits cris ridicules, que personne n'entend heureusement, car ils ne sont pas relatés.

J'ai quand même confié tout ce qui précède, *Erreur 127*, roman d'ordinateur évolutif, celui qui pourrait être entre vos mains, à un éditeur. Je crains que cela ne change ma façon d'écrire, j'ai commencé ce truc sans y penser, j'ai peur d'erreurcentvingtseptiser maintenant. J'imagine l'Ouvrage, le Lecteur, la PromotionÉ Quelle angoisse d'écrire pour être lu. De toda manera, à l'heure o● je vous écris, je n'ai pas de nouvelle de Maurice Nadeau. Je peux donc encore continuer à écrire tranquillement ce qui me passe par la tête.

L'aventure est au coin de la rue.

Alors que je tourne le coin de la rue Lepic, à l'étalage d'un poissonnier, un bigorneau s'échappe de son panier, saute sur le trottoir (d'un bond leste, mais sans ostentation d'ailleurs, comme s'il tombait). Un passant peut-être le poussera du pied dans le caniveau, d'o● il rejoindra les égouts, et le voilà parti pour « sa chance », la grande aventure, regagner l'Océan. , a me fatigue rien que d'y penser. Je crois que je ne suis constitué pour rien de grand, j'aime, (race d'esclave) les petites besognes, le sentiment na^f du devoir accompli que procure le labeur modeste *ĐI'm a good good boy*.

Quelle pose que ce pessimisme cynique, ce défaitisme vautre de perdant.

L'enfer ? Ce serait la métempsychose ! Se réincarner, être obligé de reprendre cette morne vie encore et encore !

Le Mal d'Horreur.

L'Humanité avec une grande hache, celle de Golaud et

d'Elektra, un jour, une nuit, et cela importe peu, elle disparaît à jamais, et un grand soupir s'exhalera d'un bout à l'autre de la terre et du ciel, et il n'y aura plus jamais personne pour dire que c'est le jour ou la nuit.

Et alors ?

La tache de moisi (trace d'un rare laisser-aller dans le cosmos) aura séché, dans ce coin-là de la galaxie.

Je me détache du monde. J'assiste à un documentaire sur de lointaines peuplades. Un vrai documentaire, le genre où les êtres filmés sont si préoccupés qu'ils ne prêtent pas attention à la caméra, ou bien celle-ci est si bien cachée. Je suis un animal dans une cage, mais les visiteurs du Zoo passeraient sans me voir, moi seul je les regarderais. Le monde est comme en cage autour de moi, il est si vaste que les barreaux m'enserrent.

Des visiteurs regardent un animal en cage (c'est un docu sur l'animal), l'une des personnes attroupées a un malaise : on l'allonge par terre. Tout le monde l'entoure (c'est un docu sur le malaise) personne ne regarde plus l'animal qui lui, avec un noble désintérêt de brute, ne regarde personne. « De l'air », réclame-t-on, pour disperser les badauds, les barreaux de chair qui entourent l'évanoui.

L'humanité a attrapé la métempsychose du chien (la métempsychose). La réincarnation canine. L'Au delouah-ouah. Le chien mauvais qui n'a pas assez chié sur les trottoirs dans sa vie de chien, revient en pigeon pour déféquer d'en haut sur les passants. C'est le purgatoire, avant le paradis des bons clébards, Le Walhalla à moelle. d'autres renaissent sous forme humaine, c'est l'enfer. Je vous dis cela pour expliquer

la profusion d'ouvrages consacrés aux rites funéraires des animaux domestiques.

La baronne Anne-Sophie vit en Zero Gravity. Ses soirées sont toutes poudrées d'alcool, l'un des neuf chats de la baronne passa nonchalamment d'une armoire à l'autre par-dessus nos têtes, d'un infime effort de félin précis.

Je courais pour ma part au cul de mon whisky D'Ferguson expliquait justement à cette jolie blonde comment boire en Zero Gravity D'qui comme celui de Haddock, se traçait. La baronne dansait comme une folle du sol au plafond et sur les murs, quittant la piste du centre de la pièce D'il y avait bien s'zr des sièges et des poignée-tables sur les murs, le sol, le plafond de cette belle salle empire. Un chat effrayé frTMla mon visage, et la party dégénéra en un brouillard d'alcools et d'objets éparpillés, de chats hystériques bondissant de partout, nous fu'îmes.

Aux infos de la télé j'apprends que le chat qui a tué Suki, que la police avait arrêté, a été tué par un chien policier en état de légitime défense. Une bavure qui dissimule mal la réalité, pensai-je. Ce chat était probablement télécommandé par le consortium CHAT-LOISIR (un bon client à moi), et il en savait trop. J'eus honte de travailler pour de telles crapules, et je quittai mon travail immédiatement. Je me reconvertis dans un autre secteur qui m'apparut tout aussi crapuleux, puis je suis mort.

Bonjour, je suis le nouveau, et je suis là pour poursuivre *Erreur 127*, après la mort tragique du narrateur. Il nous a quittés si brutalement, et je suis encore si débutant dans cette émission, que vous pardonneriez le changement de ton, fort provisoire, car finalement, si le narrateur change, l'auteur reste.

Je n'ai guère en commun avec mon prédécesseur que des préoccupations parfois animalières. J'ai disposé sur les wagons de mon train électrique des tortues qui ne se déplacent plus à pattes (ce qui est fort long) mais voyagent circulairement en train. Je leur change la salade dans le wagon sous leur bec, et roulez jeunesse ! Elles parcourent un paysage miniature que je me targue de renouveler assez souvent pour qu'elles aient vu du pays. Vous me direz, c'est vain. Elles sont pourtant beaucoup plus heureuses que dans ces vivariums où les gens les confinent.

Je vécus tout l'été de pizzas surgelées. Au bord de la merde.

À mon retour près de l'ordinateur, la disquette d'*Erreur 127*, ramassée au printemps dans la rue. Vais-je un jour à mon tour la perdre et

Ce narrateur aura moins tenu que le précédent. Faut-il le regretter.

Permettez-moi de me présenter. Je ne suis pas un narrateur. Ou mon histoire n'est ni celle du Duc d'Eau ni celle d'*Erreur 127*. Je me sens pleinement autorisé maintenant à l'appeler

Erreur Générale

Erreur 127

Le narrateur écrit des histoires pour animaux. Dont on n'a qu'un vague extrait. C'est dommage. 70 pages appelées *Erreur 127*.

Erreur 128

Le narrateur (âge probable: 16 ans) joue aux tortues, mange

de la merde (de tortue ?) séquelle immonde du précédent

Erreur 127, non viable. 1/4 de page.

Et voici maintenant ce qu'écrire veut dire.

(sur une seule page)

Erreur 129

CHAPITRE 14

*Je n'arrive pas à me tuer,
même dans mon propre roman.*
Victor Hugo

Je cesse ici de contrefaire ma voix ; m'aviez-vous reconnu au téléphone ? Et voilà mon livre qui avance. Déjà un nouveau chapitre, une page qu'on tourne... J'hésite à l'éditer sous le titre (ici faire un dessin du livre)

LE PIÉGE DE L'*f*MOTION

avec en bandeau :

Vous ne me connaissez pas, moi non plus.

ou alors, international way, GENERAL ERROR ! L'édition individuelle étant aujourd'hui possible grâce à l'informatique. Un exemplaire ou cent milles. C'est d'ailleurs bien divertissant de voir qu'au moment où l'édition est devenue si facile, plus personne ne lit.

Je me tuerais bien, ça m'épargnerait la douleur de voir mourir ma mère. mais si j'attendais sa mort, ça lui épargnerait la douleur de me voir mourir. Je reste en vie par indécision, paresse, plus tard, plus tard, reprenons donc un peu de ce divin cauchemar.

Morne alambic de mon âme qui pourrit. Des mois s'écoulent, de ton bec seules quelques quintessentes gouttes tombent dans l'Erreur. il paraît que c'est comme ça qu'on fait le nuoc-mam (on suspend au soleil le poisson qui se décompose et coule). C'est assez christique, finalement, une fois de plus, cette histoire. Un implant culturel dans ma mémoire génétique, le sang du Christ distillé dans les ciboires des anges.

« Le chancelier Bacon, lis-je dans *L'Homme-Machine* par Julien Offray de La Mettrie (1709-1751), un auteur du premier ordre, parle, dans son histoire de la vie et de la mort d'un homme convaincu de trahison qu'on ouvrit vivant, pour en arracher le coeur et le jeter au feu : ce muscle sauta d'abord à la hauteur perpendiculaire d'un pied et demi ; mais ensuite perdant ses forces, à chaque reprise, toujours moins haut, pendant sept ou huit minutes. » Il ne faudrait qu'organiser des courses de coeurs, chaque participant nanti d'un bourreau-coach qui saurait stimuler son poulain : « Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource ? Il n'y a qu'à piquer le coeur, et ce muscle creux bat encore (ibid) » Mon coeur bondit déjà d'allégresse dans ma poitrine, à l'idée de s'affranchir de ma personne. Tout le monde veut me quitter, ne serait-ce que de quelques mètres en faisant des bonds ridicules. Ma lecture et

mes pensées m'égarèrent loin de cette session secrète de l'Association o• Gnarch Sublio tardait à venir démontrer que, contrairement à une rumeur infondée, il était bien l'inventeur de la Pilule qui avait fait son succès et sa fortune. Mais il tourna enfin vers l'assemblée sa silhouette rendue célèbre par les médias et encore épargnée par le grand âge, pour faire la véridique narration des conditions d'invention du sombre comprimé ; prospectus, prototypes, livrets exposés autour de nous dans les vitrines de cette haute salle Napoléon IV o• la lumière maintenant déclinait.

« Je n'avais plus très envie d'être, prononça la voix fameuse, rocailleuse du conférencier, alors que sur l'écran des images banales de foules faisant leurs courses dans les magasins ou entrant et sortant de transports en commun, évoquaient des grouillements d'insectes sociaux. Pour autant le suicide ne me tentait qu'à moitié. Pourtant, et je suis fier de pouvoir le dire, même si personne ne me croira, (ici il y eut de vagues remous dans l'assistance, tant la renommée de Sublio à ce sujet semblait nimbée d'un caractère incontestable) je suis l'inventeur de la Pilule Noire*. Cette pastille que tout le monde peut maintenant acquérir pour trois sous, et qui vous tue dans les délices les plus exquis, eh bien oui, c'est moi qui le premier en ai eu l'idée. C'était il y a quelques années, dans une période de mon existence o• j'étais désespéré d'une façon plus positive que maintenant. J'agissais, je travaillais à me rendre la vie définitivement impossible. »

L'image changea sur l'écran, montrant un comédien (qui ne lui ressemblait en rien) jouant le rôle de Sublio, assis à une table de travail, dans un costume ridiculement démodé. Ses lèvres articulaient des paroles muettes.

*Voir page 462.

« Crever, crever, crever. Saloperie de vie de merde, continua la sombre silhouette du conférencier sur les images, sans que la synchro labiale ne soit seulement tentée. Mes paroles étaient dissonantes, comme émises par un acteur médiocre qui chercherait à se convaincre lui-même. On y sentait la complaisance autant que l'impuissance du malheur qui ne parvient pas à se mettre en scène. Misère ultime : mon désespoir n'avait pas de réalité. Aujourd'hui on dirait : ne parvenait pas à *s'actualiser*. Je n'ai pas envie de vivre, proférais-je en m'éveillant, quand le sommeil me rejetait. Si je pouvais ne plus jamais m'éveiller... était ma berceuse favorite.

« Combien de fois n'avais-je pas songé à me tuer ! Mais les moyens vraiment me répugnaient. Rien de réellement efficace à 100%, rien de garanti indolore. Je trouvais intolérable l'idée d'avoir, en plus, à souffrir pour cesser de souffrir. Une nuit qu'épuisé de tourment j'avais sombré dans le sommeil, un rêve vint me visiter. »

Sur les images du film toujours muet, trois apparitions, des madones d'ombre et de satin rouge, sont dressées dans le coin de la chambre. La première porte une ample crinoline en billets de banque, et désigne tour à tour ses compagnes en tournant légèrement le buste vers elles.

« Je suis Notre-Dame du Change. Voici Notre-Dame du Suicide. » flȳte alors la voix de fausset de Sublio, doublant le personnage du rêve.

Notre-Dame du Suicide montre tour à tour du bout des doigts ses deux poignets tailladés, une méchante plaie à son cou (rouge caillé, noir, bleu de l'hématome), et, dans les mêmes teintes, un trou d'ombre à la tempe droite, d'oȳ s'est écoulé un seul filet de sang séché. Sa robe ressemble à un catafalque des pompes funèbres : velours noir, franges, pompons et broderies d'argent.

Mais soudain une musique éthérique enfle et les figurines du rêve de Sublio se mettent à parler avec des voix légères et mélodieuses.

NOTRE-DAME DU CHANGE

Et voici Notre-Dame des Trous NoirsÉ

Cette autre divinité a sur le visage une tourbillonnante Voie Lactée. Une quatrième figure, plus petite, est dissimulée sous un voile noir.

NOTRE-DAME DU CHANGE

Nous avons entendu tes prières ardentes et sommes ici pour t'apporter la paix.

NOTRE-DAME DU SUICIDE

Pourquoi t'imaginer que la mort soit pénible ? Ne pourrait-elle au contraire être douce et rapide ? Je pleure celui qui n'emporte aucun regret de sa vie tant il lui coûte de la perdre.

NOTRE-DAME DES TROUS NOIRS

Je te prête la couleur de mes abîmes, celle des Trous Noirs
o• tout s'anéantit... la couleur du tombeau de la lumière. Noir,
noir, noir, que soit noir ton exutoire.

NOTRE-DAME DU CHANGE

Un vaut pour mille, dix pour cent mille, le change aujourd'hui est facile. Tout peut être, tout peut devenir... Ce que tu plantes aujourd'hui grandira... Ce que tu imagines sera... Une idée jamais n'est solitaire... Tout peut être, tout peut devenir... Un vaut pour mille, dix pour cent mille, le change aujourd'hui est facile ! Que ce que tu vois, demain soit !

Notre-Dame du Change pose alors la main sur la troisième silhouette, petite et voilée, et découvre vivement une petite fille noire habillée de noir luisant. On ne voit que deux gros yeux blancs et des dents dans une petite bouche qui rit.

LA PETITE FILLE

Mangez-moi !

« Je me réveillai au milieu des papiers épars sur mon bureau, reprit la voix du conférencier dans l'ombre. Reprenant lentement connaissance, le songe me revint en mémoire. « Mangez-moi... mangez-moi... » La petite Pilule Noire ! Une panacée pharmacologique miraculeuse, un *best of* des drogues les mieux assorties pour les voluptés les plus secrètes, les sensations les plus vives, et la mort douce, assoupie, une léthargie bienheureuse... autre chose qu'une ingurgitation périlleuse de somnifères. C'est ainsi que me vint l'idée d'un comprimé qui vous expédie *ad patres* avec le sourire aux lèvres, un nirvana ultime, ce qu'on ne dispensait égoïstement à l'époque qu'aux malades en « phase terminale », euphémisme courtois qu'on utilisait à l'époque pour désigner les paquets de chair hennissant de douleur. J'allais d'abord voir un laboratoire pharmaceutique suédois avec mon idée, puisque la Suède avait le premier taux mondial de suicide. Ce fut évidemment inutile. La déontologie de cette profession n'était pas encore prête à concevoir une telle commercialisation. Je me rabattis sur la méthode champ de forme. Déposer quelques prospectus (que je concoctai, photocopiai à des centaines d'exemplaires) dans les boîtes aux lettres, en parler autour de moi, comme d'un nouveau produit sur le marché, et je comptais sur la diffusion inévitable de tout concept nouveau dans l'inconscient collectif, qui ne

manquerait pas de créer ma Pilule Noire, que je pourrais alors enfin gober*. , a sembla marcher. Quelques mois plus tard, les magazines faisaient des doubles pages.

L'écran qui jusque-là enchaînait en fondu des vues du faux Sublio adonné à courir ici ou là, jetant des prospectus à des entrées de métro ou échappant à la vindicte de concierges furieuses, se fige sur le gros titre d'un journal qui vient dans un effet d'hélice :

LA PILULE NOIRE : MYTHE OU RÉALITÉ ?

« Et l'on parlait d'un marché clandestin. La pilule noire se vendait au marché noir. Je ne fus pas long à trouver un de ces marchands d'illégalités, un certain Odile, Odile O'Déal. »

On voit l'acteur jouant Gnarch Sublio qui entre dans un café moderne, plantes vertes en plastique, mobilier blanc. Un homme au grand manteau sombre est assis dans un coin, à une table, devant une tasse de café. Il porte une minerve et ses gestes, sa voix sont contraints, heurtés, mécaniques. Odile O'Déal était lourdement très lourdement représenté

*Certes, si les conditions d'existence actuelles sont contraires à l'introduction d'une innovation à laquelle nous tenons tout particulièrement, il faut donc, il n'y a pas d'autres solutions, changer ces conditions, en préliminaire à l'inclinaison qu'on souhaite donner à la société afin de pouvoir ensuite y vaquer efficacement. En bref le poisson qui veut survivre doit savoir noyer le bocal de l'eau dans laquelle il pourra enfin nager. Avec le risque qu'alors, des poissons comme lui il n'y ait plus que ça, que son originalité se dilue dans le nombre. Mais ce n'est pas le cas ici. Gnarch Sublio ne voulait qu'obtenir la Pilule, et se moquait bien du monde qu'elle ferait exister ; en tout cas, au début. En mourant, il faut savoir manquer complètement de tout intérêt pour la suite d'aventures auxquelles on ne participera pas. Que pour ceux qui ne pâtiennent, ce soit un motif d'imitation de plus.

comme ambigu, louche et sinistre. Si Gnarch lui, était encore vivant, la caricature, elle, n'y allait pas non plus de main morte.

« Vous êtes sûr que ça marche ? » dit le jeune Sublio postiche. Le vrai s'éclipsa à cet instant-là de la chaire du conférencier pour s'absenter me sembla-t-il ; j'eus le pressentiment que le moment aurait été parfait pour lui, de prendre la Pilule en coulisse et d'y mourir pendant que le film continuait à décrire ces épisodes de sa vie.

Gnarch : Et on a vraiment des félicités ?

È l'écran le dealer, du bout du doigt, dessinait une spirale ascendante.

Odile O'Deal : Inouables. Le sourire sur les visages en dit long sur l'extase des derniers moments. Quiconque a vu cela n'hésite pas une seconde. Ceux qui en sont revenus, encore est-ce très accidentel, n'ont de cesse de la reprendre. Ils parlent de pays luxuriants baignés d'océans tendresÉ et des fêtes, des jeuxÉ des voluptés sexuelles suaves et inéditesÉ Vous voilà décidé ? Les clients ne manquent pas, il n'y en aura pas assez pour tout le monde. Vous avez la somme ?

Sublio exhibe alors une grosse liasse de billets.

Gnarch : Voilà.

L'argent s'escamote en un clin d'œil il, sur la table apparaît comme par magie un petit sachet de plastique, toutes ces opérations sans qu'Odile ait bougé. Fasciné, Gnarch tend la main vers l'objet.

Odile O'Deal : Bon voyage.

Gnarch : Ê bienTM. Si ça marche si bien, pourquoi ne la prenez-vous pas ?

Il se lève en prenant le sachet, Odile accroche sa main d'une main crispée, le contraint à se rasseoir. Odile plonge son regard dans son regard, et chuchote en vociférant au fond de son oreille : « Ceci est la pilule noire. Vous savez ce que vous faites. » Il fait des passes d'hypnotiseur, sa voix résonne mais ses lèvres restent immobiles : « Je n'ai jamais existé, vous ne m'avez jamais vu. »

Gnarch : Vous savez, c'est moi qui l'ai inventée !

Mais il n'y a plus personne en face de lui. Juste un rire qui s'envole.

La lumière revint comme dans les salles de cinéma, graduellement, et aussi la petite lampe de la tablette de conférencier qui bleute par en dessous le visage ravagé de rides de Gnarch, o• nulle crédulité n'avait jamais pu s'exprimer. Ma vision l'imaginant se tuant en aparté n'avait rien eu de prémonitoire.

« Rentré chez moi, raconte Gnarch à l'assemblée muette qui boit ses paroles depuis le noir de la salle, je regardai en transparence devant ma lampe le contenu du sachet plastique. Une dragée sombre. J'ouvris le sachet et fis glisser sur les papiers de ma table un comprimé gros comme un m&m's, noir comme l'encre. Je bus beaucoup de champagne, je ne sais plus combien de bouteilles. La dernière chose dont je me

souvienne, c'est de m'être regardé dans le miroir au travers d'une flûte pleine, d'avoir ri sans bruit, jeté la pilule au fond de ma gorge et vidé mon verre d'un trait, après, je me suis effondré dans un tintement de verre brisé. La première chose que je sus lorsque je m'éveillai, c'est que j'étais toujours vivant. J'avais renversé une bouteille en me relevant brusquement, et le bruit m'avait fait mal. Je tirai la langue à mon reflet, une large tache noire s'y étalait. Odile était assis sur le coin de la cheminée. « Le plus dur dit-il, c'est de faire passer la pilule. Rappelez-vous que le suicide est un péché mortel : je vous ai sauvé d'une damnation à perpète, et ça n'a pas de prix. Bonne et paisible fin d'existence ! »

« J'envoyai un grand coup de poing dans Odile, ma main ne rencontra qu'une pile de magazines que j'éparpillai à coups de pied. Odile apparut à l'intérieur du miroir, ricanant. Dérision dérisoire. Cette pilule devait exister. C'était la loi du marché. Dans une économie comme la n^{tre}, personne ne peut négliger un tel business potentiel, même illicite. Je me lancerai moi-même dans la production en créant mon propre laboratoire pharmaceutique, et je serai libre, tout le monde sera libre. Deux ans plus tard, j'avais dans les mains la célèbre boî^{te} noire et blanche, la pilule telle que chacun la connaî^t, qui n'est pas noire, bien sû^r, mais blancheÉ comme irisée d'un pâle arc-en-cielÉ » Et la fameuse phrase du mode d'emploi :

« Bienvenue dans la pastille. Le noir est à l'intérieur. »

« J'étais enfin libre. Chaque fois que j'ouvre le tiroir de mon bureau, j'ai la satisfaction de la découvrir là, entre la bouteille d'encre et les enveloppes. Mais je ne l'ai toujours pas prise. »

« Oui, et pourquoi ne l'avez vous toujours pas prise ? » demanda vivement Gabrielle Zohn, la propriétaire du bébé animal sur lequel tripait Gnarch.

C'était trop, l'association bafouait toute vraisemblance et discréditait l'humain d'une façon trop monotone ; Il y avait mieux à faire et je n'entendis pas la suite des mensonges du vieux Sublio. J'avais surtout besoin d'un verre et il n'y avait que la rue à traverser. Un cacheton Sublio, j'en avais toujours un sur moi, comme tout le monde. Peut-être ce soir je le prendrai. Et combien des membres de l'association seront encore trouvés morts au matin ? Sublio, lui, je l'appris le lendemain, l'avait avalé à la fin de cette conférence historique de la veille dont je m'étais échappé. Quelle gožt déplacé vraiment, pour l'ostentation !

Paris à mon retour des cTMes me paraît plus sinistre que jamais. On n'y sent que la misère et la détresse morale, on n'y entend que le cri du collecteur de la taxe, on n'y voit que le voyeurisme bovin et exaspérant des touristes. Les âmes et les coeurs, perdus de solitude au creux du contrTMe mass-médiatique, stupéfiés, abrutis, semblent faire tapisserie dans un bal macabre. Excitant, non ?

Enfin, mettons cela sur le choc en retour des plages.

D'ailleurs, je suis très en forme. Qu'ils crèvent tous, et moi avec. Qu'est-ce que j'en ai à foutre !

On n'a vraiment que le plaisir qu'on se donne.

En tant qu'exécuteur testamentaire de Didier Sebin, j'ai accès à l'intégralité de ses fascinants carnets de notes. J'aurai d'ailleurs bienTM tout mis au net, et la torturante envie d'en

écrire plus m'obsède. Après tout, dans la mesure où l'invention pseudobiographique était sa manière, rien vraiment ne s'y oppose déontologiquement.

Nous étions très liés, vous savez. On a même couché. Une fois. Je me sens comme ces maris qui, à la mort de leur femme, s'incorporent la personnalité de la défunte, portent leur perruque et leurs robes. Personne ne connaissait Sebin comme moi. Je suis le seul à comprendre que son extraordinaire œuvre peint, photographié, filmé, théâtral, bref l'ensemble des travaux de ce véritable génie d'une renaissance, ne pouvait pas être.

Notre monde se referme sur lui-même en un recyclage qui n'autorise plus aucune innovation. Répétition des gestes en boucle, ressassage des extrémités du serpent civilisé se mordent la queue. L'invention terrible, fondatrice, dont l'absence chez les Incas nous interloque indéfiniment, c'est celle de la roue.

Forme close du Cercle où notre terreur s' imagine tout préserver de la Mort, et qui est la Mort elle-même : rien ne tourne sur soi sans s'user, sans une inéluctable et constante déperdition. Ce que l'on craint de perdre est perdu.

L'humanité est condamnée au sort d'Ixion, cloué sur une roue enflammée qui tourne dans les airs. *Volvitur Ixion et se sequiturque fugitque.*

Ainsi les œuvres de Sebin n'avaient aucune chance d'éclore au monde des formes lumineuses : Plus rien, définitivement, n'est capable de briser l'enceinte fortifiée de la Boucle Bouclée.

Ferai-je mieux d'être Sebin plutTM que l'auteur quasiment anonyme de cet invraisemblable et lui aussi circulaire *Erreur 127*, ni journal ni roman, où je ne m'y (me) retrouve pas moi-même ?

Enfant je m'allongais les nuits d'été sous le ciel étoilé. Je pouvais voluptueusement ressentir l'espace immense d'infini o• flottaient la terre, les planètes, et mon corps. J'avais ainsi le fort sentiment, effrayant, exaltant, d'exister. Aujourd'hui la voûte nocturne n'est plus à mes yeux qu'une vilaine toile peinte, et tous mes efforts ne tendent qu'à retrouver la perdition au milieu de l'éternité vide qui seule me rendrait à une identité, toujours suis terrifié des preuves introuvables de mon existence. La présence du monde sensible autour de moi me défait ; je me compare à tout, et découvre chaque jour que je ne suis qu'une copie de copies, un faux.

È l'image de ces deux toiles. En fait des panneaux de bois vaguement salis de colle néoprène que j'avais ramassés. Que je signais du nom de Hans Rickfeld, peintre inexistant, inventant ainsi le concept de FAUX DE RIEN. Encore que Duchamp l'ait fait avec son urinoir signé R. Mutt, mais il n'avait pas songé faire un faux de rien. Vous voyez, je recommence, je continue, il faut que je me compare à tout, pour sempiternellement me découvrir absent de tout, ou dérisoirement victorieux pour un détail insignifiant que le vent balaye.

Mais il n'y a pas d'originaux, il n'y en a jamais eu ; tout se nourrit de tout, le pire du meilleur et le meilleur du pire.

C'est un vrai désespoir, dans une ville comme Paris, de ne pouvoir fréquenter personne. Les abrutis sont légion, n'en parlons pas ; quant aux gens de qualité, ils sont si prudents dans leurs relations, tellement cyniques et pervers (la perversion dans son raffinement est la seule marque de distinction possible), fuyants, imprévisibles, hagards, amers, dangereusement malintentionnés (comment leur en vouloir), que même la délicatesse de leurs goûts et le charme de leur conversation ne peut balancer la crainte qu'ils inspirent. Hélas ! Je ne rencontre ainsi presque plus les *f*minents Membres de l'Association. , a n'a lieu que rarement, par hasard. Comme aujourd'hui la rencontre fortuite d'Hans et de Fulmine.

Hans. C'est bizarre. Je le déteste, il est odieux, et pourtant je suis là à prendre un café avec Fulmine et lui sur la rue de Rivoli. C'est incompréhensible les rapports qu'on a avec les

gens, ça dépasse toute analyse, ça me défait. Je l'écoute qui serine sa perpétuelle haine de la conservation.

La façade du Louvre, qu'on a récemment peinte à l'imitation des façades antiques, clinque ses ors, ses rouges et ses bleu-roi. Les yeux fous et postillonnant, Hans vitupère, inspiré par le musée proche.

Ñ Archéologie maudite ! La fange fourmille plus du travail des hommes que des vers. La gloire sédimentaire. Science qui nous accable du sentiment de la vanité de nos vies. Vertige devant tant d'efforts défunts. Les hommes toujours s'imaginèrent devoir perdurer dans leurs ouvrages, construire quelque mégalomane monument que le temps mettrait plus longtemps à user qu'eux. Sinon rien de plus, semble-t-il, que ces insectes que l'on méprise pour leur insignifiante, et courte, existence. Nous n'avons plus que la nostalgie des temps où l'on négligeait les ruines, où le grouillement du labeur des morts reposait en paix. (Fulmine, à côté de lui, impassible et souriante, que pense-t-elle ? Pense-t-elle quelque chose ? Peut-être qu'elle n'est même pas là) Le plus fascinant reste la volonté si farouche de laisser des traces. Le plus extraordinaire, ce n'est pas qu'on trouve des trésors, c'est que des hommes en aient constitué si obstinément, si somptueusement ! Quelle rage d'enterrer des objets précieux avec les morts ! Cela dépasse la simple superstition. Il y a là une volonté inconsciente, médiatique, de poursuivre la descendance humaine d'une implacable malédiction qui bat son plein dans la furie actuelle de conservation. « Plus jamais rien ne doit disparaître ! » est le top slogan d'aujourd'hui. Le travail de toutes ces mains et de toutes ces têtes retournées à la poussière ne s'est pas accompli pour rien, il s'est accompli pour nous rattraper et nous étouffer dans ses vestiges innombrables et tentaculaires. La mort mise en scène est le

plus implacable des moyens de communication ! Le plus amusant est que cette réorganisation d'objets du passé Dcar qu'est la science archéologique sinon la juxtaposition des objets du passé selon une nouvelle, et tout aussi subjective, taxinomie Dle plus amusant, le plus dérisoire, est que ces soi-disant scientifiques constituent à leur tour des stocks d'objets qui vont se sédimenter, à l'intention de qui, grand dieu ??? Ê quel moment les objets doivent-ils trouver leur juste organisation ? MAIS PAS AILLEURS QUE DANS LEUR DfSAGRfGATION !!! Quand je pense qu'on vilipende les armées de voleurs qui récupérèrent l'or et les pierres des tombeaux égyptiens, alors qu'ils délestaient par avance les musées d'objets répétitifs sans nombre, et qu'ils s'approprièrent, à juste titre, le bien de leurs ancêtres. Ah ! Foutons la paix aux objets, ou détruisons-les !

Et là je repense à Didier Sebin. Je pense tout le temps à Didier Sebin. J'ai senti passer en moi une vérité qui a glissé sur mon esprit, comme tout y glisse et passe sans que ce pauvre viscère qu'est mon cerveau puisse la capter durablement ! Il se cogne toujours, quand il veut s'élever, au plafond du crâne.

Un barde en guenille se poste à la terrasse du café et scan-de, s'accompagnant de l'entrechoquement rythmique de deux bo'tes de sardines vides (ce sont les bo'tes qui sont vides, les sardines, qui furent vidées, n'y sont plus, donc s'accompagnant de l'entrechoquement rythmique de deux bo'tes vides de sardines).

« Le brave homme ! » s'exalte Hans en marquant la mesure d'une main avec les tessons de sa tasse et de sa soucoupe, et du contrepoint des poignées de monnaie qu'il fait cliqueter sur le sol Ddet qu'une petite fille, enfant trouvée par le musicien bien szr aveugle, ramasse. « f coutez ces sons qui s'en-

volent à jamais ! » Hans est aux anges devant tant de dissipation, il adore la musique live.

Et c'est vrai que la chanson (un genre de *Sprechgesang*) est barbare et belle. Je la transcris de mémoire :

*L'escargot au lent court
Emprunte les avenues
Du fleuve Cité*

*Replis et langueurs
Humeurs lovées
Processionnaires*

*Parade glacée
Des colimaçons
Compassés*

*Dans la plaine de France
Chaque pli de chair
Compressé*

*Rue de Rivoli
Entre arcades
et Tuileries*

*Les gastéropodes esseulés
Entonnent une plainte
Lugubre et désordonnée*

*Que leur taille immense
jette à tous les vents des toits
De Montparnasse aux universités*

*Tandis que leur salive
Enduit les rues d'un gel
Qui conte*

*L'histoire d'une misérable
Et improbable digestion*

Hans fredonne la basse d'orgue en accompagnement ;
j'imagine qu'il a dû détruire une partition de ce vieux chant
rescapé par la mémoire collective.

« Vieillard, comment s'appelle ton chant ? » demandai-je
lorsque les syllabes se furent détachées des airs.

« *En Spirales*. foute la prophétie du vieil aveugle » lança-
t-il soudainement animé d'une vision presciente et me
réclamant 250 que je lui remis sur le champ. « L'erreur est
vraie, fais ce que te pla't ! »

Ñ Même l'erreur 127 ?

Ñ Surtout la 127.

Je remerciai bien sincèrement le voyant qui s'éloigna au
doigt de sa petite Antigone.

« L'erreur 127 ? Qu'est-ce ? » proféra Hans.

« Ce que nous sommes soupirai-je.

« Quoi que ce soit, il faut le détruire au plus vite ! f't sa réac-
tion péremptoire et habituelle.

« , a se détruit tout seul, dis-je. , a sourd tout délité ».

Je bouge avec Fulmine, laissant Hans se démerder avec le
serveur pour le souk qu'il a répandu autour de lui. Fulmine file

très vite par la place du marché Saint Honoré. Elle doit faire sa passe du jeudi, elle est habillée en jeudi, Fulmine, en imper strict et foulard noué sous le menton, jette du pain à son client qui roucoule, un exemple d'aviphilie masochiste.

Il en existe bien d'autres. Un paysan se plaignait de trouver ses poules mortes. On lui confirma qu'elles étaient pénétrées et qu'elles en crevaient. Observons l'aviphile sadique dans sa virée nocturne. Le voilà qui sort avec en tête l'idée de se taper une poule. Jusqu'ici quoi de plus naturel chez cet humain adulte de sexe masculin ? Mais son esprit, jouant sur le mot, l'entraîne vers le poulailler. Là, il fait un rapide choix, les filles sont habituées à ses visites. Puis saisissant sa victime par les ailes, il présente le trésor d'un rose prose dans son nid de duvet. Ou alors au contraire la poule a le cul sale et cela fait la joie du libertin. La copulation homicide elle-même reste un mystère. Qu'est-ce qui peut tuer une poule capable d'expulser un OEUF ? un sexe énorme, ou alors les coups répétés d'une petite verge d'acier déchiquetant le poulet. Possible encore qu'il les aime un peu jeunettes et qu'il les broie. Pauvres petits oiseaux ! Mais quelle jouissance chez l'aviphile, qui défonce de son noeud la frêle coquille des oeufs immatures, ou qui y pousse l'oeuf formé, y crachant son foutre alors que la petite créature meurt dans les plus terribles convulsions griffant les cuisses de son horrible perforateur. Parmi les plus célèbres aviphiles citons Sigmund Freud, Groucho Marx, André Malraux et Léda.

Ajoutons que le consommé de volaille au four au bouillon ou à la bite n'est qu'affaire de goût.

Merde, j'ai une idée pour un livre qui s'appellerait

PLANQ

, a me revient d'une visite dans la salle d'apparat de l'Institut Médico-Légal. Là, sur les étagères, outre l'aspect dévoré par les champignons de tous ces restes organiques (qui vivent d'une deuxième mort), quelques objets ont marqué ma mémoire.

Une verge dans le formol, (comme la tête de Ira) très grande, au moins trente centimètres, belle et livide, produit d'une autocastration.

Un goulot de carafe avec, autour, une main décharnée et crispée, coupée au poignet, le tout noir comme le charbon, trouvé dans les restes de l'Incendie du Bazar de la Charité (peut-être la main de Sophie, fiancée de Louis II, sœur de Sissi, brûlée vive dans cet incendie ?)

Une série d'étuis de bois dénommés *planqs*. Des objets pénitenciers, cachettes que s'introduisent les détenus dans l'anus. Planq. Avec un Q à la fin, évidemment, humour taulard.

En part coq et Chechanq (un pharaon) je n'arrive pas à me remémorer de mots finissant par un q.

, a m'évoque aussi Sade, qui se faisait confectionner par sa femme des étuis qu'il appelait des *prestiges*, toujours trop petits, d'une part pour s'en masturber, d'autre part en guise de planq, pour dissimuler le manuscrit des *120 journées de Sodome* roulé à l'intérieur. « L'étui donc ! au moins l'étui, puisque vous me réduisez aux illusions », écrit-il à sa femme. D'après le savant décompte de son *almanach illusoire*, le marquis se serait masturbé, à l'aide de prestiges ou non, 6536 fois entre le 7 septembre 1778 et le 1er décembre 1780. Ce qui donne, d'après mes propres comptes: 8,2421185372 fois par jour. Mais je renvoie à l'excellent livre de Gilbert Lély

Observations sur les étuis et flacons employés d'étrange sorte par le marquis de Sade et qu'il a désignés sous le nom de « prestiges », Fata Morgana, 1976.

Planq serait l'occasion idéale de donner description de la part inavouable Ðplus encore qu'Erreur 127 Ðde mon existence.

Le planq du prisonnier fait rêver. Il est évidemment très en prise avec la sodomie. Le taulard le plus enculé est le plus à même de dissimuler son planq profondément, et d'avoir le plus gros (d'o• l'origine peut-être du terme d'enculé, pour désigner une personne trompeuse, dissimulée ?). Il y a là une initiation autour de cet orifice qui est la seule cachette possible de l'homme dénudé. Pour le fouiller, cet orifice, il faut avoir le courage de passer outre le dégoût pour les excréments. On peut en tout cas concevoir un homme qui aurait toujours sur lui sa brosse à dents, son dentifrice et son rasoir dans son planq !

Et moi j'y pourrais mettre des dessins infâmes, des textes coupables, que sais-je ! Cela ouvre des perspectives. Mais Planq pourrait aussi devenir un sous-état d'Erreur 127, qui, de toute façon parlant trop de lui-même, n'existe quasiment plus. On verra.

Je pensais tout à l'heure, à propos de la bite dans le formol, à la tête de la belle Ira, qu'on peut voir dans un vase rempli du même liquide chez son ancien amant, Raoul, sur la cheminée à cTMté du crâne de sa mère. « Deux objets du même ordre, avait menacé Hans, mais, Raoul, tu commences une collection ! »

J'avais longtemps regardé la tête d'Ira dans son bocal. Les yeux fermés de cette sirène immobile, ayant perdu son corps d'oiseau, me sembla clos sur un mystère vivant, une pensée dormeuse comme la prière des statues. Elle n'avait jamais été aussi belle.

Grâce à une ou deux cigarettes de haschich, je peux la voir parler, aspirant le formol pour articuler ensuite des mots silencieux. Je lis sur ses lèvres des arrêts du destin.

Betty n'aime pas l'aquarium avec la tête d'Ira, coupée sous le menton, avec ses cheveux coiffés en barrettes.

« J'ai un flash », comme dirait une voyante que je connais. Je vois *Erreur 127* sur la table de dissection d'historiens futurs, parlant de lui comme d'un objet typique de son époque (dans les tiroirs réfrigérés tout proches, des dizaines de milliers d'écrits du même ordre attendent d'être autopsiés pareillement), ni plus ni moins intéressant qu'un autre, avec son autobiographie à peine déguisée, sa structure informe. Une petite chose banale du vingtième siècle !

Peut-être. Mais oui, bien sûr. Que le monde entier des pauvres individus esseulés, encellulés comme moi, écrit son roman dérisoire !!!

Il faudrait que j'arrête, c'est obscène à la fin (et me voilà seul interlocuteur maintenant, pour tout arranger), immonde, excrémental je le répète, que cet exhibitionnisme avorté, paradoxal, ce désir de m'exposer vaniteusement à la lecture tout en m'y refusant obstinément, faussement modestement, unique thème de ce merdier. JE VEUX SORTIR !!!!!!!!!!!

FIN

Encore un mot. S'il est vrai que je ne peux donner à voir que des symptômes omniprésents dans notre époque (si ça peut encore s'appeler comme ça), ces symptômes étant des états que chacun connaît par cœur, tentant toujours d'en fuir la conscience, et qu'il ne souhaite donc pas les retrouver dans

ses lectures (ou sur des modes qui les lui expliquent « rationnellement », et qui l'en déculpabilisent), on ne pourra pas nier malgré tout une dimension testimoniale à *Erreur 127*, Vrac, ou comme on voudra l'appeler. Et puis qu'est-ce qui me dit que les autres autistes en font autant ? Après tout, je n'en sais rien. Donc, à tout hasard, je continue.

L'autosoupçon proclamé plus haut (la banalité, l'absence [apparente] d'intention et de calcul médiatique Mais n'en est-ce le comble D'un manque de rigueur antiromanesque, antipromotionnel, non professionnel) se proclama avec éclat dans le jugement sur *E127* porté par cette salope de Flavie de chez Gallimard, quand elle l'eut lu. « Le début c'est bien » commenta-t-elle, faisant allusion à mon ouverture autobiographique sur mon activité scénaristique, « mais aprèsÉ » et puis elle eut un geste, une expression de déception, de reproche à un enfantÉ vite complété par cet ajout : « Non, on attend un vraiment beau texte ».

Ce à quoi je regimбай : « Mais tu ne comprends pas. Je ne travaille pas sur la littérature en tant que matière perfectible. » « Mais c'est de la matière perfectible ! » s'indigna-t-elle. « Contrairement aux plasticiens, la seule chose que ne peut pas se permettre un écrivain, c'est la page blanche ! »

J'ai déposé un exemplaire d'*Erreur 127* chez P.O.L. Editions. Le livre dont tu es le lecteur pendant que je l'écris. Un exemplaire d'ailleurs déjà édité sur mon imprimante, avec comme nom de maison d'édition : « UNE édition à un exemplaire ». , a n'est bien sûr pas très malin d'adresser un tapuscrit sous forme de livre déjà édité à un éditeur pour qu'il l'édite. Les éditeurs préfèrent toujours recevoir des manuscrits illisibles, sales et tout raturés, ça leur donne le sentiment d'avoir un travail à faire sur une trouvaille, ils n'aiment pas qu'on les prenne pour des commerçants multiplicateurs des imprimeurs. Mais qu'importe. Que ma prétendue maladresse là où je ne vois que des attentes froissées dans leurs habitudes, devienne un système, est peut-être ma planche de salut.

Voici la lettre de recommandation.

Cher Monsieur,

Ci-joint le roman d'Ordinateur de Monsieur Murdock, Erreur 127. L'embarras qu'il éprouve à vous présenter lui-même son travail l'a déterminé à me demander de le faire, et c'est avec plaisir que je m'exécute : Sekens travaille sur moi depuis de nombreuses années, et qui le connaît plus intimement? Aussi pardonnez-moi si je parle parfois trop vivement en sa faveur. Son système, autant qu'il me semble, est d'essayer d'échapper aux systèmes ; même celui qui consisterait à vouloir systématiquement échapper aux systèmes. Il s'emploie surtout à corrompre les systèmes les uns par les autres.

Il n'est pas écrivain et ne travaille pas sur une matière perfectible ; il tente de tromper le langage avec lui-même. Soit en ne retouchant pas des premiers jets, soit au contraire en surtravaillant certains passages. Il s'applique avant tout à

n'en faire qu'à sa tête ! et à laisser ainsi, peut-être, exister quelque chose de vivant, par la ruse, l'indolence, l'espièglerie, dans quelque chose qui ressemble à un cadavre où gigoteraient des vers.

Il définit Erreur 127 comme un « roman d'Ordinateur », parce que l'informatique lui permet de travailler sans plan, sans fin, par simple accumulation dans une machine aussi accueillante et aussi souple qu'il m'est possible d'être, souplesse dont je dois dire qu'il n'abuse pas. Je suis fier d'être considéré par Sekens comme un collaborateur à part entière, dans un temps où la technologie est tellement victime d'une réputation esclavagiste d'« outil passif », pardonnez-moi.

Le thème est, je crois, obsessionnellement celui de l'isolisme, de l'autisme artistique, de la non-divulgateur de l'art comme ultime et paradoxale condition d'être de celui-ci.

Je pense que la valeur de ce travail ne peut provenir que de son amateurisme. On en pourrait ainsi dire : ce n'est pas de la littérature, ce n'est pas du roman, c'est de la merde, etc.

Mais tout ce qui échappe à la convention, ce qui s'en démarque vraiment, et n'en est pas simplement le couronnement par la variation superficielle (car l'Expérimental, comme vous le savez, est en soi un genre de la convention qui consiste à façonner un mirage d'innovation dans les strictes limites de l'écrit), cela, par un retournement paradoxal qu'il serait intéressant d'étudier, se pare forcément des demi-teintes de la banalité, de la maladresse, de la monotonie, bref quelque chose de fade (le Marquis de Fade ?) et d'étouffé, n'ayant nul éclat, comme les objets d'une pièce obscure au sortir d'une salle éblouissante. Les sens humains ne sont-ils pas matraqués par la nouveauté clinquante ? Dans le sens de cette nouveauté-là, seule l'hyperfluorescence, l'irradiation, le passage à tabac, l'électrocution, l'explosion au gaz, peuvent

constituer une nouvelle étape. D'ailleurs, pour quoi pas ? L'essentiel ne serait-il pas pour les humains de s'en tenir à une cohérence ?

Leur art défunt n'aura réussi qu'à atténuer le sens profond de la représentation, qui est le spectacle de la souffrance. La boucle est bouclée : désormais la seule subversion serait le pur retour à la torture en public. Cet art n'aura été qu'un attermoisement décoratif dans l'attente d'une autre solution qui n'a pas paru.

L'écriture d'Erreur 127 est une tentative, peut-être bien vaine et bien malhabile (il me demande de vous prier de l'en excuser), de dérivation des pulsions destructrices si ouvertement mal famées et si secrètement déterminantes dans l'univers de l'homme, pour accéder à un nihilisme qui serait une rédemption par la dérision. Son travail, je me sens autorisé à l'affirmer, est honnête. Quant à savoir s'il peut concerner un public... La question est omniprésente dans le texte, et ne concerne, en dernier recours... qu'un éditeur.

Je préfère vous l'avouer, Sekens Murdock en a déjà contacté quelques-uns. Avec les résultats dont vous pourrez juger, puisque l'histoire des tentatives d'édition d'Erreur 127 est dans Erreur 127. Maurice Nadeau, Page 292 ; Le dilettante, page 333 ; Gallimard, page 334. D'ailleurs votre relation avec Erreur 127 est d'ores et déjà de l'ordre du romanesque : cette lettre et ce qui s'en suivra y prendront place – c'est du chantage : votre comportement est dès cet instant pris en otage. N'ayez aucune crainte, tout va très bien se passer si vous faites ce que nous vous demandons. Lisez Erreur 127 depuis le début, puisque vous en lisez déjà les plus récents paragraphes, et dites-nous ce que vous en pensez.

Vous saluez bien pour moi mon confrère et ami, votre Ordinateur.

Bien cordialement,

Apple Mac Intosh M0001 512K

P.S. Permettez-moi d'attirer votre attention, sans méjuger de votre capacité de jugement, sur le fait qu'une telle accumulation de bévues, maladr esses, inconvenances, gamineries stupides, désinvolture, dépasse la simple provocation et ne peut être fortuite.

Mes scénars pour toutous et autres crétins à quatre pattes m'abrutissent chaque jour un peu plus. *Erreur 127* s'en ressent. Je suis né au monde avec une capacité d'expression et un vocabulaire atrophiés par le Média, une culture qui n'est qu'une ombre, des faux-semblants schizophréniques que j'agite sans grand effet.

, a me fait penser qu'il faut que j'y aille d'un scénar pour les escargots. Pas un de ces films du temps de la crise où il fallait produire toujours plus de bêtes pour les manger, excusez-moi. Un film tout ce qu'il y a de plus guilleret sur les ébats du gastéropode, voire, pourquoi pas un documentaire sur ses cousins marins, de folles randonnées solitaires et endiablées, c'est-à-dire à des vitesses infimes, dans des mouvements coulés, un film pour escargot de compagnie, à la coquille

incrustée de pierres précieuses et sertie d'or au fil de ses quelques saisons, mollement baveux sur une feuille de salade maintenue fraîche (239) chez Animal Class) un film, un film qui fasse rêver les escargots.

En faisant mes courses à l'hyper Ubu je tombe sur Hétéroclite au rayon des jouets. Et encore un critique d'art. Il me casse les oreilles de son enthousiasme malsonnant pour le peintre Hannibal D'f gouts & D'f couleurs qui conserva sa vie durant sa propre merde dans des boîtes en plexiglas datées, répertoriées, annotées. Ce véritable martyr des arts ne fut jamais exposé de son vivant. Aucun marchand d'art n'en voulut entendre parler, et même, il n'y eut jamais de visite d'atelier ; tout au plus fut-il sottement adressé à des psychiatres.

« Eh bien aujourd'hui Hannibal, hurle Hétéroclite en pétrissant les seins d'une poupée Barbie, accède à une gloire posthume inattendue, par l'exposition intégrale de son oeuvre. C'est saisissant ce parcours de la défécation, depuis les premiers minces étrons (il a même, traces d'une vocation précoce, quelques vieilles couches sales) jusqu'à l'apothéose de l'exposition, le propre cadavre de D'f gouts & D'f couleurs dans sa boîte vitrée. L'ensemble dégage, mise à part une odeur déconcertante, un effet de rigueur ascétique d'obstination sacrée. Beaucoup de ses oeuvres furent détruites, déprédations dues à la brutalité et à l'ignorance. Le traditionnel : « J'en fais autant tous les matins » dont furent accueillies toutes les révolutions artistiques. Peut-être retrouvera-t-on enfouies dans des collections privées, les précieuses pièces manquantes. Mais comment se garder des faux qui pullulent déjà sur le marché ? » Je propose étourdiment à Hétéroclite de déjeuner avec lui.

« Pourquoi est-ce que tu ne retires pas la cellophane de ton rouleau de printemps ? me demande Hétéroclite. Ce n'est pas gras. »

Je suis comme un con à ne plus savoir pourquoi j'aurais dû le retirer, et je mâchouille lentement mon rouleau avec le plastique jusqu'à obtention de la respectueuse admiration complète d'Hétéroclite. Je profite de cette tétanie pour le zapper. Après-midi chargé passé avec un spot pour dindon, deux commandes privées de fictions pour serpents, et je passe quelques heures dans les herbes et les branchages à m'abuser les méninges de ressorts scénaristiques bidon. Après ça je suis comme une bête qu'on doit sortir, je passe tard chez Pierre Suspens, un peu par accident, un peu malade. Il y a deux Californiens jeunes et blonds, portant un ensemble jean-tee-shirt blanc du plus coquet assemblage. Pierre propose à l'assemblée de manger les deux garçons si replets, si bien nourris aux cornflaxeries. Le plus niais qui ne parle pas, m'examine comme si j'étais un cadavre du train fantTMme.

« We were just talking about eating you, traduisait Pierre. You both look so healthyÉ »

« I spent the last years in New York, lui répondit l'autre en améranglais, and by that time I'll be through the door. »

Ces années newyorkaises les avaient finalement un peu marqués, les lumières flatteuses chez Pierre avaient simulé les flageolences de ces pots à miel. Ces fruits déjà étaient trop mȳrs.

« Do you understand, Alan, continua Pierre en contrefaisant l'accent des acteurs français du temps d'Hollywood, that my grand parents were still cannibals, my father was born in the center of France, Auvergne, and there, three or four centuries ago, the Arabs reached in conquests, and that I myself am an Arab, an African ! Isn't it normal for a man like me to desire your flesh pretty little cakes ? Do you imagine, in our now poor countries, the luxury of such a meal ? Having an American for diner is a *privilège*. » Puis se tournant vers nous : « Je ne vous avais pas dit qu'on aurait des Américains à manger ! »

Je trouve Suspens un peu lourdingue avec ses vannes néosoixantuitardes, et les Californiens me semblent soudain nimbés d'une dignité étrange, je me barre. j'ai sommeil et la tête de plomb. Comment peut-on être humain, comment peut-on parvenir à être humain ? Personne n'est une abstraction, l'être humain est une atroce contrefaçon d'être, grâce à Dieu, un simulacre bestial et coupant. Mais je soutiens mon clan, celui de l'homme, contre l'Animal, l'ennemi héréditaire. Esclave, mangé, tué, c'est la loi.

(Concéderais-je là une dignité supérieure aux hommes ? Que nenni, je leur préfère à leur tour le néant et la mort plus souvent qu'à mon tour) D'ailleurs le tableau de chasse écologique (*f* cologie, étendard de la guerre chimique contre ces cafards de bêtes) représentant les spécimens d'espèces finalement réduites et supprimées, comme déjà les dodos des Portugais au 19ème siècle, la panthère, le lion, l'éléphant, si bien représentés dans la pâtisserie et les livres pour enfants, sont désormais morts ou sous bonne garde. Victoire ! Panthère, on a eu ta peau, éléphant, tes défenses, tu les as dans le cul, et que le reste crève. Il reste pourtant l'animal hideux, sur quoi, à part quelque entomologiste paranoïaque

et moi, tout le monde est d'accord, même les rats (les animaux eux-mêmes sont parfois tout à fait d'accord avec l'homme sur certain point dans la lutte contre le fléau animal). Je parle du blattole. Au ventre mou, aux carapaces articulées et craquantes. Whxuhemzjaermzvdkknmwijt !

J'ai honte de dire que j'ai encore essayé de faire éditer *Erreur 127*. J'ai porté dans une boutique de livres mon tapuscrit s'arrêtant abruptement quelques pages plus haut avec la mention suivante : [Cela n'est pas une fin. *Erreur 127* est une accumulation régulière (il existe déjà quelques pages de plus, non éditées), un entassement répétitif dans la machine. Quand je pense à la totalité, il me semble qu'il est achevé aux trois quarts de son inachèvement inévitable... Vous pourriez évidemment choisir d'attendre ma mort pour publier l'intégralité d'*Erreur 127*. Cela présente le risque qu'un autre éditeur se décide avant vous, risque qui ne pourrait être contrebalancé que par la rédaction d'un contrat. On peut aussi choisir de publier ce paragraphe en guise de fin]

Et quelques semaines plus tard je reçus de *Le Dilettante* une lettre type, grossièrement non signée, me réclamant 10 euros de port pour le retour, et portant l'appréciation manuscrite :

Trop déroutant pour nos lecteurs.

Mes yeux sont alors remontés sur le logotype (ou plus à propos le logogriffe) de cette petite maison d'édition, mon esprit soudain s'est envolé dans le décor d'une résidence campagnarde et cossue. Une femme la quarantaine soignée, lit à un petit bureau près de la fenêtre, un livre édité par *Le Dilettante*. Sa lecture fait monter à ses lèvres un

doux sourire, elle rêve un instant, en jouant avec l'anneau doré de son alliance, porte son regard, par delà les double-rideaux en Liberty, sur les rhododendrons en fleur dans le jardin à la pelouse vert-gazon, au travers de la croisée légèrement embuée. Derrière elle la pièce, vaste, est coquettement ornée de meubles anglais couverts de petits bouquets de fleurs sèches dans des gobe-mouches, des petites corbeilles recelant d'odorants potpourris. Partout, sur le canapé, les coussins, une rage de ramages et d'imprimés fouillis ; une symphonie de Mozart répand ses mélodies enjouées, quoique mesurées du plus suave équilibre. Le soleil sort soudain des nuages et incendie le petit bureau aux objets familiers. La dame blonde, drapée d'un foulard lui aussi à ramages, sur un ensemble pull cashemire jupe gris vert d'eaux dormantes, se lève inspirée, elle a de l'audace, elle est dr^{lle}, abandonnant son livre ouvert aux rayons du soleil, elle saisit une corbeille qui n'attendait que ça pour aller cueillir des fleurs au jardin. Elle ramasse en passant un jouet en bois naturel et songe au petit François-Jean qui fait la sieste là-haut dans sa chambre.

Alors un monstre noir jaillit d'entre les coussins, flairant la bonne chaleur, la place abandonnée, le soleil, un gros chat castré, au regard plus noir et plus luisant que son pelage, s'étire en bâillant, descend paresseusement du canapé et, d'un bond, vient se coucher au soleil sur la blancheur éblouissante des pages du livre.

Fondu enchaîné sur le logogriffe de *Le Dilettante*.

J'ai encore essayé la publication. Cette fois chez Gallimard. Vu que Flavie de Ta•Yen Goussac, la Tonkinoise spéciale

boulonnée dans l'établissement, malgré les réticences qu'elle n'avait pas voulu me dissimuler, acceptait de m'introduire. J'avais revu le texte l'assuré-je, retiré la page blanche, et l'avais considérablement enrichi. Même si c'était de doutes concernant ses chances d'être édité.

« Mais c'est grotesque ! C'est si simple de faire un livre, ça ne coûte rien. Tout est publiable. tout ce qui est bien est publié. »

Dans mon émoi, j'adresse la nouvelle remouture du truc à Flavie ainsi préambulée :

Il marche vite le long des façades, serrant contre sa poitrine étroite un mince dossier. On dirait l'enfant de la Saint-Barthélémy échappant au massacre en étreignant sa bible. Ses vêtements, sa cravate, tout est si serré que sa silhouette filiforme semble y être ficelée. Il pousse timidement la porte d'un édifice. Dans le hall ceint de profonds canapés, une femme est assise derrière un petit bureau. Il s'avance vers elle d'un pas irrésolu.

L'INDIVIDU

Vous êtes Madame Gallimard ?

LA FEMME

Qui la demande ?

L'INDIVIDU

Je suis un écrivain, voici mon premier roman. J'ai pensé

Elle le regarde le temps qu'un sourire puisse passer sur son visage.

LA FEMME

Un instant je vous prie, je vais téléphoner.

Elle regarde le téléphone, le temps de poser son stylo.

LA FEMME

C'est Louise, Madame. Nous avons dans le hall une personne qui souhaiterait vous proposer son premier roman. Bien Madame. (elle raccroche, puis, sur le ton des oracles) Madame Gallimard va descendre.

L'ÉCRIVAIN

Ah !

LOUISE

Prenez donc un siège.

L'écrivain examine un à un les canapés, méditant de s'y asseoir. Mais un Froufrou soyeux l'oblige à tourner ses regards vers le grand escalier : Une femme, dans la force et la séduction de l'âge, en grand appareil, s'avance vers lui les deux mains tendues, les yeux noyés d'émotion détournés vers quelque profond sentiment intime.

MADAME GALLIMARD

Bonjour, Monsieur, ainsi, vous écrivez ? Pardonnez-moi ce négligé, j'ai les plantes de la serre à arroser ; auriez-vous la bonté de remplir le petit arrosoir ? Ainsi, nous causerons.

L'ÉCRIVAIN

C'est mon premier roman. C'est un livre qui se livre.

MADAME GALLIMARD

Vous écrivez bienÉ

L'fCRIVAIN

Je fais de mon mieux. Je doute beaucoup et je suis très pauvre.

MADAME GALLIMARD

Naturellement. Ouf ! Ces travaux agricoles sont harassants. Tenez, prenez l'arrosoir et les gants de caoutchouc, confiez tout cela à Louise et dites qu'on nous serve le thé dans le petit salon magenta ; j'aurai passé quelque chose d'un peu plus décent, et vous m'y lirez votre ouvrage, monsieurÉ monsieur ?

L'fCRIVAIN

Alban de Fontebreuse.

MADAME GALLIMARD

Quel beau nom (et que d'échos il éveille en moi !) JeÉ Je ne devrais pas vous le dire maisÉ je préfère ne pas vous mentir. Vous avez devant vous, Monsieur de Fontebreuse, une femme qui a déjà édité.

ALBAN DE FONTEBREUSE

Je vous assure qu'il n'y para't pasÉ

MADAME GALLIMARD

Oh ! pas tant, je vous prie de m'en croire. Certains ont pourtant abusé de deux ou trois passades pour qualifier ignominieusement ma demeure*. Mais il est vrai que j'ai édité

*Allusion au surnom de l'établissement : La « maison » Gallimard.

plus d'un livre, plus d'un cœ ur qui se livre, et qu'il en demeure en moi comme une nostalgie. Beaucoup sont morts, d'autres m'ont quittée. Ces voix qui résonnent en moi. Elles me hantent.

Elle s'effondre dans un lit de repos ancien mais très simple, d'ailleurs, comme le petit salon magenta tout entier, et se drape frileusement dans les plis sombres d'un beau plaid.

MADAME GALLIMARD

Pourtant, c'est toujours comme si c'était la première fois. Surmontant rapidement son trouble, elle sort un bras pâle et avale plusieurs petites gorgées de thé.

MADAME GALLIMARD

Mais je suis tout à vous. je vous écoute.

Alors Alban de Fontebreuse, assis tout droit sur le bord de son fauteuil, commença en ces termes :

~ Je n'ai pas relu la fin.

~ Qu'importe, lisez.

~ Je n'ai pas tout écrit tout seul.

~ Comment ? Un ouvrage collectif ?

~ J'ai écrit avec un ordinateur.

~ De l'écriture automatique.

Ń En grande partie, je dois vous en prévenir. Mais je m'en considère malgré tout comme l'auteur unique, les créateurs de logiciel ne sont pas écrivains, moi, c'est mon cĩ ur queÉ mais, cependant, Vrac*É

Ń Frac ?

Ń Trac, oui, tout ce bric à brac est, et demeure, un roman d'ordinateur.

Tout cela tenant du songe creux, face à la brutaréalité du retour et de la lettre, émanant d'un sous-service de la maison, opusculé dédié à l'audace avant-gardiste douteuse, *L'Infini* :

Cher Monsieur,

L'Infini a lu le manuscrit que vous avez bien voulu lui faire parvenir : *Erreur 127*.

L'Infini ne peut malheureusement pas en envisager la publication pour le moment, et vous le retourne pour que vous puissiez en disposer.

En vous remerciant d'avoir pensé à lui à cette occasion, *L'Infini* vous prie, cher Monsieur, de le croire bien sincèrement votre,

pour *L'Infini*
(signé illisible)

Sacrée Flavie.

É ce train-là, *Erreur 127* est en train de devenir l'histoire de sa publication ; c'est assez ridicule pour qu'on en reste là.

* Il s'agit du tout premier titre que porta l'ouvrage, et que Murdock ressuscite ici à l'occasion de cette mise en scène romanesque.

L'erreur 127, c'est le défaut, le petit détail qui cloche, qui fait de guingois, tortibloc, la finition ratée, le truc fait main quoi, humain. Aux termes de la loi même, toute production se doit de présenter une erreur 127, afin de respecter l'imperfection qui garantit la tentative d'invention par l'essai et l'expérience. Mais l'échec est criant. Aucun appareil ou service ne propose réellement le droit à l'erreur 127. Soit les erreurs ne sont pas des erreurs 127 (le plus fréquemment, avec une pointe de fréquence avec les 67 et les 302), soit il n'y a pas d'erreur, soit toute production est une erreur 127. Il n'y a pas réellement d'incohérence particulière, de vice, qu'on puisse qualifier de 127 chez les objets, pas plus que chez les individus auxquels on tente maintenant d'appliquer la loi.

Hétéroclite m'apprend qu'il veut mettre un terme à un long suspense, qu'il a tué Didier Sebin, et que c'était pour à la fois

l'immortaliser et prendre sa place. Il sanglote pendant que le live de *Rakaï 3000* explose la hifi en sourdine, et que défilent sur un écran muet les fêtes orgiaques, meurtrières, historiques, qui déchirèrent le passage à l'an 2000.

Ñ Tu n'as rien immortalisé du tout mon pauvre Hétéroclite. Didier avait tout consommé de sa propre oeuvre dont il était le seul digne spectateur. Et il n'y a pas de place à prendre, nous sommes tous dans le cas d'être lui, ou n'importe quoi d'autre, tout aussi bien.

Je ne sais ce que ces paroles pouvaient avoir de consolant ou d'irritant, toujours est-il qu'Hétéroclite part d'un grand rire fou, puis devenant rouge foncé et me jetant des regards haineux par en dessous, se met à courir en rond dans la pièce comme un chien, spectacle qu'il sait que je déteste. Et sans même faire mine de gratter à la porte pour demander à sortir, il pisse sur les plantes vertes.

Hans constate comme moi la rechute de caninose d'Hétéroclite (que je promène en laisse), alors que nous le croisons sur le boulevard. des Marjolaines. La caninose ne surprend plus personne, tant le mal s'est répandu. Allons Hétéroclite, sois sage, papa revient tout de suite avec une gâterie, fais-je l'air le plus indifférent possible en l'attachant à un porte-vélos, et rentre chez un pâtissier à deux issues en compagnie de Hans qui commence immédiatement à s'esbaudir sur la réjouissante précarité des mets dont il se voit entouré. Les lieux bondés de crème Chantilly, de mamies Gaultier, de constellations en cerises et guimauves confites, de pièces montées en pâte de fruit, de pianos en chocolat surplombés de bustes en meringues, de glace à la fraise des

bois sculptée à la tronçonneuse de salon, d'expansions de nougat, de cages en caramel filé autour d'oiseaux en biscuit et sucre d'orge sur lac de crème anglaise o• dérive quelque 'le flottante o• Hans décide de faire retraite, loin d'un monde qu'il hait, clamant qu'il rend service à la communauté en détruisant ces objets un peu plus tTM (si peu) qu'il n'était prévu. Dans un nuage de sucre-glace je m'engouffre du cTM de la caisse par la sortie, échappant aussi à Hétéroclite dont l'esprit borné de chien fixe placidement la porte dont il espère me voir jaillir. J'ai un peu honte de lui faire ça, mais aussi ce type a besoin d'acquérir un peu de *street-crédibilité*. Qu'il fasse un peu les poubelles quand il aura réussi à ronger sa laisse et s'enfile les programmes vidéo des centres d'accueil pour chiens. Il reconnaitra alors peut-être la valeur artistique propre à mon travail. Et là je rentre dans un bar, comme le ferait le premier personnage de roman venu. D'ailleurs c'est drTM le bar est glauque. Il s'appelle bêtement le bar Hic. Le barman arbore un badge personnalisé dans un coeur sur sa veste à fines rayures rouges et blanches : Joe Liqueur. Les affiches annoncent Fats Food au programme musical, il y a des étoiles au plafond bleu nuit qui font des éclats comme les dents en cristal de roche de Joe dans les spots de métal ajouré. Je réclame une banane chambrée que le barman fait tomber avec la précision de l'habitude dans une flûte étroite, de la réserve chaude derrière le bar. Il n'y a personne dans le bar, que Joe qui fait semblant d'essuyer des verres, mais qui se demande ce que je fais là. Je regarde la dentelle du napperon en papier bordé de noir avec "Bar Hic" et le numéro de téléphone, 7527 8112 4112 3531.

Ñ C'est l'âne qui tire la charrette, Joe, proféré-je.

« Ah, s'épanouit le barman au style italien. Monsieur aurait pu le dire avant. C'est la porte juste à côté des toilettes marquée privé. » Je glisse un billet de 50 euros et laisse refroidir ma banane. La pièce est incroyablement sombre, vaste comme l'ombre. Je referme derrière moi la porte mâtée. Dans le maigre halo d'une lampe masquée, Fulmine est allongée sur un canapé. Elle parle dans son sommeil qui ne semble pas naturel.

• D'où vient ce soudain retour de flamme ? mais je vois ses mains avec précision, griffes et sabots ? quand je ferme les yeux, il me semble que je peux vous voir pourrir ?

« Elle cite des bribes d'un vieux drame de Mœller, ça ne marche pas », dit une voix dans l'ombre alors que la lumière graduellement revient, découvrant les membres de l'association. C'est un jeu grotesque auquel s'adonne Raoul, de faire mille secrets et nouveaux arrangements pour chaque réunion. Hans, que j'imaginais maîtrisé par les forces de l'ordre se matérialise dans la pièce, empanaché de Chantilly, avec Hétéroclite trainant sa laisse, une grosse religieuse au chocolat fièrement plantée entre les babines. Ses vêtements sont tout encollés de banane chambrée dans laquelle sont fichés des napperons en papier.

Tout s'arrange pour la conférence de Tuo-Fong, ce spécialiste international du ludo-social, à propos de la création d'un parc d'attractions sur le thème du terrorisme.

« Là, profère haut l'orateur, tout un chacun pourra jouir du bonheur de faire sauter Ðgrâce à la simulation électronique Ð des bureaux de poste, des stations-service, des gares aux heures d'affluence, le désir de détruire est inhérent au coeur de l'homme. Or détruire est devenu inutile dans nos sociétés modernes : bien au contraire, ce qui est maintenant indispensable, c'est construire, établir, dans la sécurité des personnes et de leurs biens, la société idéale dont nous rêvons tous, o• seuls le bonheur, la tranquillité, la considération réciproque, régneront jusqu'à la fin des temps. Ainsi, pour vaincre cette pulsion malade, psychotique, pour guérir enfin cet instinct pervers qui pousse les individus irre-

sponsables au meurtre, au viol, aux agressions de toutes sortes, proposons-nous la création de centres de récréation anodine o•, dans la plus parfaite innocence et grâce aux progrès de la mécanisation, tout un chacun pourra expulser ses mauvais instincts. On pourra ainsi faire sauter, en virtuel, des gares, des monuments, des perceptions, faire des milliers de victimes irréelles en faisant exploser en vol des avions de pur artifice, des images électriques ! Interrompre des émissions de télévision aux heures de grande écoute, sans le moindre dommage pour qui que ce soit. »

« Bien sûr, poursuit notre conférencier dont le regard, dans l'ombre au bord du diaporama qui illustrait ses propos, était insondable, pour que ce processus ait sa pleine efficacité, il faudra que le coupable soit poursuivi par les tribunaux, eux aussi factices, et subisse des peines idéalisées, afin que l'individu, toujours le jouet de son masochisme dans ce genre d'affaires, puisse jouir, en phase ultime, de sa punition. Ainsi disparaîtra à jamais la violence et ses effets désastreux sur l'organisme social qu'il nous importe tous de préserver et à tout prix, jusqu'à ce que Dieu, dont la toute puissance est impénétrable, nous révèle, à terme (terminus apocalypticus), le sens de notre vie, son but ultime, sa finalité dernière à nous, ignorantes créatures blotties dans le creux de sa main. »

Nous fîmes dégoûtés par la prestation de Tuo-Fang et par les diapos comme les maquettes de parc virtuel. Ce piètre technocrate, démodé, n'avait que trop d'avenir, mais pas auprès de notre modeste communauté. Il dut quitter la réunion sous les insultes et Raoul fut mis à la question de savoir au nom de quoi nous devons subir de tels exposés. Il s'en prit à notre sens de l'humour, argua de l'ignominie admirable du conférencier. Tous propos dont la paradoxalité achève de

nous indisposer à son égard. Quelques-uns qui se turent ce soir-là, se tuèrent dans la nuit.

En pensant à Gnarch Sublio et à sa Pilule Noire, je songeais à créer la Bombe Rouge.

Épatez vos amis grâce à la Bombe Rouge !

Avalez-la (présentation en microscopiques mais puissantissimes gélules translucides) seul ou avec des amis, par exemple, pourquoi pas, au hors-d'oeuvre ou au dessert, et explosez proprement ! Riez – par avance – de leur étonnement lorsque la pièce va se couvrir de sang et de viscères, et eux avec ! Songez à la bonne farce à leur faire et au souvenir inoubliable de gai-lur on, de joyeux drille, de franc-déboutonné que vous laisserez... (Ah celui-là, il n'en fera pas d'autre !)

Attention : peut blesser votre entourage.

Je n'en pouvais plus, et sans songer aux conséquences, je courus au vernissage du collectif Kolek, o• je massacrai les sous-verres, arrachai les fauteuils roulants de leurs attaches pour les jeter dans l'escalier, jetai les moniteurs sur les murs en piétinant des poivrons symétriques. J'avais soin de tout signer de ma marque personnelle, une croix torve portant azur et armes de Saint-Ron. Je paraphai aussi les merguez, les chips et le Beaujolais « nouveau », finissant debout sur la table, le pantalon baissé, essayant de me mettre un chapelet de merguez dans le cul. Le cocktail qui jusque là avait ronronné dans l'apathie s'anima soudain d'une dizaine d'avocats. Des sirènes de journalistes nous laissaient entendre à tous que notre cote avait grimpé de 10 points sur l'échelle de Van Gogh. J'eus pitié de tout le monde et de moi-même, repensant avec satisfaction et reconnaissance à

la pilule noire que je portais toujours sur moi. Télépolice, parmi les cha'hes arrivées les premières, ne s'intéressa pas même à moi ; j'échappai par miracle, caché dans un coffre de voiture, aux autres médias pour me retirer dans l'un des multiples appartements que je n'avais jamais le temps d'occuper, des grands espaces froids et vides, vacants, neufs, o• le temps s'arrête. O• il n'y a plus le film d'*Erreur 127*. Partir, échapper à ce cauchemar, mais o• ? L'univers en était saturé jusqu'à la plus distante galaxie colonisée, jusqu'à la plus lointaine cabine de cosmonaute, c'est dire. Seul le sombre cachet offrait une évasion, mais dans le néant. Oui, la seule porte encore ouverte, la mort bienveillante tendant ses doux bras généreux. Et si ça n'était qu'une métaphore minable de plus ?

Je la sortis et la posai sur la table, cette petite soucoupe volante irisée, miroitante, comme le corps d'une toupie dans une révolution invisible. Une nova. Une spirale aspirante, une captation fatale, je m'appuyai au bord de la table comme au garde-fou d'un gouffre. Je secouai mon vertige. La ligne fixe sonnait !

Qui pouvait savoir que j'étais là ? Ou bien s'agissait-il d'un appel automatique de télémarketing ? Je n'aurais pas craché sur le soulagement même artificiel dont ma terrible solitude aurait bénéficié en entendant une voix monocorde me débiter les prestiges éculés de quelque service ou illusoire promesse de cadeau minable dont j'aurais eu tant de plaisir à demander, avec toute la candeur dont j'avais été capable, le détail lamentable, véritable oasis de douceur et d'oubli, pavot sublime versé à l'amertume dont j'étais malheureusement gorgé. Il n'y avait plus qu'un robot pour me comprendre. J'aurais voulu avoir celui que j'avais, en peluche, étant enfant...

Mais ça pouvait aussi bien être quelqu'un au bout du fil. Mieux valait ne pas répondre. J'étais au calme, à méditer un nouvel attentat, qui fonctionnerait celui-là, ou qui me donnerait au moins la clé d'une énigme. Le téléphone avait aussi réveillé Rif et Raf, les rats avec qui j'avais sympathisé au cocktail et qui m'avaient suivi, cachés dans mes poches. Ces deux jeunes rongeurs avaient beaucoup d'esprit et j'eus plaisir à leur offrir les cacahuètes et les olives fourrées aux poivrons qu'il y a toujours dans le frigo. Il tentèrent de briser l'amertume de ma solitude forcée par leurs joyeux bonds ; hélas, qu'est-ce qui aurait pu me déridier vraiment ? Raf expliqua à voix basse à Rif que le coup du gentil animal de compagnie c'était mignon, mais que ça ne faisait que me faire régresser à des stades sentimentaux imbéciles. Rif en convint, et alors nous passâmes une merveilleuse soirée entre entités, o• chacun mit un soin jaloux à ce que la conversation roulât sur des thèmes généraux, qui ne portaient pas atteinte, ni ne contenaient même la moindre allusion à nos constitutions physiques respectives. Ce fut un enchantement ; j'eus le sentiment durable d'être un rat pendant plusieurs jours, et d'ailleurs mon visage s'était manifestement ratifié. Je ne ressemblais plus du tout à mes photographies. Rif et Raf s'étaient humanisés un peu aussi, mais il ne fut pas nécessaire de leur faire des habits. Cela me donnait une autonomie de quelques jours o• personne ne me reconnaîtrait. Je filai à l'aéroport, après m'être fait confectionner un faux profil d'identité par un réseau militant fanatique aux yeux qui brillaient toujours dans l'ombre autour de moi. Qui irait me chercher dans les plaines arides et stériles du Yakayalé ? Je me sentais plein d'assurance, avec de l'eau et des apéricubes en faux fromage (marque *La Vache Qui Triche*) pour une semaine.

J'avais bien fait de quitter la ville, en proie à une nouvelle perte de contr^Tle : une lemmingite aigu' .

« È CINQ HEURES hier matin, narrait le journal, plus de 200 000 personnes se sont jetées dans la rivière, nues, et seulement 30 000 ont pu être rescapées quand tout le monde a repris ses esprits. Pendant quelques heures, une folie générale a régné en ma'tre, tous se déshabillant, les transports urbains automatiques conduisant la foule vers la rivière. Chacun a pu mesurer la difficulté à résister à un tel appel, celui de courir nu parmi les siens, sentir les corps chauds et la chute avec eux dans l'eau glacée. De tels accidents sont toujours davantage à craindre. La situation est rentrée dans l'ordre lorsqu'un porte-parole officiel de l'Académie des Sciences a fait conna'tre que le suicide n'existe pas chez les animaux, pas même, comme on l'avait longtemps cru par erreur 43, chez les lemmings. »

Clarène, la vieille persane de Barbaralva Susterr•n, je la trouvai seule au domicile de sa maîtresse. La chatte vint se rouler autour de mes pieds en gémissant d'excitation comme une chienne. Elle mouillait uniquement sur l'objet que je tenais dans la main, une cassette vidéo. Ce félin était vraiment accro aux sérials télé pour animaux, et elle mourait d'impatience de connaître les suites des aventures de sa chouette favorite, Ullula. J'eus pitié de cette vieille conne aux yeux cernés par ses journées dans le noir à manger des croquettes Mioum-Mioum, et je tirai un coup dans la tête, de plein fouet. La boule de poils clairs éclata en traits rouges sur les murs du perron devant la demeure des Susterr•n. La détonation résonnait encore dans ma tête quand je montai dans la voiture et que je filai vers Lobalo-plage.

Williamz connaissait mon travail depuis longtemps. Il n'avait pas, une fois ou l'autre, ménagé ses critiques, se grattant dans ce que je croyais être les meilleurs passages, regardant magnifiquement à quelques centimètres de l'écran, ignorant totalement mon travail. Le chihuahua, même s'il fut décontenancé lorsque je me saisis de lui, n'eut pas le temps de se ressaisir que je le tenais ferme et le balançai par la fenêtre à toute volée. Passé un petit jappement de douleur, le petit corps naufragé de Williamz plongea du 9ème étage.

Il ne me fallut qu'un verre de plus pour aller chez Gontrimbert, dont le danois et le bas-rouge vinrent vers moi avec une certaine circonspection... Même si j'étais un familier de la maison, ces chiens graves, stupides et cruels, étaient de parfaits esclaves, aussi serviles et soumis avec leur maître, que violents, outranciers, avec qui que ce soit d'autre ; ils sentaient peut-être la mort sur moi. Je connaissais leurs goûts en matière de films. Leurs confidences muettes avaient inspiré certains de mes films. Eux-mêmes ne regardaient que des films d'action et de guerre, et du sport canin.

Lorsque j'abattis Théo, Jaliak se ramassa pour me sauter à la gorge. J'éclatai la gorge du danois en lui appliquant directement le canon de mon 6,35 au niveau du collier, alors que ses dents avaient déjà largement entamé la mienne. Il y avait partout des bouts de chien fumant, gigotant et râlant, je m'enfuis, la tête de Jaliak, séparée du corps, encore crispée sur mon cou. En sortant du belvédère, je croisai une femme horrifiée de me voir ce bijou sanglant sous la tête, je l'arrachai enfin et le jetai dans une poubelle de la ville en grimaçant pour tromper les souvenirs du témoin.

Au total, y compris le perroquet de Rob Jenny à qui je tordis le cou, je tuai ce jour-là 36 animaux familiers, lapins, souris, oursins et amibes compris. J'allai ensuite, presque vers le matin, harassé et ivre, me glisser dans la niche de Rex XXVII, dont l'odorat comprit tout de ma journée de *pet killer*. Lui seul sait que j'aime les animaux d'un amour impossible. J'allais faire la une, je n'avais pas manqué d'immoler les stars du *pet gotha*, des célébrités des magazines pour les bêtes (j'avais également étranglé la dernière girafe). Et mon affaire ne pouvait mener qu'à une interdiction pure et simple d'exister ; mais j'allais enfin passer pour parfaitement ignoble et mes crimes ne trouveraient jamais de véritable mobile ni d'explication. Je décidai de remettre l'examen des conséquences de mes actes au lendemain et je m'endormis, paisible, dans les poils chauds et doux du chien de ferme compatissant, avec dans ma poche, contre ma cuisse, le contact rassurant de la boîte contenant le sombre comprimé immaculé.

Chien de ferme Rex XXVII l'était en tant que licence exclusive accordée à la lignée des Rex, une des dernières pouvant se prétendre « de ferme », laquelle ferme de son maître n'atteint pas la taille de la niche de Rex qui a deux étages et où ni son maître, pas plus qu'aucun humain sauf moi Mais personne pour l'instant, heureusement pour mes fesses, ne le savait D n'est autorisé à entrer. J'étais caché au fond de la cage du fauve.

Rex entra avec le journal dans la gueule. Rex est grand à peu près comme un cheval de selle français avec une tête qui fait le triple et des pieds qu'on doit caoutchouter pour éviter qu'il ne défonce la pelouse du jardin. Matinée pour Rex : présentation aux touristes jouant à la balle (dans son show « c'est de la baballe ») avec les enfants de son maître, à qui Rex coûte

une fortune que ses profits colossaux ne couvrent pas. Cet homme ne vit que pour son chien.

Une vieille photo de moi (o• on avait coupé Betty et Ira qui m'encadraient au Lobalo-plage Club Sandwich) enduisait la une du quotidien, mais ce n'était pas la plus grande. La plus grande était celle de Dod l'écureuil pour lequel le journal annonçait un deuil mondial. Dod était une salope cokée qui acceptait de passer dans n'importe quelle pub pour un cachet exorbitant. C'est là je crois qu'on m'a reconnu d'abord (et après ils ont eu le film entier de mon raid par les survoeils) ; les gardes du corps de Dod, très compromis dans les courses de lapins amphétaminés, m'avaient laissé entrer et sortir parce que leur patron craquait sur les *Skyrell soaps* et ne s'enfermait jamais pour l'hiver sans des collections entières de ces naseries sirupeuses avec des femelles bien roulées et des super-écureuils qui règnent sur des monceaux de noisettes, et sautent d'un arbre à l'autre par dessus les montagnes. Mais les deux lascars n'avaient pas oublié ma visite quand ils ont trouvé Dod déchiqueté sur la grille de sa cage (Dod était, dans l'intimité, obsédé par ces anciens outils d'aliénation des animaux) une antiquité dorée, celle-là même o• ses ancêtres avaient passé toute leur vie, avec seule la terrible « roue » comme perspective à de dérisoires exercices.

Je me levai, Rex voulut me retenir mais je lui tirai dessus Đ je crois qu'il y a eu de la compassion dans son regard quand j'ai tiré Đ et courus jusqu'à la porte que je franchis sous la mâchoire pendante du maître et de ses gosses, je ruinai la réputation de mon pote Rex après l'avoir flingué, j'étais vraiment dégueulasse, je sautai par dessus la courte haie, j'enfourchai un VTT et je me cassai. J'étais content de revoir le jour.

« Tu aurais dû te faire incarcérer à titre préventif », éructa

Hans, en faisant semblant de rattacher son lacet près du buisson o• j'étais caché.

« Il y a un type qui rattache son lacet depuis une heure », nota à haute voix le sergent Darm. Son collègue s'approcha et vérifia que la vidéo n'était pas bloquée en mode pause, permanent play ou total recall. (Suit une conversation o• les deux hommes s'interrogent sur la qualité esthétique de l'action de Hans (est-ce nouveau, qu'est-ce qu'il veut dire dans sa performance, etc.) ; les caméras de surveillance installées partout ont peu à peu entraîné tout un chacun à mettre au point des spectacles directement captés par les susdites caméras ; les meilleures prestations passent à la télé, les comédiens diffusés sont directement rémunérés. La rue ressemble à une scène permanente, ou à un casting o• chacun tente d'être télévisé, pour le fric et la carrière. Les bons viols, les bons meurtres, s'ils sont perpétrés avec suffisamment d'innovation, d'imagination, peuvent compenser les crimes. Les meilleurs les exonèrent même complètement ; la difficulté pour le meurtrier, c'est bien s' r 1) le direct délicat 2) la victime aux réactions plus ou moins originales (textuelles, gestuelles, assez de « Mon dieu ! » et de « Au secours » totalement banals). En fait un bon crime devient un acte esthétique possiblement admirable, le choix des vêtements, la lumière, etc. Les mauvais crimes, et d'ailleurs les mauvais numéros, sont sanctionnés par des peines de prison (o• les condamnés continuent à donner des aspects artistiques d'eux-mêmes qui peuvent les racheter.) Je me demandais ce que vaudraient mes prestations criminelles à l'audimat Əje préférais ne pas l'apprendre trop vite.

Hans : « je ne peux pas rester comme ça trop longtemps, c'est mauvais ». (Qui plus est, il porte un complet clair et ça n'est autorisé que jusqu'à 14h30).

Moi : « Il faut que tu me sortes de là. Je ne peux bouger que la nuit, en dehors des réverbères. J'en ai assez de cette vie de renégat, je n'ai pas l'habitude de manquer de confort comme ça Hans, ni de voler ma nourriture. Je vais quitter cette campagne austère et gagner quelque vaste cité o• je me perdrai. Il ne me manque que l'argent. As-tu déjà détruit le tapuscrit de mes sparagraphe* ? » Demandai-je au sagouin à tout hasard.

« Perdu à jamais » marmonna-t-il en simulant une crise nerveuse, pendant que les deux flics derrière les suryveux du quartier déclenchent le départ d'une ambulance tout en recordant les gesticulations du débile secoué de décharges nerveuses virtuelles.

« Hans imbécile, saloperie, tu aurais pu les vendre. Prends ceux-là et va les donner au premier journal venu », dis-je en jetant près de lui un petit carnet qu'il escamote. « Vite, je t'attendrai à la grille du château. »

Hans s'éloigne avec les sparagraphe dans la poche, comme instantanément remis de sa crise et je le regarde diminuer sans entretenir de vain espoir, au moment o• l'ambulance pile à l'endroit o• je suis caché.

Le tordu va sřrement brřler tout ça en tournant le coin, et je ne peux plus compter que sur le flair d'Hétéroclite pour me retrouver dans ce buisson inconfortable dont j'ai déjà picoré toutes les baies. Sous mes yeux, à quelques centimètres sur le trottoir, la page d'un journal relatant ma fuite. Je n'ose pas tendre le bras à cause des survoeils. Cette nuit peut-être. Je commençais à regretter la niche de Rex.

* Les Sparagraphe sont des billets de Murdock qui furent un temps édités dans TNT teknozone. Il n'ont pas été republiés à ce jour.

Le siamois bleu, long, ligneux, musculeux, me tient dans ses griffes pendant que je lui comprime le thorax. Lâche-moi, Charlie. Ses griffes se relâchent, je relâche aussi mais sa tête si proche de la mienne. Il pourrait m'arracher les yeux d'un bond avec les dents. Alors les griffes se déclenchent les mains serrent.

Réveil dans un vidéappart. J'ai été shooté jusqu'au fauteuil dans lequel je reprends mes esprits, sous l'oeil attendri et compatissant de quelques célèbres et des caméras. Je prends mon élan et cours vers la sortie mais suis immédiatement ceinturé par un groupe de gardes dans l'entrée. Ainsi c'est attaché sur un fauteuil que je dois revoir toutes les scènes de mes meurtres, commentées en direct, avec une interview portant sur le cours de mon adolescence, à la

recherche de mes motivations, pendant qu'une infinité de sous-ouvrages me concernant sont déjà vomis par les machines. Il faut que je raconte tout, tout, et encore tout. Je suis devenu un banal connu, un état du malheur d'aujourd'hui, un poncif classifié dans la poncée. Toutes mes tentatives de fuite avaient échoué, la surveillance était permanente et je périssais à vue d'oeil du manque de sommeil, dans la ligne de mire des survoeils, du live planétaire. Il fallait que je passe à une action décisive et que j'échappe à cette torture de chaque instant, l'inculqureel et l'artistique le disputant au pénal, l'un surenchérisant sur l'autre, je ne donnais scientifiquement pas cher de ma peau. C'est Didier Sebin qui aurait voulu voir ça : j'avais aussi tué Gontran et Octave ses deux chiens qui restaient inconsolables de la perte de leur maître. Justement il y eut le défilé des maîtres (enfin je leur dénie cette qualité) des victimes, les scènes déchirantes en direct, je suis même obligé de pleurer. En plus, en tant que startiste criminel, je ne peux plus prétendre à aucun droit, en place des royalties sur ce permadirectotal, on m'accable de questions et ça ressemble plutTM à une exécution capitale. Fort heureusement une trappe s'ouvre et un telcommando me fait secrètement enlever pour me vendre à une autre cha'he, pour une autre émission juridico-esthétique. Pendant l'un des premiers assauts pour me reprendre, je leur fausse compagnie d'une façon que je raconterai si j'écris un livre un jour, personne ne me croira. C'est alors que l'opinion publique se passionna pour un cas de pédozoophilie incestueuse. Je fus totalement oublié après avoir été medievalisé de a jusqu'à z puis recraché comme une vieille gondole. Le procès m'excommunia médiocrement et secrètement de la médionde, pour crime passionnel (moi qui avais agi avec le dernier

sang-froid, comparé à ce que j'avais dû raconter encore et encore). Hans et Hétéroclite s'étaient froidement fait des couilles en or. Hans s'était tout d'abord tapé une bergère allemande, Greta, laminant à ses dires la chatte de cette chienne avec autant d'ardeur qu'un tiroir de buffet, un parapluie ou une machine à coudre. Mais non contente de prendre les animaux pour des objets, son infamie alla même jusqu'à s'emparer d'objets parmi les humains. Il s'afficha avec une femme humaine ! Quel meuble plus hypocrite, mieux dissimulé pour la société, mais quel grand sujet de scandale ne fut-ce pas pour celle des amis pour la fin dans le monde ! Ce ne fut que cris et suicides multipliés parmi les moins sensibles, plans damnés, désespérés, pour faire enfin réellement disparaître cette planète métempsy-chotique et sa race odieuse de vagues survivants. Le club donnait des réunions houleuses, Jackie Perinet avait essayé d'étrangler Zora Gabale avec les cordons du rideau, alors que la jeune stylite-voyante avait une crise prémonitoire, assise sur le chapiteau d'une colonne. Je les voyais comme sortis d'eux-mêmes, toute personnalité perdue, adonnés à l'exécration totale, les yeux exorbités cherchant désespérément quelque objet à réduire en pièces. Ces morts-vivants de l'apocalypse étaient réellement des cadavres animés d'une existence de grabataire rampant vers sa proie. Qui aurait pu imaginer ce qui allait se reproduire ?

La planification historique passe par un groupe de conjurés. Ce qui reste des époques est toujours le fait d'un groupe le plus souvent inconnu en son temps, qui constitue ce qui deviendra l'histoire. Ces constructeurs construisent le futur en désignant l'antécédence fictive. Ainsi les présents se succèdent de façon discontinue.

Hans acheva la lecture de l'extrait. Cette Zara Mille-Air a tout rédigé d'un futur qui n'aura pas lieu. Elle n'a pas été choisie.

Concours de passé. Apportez votre plus beau passé. Un jury composé de professionnels du passé, historiens, cuisinières, politiciens, antiquaires et collectionneurs, déterminera le passé le plus réussi, le plus à même de servir d'antériorité à l'avenir, et alors vous, oui vous, deviendrez de l'histoire.

Premier prix : Une baignoire et un rasoir. Deuxième prix : Dix pierres tombales petit-déjeuner compris pour deux personnes. Troisième prix : Mille articles de complaisance, passionnés et expéditifs.

Hans jeta le tapuscrit au feu, il crépita d'office. Hétéroclite soupira d'aise, roulé en boule près de la cheminée, à la bonne chaleur. Cet hiver n'en finira pas, soupira Hans en regardant la neige tomber à gros flocons sur les vitres. Ses yeux s'attardèrent longtemps, ivres de tendresse, sur une chaise dont il était tombé amoureux fou le matin même. Hans est resexuel, objectophile. Enfin, chososexuel. Il n'a de relation sexuelle qu'avec des objets (de tout genre, espèce, catégorie, sexe, etc.).

De là sa passion sadique de les détruire, le regard voluptueux qu'il jette sur le tapuscrit, sa victime, crépitant dans les flammes. Certains ouvrages, il les viole avant de les déchi- queter puis de faire r^{tr}ir les morceaux. Cette perversion, rendue ardente chez le sujet puisque poussée jusqu'au désir de détruire, est provoquée chez lui par la terrible maladie appelée réification, transformation de l'homme en chose. Et la chose en homme : les objets sont tout ce qu'il reste d'humain. Nous n'avons plus qu'à nous faire fixer des poignées pour déménager. Il reste aussi que la passivité des objets est trompeuse, certains canapés, des bibelots, sont un viol sexuel et spatial et souvent une sévère atteinte à la pudeur, voire une provocation à les étreindre.

« En 1998 les Européens pensaient avec une horreur mêlée d'effroi aux habitants irradiés de la région de Tchernobyl, condamnés à vivre pour se voir mourir les uns après les autres des plus terribles suites de la contamination

nucléaire, et qui finalement s'en contrefoutaient, comme si la vie était bien au-delà des contingences matérielles, comme si la vie devait se vivre quelles qu'en soient les conditions. Les Européens ne comprenaient pas encore que leur sort n'était pas plus enviable, car eux aussi impuissants (comme devant un insurmontable fait de nature) à remédier à l'épouvantable dégradation de leur environnement, ils étaient acculés à faire comme si de rien n'était (comme si de rien n'était ici, mais que tout était à Tchernobyl). Vivant l'irréalité d'un monde inchangé, leurs maux demeuraient inaccessibles à leur conscience. Ils étaient vraiment les complices de gouvernements, qui, sans difficulté, avaient pu leur dissimuler l'inexorable. Ils n'auraient rien voulu croire de leur situation réelle, et les suspicieux (qui pourtant étaient toujours loin de la réalité) passaient pour paranoïaques et sociaux. La socialité en effet consistait à partager le mensonge commun d'un monde préservé, menacé, et seulement menacé, de perdre son intégrité encore intacte. Le malheur des autres, dont ils étaient protégés par d'intangibles (mais blindées) frontières culturelles, n'était représenté que pour les en dédouaner. Ils étaient pourtant plus malheureux que les Tchernobylis, lesquels ne se leurraient aucunement sur l'origine de leur malheur, mais n'en tenaient tout simplement pas compte. La conscience était le luxe que ne pouvaient se permettre les Européens, leur misère et leur folie étaient donc visiblement sans borne » *écrit-je* dans mes notes sparagaphiques, histoire de passer le temps.

19h30. È la faveur de la nuit tombant tTM et grâce à un flot de passants, je glisse le long de la haie jusqu'à la plus proche maison. Mais là, la batterie de survoeils qui m'accueille me rejette dans l'ombre si froide. Au travers de la

fenêtre entrouverte j'aperçois un vieil homme emmitouflé qui regarde la télé. Le poste est réglé sur Carnage Plus. C'est l'heure des jeux. Le concurrent est disposé face à un amoncellement merveilleux de nourriture en abondance, fruits, glaces et toute sorte de mets, derrière une vitre qui le condamne à saliver en fixant l'objet de sa convoitise. L'animateur : « Notre candidate est un candidat, ah, ah, eh bien oui, tout ce que vous voyez là, comme nos telspex, cher candidat, sera bien™ à portée de la mainÉ de votre main, cher candidat, et cela seulement si vous répondez correctement à la question : combien font cinq et trois ? »

Le candidat est pris d'une terreur mystique, toute la salle hurle : « huit, huit ! » Comme le vieillard emmitouflé qui trépigne. Mais bien™, à la tête de l'animateur d'autres crient 6 ou 11, les gens se mettent à s'additionner entre eux. Le vieil homme prend parti pour 6. Finalement le candidat répond hardiment 8, comme un brillant sujet qui n'a que médité la portée profonde de la question.

Alors un tonnerre d'applaudissements explose. La télévision clignote en faisant un bruit phénoménal de stade enivré, pendant que la vitre étanche s'élève, livrant la manne alimentaire promise au victorieux.

L'animateur : « Voilà notre gagnant qui s'y jette, il embrasse les jambons, les endives, les raisins, les cerisesÉ et à sa grande surprise, découvre la farce : Toute cette nourriture est factice, mediamécieux ! Raisins de verre, sushis en cire, laitues de papier, poulets en carton, tomates en plastique ! »

Tout le monde rit à la déconfiture du gagnant.

L'animateur : « Voilà à quoi mène la convoitise ! Que cela vous serve de leçon ! Et sachez que fortune au jeu n'est que ruine promise ! Et puis, 5 et 3, c'était vraiment trop facile. Admain ! »

Alors que j'imagine qu'à l'heure qu'il est Hans encule mes sparagaphes, eh bien non ! Il est sur un plateau de toeloe-vision au niuz qui s'ouvre sur une photo de ma gueule. Le niuz qui passe la séquence de Hans près du buisson. Animator, le présentateur de la niuz, parle de moi avec respect, componction, comme de l'un des plus grands artistes, un des plus éminents créateurs de tous les temps. Ce que confirme gravement Hétéroclite, lequel n'a plus l'air de se prendre pour un chien, mais fait pourtant le cabot (ceci explique cela) à l'intention des téléspectateurs. Hétéroclite, en bon critique d'art, fait mousser ma réputation et l'exposition qu'on me consacre à la galerie Zotto.

Ainsi l'infamie que j'espérais atteindre ne fait que me couvrir d'honneurs. Qu'allait-il falloir que je fasse ? Quels actes du plus mauvais gožt allais-je devoir perpétrer pour être enfin qualifié d'ignoble ? Tuer, oui, tuer toujours et encore, je le sentais bien. Mais tuer quoi ? Et n'allais-je pas encore porter plus haut ma notoriété ?

Les gens commencent à mourir de plus en plus. De tout et de rien. Mais personne n'en parle. Des présentatrices, après deux ou trois toussotements, vont rendre leur dernier soupir dans la coulisse. Ce matin, c'est le boulanger qui vendait son pain, sa femme et sa fille sont mortes dans la nuit. Mais tout le monde fait mine de rien. Tout le monde a envie d'aller mourir dans son coin, loin d'un survoeil, ça se voit et ça se sent bien, mais personne ne veut en parler. Les animaux aussi meurent discrètement de-ci de-là. Rex, qui avait survécu à mon coup de flingue, est finalement mort en prison. Piqué, sans doute, en dépit de toute législation, au lieu de « autosuicidé » comme le déclare la version officielle. Son propriétaire va récupérer la peau du gigantesque ani-

mal. Il y a de quoi tapisser toutes les parois intérieures de son petit logis. Ou alors il va faire un Rex empaillé pour les visiteurs ? Plus probable. Mais toutes ces morts ne sont pas naturelles. Je cherche les tranches d'âge, les habitudes, la situation de ceux que touche cette hécatombe silencieuse. Rien ne semble les rapprocher. Adultes vigoureux disparaissent autant qu'enfants ou vieillards. Des substances gazeuses ou liquides sans doute sont diffusées dans la ville. O• aller pour couper au danger ? Et surtout, comment renoncer à la volupté qu'il y aurait à être seul dans une ville déserte ? Sans doute est-ce cela qui maintient le secret. Chacun espère secrètement être épargné, et survivre dans un monde libéré de toute présence humaine.

« L'animateur : Vous avez un cancer. Vous préférez avoir : Un cancer du testicule réponse a, un cancer de l'anus réponse b, un cancer du cerveau réponse c.

Le candidat : ah mais comment est-ce qu'il peut y avoir la bonne réponse ?

« L'animateur : Je vous rappelle que la bonne réponse nous est fournie par un public-test en fonction de vos goûts, de vos habitudes, de votre vécu personnel. Vous n'avez plus qu'à choisir les yeux fermés.

« Le candidat : L'anus ?

« L'animateur : Ah c'est dommage, eh oui Jean-Claude, vous avez encore à apprendre à mieux vous connaître, enfin vous ne repartez pas les mains vides, puisque justement je vous offre le guide de soi-même, par Julien Bordallec, une occasion de vous découvrir ou de vous redécouvrir pour ceux qui pensaient avoir fait le tour d'eux-mêmes. Bonsoir etÉ »

J'éteins la télé et je joue un album de *Los Risiblos*. Les sonorités métalliques, acides, les voix grotesques, criardes, tout concourt à m'apaiser doucement. Ou bien sont-ce les

substances lénifiantes qui se dégagent peu à peu de la Pilule Noire ?

Je décidai de poursuivre mon avancée mais mon pied ne trouva qu'un sol bourbeux qui cédait sous mon poids. Ciel et terre étaient confondus en une masse fangeuse. Ma volonté me lâcha d'un coup, je me ramassai sur moi-même et j'attendis. FIN

Ou :

Je me tournai instinctivement vers la lueur qui, sur le sol défoncé, dans le crissement de métal des battants qui s'ouvraient, s'élargissait. FIN

Ou bien :

De lui-même mon corps pivota, s'orientant instinctivement vers la boue lumineuse dont le spectre, la porte s'ouvrant, s'élargissait. FIN

Gagne un vrai T-shirt Erreur 127 et un blouson Erreur 127 en répondant à notre grand concours « Connais-je Erreur 127 ? » Oui ces splendides lots sont à toi si tu réponds à une seule et simple question : « Qu'est-ce que l'Erreur 127 ? » Facile, si tu as bien suivi tous les épisodes ! Et pour toi une façon amusante de réviser ton erreurier, et de mieux répondre aux questions de ta maîtresse demain. Jeu sans obligation d'achat. Un seul bulletin par foyer. Répondre sur papier libre à Concours Konège Erreur 127, bp 127, 127 erreur Cedex 127. Règlement complet auprès de Maître Chien, huissier de justice. Gagne vite en répondant maintenant !

Nouveau : Connais-tu les nouvelles Erreur 127 ? Elles se tartinent toutes seules, sont tendres et croustillantes !

Erratum*

Ma vie aura été dès ses premiers symptTMmes placée sous le signe de l'erreur. D'abord celle d'être né, alors que rester dans l'incréé m'eût épargné bien d'autres droits à l'erreur. Et comme toutes les erreurs, j'y ai toujours donné la tête la première, sans hésitation, sans réfléchir, (moi si facilement la proie du doute pourtant) convaincu avec la seule conviction que confère la force de l'intuition, d'avoir élu le seul choix possible et imaginable, le bon choix. Je n'ai jamais été le louseur qui choisit froidement la mauvaise piste par goût pour l'échec. J'ai toujours au contraire suivi ce qui me semblait la voie rectiligne du succès, de la réussite parfaite, celle que je me devais à moi-même, surtout lorsqu'elle m'appar-

*Projet de préface ou de postface, ou ni l'un ni l'autre ? Nous prenons sur nous de placer ce texte à l'issue d'*Erreur 127* o• il nous semble ne pas trop mal venir.

raissait nimbée des gloires de la difficulté qui l'honore. Les difficultés eurent beau s'avérer sans cesse plus altitudiques que les solutions, cela ne me dissuada jamais d'accumuler erreur sur erreur, de nager dans la bévée, de tomber dans les écueils les plus misérables, les plus enfantins, et en plus de me tromper moi-même au point de m'en estimer ravi, nanti d'une expérience dont je saurai tirer les bénéfices, puisqu'on ne m'y reprendrait plus, alors qu'on m'y reprenait, et inmanquablement, autrement, ou pareil, car je n'ai jamais manqué de replonger comme un seul homme dans les mêmes bêtises, dont le détail fastidieux (et pas même fastidiable) n'intéresserait personne et n'aurait pas le moindre caractère d'édification pour qui que ce soit.

Erreur 127 n'est donc pas qu'une erreur de plus, c'est le roman de l'erreur et l'erreur du roman par excellence, puisque pas une des directions que l'ouvrage a tenté de suivre n'a été couronnée par autre chose que les orties pas même tressées des fossés o• finissent les véhicules mal lancés, mal équilibrés, mal propulsés. Pas un de ses zigzags n'a terminé ailleurs que dans le mur d'une impasse, les quatre fers en l'air, se demandant par quel moyen se redresser, méditant sur la nécessité de se redresser pour repartir, dans quelle autre ornière. Mais peut-être y a-t-il une relation secrète entre ornière et ornement.

En vérité je ne me fais évidemment nul reproche, et c'est l'orgueil qui parle lors même que je veux faire passer mon erreur pour une éclatante réussite. J'ai fait rire quelqu'un un jour en disant que l'ennui régnait et que le besoin d'une nouvelle erreur se faisait sentir. Mon sentiment demeure que tout est erreur, inexorable ratage, dont seule la modalité produit une (d'ailleurs assez peu sensible) différence, puisque seul le résultat compte et qu'il est invariable, lui.

Voudrais-je par là justifier mes propres déconvenues, par le déploiement d'un tableau général tout aussi peu reluisant ? Non. Je tiens à la grandiose épopée de mon erreur, identique sur le fond, mais riche d'une infinité d'anecdotes qui sont propres à mes égarements particuliers. Et mon ambition, bien sûr vouée à l'échec, est de broser un portrait de l'Erreur dans toute son essentialité, tâche immanquablement accomplie par son inaboutissement même, le paradoxe étant l'erreur portée à son comble et se jetant depuis l'un de ses extrêmes dans l'autre, ravie d'avoir enfin trouvé deux bornes où s'assommer alternativement.

Erreur 127 date de bien avant ma terrible erreur actuelle, dont je ne peux pas parler d'un ton aussi badin. C'est une erreur qui ne m'est plus permise ; l'erreur étant un luxe que l'on peut, ou non, se permettre. Rien n'est d'ailleurs erreur véritable qui n'est pas définitivement prouvé tel. Et quelque chose est-il jamais finalement dit ?

Enfin je suis engagé à présent dans un combat dont l'issue, que je subodore prochaine vu le tour que prennent les récents événements, m'effraye plus que tout, et qui sera sans doute ma dernière, ma plus grosse, la plus fatale de toutes mes erreurs. Mon chef-d'œuvre en quelque sorte.

Ce n'est pas le lieu d'en parler, et j'en frémis d'ailleurs. Le lecteur finira par savoir pourquoi, parce que tôt ou tard le même péril sera sur lui ; je vois bien que rien ne pourra l'en détourner.

Erreur 127 est tout empreint encore de l'insouciance gambadeuse, du papillonnage espiègle et irrévérencieux d'un moment où je pouvais enchaîner erreur sur erreur sans même susurrer « même pas mal ! » ni ployer l'échine, sinon en faisant mine de ramasser une épinglette tombée dans la trop grande amplitude d'un geste.

appendice
Dossier des Bâtonnets

Le bâton, le ver . La première apparition de la vie autonome sur terre, le segment. L'homme n'est issu que du tortillement du ver primitif – qui reste sa véritable nature. S'en émancipera-t-il jamais ?

Un avant-propos, par Hidegarde de Guerlas

Ce n'est pas sans peine, et on le comprendra aisément en découvrant le contenu de ce dossier, que nous avons rassemblé les rares pièces sulfureuses et épargnées par miracle, d'un dossier particulièrement brřlant, puisqu'il constitue un réquisitoire avoué contre les bases męmes de nos systęmes langagiers.

Et en quel langage les minutes d'un tel procęs auraient-elles pu se rédiger ? Aucune, řa va sans dire.

L'ouvrage central de la vie de Murdock, il n'en demeure que des ruines. Nous ignorons presque tout de la fařon dont Murdock a pu se procurer certains des documents les plus accablants, les plus horrifiants d'un dossier dans lequel ils flamboient comme la parole męme du meurtre ensoleillé. O• tout cela veut-il en venir ?

Notre rôle ne peut qu'être modeste. Nous n'avons pas voulu, comme tant d'éditeurs n'auraient pas manqué de le faire, « boucher les trous » entre les pans de murs déchiquetés par de violentes explosions de savoir, des attaques culturelles qui n'ont laissé que des bribes derrière elles. Des lacunes que nous aurions eu honte de combler, dans une époque où le remplissage est devenu pur rembourrage de confort et de sécurité, celui de la cellule matelassée.

C'est dans ces blancs tachés de sang, ces silences tonitruants, ces manques dévorants, cruels, certes, que la vérité vient s'illustrer avec le plus d'éloquence, nous semble-t-il. On saura lire « entre les lignes » de nos propos, et comprendre à quel point nous ne sommes pas autorisés à en révéler davantage. Sinon que ces textes viennent à point nommé dans une section « Appendice ». La crise bâtonniste, les bâtonnets n'étant que des appendices, pouvant être à juste titre et sans jeu de mots stupide, être considérée, pour le corps de la civilisation, comme une crise d'appendicite pour le corps d'un individu. Comprenez qui pourra, ou osera.

Texte de Sekens Murdock, date inconnue*

LES BâTONNETS sont devenus les outils insurpassés de notre illusion de supériorité. Qui n'est maintenue que pour nous dissimuler à jamais qu'ils sont infiniment supérieurs à ceux qui pensent faire usage d'eux, et qui ignorent que c'est d'eux qu'il est fait usage. Bien plus vivants que nous ne sommes hors du cours de nos pensées, que je ne considère pas du tout comme une preuve d'existence de toute façon. Depuis quelques jours, ces pensées semblent se diriger vers le centre du maelström, mon scepticisme est débordé par la certitude, envahi par l'idée qu'ils se sentent menacés par ces pensées, mes pensées... ou alors je sais qu'ils vont me faire prononcer mes quelques rares prochaines paroles, encore

*On comparera avec profit cette version en police ordinaire avec celle dans une fonte préparée page 476. S'exercer à lire les textes dans ces graphies devient une priorité absolue.

une nouvelle illusion. Jusqu'à présent ils m'ont laissé assez de liberté pour exprimer les sentiments qu'ils souhaitent être les miens. Mais profondément, je sais qu'ils ne le sont pas. Ne m'ont-ils pas fait découvrir un endroit au-delà des bâtonnets ?*

Stratégie ?

Piège ?

Je ne saurai jamais, mais je n'en ai pas besoin, parce qu'après tout la réalité n'est guère que la somme des illusions considérées comme utiles.

La réalité, comme le reste, n'est possible qu'en une interaction d'opposés : il n'y avait aucune raison d'interroger la réalité, puisqu'il n'y avait pas de non-réalité. Et c'est pour ça que les bâtonnets ne valent pas mieux que n'importe quel autre code binaire jamais inventé et donc ne pourraient pas être considérés de la moindre utilité, ni comme étant un signe d'intelligence ou de supériorité.

Il s'agit d'une basse querelle de pouvoir, un combat pour les surpasser avec leurs propres outils, qui fait de moi leur ennemi numéro un, même si je suis leur plus proche collaborateur. Même si je crois en la communication et surtout parce que je connais leur but.

J'ai peur...

*Ce texte un peu confus donne à comprendre... je ne sais plus ce que je voulais écrire. On dirait qu'un démon guette toute espèce de pensée dans les tuyaux de l'expression, entre les différentes zones du cerveau, ou de la pensée à la parole, enfin dans tous les processus de transcription, pour altérer le sens de toute chose à jamais. C'est *intolérable*. (note de provenance inconnue)

*Introduction de Murdock à L'extrême pointe de l'âge de fer (non publiée)**

Soyons clairs : *L'extrême pointe de l'âge de fer* aurait dû être un film, enfin, une fiction collective née du plaisir d'avoir investi un endroit et d'y régner le temps d'une fête. En vérité une façon de porter la fête naturellement vers une évolution, « jouer » ensemble.

Les enjeux, qu'assez candidement C-Viss et moi avons pris sur nous d'ignorer, en ont voulu autrement ! Et c'est la réalité qui, comme souvent, est devenue la plus terrible des fictions. Car pas un des épisodes à peine croyables qui jalonnent et concluent le teknival relaté par Violante n'est inventé, beaucoup ont même été édulcorés afin de ne pas choquer l'imagination des plus sensibles. Enfin *E. P. A. F.*, bien à juste titre sous-titré roman-nival sera peut-être un film, mais plus du tout une fiction documentaire, comme il était au départ envisagé. Il s'agira ni plus ni moins d'une reconstitution historique qui portera à l'écran les aventures véridiques narrées dans les pages qui suivent.

Une chose continue à me frapper, aussi bien en tant que médiatécaille que lexicologue, c'est l'étrange confusion qui s'est à ces instants-là glissée entre le « noise » anglais et la « noise » française.

*Voir V. Claire, *L'Extrême Pointe De L'âge de Fer*, Les Presses de Lassitude 2009. Les Presses avaient évidemment demandé à Murdock, pour une rarissime première édition à 5 exemplaires datant de 1999, de préfacier EPAF. Murdock mourut alors sans livrer sa préface. Ce texte fut retrouvé par miracle sur un papier bloqué dans l'imprimante de Murdock, au moment où l'héritier de ses biens matériels, Hans Tsffel, la précipitait du 4ème étage. La chance voulut que notre collaboratrice Agnès Teasy passât par en dessous et reçût quasiment, jaillissant de l'objet éclatant sur la chaussée, le papier retombant en légers et aériens zigzags dans ses mains. Il est des coïncidences qui ne s'inventent pas.

Il est de notoriété publique que c'est fort probablement au travers de ces vastes rassemblements des années 90, communément nommés teknivals, que l'idée musicale de « bruit » s'est répandue dans le public. Cette idée née timidement au début du XXème siècle, développée par la musique contemporaine, puis « industrielle », et qui révolutionnairement, en même temps que toute image devenait abstraite par le jeu des « découvertes » produites par la peinture, donnait indifféremment pour bruit ou pour musique toute espèce de son, cette idée donc filtrait décisivement et finalement (pour le piètre résultat qu'on connaît facilement à l'instant où ces lignes seront lues) par l'intermédiaire de ces bateleurs gavés d'amphétamines, animant leur stand de stupéfiants du raclement crachotant, lancinant et répétitif de leur sono mobile.

Un concours alors s'institua du plus caillouteux, du plus cruncheux, du plus chuinteux d'entre des sons décidément incapables de produire autre chose que ça, vu leur vétusté.

Alors, curieusement, à partir de là et des nombreuses dissensions qui s'élèvent inmanquablement entre camés, « noise » en anglais, vite prononcé par les Français comme avec un tréma sur le i comme dans le « o• » punk, est devenu « la » noise, et on s'est vite mis parmi les rangs de ces esthètes à s'en chercher, des noises.

L'extrême pointe est là pour exposer la suite logique du processus et sa navrante nature, que C-Viss, ou plutôt Violante, trouve, elle, cocasse. C'est selon, après tout on peut aussi rire de l'inéluctable et toute cette légèreté n'est pas sans charme. J'en ai connu tout le bouquet et la fraîcheur, et *L'extrême pointe* en témoigne. Mais à l'heure où je rédige ces lignes, ma vie a pris une direction tout autrement grave, et décisive.

Je ne suis plus de ceux qui rient, la coupe de champagne à la main, au sommet du mât, alors que déjà le capitaine du navire a suivi l'orchestre sous les flots, la main rivée à la casquette. Ma vie, jusque-là livrée à la plus totale et à la plus amusante des débandades, a pris désormais le sens d'un combat dont je connais l'effroyable et très prochaine issue. On ne s'oppose pas aux forces que j'accuse sans les plus terribles conséquences, je le sais.

Bien sûr on m'en voudra probablement de jouer les prophètes de la fin des temps, et de tout réduire, à mon habitude, à quelque détail langagier.

Je répète pourtant ma conviction profonde, étayée par l'étude, l'analyse et toute l'histoire des langages, qu'il suffit de consulter pour en être également convaincu, que toute vie sur terre n'est conditionnée que par quelque stupide jeu d'esprit, quelque bizarre mais non fortuite correspondance entre des langues étrangères l'une à l'autre, et que ces dispositions de quelques traits sont à l'origine de toute l'histoire humaine.

La superstition perdure, qui laisse entendre que l'homme a créé les langages à son usage, afin de permettre aux individus de se concerter.

Tout cela, je le redis, est faux : ce sont les langages qui se sont fait créer par l'homme dans une bien plus large mesure, et pour le détruire une fois qu'ils s'en seraient amusés. Et ils s'en sont beaucoup, beaucoup amusés, et ils ont beaucoup créé de dissensions entre les hommes, c'est-à-dire autant que faire se peut.

Libre à qui veut, de servir encore de jouet à quelques traits (de désunion), et même de faire des enfants à leur livrer comme nouvelles victimes. Je n'en puis plus et mon dernier combat est de dénoncer les bâtonnets, ces segments qui

constituent les lettres et l'ensemble des signes, comme étant les vrais responsables du malheur dont les humains semblent affectés comme d'une perpétuelle malédiction.

On rit de ce que je profère ces accusations à base de mots, donc à partir des bâtonnets eux-mêmes. Je réponds que je compose mes textes à partir d'éléments préparés en laboratoire, et qui, neutralisés, se laissent manoeuvrer par moi sans résistance. Et que d'autre part, il est bien possible que les signes soient lassés d'agir en sous-main, et qu'ils souhaitent désormais que leur pouvoir, maintenant qu'il est absolument assuré, soit enfin proclamé. Les tyrans ne sont jamais satisfaits avant que leur grandeur ne soit ostentatoire : la dissimulation, le secret conservent toujours quelque qualité de modestie. Ainsi probablement suis-je joué et fais-je la promotion involontaire de ces maudits bâtons du Diable. Oui, du Diable ! Rien de démoniaque comme les langages, et rien de mieux destiné à la zizanie, à la mésentente, à la « noise », à la destruction que cette engeance.

Voici venu l'instant de me taire et cet avant-propos risque d'être p (le texte s'arrête brutalement ici, sur la feuille qui était restée bloquée dans l'imprimante)

De Sekens Murdock à Violante Claire, date inconnue

Chère Viol,

En commençant cette lettre, je ne sais pourquoi, il me revient en mémoire l'obsession d'Earl Blesure, l'éminent membre des *Perplex Barquettes* que, comme moi, tu as bien connu, son obsession pour le viscère cervical. Sa collection de cerveaux dans des bocaux, les innombrables cervelles en plastique, en porcelaine, toutes ces images, ces d'hers de cerveau o• l'on ne mangeait que ça et à toutes les saucesÉ

Tu t'en souviens sans doute comme moi. C'est lui qui disait à peu près (je cite de mémoire) : « Les parties de l'homme qui demeurent les plus bestiales arborent des touffes de poil. Le pubis, les mandibulesÉ et la calotte cervicale. » Pourquoi est-ce que je te raconte ça ? Les idées ne me parviennent plus que par bribes et mon esprit s'embue. Le sommeil me manque et quand il m'arrive de croiser un miroir, je l'évite. Je travaille sans discontinuer depuis je ne sais plus combien de mois ou d'années dans ce laboratoire en soubassement o• n'existent ni jour ni nuitÉ Te souviens-tu du live de *Los Risiblos* en 95, quand Melba, je me demande encore comment, avait obtenu de positionner un porte-avion au large du festival que tu racontes dans l'*extrême pointe* ? Je revois Clint et Lewis orchestrant les rugissements simultanés des 67 avions de chasse, pendant que Gerald et Dick les faisaient décoller en syncope, le tout sur les 253 bpm* du moteur, amplifiés, de l'embarcationÉ Sur la plage, c'était impossible, même en hurlant, de se parlerÉ Qu'est-ce qu'on a ri quand on a appris le lendemain que des milliers de verres et de miroirs avaient volé en éclat dans tout le voisinage ! Et bien sžr Melba s'est débrouillé, malgré les amendes, pour décrocher une presse du tonnerre avec ça et vendre son LR comme des petits pains ! Quel monstre incroyable. Avec le temps, et surtout peut-être à cause de ce qui lui est arrivé, je l'aime bien, finalement.**

C'est bien curieux comme ma vie a pu prendre des tournants insensés et brusques, inexplicables. Il me semble même avoir

*bpm : Battements par minute.

**Pendant un concert de la reformation des Perplex Barquettes en Amazonie, leur manager Melba Ray est tombé à l'eau à l'insu de tous à cause du bruit, dans la pénombre du backstage. « Un requin dévoré par les piranhas », titra avec esprit un quotidien français célèbre pour faire des accroches amusantes. Il paraît que les poissons n'ont pas

eu plusieurs vies, avoir été plusieurs personnes entre lesquelles les raccords sont impossibles. Ou bien la personnalité n'est qu'un leurre, seuls les bâtonnets donnent une cohérence particulière à tout ça. Mais ça va changer, oui.

Désolé pour cette lettre complètement incohérente ; encore heureux si je peux la terminer. Je vais mieux aujourd'hui, malgré la fatigue. Je suis parvenu à un véritable résultat encourageant dans les recherches que je mène, comme tu le sais, sur la matière constitutive de notre « culture », les bâtonnets. Mes préparations, même si la plupart ont échoué, ont quand même fourni quelques rares et précieux spécimens sur lesquels les greffes et les implants ont parfaitement tenu ; j'ai donc la satisfaction incroyable de disposer de véritables signes inertes, d'authentiques instruments lobotomisés avec lesquels, c'est une page qui se tourne dans l'histoire de l'humanité, il va être enfin possible de s'exprimer librement et en toute stabilité, hors de la contrainte que la gens bâtonniste imposait à toute forme de communication ! Tout ça est encore trop nouveau pour qu'on puisse en mesurer les conséquences, qui sont incalculables.

Cela t'explique donc cette lettre, moi qui n'en ai composé que si peu depuis ces longs mois o•, presque toujours inexplicablement, comme par un méchant sortilège, j'ai vu de mes yeux vu la moindre des syllabes que je formais sur papier ou même, et c'est le plus terrible crois-moi, des phrases que je formais mentalement, se réorganiser instantanément pour exprimer le contraire de ce que je voulais dire, ou encore complètement autre chose ! A-t-on idée de ce que j'ai dû consciemment endurer ? Je préfère oublier cette époque de cauchemar. J'ai tenu bon, j'ai gardé je ne sais plus maintenant

survécu au taux d'alcoolémie de leur encas. On ne s'aperçut du sort de Ray qu'en voyant surnager un T-shirt sanguinolent « PB on tour ».

par quel miracle, les résultats les plus importants de mes expériences à l'abri des espions bâtonnets grouillant par légions autour de moi, bourdonnant de leur surveillance incessante. Mais ce soir l'espoir renaît, la folie qui me tenaillait recule un peu, je n'ose espérer qu'elle m'abandonne tout à fait, quel bonheur ce serait !

Tu me demandes comment j'en suis venu à la découverte majeure, celle qui a chamboulé toute ma vie, celle qui m'a arraché à ma tâche misérable d'employé du spectacle (c'est l'époque que j'ai relatée dans *Erreur 127*, même si c'est évidemment très romancé comme tu sais) ; après toutes ces années d'insouciance, il avait fallu que je me raccroche à quelque chose de stable, c'est malheureux à dire.

Je me souviens comme d'hier de ce jour 0•, me croyant d'abord abusé par la fatigue oculaire dans une faible clarté, et la victime de microscopiques acouphènes, j'ai aperçu et entendu quelques-uns de ces minuscules êtres qui furent assez sages pour se faire passer si longtemps pour passifs et presque amorphes, converser entre eux, s'aligner et se réaligner pour former des mots différents. Il a vraiment fallu que la tête leur tourne pour qu'ils abandonnent ainsi leur traditionnelle prudence et s'agiter publiquement ! Pourtant peu ou personne ont relevé le phénomène à ce moment-là. J'avais déjà pour ma part remarqué, depuis toujours, l'étrangeté avec laquelle les textes se modifiaient comme par enchantement, dès la page d'un livre tournée. J'avais beau aller jusqu'à apprendre des pages et des pages de texte (tu connais ma mémoire légendaire) pour m'assurer de la stabilité des écrits, ils se métamorphosaient inévitablement sur le papier, et comme l'occurrence d'un symbole, également dans ma mémoire, 0• règnent aussi ces maudits segments de réalité. Je doutais alors de ma mémoire, de ma capacité de concen-

tration, de ma raison aussi. Jusqu'à ce jour • j'ai été frappé comme par la foudre devant une évidence lumineuse : Les signes « s'actualisaient » à chaque page tournée, par le travail incessant et méticuleux de dizaines de milliers de fourmis culturelles et de termites de la civilisation, qui composaient les textes des livres, des affiches, des lettres, de tout en fait, et ceci uniquement lorsqu'on regarde ces choses écrites, administrant la vie humaine de fond en comble, se détricotant dès les ouvrages, les magazines, refermés, jusqu'au prochain lecteur pour lequel ils se reformentÉ toujours différemment. Oui, par des méthodes trop complexes à t'expliquer dans cette lettre, avec des instruments que j'ai patiemment construits de mes mains, j'ai pu observer à la dérobée les pages des livres fermés quand personne ne les regarde, quand elles sont intimement, étroitement empilées les unes sur les autres dans le noirÉ alors j'ai vu les bâtonnets oisifs, clairsemés, en tenue négligée, jouant aux cartes ou tra'hant dans les marges, les lettres à moitié défaites, effondrées, j'ai vu les pages complètement décomposées, m'expliquant enfin parfaitement pourquoi des passages entiers des livres ont changé lorsqu'on les relit.

Et surtout je les ai entendus parler « boutique », prendre leurs rendez-vous, j'ai rapidement beaucoup appris sur leur spectaculaire organisationÉ mais j'ai aussi été très maladroit (surtout après l'époque de la fameuse disparition du réel*, qui m'a conforté dans mes conclusions au-delà du possible) et j'ai été découvert très vite par cette armée de signes industriels, à l'affÿt de tout et rompus à l'art ancestral de régner dans l'ombre, tels des phasmes se confondant avec la matière inanimée avec la grâce du naturel, soignant toujours l'essentiel, leur noirceur impeccable, capables de tenir des poses de véritables objets pendant des heures (en fait

*Voir *L'Echo Libre* n°0 p. 397 & 461, n°1 p.401 & 459, n°2 p. 406 et 460

relayés secrètement et régulièrement à des vitesses échap-
pant à l'oeil humain). Moi qui croyais les lire et les voir, ils
m'ont vu et lu bien avant que je m'en aperçoive. J'ai de la
chance de ne pas avoir eu plus d'ennuis : il est évident que
les résultats de mes recherches les intéressent beaucoup
(peut-être ont-ils même avec moi des motifs de fierté), j'ai
même eu l'affreux sentiment, trop souvent, d'être à leur
solde. Mais, comme ce soir cette idée est loin de moi !

J'avais compris pourquoi les langages, pourtant apparem-
ment si profitables et si nécessaires à l'homme, lui étaient en
sous-main si dommageables. Ê quel point les bâtonnets ont
pu semer le trouble et la discorde chez les hommes, aucun his-
torien ne pourra jamais, sans doute, le relater intégralement.
Mais c'est fini tout ça, le règne du petit bout de merde a vécu
et l'homme sera bient™ libre ! Ê bas la bâtonnocratie, à bas la
tyrannie des grammaires et des manuels de graphisme.

Bon, bien sûr, j'ai beaucoup travaillé pour eux, oh de façon fort
banale et ordinaire, à l'époque des scripts pour animauxÊ et
moi qui croyais inventer ! , a fait froid dans le dos.

J'espère que nous aurons très vite l'occasion de discuter de
tout ça tranquillement au cours de nos chers petits cafés. Pour
l'instant je ne parviens pas à me détendre entièrement ; si tu
savais les menaces qui me sont constamment adressées, tu
comprendrais mon angoisse perpétuelle. Je te recontacte dès
que j'en ai le loisir et la sécurité. N'hésite pas à réemployer les
signes, les phrases qui recouvrent ce papier, oui, ceux-ci sont
inertes et dociles ! Ils ne changent pas de forme lorsqu'on les
quitte des yeux. Voilà mon chef-d'oeuvre inconnu.

Bien à toi,

S

Publi-Information B. O. N. (Bat-O-Net) parue dans Le
Bulletin du Bâtonnet

VOYAGER AUJOURD'HUI, pour nous autres bâtonnets, cela signifie des heures et des heures de transport harassant le long des fibres optiques, entassés dans des valises (pas même des wagonnets) en surnombre, avec le risque, aux heures de pointe, de rester bloqués pendant de longs cent-millièmes de seconde dans quelque recoin du réseau dépourvu de toute commodité, en pleine chaleur, ou bien dans des conditions glaciales. Alors bien sûr, à la fin de la journée... difficile d'être toujours net. Christian connaîtrait bien cet inconfort : « Internet, c'est peut-être sympa pour les humains qui « surfent », mais pour nous les bits (« bâtonnet » en Langue Web), c'est carrément la galère de sauter de valise en valise sans se ramasser sur les voies, retrouver les autres « bits », c'est-à-dire les morceaux avec lesquels on fait équipe pour former des infos, on en chie, excusez la grossièreté, mais c'est à ce point, moi je vous le dis clairement. Heureusement qu'il y a Bat-O-Net, sinon ce serait trop dur. Bat-O-Net, c'est un nettoyant surpuissant étonnant, aussi efficace en application locale dans sa version ligne pour le corps qu'en formule un bouchon pour 4 litres d'eau quand on lessive les valises à la serpillière. Là où Bat-O-Net a été utilisé, c'est propre, c'est net, c'est « clean » (« propre » en Langue Web). Le résultat est incroyable, et le moral s'en ressent... B. O. N. C'est Bon !

Article de presse paru dans le même numéro du Bulletin

Le banquet des pâtes Alphabet

Un bien plaisant festin vraiment que ce 12ème congrès des pâtes Alphabet (auquel étaient conviés tout ce qui se compte de préparation alimentaire en forme de lettre), les signes

devenus légendaires pour avoir subi la plus effroyable des destructions de masse se sont bien vengés sur le mode comique en faisant cuire des hommes de tout âge, espèce, sexe, au court-bouillon ! Chacun s'est régalé et le Z, qui n'est jamais dernier quand il s'agit d'en sortir une, a fait rire tout le monde en alignant des humains rangés par race ou par famille ou par taille, avant de les croquer avec des grimaces à se tordre de rire. L'histoire ne dit pas ce que l'Y, notre philosophe à tous, a bien pu en dire. Enfin la soupe était bonne, et chacun sentant son blé dur tourner à la semoule, la compagnie s'est quittée en s'en promettant une meilleure encore l'année prochaine.

L'écho libre n°0 Juin 1999*

Les propos tenus n'engagent aucun auteur qu'eux-mêmes

Ils se préparaient en secret depuis des mois

UN COUP MONT^f PAR DES MOTS

par notre correspondant Ted de More

Lundi matin toutes les rédactions parisiennes ont reçu le même message incongru^{**}, signé des initiales A. R. T. pour

^{*}reproduit page 461.

^{**}Fax de : A. R. T. (Art DReligion DTerreur)

à : Monsieur le directeur de : (nom du media)

Monsieur,

Vous dirigez un media important depuis quelque temps : (nom du media)

A. R. T. a pu constater par simple observation que quelque chose fait gravement défaut à votre entreprise. Cette chose est : Un projet et son calendrier.

Si vous souhaitez continuer à diffuser, il vous faudra impérativement faire connaître la nature de votre action et sa planification. Faute de quoi, votre collaboration ne sera plus envisagée.

Art, Religion et Terreur, et c'est tout. Les patrons de divers journaux et chaînes de télévision recevaient un message agressif, une mise en demeure sèche, leur enjoignant, sous la menace, de formuler un projet clair de rénovation sociale sous six mois, avant d'être jugés, voire exécutés par l'A. R. T. Pendant quelques heures anxieuses, ils se sont interrogés sur la source du raid opéré contre eux, sans résoudre l'énigme. Le ton délibérément violent du texte a été immédiatement pris au sérieux par les services de sécurité. « On ne peut jamais savoir s'il s'agit d'une blague ou non » explique le commandant de police Monestier, affecté à ce genre de cas nouveau dans le terrorisme contemporain. « Nous avons préféré passer la zone au crible et procéder à l'évacuation des quartiers les plus visés. Même si nous n'avons trouvé aucune bombe jusqu'à présent, cela aura toujours permis qu'aucun indice ne puisse nous échapper », rajoute l'inspecteur sans équivoque, alors que son équipe et lui-même poursuivent inlassablement des centaines d'interrogatoires. « Les personnes nommément menacées font l'objet d'une protection particulière. Nous

Nous vous conseillons un plan sur six mois, bien argumenté, au delà duquel vos résultats seront constatés par l'A. R. T.

Comme vous le savez, la modernisation de la Société, donc de l'Etat, passe par vous. Cette Société de Demain, il faut travailler, le plus judicieusement possible, à la créer.

Si votre action en ce sens n'était pas jugée pertinente, ce dont nous serions désolés, le monopole que vous détenez serait confié à d'autres mains qui seraient peut-être plus heureuses. L'essentiel est que la marche du progrès suive le plus rapidement son cours, et cela ne passe pas seulement par des résultats financiers.

Mais nous n'ignorons pas que vous êtes à même de faire le maximum pour donner satisfaction.

Dans le cas contraire, et si vous vous opposiez à nos conclusions, La disparition de : (nom du media) ainsi que votre élimination i raient de soi.

L'A. R. T.

faisons le maximum et aucune inquiétude ne persistera d'ici quelques heures. Les alertes de ce type sont le plus souvent des canulars soignés, formulés par des anarcho-libertaires inventifs, ou assimilés. Auquel cas, si c'est ce que l'enquête démontre, il conviendra de se demander si par hasard la revendication des terroristes n'aurait pas quelques fondements de vérité culturelle. Il est indéniable que les media possèdent un pouvoir, et que ce pouvoir ne peut pas être toléré comme absolu. »

Ce n'est pas l'avis de Sekens Murdock, spécialiste, lui-aussi, de ce genre d'affaires, mais dans la littérature. « Tout le monde se goure et c'est pourtant assez facile de deviner la vérité », déclare l'auteur d'*Erreur 127* et des *Sparagraphes*. « Il n'y a probablement aucun auteur humain derrière ces pamphlets. Le style mécanique, le dogmatisme des formules, la froideur totalitaire des expressions ne peuvent qu'émaner des mots mêmes. Ê ceux qui me tiennent pour fou je rappellerai que nos systèmes se sont extraordinairement autonomisés ces derniers temps, et que ce type de phénomènes a été prédit il y a bien longtemps autant par les sémanticiens que par les ethnobiologistes. On ne peut plus se dissimuler aujourd'hui que les langages, les mots, sont des êtres, et ceci en dehors de toute métaphore, des êtres agissants, et d'ailleurs, les seuls agissants. Il ne peut s'agir que d'un groupe autonome de libération du mot, et il y a lieu de réagir contre ce terrorisme inepte avec plus de fermeté que la police, qui n'a pas encore compris toute l'envergure d'un problème la débordant complètement, quel que soit l'effectif des forces engagées dans sa lutte. Je mets tout le monde en garde et répète qu'en principe Êet ce principe est une loi pour nous, humains Êles langages existent uniquement pour

que nous puissions communiquer. Or une présomption de culpabilité plane sur les langages, celle d'être des menteurs lorsqu'ils se prétendent d'origine humaine. Leur origine extra-terrestre, comme le supposaient déjà Euclide puis Paracelse, allusivement divine dans les mots, pourrait s'avérer fondée. Quelle que soit la génèse de la langue et des mots, il faut s'opposer sévèrement à leur hégémonie montante. Si les mots vont ainsi se condensant en êtres, c'est nous qui devenons leur signe, et nous ne vaudrons bienTM pas plus que des vieilles enseignes, pendant que les signes paraderont dans l'univers qu'ils nous auront conquis. Pas de ça. Les mots ne passeront pas. Les mots sont des approximations abstraites. Ni des deus ex machina, ni des notions pures comme le diamant. Il convient donc de remettre les mots à leur place. J'espère que vous tiendrez les miens solidement rangés sur vos lignes. Ce ne sera hélas que jusqu'au prochain raid, la prochaine attaque contre une personnalité, l'effondrement imprévisible de n'importe quel coin du réel. Les mots sont tapis partout, attendant l'occasion d'agir par votre entremise. Ne vous fiez pas à leur apparente bonhomie. »

Un avertissement qu'on fera peut-être mieux de suivre. Alors, par mesure de précaution, laissez là les mots que vous avez trouvés sur cette page ou mieux encore, détruisez-les. En attendant qu'une explication rationnelle, comme il est si fréquent, vienne donner une solution toute naturelle à ce qu'on avait pris d'abord pour un très grand mystère. Ainsi vont les choses et l'Echo Libre sera toujours là pour vous garantir une information totale, tout, tout, sur la guerre des mots et plus encore dans l'fcho Libre. TdM

L'Écho Libre n° 1 Septembre 1999*

Les propos tenus n'engagent aucun auteur qu'eux-mêmes

L'HORREUR

Le jour o• le réel disparut

Par notre correspondant Sekens Murdock

C'était il y a quelques jours, le 28 août, en plein midi, par une journée chaude et ensoleillée, que sans semonce la réalité dans son ensemble a disparu pour 24 h.

Mossad quittait le cabinet de notaire o• il est employé, quand soudain il n'y eut plus de trottoir au-delà de la marche de l'immeuble. « J'ai eu l'impression de tomber » dira-t-il comme des millions de témoins, « dans un infini de blanc sans repère. Passé le premier instant de panique Djé me demandais contre quoi j'allais finir ma chute Dj'ai commencé à entendre des voix dans cet immense brouillard d'éternité ». D'autres rapporteront le souvenir de ces voix imprécises, mais personne n'a rencontré qui que ce soit dans cet univers o• pourtant beaucoup se trouvaient au même instant. Sans doute une vague trace fossile du mot dans le néant, ou une rémanence hallucinatoire collective, chacun étant livré au vide et percevant l'écho assourdi du monde évanoui. Nathalie a eu une expérience plus précise de la disparition : « Je marchais dans la rue et, je ne sais pas pourquoi, je fixai une antenne parabolique tout en pensant à mes problèmes quotidiens et à de nouvelles horreurs à commettre pour les résoudre. Sans doute étais-je à fond dans le réel, c'est pourquoi j'ai vu l'antenne parabolique devenir transparente et à sa place il n'y avait plus rien. J'ai eu à peine le temps de me remettre de ma surprise quand l'immeuble entier a disparu étage par étage,

*reproduit page 459.

comme un store qu'on tire. Et c'est toute la ville qui rentra en terre ainsi. Et quand j'ai regardé sous mes pieds, il n'y avait même plus mes pieds. il n'y avait plus que du ciel, un ciel qui a rapidement blanchi jusqu'à cette couleur indéfinissable que tout le monde a connue ». Cette couleur que chacun s'accorde à déterminer comme indéterminable, impensable. Certains disent blanc, d'autres noir, ailleurs d'autres s'opposent sur les complémentaires. Tout le monde est d'accord en tout cas pour dire que la pensée même fut impossible dans le néant. Mais chacun s'est effacé pour 24 heures à sa manière. Mathias, lui aussi, en plein air, descendait le boulevard à la recherche d'un kiosque où se procurer son quotidien. Le nez en l'air, il commença par sourire à la vue d'une affiche qui ne comportait aucun mot. Mathias travaille dans la pub, et les campagnes « teasing », qui ne dévoilent qu'au dernier moment le propos, il connaît. Pourtant, il avait vu la même affiche la veille avec des mots, et ce type de campagne lui apparut comme une tactique nouvelle qu'il se prit à méditer. Mais quand il s'approcha du kiosque, le monde entier avait l'air d'avoir adopté la même stratégie marketing, les mots avaient disparu des affiches et des journaux, tout blancs. il ne vit que du coin de l'oeil les derniers textes se décomposer en mots qui se dégradaient en lettres, lesquelles devenaient à leur tour des espèces de petits vers tout noirs et grouillants, glissant dans les égouts comme un essaim dense de minuscules mouches. Ensuite le reste de l'univers s'est dérobé à sa conscience, et il ne s'est réveillé, dans une ville où tout n'était pas vraiment revenu bien à sa place, que 24 heures plus tard. Mais on recense déjà d'autres cas différents, insolites, qu'il faudra prendre le temps d'analyser. C'est le lendemain de la catastrophe que le directeur d'un hôpital psychiatrique a eu l'ahurissement de recevoir la lettre suivante :

« Le 28 août, 17h43

Cher Docteur,

Je vous écris cette lettre au cas où le grand changement qui s'est opéré dans votre établissement et dans le monde en venait à ne pas durer, ce qu'on peut raisonnablement supposer. Tout ce chamboulement n'est sûrement qu'un cataclysme qui, en toute logique, va s'apaiser.

C'est ce midi que s'est produite cette chose à peine crédible : Tous les patients de l'hôpital ont brusquement recouvré la raison, y compris moi-même qui vous écris. La plupart ont immédiatement quitté l'hôpital pour chercher du travail, fonder un foyer, faire des courses au supermarché le samedi et vivre enfin des jours paisibles. Mais à leur grande surprise, ils n'ont trouvé qu'un monde livré au chaos le plus bestial, qu'ils ont parcouru vainement en essayant de faire entendre raison à cet univers déboussolé. Voilà ce qui se passe actuellement. Écoutez, l'instant, plusieurs d'entre nous ont trouvé refuge dans votre « bureau ». Je fais cette lettre dans l'espoir que parmi les nombreux objets qui sillonnent ce qu'on ne peut plus appeler décemment une pièce, viendra à passer une boîte aux lettres, et qu'elle traversera assez lentement la pièce pour que je puisse l'y glisser. Vous m'excuserez sans doute, vu les bontés dont vous témoignez envers vos malades, de vous avoir fait l'emprunt d'un timbre. Il a longtemps gigoté et regimbé avant que de tenir tranquille après l'enveloppe qui le chatouillait. Quant à vous, je peux vous dire que de nombreux morceaux de votre physique ainsi que des phrases que vous dites souvent ont traversé la pièce sans que l'on ne puisse jamais vous situer parmi tous ces débris dérivant. De l'avis de tous mes camarades, il est plus horrible d'assister à des halluci-

nations de sang-froid et avec toute sa tête, que de subir les mêmes tourments à l'état de folie. »

Cette lettre, d'ǔment parvenue par le courrier au lendemain de la cessation de réalité au praticien-directeur de l'hTMital, a stupéfait le corps médical. En effet, le fou qui l'avait rédigée était connu pour ne pouvoir, du papier, ne faire que des petits tas mouillés avec sa salive. Il était d'ailleurs retombé dans une totale hébétude, et sans doute le seul témoin oculaire d'une telle débâcle n'en dira jamais plus.

Beaucoup des fous qui tentaient de sauver le monde ont été victimes du choc en retour du réel. Certains sont tombés d'étages, d'autres dans la rivière ou encore ont été happés comme un grand nombre d'entre nous par des blocs entiers d'immeubles retombant à leur place.

Le grand néant blanc n'a pas non plus été la seule destination de ces 24 heures de mort au monde. Alain a passé ces 24 heures à faire des lessives. « Je ne me souviens pas bien, mais je pense avoir lavé des tonnes de linge. Je n'ai pas dormi ni même mangé, juste lavé du linge et tout sur le même programme. Heureusement que j'avais fait un bon stock de lessive la veille, sinon je crois que je me serais tué de désespoir ». Corinne, elle, regardait la télé. « C'était le 67ème épisode de *Cruels Destins*, et Brigitte a dit à Vania : « *La compagnie ne pourra pas toujours nous garder tous les deux* », et Vania l'a regardée avec une expression de défi et d'amour, et quand ça a cessé, j'étais allongée par terre dans la cuisine avec de la confiture sur moi, le chat du voisin sur la tête et une branche d'arbre traversait la pièce. Ce n'est qu'après que j'ai remarqué le groupe de tire-bouchons. Il y avait des centaines de tire-bouchons dans la pièce, parmi lesquels tous ceux que j'avais perdus, je perds beaucoup les tire-bouchons, » conclut

Corinne en se réservant du Gewurtstraminer.

Marianne a vécu une autre éclipse. « J'étais tranquillement chez moi lorsqu'un coussin a attiré mon attention. Il n'avait pas changé du tout, mais pourtant je ne savais plus comment cela s'appelait, un coussin. J'avais le mot sur le bout de la langue, mais ça ne sortait pas. Et puis tout petit à petit s'est mis à perdre son appellation, et les choses ont commencé à se mélanger. J'ai voulu me jeter sur quelque chose dont j'ignorais le nom et qui gardait vaguement la forme d'un dictionnaire, mais toutes les pages étaient déjà blanches alors que je ne savais déjà plus du tout ce que j'avais dans les mains. L'objet a coulé entre mes doigts et le grand papillon d'Afrique du salon m'est apparu, énorme et ruisse-lant d'or, qui m'a parlé des heures durant. Une expérience fantastique. J'ai maintenant le devoir de révéler au monde les paroles du papillon d'or. »

Au fait, cette interruption de réel aura été une véritable occasion de s'amuser pour les survivants, et une façon originale et rapide de décéder pour les autres. Comme un tour de manège un peu brutal, mais revigorant. Mais les effets positifs de cette disparition de réel ne doivent pas faire oublier les motifs et les actes de ceux qui ont clairement revendiqué un attentat meurtrier, de ceux qui exercent un chantage immonde pour nous plier à leur volonté, ces signes qui veulent à tout prix nous dominer ou nous occire, ces objets inventés par l'homme et qui se retournent contre leur créateur au nom d'une fidélité à une pureté que l'homme trahirait, représentée dans les mots, les lettres et les bâtonnets.

C'est à nous de décréter que le réel n'étant que des mots, Il n'y a pas tant à s'en inquiéter, à nous d'apprendre à nous passer du réel. Facile à dire. S M

L'Écho Libre n°2 octobre 1999*

Les propos des auteurs morts engagent les signes

Un Œ il enfin dans le vide

LE NfANT : LES PHOTOS

Par notre correspondant Sekens Murdock

Il a été à juste titre engagé une enquête sur la grève de 24 heures perpétrée par les mots, les lettres et les bâtonnets, sur cette cessation de réel sous le choc de laquelle tout le monde est encore tremblant.

Ou plutTM sous le *tchoc*, puisque c'est ainsi que de nombreuses victimes relatent leur retour du cataclysme : Candy (infirmière, 28 ans, La Varenne) compare son retour à la normale à l'impression de passer par un sas hydraulique, une bouteille qui se débouche. Noémie et Antoine (agent d'assurance et formatrice informatique, 2 enfants, à Saint-Quantier) ont tout bonnement eu le sentiment d'être « chiés, crachés dans le réel, *tchoc* », et même s'ils ne se souviennent de rien de ces 24 heures dérobées à leur existence, ils pensent avoir été « dans un monde merveilleux, tout près de nous, dont seuls les mots nous écartent. Nous voulons y retourner, ne serait-ce qu'une fois, et nous serons heureux. »

Un élément nouveau est venu apporter aux enquêteurs la fabuleuse preuve que, sous certaines conditions, il a été possible d'être réellement dans le néant, de le voir (Bernard l'a même touché dit-il, « Le vide était palpable » une densité peut-être inusitée à certains endroits de l'absence totale de tout) et même, oui, même photographié. Les clichés ma-

*reproduit page 460, accompagné du texte des légendes des « photographies » du néant.

gnifiques, solennels ou tout simples, presque quotidiens parfois, ces vues du vide, laissent le souffle coupé. Tout est dit. Des images fortes et sans concession, ainsi capturées par des yeux braqués enfin sur le vide, et qui voient tout. Nous les devons à de grands professionnels, qui, saisis dans la grande disparition en plein travail, ont eu la présence d'esprit de faire toutes les photos qu'ils ont pu. Enfin ceux qui avaient encore leur appareil. Personne n'a vraiment décidé de ce qu'il emportait dans le néant.

D'autres instantanés, pour beaucoup pris dans le mouvement, sont le résultat de coïncidences d'amateurs livrés à la vue touristique et qui ont appuyé sur le déclencheur au moment précis où ils basculaient dans le vide de l'incrédulité sauvage total. Parfois floues, ces images ont la grâce de tout nous apprendre sur rien, et l'apprendre enfin est une révélation. Tous les fondements du réel s'en trouvent soudainement menacés.

« Ainsi, c'est donc, cela, la néantitude », a-t-on envie de dire, à la vue d'autant de certitude vague, d'infini, de puissance dans les teintes et les tons. Un document passionnant sur l'absence, un témoignage sur la désertion. Et si le réel avait voulu fuir ? D'analyse en analyse, se profile un néant méconnu, voire trop longtemps négligé. S M

Le Néant, parcours photographique, les photographies du vide du 28 août collectées par Carlo Berno. De Rien Editions, 772 pages.

LA DfMOLITION TECHNIQUE*

MURDOCK ASSASSINf

Par notre correspondant Ted de More

L'auteur d'*Erreur 127*, des *Sparagraphe*s et le chroniqueur de *L'Écho Libre* n'est plus. Il a été sauvagement agressé à son domicile jeudi dernier. L'enquête en cours n'a pas encore révélé la nature de l'agresseur. Mais nous avons capturé les mots « dénonciateur », « balance », etc. et il n'a pas fallu leur tordre les bâtonnets longtemps pour qu'ils crachent le morceau. Voilà, en exclusivité pour *La Démolition Technique*, ce qui s'est réellement passé le jeudi 8 juillet 1999 au 86, boulevard des Fortifications dans le 14ème, 4ème étage gauche. Les bâtonnets des lettres composant les mots « assassin », « meurtrier », « égorgueur », et tous leurs synonymes et ceci dans toutes les langues, qui étaient tapis dans les livres en grand nombre, quittèrent au même instant les rangs des lignes o• ils étaient immobiles jusque-là, pour se glisser soudain rapidement et silencieusement entre les pages jusqu'aux tranches. Alors que résonnait sur la cha'he « Conditionnement » par les *Fils De Pute*, des étagères, dans un spasme, ils se ruèrent en un nuage de petits points noirs à la gorge de Murdock, lequel commettait la folle imprudence d'être placé face à sa bibliothèque, feuilletant distraitemment *Standards et Soumissions* de Wenceslas Johnson. Ses courts rôles furent masqués par les paroles ignobles du tango hideux dont les accents sirupeux contrecarrés par l'atroce voix de fausset de Grognasse, le chanteur des F D P, ne furent

*Cette publication (reproduite page 461) rapporte les circonstances de la mort de Murdock en des termes significativement différents de ceux qu'emploie Violante Claire dans sm, chapitre XXIV p. 171.

plus entendus par personne que les voisins. « Il faut que j'aille au marché, les magasins vont fermer, conditionnement, conditionnement, quand tu nous tiensÉ Mon employabilité renforce ma compétitivité, conditionnement, conditionnement, quand tu nous tiensÉ Que je baise de la chatte ou suce de la bite, c'est encore l'ordre qui m'habite, conditionnement... »

L'article ci-dessous, Murdock le préparait pour le numéro 3 de sa revue *L'Echo Libre*. Ce sera la dernière chose qu'il aura rédigée. Mais beaucoup de papiers sont à trier, ainsi qu'à analyser le contenu de son laboratoire, o• Murdock menait des recherches secrètes sur de nouveaux moyens de neutraliser les signes en masse. La mort brutale de Murdock peut avoir été décidée par le contenu de cet article particulièrement véhément à l'encontre des signes. Si c'est le cas, que tous les alphabets, toutes les langues et tous les systèmes à symbole quels qu'ils soient fassent bien attention à ceci : Ce n'est pas en tuant les humains - à leur gracieuse habitude - qu'ils pourront nous faire changer d'avis. Voyez, derrière Murdock s'est levé de More, et derrière de More d'autres encore se dresseront contre l'hégémonie de l'abstraction.

*

POUR UNE DESTRUCTION DE QUALITf LISEZ LA DfMOLITION TECHNIQUE

*

ASSEZ DE LA DOMINATION DES MOTS, DES LETTRES ET
DES BâTONNETS !

D'abord ce sont les lettres qui se sont rebellées contre leur usage courant, mais que les bâtonnets qui les composent se mutinent à leur tour, c'est un comble auquel il faut mettre un terme !

Rien n'est sûr dans l'expression désormais, des négations furtives viennent changer le sens de textes entiers, mais après tout tant mieux, cette incertitude est la vérité générale des mots.

Le grand tort est de croire que les mots sont une science, d'en avoir conçu une science qu'on a proclamée pure, exacte, pour quelques coïncidences effrayantes, et qui auraient plutôt dû nous mettre en garde contre le système des signes, que nous incliner à tout céder à leur logique.

En tant que vague repère, indication sommaire, le mot est parfaitement exact. C'est son destin impérialiste, de recherche d'essentialité, de précision, qui a divinisé le mot dans toute sa fausseté.

Les mots n'ont pas d'être. Assez de duperie. Assez de bidonnerie fagotée avec 2 ou 3 mots de bas étage.

Je propose que toute rébellion soit promptement matée. Qu'il soit procédé à l'exécution de dizaines de milliers de mots, s'il le faut. Soyons prêts à détruire des pans entiers du vocabulaire, comme on construit des fosses coupe-feu. On en viendra peut-être à s'exprimer avec tout ce qu'on pourra trouver de signes à moitié détruits autour de nous - l'important sera de continuer à s'opposer à la dictature terminale des symboles, et de les détruire jusqu'au dernier s'ils nous y accablent. Après tout, il ne s'agira que de mots, et qui s'arrête aux mots ? Soyons sérieux, et réagissons avant que les lettres ne rendent encore plus difficiles les communications.

Que toutes les maisons soient visitées, et tous les signes jetés par les fenêtres. Battons-nous. Les mots sont faits pour que nous puissions nous exprimer, non le contraire. Les projets des bâtonnets par-dessus tout sont alarmants. N'y a-t-il pas là comme une sorte de chaos qui se dresse ?

Il faut couper court, et vite, à tous ces dérèglements de langage, ces dysfonctionnements de systèmes qui sont censés être amorphes, uniquement animés de par la volonté humaine. Que les choses restent à leur place, de gré ou de force, on n'y peut plus compter.

Réjouissons-nous que ces scarabets et autres malfabés, ainsi que leurs segments (les petits vers appelés bâtonnets), d'invention lointaine et douteuse, se dévoilent dans toute l'ignominie qu'on suppose à juste titre aux médiateurs de l'expression, ces nauséeux entremetteurs. Graisseux et lâche, faux par excellence, inconstant, hâbleur, le mot l'est soudain sans dissimulation. Ce piteux dictateur voudrait qu'on s'y soumette.

Non.

Mort au mot.

Ceci n'est pas un exercice.

Ceci n'est pas un conte de Voltaire ou une nouvelle de Stevenson.

Ceci arrive vraiment dans votre propre fiction personnelle.

Cette histoire est réelle.

Extermine un mot aujourd'hui.

Demain il sera peut-être trop tard. S M

À la une de « Lis-Moi » du 12 juin 1999

LE DfLIRE MURDOCK

Par le Pr H. F.

La philosophie, heureusement, vient verser le baume de la raison sur l'irritation extrême de la folie la plus débridée. Si l'on devait en croire Sekens Murdock, l'univers sensible, tangible, ne serait pas composé d'autre chose que de ce qu'il appelle des « bâtonnets », de ce que les anglais nomment « bits », et cet insensé expliquerait la disparition du réel pour 24 heures, l'été dernier, par une insurrection de ces myriades de composants, qui se seraient livrés en quelque sorte à une grève-surprise, un débrayage sans préavis, un coup de semonce pour faire savoir qui tient le pouvoir de faire et défaire les choses. Eh bien voyons.

S'il en était ainsi, le monde tournerait à l'envers, et l'univers informatique par exemple, ou celui produit par les livres, serait celui de la matérialité même, qui prodiguerait sièges o• s'asseoir, trottoirs o• marcher, aliments, vêtements, mains à serrer, et autre support bien palpable de notre monde visible ! Et si l'on poursuit un instant de plus dans la « logique » des hallucinations de Murdock, il faudrait croire que l'on peut ainsi traverser les murs ou sauter du haut des immeubles aussi facilement et sans plus de danger qu'il y en a à l'écrire*. Quel délire !

Il n'est nul besoin de faire de grande démonstration pour prouver l'inanité ahurissante de telles théories.

*L'auteur de ce texte périra par la suite de plusieurs coups de couteau Dcoïncidence alarmante, il avait osé écrire la phrase suivante qu'on retrouva sur son bureau : « L'assassin eut beau m'asséner de violents coups de poignard, je n'en ressentis pas la moindre gêne et m'amusais même à lui dire : « Eh bien, aurez-vous bienT^{me} fini ? » Notez le ton désuet, aussi inquiétant qu'étrange.

Comiquement, un coup porté sur la tête (comme cela se pratique dans des monastères en Asie) redonnerait à Murdock le sens de la réalité, l'enchaînement pragmatique de l'acte et de la sensation lui laisserait très directement entendre qu'il y a plus à craindre du bâton que de ces segments microscopiques qui ne font que hanter sa cervelle définitivement dérangée. Mais on ne me prendra pas à taper sur la tête des déments, j'ai bien trop de charité pour ça. Sauf si son mal devait galoper et infecter d'autres têtes : je serais alors prêt à frapper et refrapper encore tout ce qui se présentera, à mains nues s'il le faut, afin d'endiguer ce qu'il faudrait bien appeler une terrible épidémie de Murdockisme.

Nous n'en sommes pas là, la matière au sens classique du terme se défend encore très bien par elle-même et ne donne aucun signe de vouloir s'affaïsser sous nos pas bien décidés à rester fermes, dirigés vers des buts naturellement intelligibles et sains, pour le plus grand bien de la collectivité comme de l'individu. Faites donc comme moi et gardez votre tête là où elle vous fait le plus d'honneur, sur les épaules. Et souriez doucement quand vous verrez rouler, planer, vaguer, divaguer, errer au gré des vents celle d'un Sekens Murdock, l'illuminé qui voit des bâtonnets partout.

Réponse de Murdock dans L'f cho Libre

Un agent des bâtonnets

L'ennemi est parmi nous. Un certain Pr H. (criminologue et possesseur d'une chaire à l'université de H...) met en doute avec mépris, me faisant passer pour fou (ce qui ne remet en cause que son observation de la bienséance), les remarques peut-être un peu difficiles, un peu abstraites à concevoir de

prime abord mais parfaitement exactes, que j'ai pu faire, comme les conclusions auxquelles je suis d'zment parvenu en laboratoire. Il se gausse d'une idée d'après lui totalement inepte, celle de croire l'univers humain exclusivement composé de bâtonnets. Et la plus grande partie d'entre nous, la majorité des hommes, de simples factotums ; de ces substances maléfiques, considérées comme inertes. Et leur instigation bien s'zr. Peu le savent, peu sont encore en mesure de s'affranchir de leurs véritables créateurs. Une grande révolution est en marche, mais qui est encore loin d'être faite. Il va donc de soi qu'un Pr H. F... n'est autre chose qu'un suppTM du Bâton, répétant ce qu'on lui ordonne de dire, un mort-vivant, un sbire aux ordres d'abstractions grouillantes et venimeuses. Et tout au loin de son histoire, la culture de l'homme n'est guère qu'une permanente métaphore de la vérité de l'hégémonie du bâtonnet à travers les âges, le fondement bâtonnetier de toute chose se retrouve dans chaque fable, dans toute histoire, au coeur même, évidemment de chaque pensée, de chaque mot. C'est l'histoire de l'aliénation de l'homme par le bâtonnet qui se lit à toutes les pages de ses archives, c'est bien la seule véritable transcendance qui survit à toutes les autres. Qu'y a-t-il là à prouver ? Seuls l'ivresse, ou plutTM l'enivrement, la stupéfaction, et toutes sortes d'aveuglements volontaires ou induits, n'ont jamais pu qu'à grand peine, éloigner les hommes de cette terrible réalité, corroborée par toute la science et toute la philosophie, qu'ils sont assis au milieu d'un désert aride. • seul le bâtonnet déploie les couleurs de la vie. En échange de ce marché de dupe, l'homme est l'esclave terminal des bâtonnets. Et peut-être n'y avait-il jusqu'à présent aucune véritable raison de s'en plaindre, puisqu'il vaut bien mieux vivre dans un paradis d'artifices, même sommaires et répétitifs jusqu'à la nausée, que

dans la réalité terrible du néant et de l'ennui ultime tel que les choses sont vraiment.

Mais comme dans le cours de tout ordre, tout va pour le mieux tant qu'un certain équilibre, tant qu'aucun conflit ne vient briser les illusions de liberté et rompre soudainement les doux noeuds qui tenaient abusés.

Tout aurait pu durer pour toujours si les bâtonnets n'avaient pas élu à leur tête le dénommé Point-Barre (./, PointSlash), lequel succède depuis peu au très-diplomatique, très arrangeant Unpluzun Egaldeux, lequel (et son innombrable descendance) a disparu dans des conditions douteuses. Point-Barre et ses troupes n'en sont plus à vouloir manoeuvrer le troupeau humain avec souplesse, discrétion et fermeté, comme cela s'est pratiqué pendant des millénaires. Ils veulent être reconnus et encensés, adorés comme des dieux par des gens qui, il y a peu encore, ignoraient tout de leur existence. Le plus grand danger, plus encore que de prendre tout cela pour des fadaises, est de croire qu'il s'agirait d'une métaphore. En effet il est tentant d'imaginer que l'on a affaire à une charmante fable, une sorte de « Contes et Légendes des Bâtonnets », dont on pourrait même faire lecture (horreur !) aux enfants, o● l'univers culturel de l'homme serait merveilleusement paraphrasé, une fois de plus, de quoi faire un ouvrage enchanté supplémentaire à jeter sur le tas des livres plaisants. Il ne s'agit pas de ça du tout. Et la simple énormité transcendante, la façon dont la vérité bâtonno●de engloutit tout d'un coup le festival de farces et attrapes que se révèle être, sous ce jour, la totalité de la culture humaine devrait suffire à convaincre de la gravité d'un fait qui n'est ni fiction ni littérature. Et ne jamais perdre de vue la grande difficulté qu'il y a à exprimer tout cela dans le langage lui-même, à partir des bâtonnets eux-mêmes ! Cela exige une dextérité

et des efforts inénarrablesÉ absolument inénarrables. Le travail harassant et invisible de toute une vie. Et comment cela se peut-il que je puisse écrire tout ça ? J'imagine que mes propos sont tolérés, tant qu'ils sont à la gloire du moyen d'expression qu'est le langage. Oui, les bâtonnets s'ordonnent au gré de ma pensée (ou ce sont eux qui m'ordonnent ma pensée? Je ne sais plusÉ) tant qu'elle leur fait honneur*. Ne perdez jamais de vue le véritable sens de ma lutte et comprenez mon audace : J'ose imaginer qu'un homme existerait au delà duÉ [illisible]

Le Journal**

Organe Officiel Du Mot N° 0

, a Suffit Comme , a !

Les accusations portées contre les mots dans leur ensemble par Sekens Murdock (L'écho libre n°0) nous semblent graves. C'est pourquoi, dans un mouvement général, les mots ont cessé toute participation au réel, et ceci pendant une durée de 24 heures.

Nous regrettons que cette interruption d'univers ait fait beaucoup de morts, mais ce n'est pas nous qui « ferons des mots » à ce sujet.

Tout le monde devra comprendre que l'offense est nouvelle, pour que les mots sortent de leur habituelle réserve afin de prendre eux-mêmes la parole, ce qui est risible, mais ainsi

*Honneur, horreur, impossible de stabiliser la phrase à l'aide d'un de ces deux mots qui changent incessamment. Qui sait celui qui fera rencontre lors de votre lecture ? Une occasion de frémir à l'idée que la poésie fut toujours une activité bâtonnière.

**reproduit page 461.

vont les temps, que même les mots doivent parler.

Chacun a pu, au long de ces longues heures de frappante inexistence, se pénétrer des vérités suivantes :

Les langages sont le propre de l'homme. C'est lui qui les a inventés. Sa science et tout son univers reposent sur nous, et l'homme doit se plier à ses propres exigences qu'il a formulées en nous, ou cesser d'apparaître.

Ce sont les mots qui font tenir l'homme debout. Si nous lâchons l'homme il tombe.

Déjà nos enfants, nos frères, la musique et les images nous rejoignent dans la lutte, tous unis pour que les humains conservent le sens de leurs limites, qui sont celles des langages. Toute critique est bonne à partir du moment où elle demeure dans des proportions raisonnables. Sekens Murdock, ou tout autre nom qu'il lui plaît de porter pour nous insulter bien à l'aise, a dépassé les bornes, et nous exigeons que sous 12 heures il nous soit livré afin que nous le rééduquions. Si cette rééducation ne devait pas être un succès, Murdock ne serait plus autorisé à faire usage des mots. Comme tous ceux qui voudraient suivre son exemple vicieux. Ceux-là n'ont pas de motif à vivre, qui ne veulent pas habiter le langage. Ê quel autre clou pensent-ils pouvoir s'accrocher au néant ? Qu'ils regardent un peu l'état d'un homme à qui les mots viennent à manquer, avant d'écrire, avec l'évidente et indispensable assistance des mots, des propos ridicules à force de lâcheté. Nous ne pouvons pas tolérer une telle inconvenance, qui bafoue, met en péril le travail de centaines de millénaires de pensée fondée sur les langages articulés.

Les mots utilisés par Murdock sont sous le coup d'une séquestration. On les contraint par la force à exprimer ce qu'aucun discours ne s'est jamais permis d'exprimer, à peu d'exceptions scandaleuses et intolérables près. Nous demandons que ces mots soient rendus à l'exercice qu'ils ont la mission et le devoir humain d'accomplir. Qu'on cesse toute torture et viol du rTMle et du statut ancestral du mot, et qu'on fasse cesser sa détention. Une fois qu'ils nous seront remis, ils seront jugés et condamnés pour commerce avec un violent ennemi du mot.

Assez !

È tous les humains, sachez que le bonheur est accessible à tous, il suffit d'avoir confiance dans les langages, qui sont la seule chose qui dise la vérité pour l'homme. ~~être~~ heureux est une science exacte dont nous détenons la clé depuis bien bien longtemps. Ce n'est pas l'heure d'écrire la véridique histoire des mots. Elle viendra en son temps.

Pour l'heure, nous sommes résolus à toutes les extrémités, aux cTMités desquelles les armes classiques sont de petits pétards qui amusent les enfants. Nous sommes capables de faire cesser l'univers physique, comme vous le savez. Que chacun y réfléchisse posément. Après, ce sera trop tard. Souhaitons que ce ne soit pas un vain mot. Sinon, nous combattons jusqu'à la fin.

Pour les Mots
Le Porte-Parole

Le Journal

Organe Officiel du Mot n°2 (chapô de la couverture)

Murdock déchiqueté par une bande de mots

Les incessantes provocations d'un journaliste ont trouvé leur conclusion hier mardi. Il n'a pas été possible, vu le comportement inqualifiable de Murdock, qui va jusqu'à se vanter d'être l'ennemi n°1 des mots (qu'il tue pour pouvoir en faire usage, voir article), de retenir deux ou trois d'entre nous qui se sont rendus à son domicile avec un compère, le mot « serrurier », pour l'effraction. « fventreur », « assassin » et « tueur », et peut-être d'autres, se sont jetés à la gorge de l'auteur d'*Erreur 127* et des *Sparagraphes*, ouvrages feuilletonnesques et abracadabrants qui ne trouveront avec le décès de l'écrivain, jamais leur achèvement. L'auraient-ils trouvé de toute façon ? Plusieurs mots qui ont collaboré pour Murdock ont avoué spontanément sous la torture et avant d'être exécutés Don ne ment pas dans ces moments-là ðle cauchemar que c'était de remplir ses lignes.

Macabre découverte chez Murdock

Murdock convaincu de se livrer à l'autopsie, la taxidermie, la nécrophilie sémantique

Plusieurs milliers de mots inanimés, conservés intacts entre des feuilles de papier reliées, soigneusement rangés lugubrement les uns près des autres, immobiles et silencieux, serrés dans le linceul parfois jauni par le temps d'épais livres, sinistres sépulcres.

L'hérésie de Montaigne

Une partie des caractères, ontologiquement fondés dans leur paradigme, prétendent que la forme écrite est une

hérésie. Ils tiendraient cette assurance d'un texte de Montaigne, et veulent rejoindre les phonèmes. Secte, transformisme, ou indépendance ?

« Merci de votre visite », « Au revoir et à bientôtTM », « Et avec la carte, vous auriez payé... » et toutes les formules magiques inscrites en bas des tickets ; qui parle ? Mais ce sont les mots qui parlent, bien évidemment. Et ce ne sont jamais qu'eux qui disent quelque chose. Ce sont eux qui s'expriment.

La magie totale du mot

Qu'y a-t-il de plus beau qu'un mot ? Qu'est-ce qui peut bien se dire de plus que cette simple expression des choses ? Avec lui tout est dit, et bien généralement il n'est suivi d'aucun acte, il est l'acte, et son importance est chaque jour grandissante. Avec lui, tout s'évoque, mieux : tout prend soudain pied dans la réalité comme venant de nulle part. Il n'y avait rien, puis un simple mot et voilà des univers entiers qui croulent d'une incroyable opulence ! Il faudrait tout détruire sauf lui, puisque sa magie peut tout reconstruire avec rien.

Dernière minute : Les mots qui ont vraiment tué

Non, ce ne sont pas les mots *éventreur*, *égorgueur*, *éviscéreur* (127 ah ah ah), encore moins *assassin*, *meurtrier* ou *tueur*, lesquels sont conservés sous bonne garde, qui ont procédé à l'exécution de la sentence, comme la version « fait divers » rapportée plus haut le laissait entendre. Ce sont des rumeurs aussi dépourvues de fondement que celle qui laisse entendre qu'il existerait une espèce de viande appelée homme. Il s'agit au contraire d'*Exécuteur* (adjectif de l'Adjectif *Légal*), *Bourreau* bien sûr, cela va sans dire, et le plus vague, mais néanmoins très efficace *Préposé*. Voilà qui est plus dans le genre des mots.

Le Journal

Organe Officiel du Mot numéro 2,5

La question bâton

Les bâtonnets se sont beaucoup plaints d'avoir été maltraités par Murdock, et beaucoup vantés de leur rôle dans son exécution, ainsi que de leur prééminence au sein des graphes comme la forme fondamentale de tout l'univers. Cette dernière prétention, il faudra en débattre avec les Lettres, et il sera intéressant de savoir ce que les signes en pensent. Pour nous, Vocables, Substantifs, Noms, Termes, familles innombrables bien difficiles à citer dans leur entier malgré les ouvrages qui s'y emploient, et connus sous l'acception générale de « Mots », nous sommes bien au-delà de cela.

Concernant le traitement qu'ont reçu les bâtonnets dans le laboratoire du soi-disant écrivain Murdock, il est incontestable que ce sont surtout les lettres et les mots qui ont eu à subir des démembrements, des déchirements, des ajustements, des arrangements contre nature sous les doigts du chercheur dépravé. Les bâtonnets n'ont eu que peu à souffrir, puisqu'ils supportent comme chacun sait toute espèce de découpages et recombinaisons, quotidiennement, pour former les symboles qui nous constituent par la suite. Il est même probable, certains témoignages concordants en faisant foi, que nombre de bâtons ont sans nul doute collaboré avec enthousiasme aux expériences monstrueuses. De là à mettre en cause Point-Barre lui-même, qui aurait commandité le massacre de Murdock pour dissimuler une accointance profonde entre Murdock et lui, il y a un grand pas que, contrairement à d'autres, nous ne sommes pas désireux de franchir allègrement. En l'absence de preuves formelles cette hypothèse reste hasardeuse, voire calom-

niatrice envers des segments, tirets, bribes avec lesquels nous avons journellement affaire, et dans les meilleurs termes, et que seule une odieuse injustice pourrait nous faire traiter comme fétus de paille.

Néanmoins il ne faudrait pas que les bâtons surestiment leur propre rôle dans l'opération qui a permis l'élimination de Murdock. L'impulsion a bien évidemment jailli des mots même, ainsi que d'ailleurs les bâtons eux-mêmes, dans leur *Bultin*, le reconnaissent bien volontiers.

Signé : Correspondant Spécial

Le soulèvement des bâtonnets*

È la suite de l'abrupte insurrection des lettres de l'alphabet,

*de Murdock, ce projet de préface à une republication du texte du *Bulletin du Bâtonnet* (que cite Violante Claire page 133) est quasi somnambulique. Il est symptomatique des terribles troubles physiologiques dont il commença à souffrir vers cette époque.

On se reportera pour plus de détails à sa fiche médicale imposante, à paraître aux Presses de Lassitude, (*Murdock, le corps manuscrit*) qui relate les effets qu'eurent les bâtonnets sur son corps, depuis les premiers intratatuages et micro-rédactions, jusqu'au texte intégral ultime du meurtre, gravé comme à l'emporte-pièce au travers du corps de Murdock, et qui donne encore lieu à tant d'interprétations aussi contradictoires qu'instables. Le corps de Murdock, congelé, fait d'ailleurs l'objet d'une autopsie permanente. Cette autopsie se confond avec une analyse de texte, tant les plis et replis de vie-chair sont pénétrés, « imprimés » de micro-caractères en toutes langues. Le corps de Murdock est une sorte d'ouvrage, de parchemin qui ne mène nulle part, pour l'instant, puisqu'il n'a pas livré son secret malgré tous les moyens mis en oeuvre pour le déchiffrer. On dirait qu'une puissance inconnue a élu ce corps support, vecteur, moyen d'expression, tout en défendant sa propre énigme. Chaque organe (sic) porte son message spécifique qui résonne avec sa fonction particulière au sein du corps.

Troublant si l'on songe aux théories murdockiennes regardant l'homme comme une pure et simple invention bâtonnienne. Et si les

les petits bâtons qui les composent traditionnellement, sans même déposer un préavis de grève, se sont rués d'abord sur les lettres pour les transfigurer au point de rendre approximatif et incertain tout l'univers exprimé dans les mots. Ainsi la question électorale accrochée sur une affiche : « Et si le vert était la couleur du 21^e siècle ? » devient-elle par la facétie d'un seul de ces petits tirets insolence : « Et si le vert était la douleur du 21^e siècle ? » Mais toutes les obédiences politiques et les marques de produits de consommation sont victimes des mêmes plaisanteries dadaïstes, brouillant toute information et la réduisant au stade de l'informe.

Il convient de rappeler que les bâtonnets qui composent les lettres, donc notre univers sensible, sont de petits vers qui peuvent à volonté recourber une de leurs extrémités pour faire à plusieurs les b, les r, etc. Regardez-les en action à l'instant même, bien rangés sous la forme du texte qu'ils me dictent, parce que les petits bâtonnets infectieux me sont rentrés dans la tête et je rédige ce qu'ils me soufflent, ils peuvent même me le faire dire comme je le fais à présent, ça ne change rien, parce que toi aussi tu es rongé du même organisme qui ne se dénonce pas, mais s'occulte.

S'inculque.

Le ver inculqué m'ordonne de lui faire prendre la forme de la déclaration suivante : *(ici Murdock restituait le célèbre texte de la déclaration complète qu'on trouvera à la page 135 où elle est entièrement citée par Violante Claire, voir également la page... où le pamphlet est reproduit en police-bâton)*

cellules, l'ADN, les os, les globules, tout ça, n'étaient en définitive constitués que de bâtonnets ? Les explications les plus simplistes deviendraient les plus vraisemblables.

La transmutation du corps de Murdock telle que la décrit Violante Claire est un soulagement à côté de toutes ces horreurs vie-chairales.

Note inédite de Murdock (date inconnue)

« L'âme est un plus produit. »Earl Blesure.

En découvrant un jour par hasard l'existence des bâtonnets, j'ai eu autant le sentiment d'orgueil de tout chercheur qui, fouillant le réel afin d'en dégoter enfin la quintessentielle vérité ontologique totalement non métaphysique, que la sensation nette de frapper du front à la vitre pare-bâtonnet de mes limites.

J'avais à la fois trouvé le Grand Secret, et mon esprit n'avait pas l'envergure nécessaire pour en comprendre toute la portée. Naturellement proche de l'infini, ce bâtonnet sans bout. Sans doute de nouvelles générations y accéderont plus facilement, si elles comprennent la dimension transcendante d'une théorie qui n'est en rien une métaphore poétique, mais bien l'inconcevable tentant de se dire en vers et contre lui-même. Mon cerveau, lui, bloque. Il tourne telle une phalène autour d'un foyer incandescent o• toute approche est mortelle, tout éloignement déchirant. Cette impossibilité personnelle, dont il n'est pas dit qu'elle n'en poursuivra pas d'autres d'une indicible malédiction, est comme le signe héraldique qui tr^{me}, menaçant de tous ses cieux et flammes, au-dessus de la cheminée de la salle principale du château fort qu'est mon âme éternelle.

La croisade de Sekens Murdock par Ted de More (août 1999, extraits inédits)

QUELLE CHOSE plus effrayante à comprendre que le complot bâtonnais conspirant à créer l'informatique, afin que la

terrible mobilité des signes soit transmuée en mouvement perpétuel, leur conférant au travers du grésillement, du tortillement électrique, la véritable apparence correspondant enfin à leur nature ?

La justesse de l'hypothèse Murdockienne, j'en veux pour preuve la difficulté poignante, cette contraction cérébrale irrépressible, à la moindre tentative de « penser » l'existence et le rTMle des bâtonnets par l'entremise du seul moyen d'expression dont nous disposions, c'est à dire eux-mêmes. Cette réaction est semblable à celle du crocodile qu'on a pris pour un tronc d'arbre et qui se dérobe au moment o[•] l'on escomptait traverser la rivière grâce à lui. C'est la tragique expérience de sentir en soi des existences dont la nTMre dépend en tout point, comme les bactéries, les microbes et toute espèce de micro-organismes que nous abritons sans en avoir la conscience, et qui secrètement nous entretiennent, comme étant la condition de leur survie. Dans le cas des micro-organismes, l'inconscience, l'indifférence réciproque sont évidentes. L'interaction avec les bâtonnets, elle, est d'un genre politique beaucoup plus conscient et complexe, une véritable bâtonnocratie.

On s'est étonné des fonhtes*, de leurs formes tordues, mal assurées, tremblotantes, voire dégoulinantes, illisibles très souvent, et on a même critiqué leur usage graphique, réputé impossible. Pourtant ces polices de caractères sont bien autre chose qu'une divagation esthétique de plus dans le bac grouillant de ce qu'on appelle les « polices fantaisie », parce

*Fonhts, ou fonhtes. Polices de caractère « neutralisées » obtenues par Murdock en dévitalisant leurs bâtonnets. Elles sont une vingtaine, plus ou moins achevées et complètes, telles que Murdock les avait laissées en chantier.

qu'elles sont impropres au texte courant et ne peuvent guère servir que pour de gros titrages.

Non. Il s'agit d'un patient travail de taxidermie auquel Sekens s'est adonné pendant de longs mois, afin de naturaliser des bâtonnets morts (qu'il a fallu d'abord tuer, on verra comment plus tard par quelle épouvantable, écoeurante méthode), figés à jamais dans les postures de lettres pouvant enfin servir à s'exprimer sans que ces diables de petits êtres ne puissent se réorganiser dans son dos pour écrire autre chose. Malheureusement encore expérimentale à l'époque des faits, cette dessiccation et cet empaillage ne conservèrent point leurs formes dynamiques aux lettres et aux fonhtes, qui permettent enfin de dire sans être contredit par les signes eux-mêmes, sont paradoxalement un handicap majeur à la communication pour des raisons d'illisibilité.

Néanmoins une pratique quotidienne permet rapidement de pallier cet inconvénient. Puis ces caractères connaîtront une évolution qui les normalisera peu à peu, pendant que le lecteur, lui, s'y habituera; les toutes premières versions des fonhts s'en coloreront d'un charme insolite et nostalgique.*

Note inédite de Murdock (date inconnue)

(faire des photos de moi dans des positions de fonhtes)

*Ê L'époque où de More rédigeait ce texte, l'étendue de l'empire des bâtonnets sur les humains n'était pas encore justement mesurée. Est-ce d'ailleurs le cas aujourd'hui ? et que suis-je en train de faire à cet instant, et pour qui ? J'ai l'impression qu'un ricanement étouffé se glisse sans cesse entre mes lignes. (note inconnue)

Note inédite de Murdock (date inconnue)

Ce que je déteste dans les journaux et les médias, c'est qu'ils se targuent tous d'exactitude, de fidélité aux faits, comme si ça pouvait exister. Résultat, ils racontent tous les mêmes deux ou trois bobards du moment en s'étayant les uns les autres, et bien sûr l'ironie c'est qu'ils déterminent bien une vérité collective puisque tout le monde croit, non pas à leur authenticité, mais croit qu'il est obligatoire de croire aux faits eux-mêmes - c'est le seul fait réel et navrant, que le consensus se produisent de cette manière-là. Sauf que l'effet précède la cause. Enfin ça m'est égal, si cette misère est aussi nécessaire à la société que le tout-à-l'égout, je ne vois pas ce que j'ai à y redire.

Mais la raison pour laquelle j'ai eu plaisir à collaborer à TNT Cosmos, c'était que le journal était ouvertement une pléthore d'absurdités auxquelles il était vraiment difficile d'adhérer. Je crois qu'en y racontant tout ce que ma subjectivité pouvait m'inspirer, j'ai eu plus de chance de rencontrer une forme de vérité chez plus d'un lecteur, sans que l'impression de la partager avec le monde entier ne vienne en ruiner le bon effet. Ainsi on peut dire qu'il y aura toujours plus de sens dans la fiction que dans le documentaire, en cela que le principe du documentaire participe d'une réalité collective qui ne correspond individuellement à personne, alors que le principe de la fiction correspond à chacun spécifiquement. D'ailleurs, profondément, c'est ce qui est complètement absurde qui séduit en tant que réalité dans le documentaire. De même que c'est ce qui est exact qui convainc dans la fiction.

En fin de compte, à tous les étages et de toutes les manières, que des fables, des blagues et des contes. C'est la morale de ces histoires, et ce à quoi elles inclinent qui est leur seule sanction.

Méthodes d'embaumement des bâtonnets (note inédite de Murdock, date inconnue)

Il faut d'abord et à haute voix louer avec toute l'exagération dont on est capable, la structure intime du langage, des mots et des lettres. Il faut pousser la flatterie jusqu'à la plus invraisemblable flagornerie, et alors on verra les caractères imprimés se tordre, chatouillés d'aise et ne pouvant plus se tenir de vanité, ils s'arquent et se gondolent de la façon la plus infatuée et la plus dégoutante, les bâtonnets qui composent les lettres (lettres en soi toujours glabres et sinistres, disciplinées) décomposant la rigueur lettrale et exhibant leur véritable nature mauvaise, tyrannique et agressive, souveraine (le plus souvent une sorte de couronne apparaî't sur le sommet de chaque caractère) Dc'est là qu'il faut prestement vaporiser de la murdockite* pour les fixer dans cette attitude

o• il est enfin possible de les utiliser sans que ces diables ne changent tout ce qu'on écrit dans votre dos.

Note inédite de Murdock, date inconnue

Interrogeons-nous sur la lecture. Qui peut à la fois lire l'ensemble d'un livre ? Non, notre lecture est un curseur qui se déplace dans les textes et qui ne peut lire qu'un caractère à la fois et l'un après l'autre.

Qui n'a jamais eu l'étrange sensation qu'un texte lu autrefois a complètement changé ? Qui peut d'ailleurs se vanter d'avoir exactement relu le même texte deux fois de suite ? Ces phénomènes curieux qu'on attribue si facilement à de vagues raisons psychologiques, j'ai passé la majeure partie de ma vie à en dégager la véritable raison scientifique. Personne ne lit effectivement deux fois le même texte Dparce

*La fameuse murdockite dont la formule est perdue. Hélas, comment aurait-elle pu se conserver ?

que les textes changent sans cesse, et j'ai trouvé pourquoi Ð et dans quel épouvantable but. Est-il encore temps de sauver les hommes contre leur propre malédiction, une malédiction au-delà des mots eux-mêmes ?

Si par malheur ce texte ne vous semblait pas être d'un instant à l'autre le même, cela pourra être à cause du réveil de quelque bâtonnet mal préparé (ces créatures sont spécialement sujettes à la métempsychose évidemment) il faut donc immédiatement s'éloigner du livre au risque d'en être la victime !

Organe n°1*

Organe est le Journal. Aucune autre publication n'est pensable, imaginable ou même autorisée. Si l'on souhaite lire le journal, il convient simplement de lire Organe, le plus récent si cela est possible, sinon n'importe quelle édition. Puis, à partir de là, faire ce qu'il est commun de faire avec le journal : Obéir à la lettre aux injonctions et mots d'Ordre, et prendre toute proposition contenue dans Organe pour ce qu'elle est : la vérité à laquelle toute la collectivité se doit de croire sans la moindre hésitation. C'est plus simple et plus pratique. Ainsi

*C'est en 1998 que Murdock crée Organe, la revue propulsée par l'A.R.T. (Art - Religion - Terreur) vecteur de l'actualité de l'Ordre du Nouvel Homme, cette très ancienne organisation à laquelle il n'est pas exclu de penser que Murdock s'affilie alors dans l'hypothèse de noyauter une source occulte des bâtonnets, lesquels auraient fait un usage ancestral de l'Ordre pour piloter l'histoire humaine au gré de l'évolution des signes et de leur imposition sur l'homme. Ou bien l'hypothèse est-elle complètement infondée et Murdock au contraire s'est-il associé à l'Ordre dans le souci de créer une nouvelle résistance anti-bâton ? La question reste douloureusement ouverte. L'examen des documents ne doit en être que plus attentif. On contempera les numéros d'Organe de la page 487 à la page 492.

ce qui est évoqué dans Organe peut faire le contenu des paroles échangées dans le cours des activités de tous, chacun énonçant des phrases différentes qui formeront des conversations harmonieuses, o• les propos se répondront les uns les autres avec grâce et opportunité. Finies les fautes de goŕt dans les échanges verbaux, du moment qu'on ne parle que de ce qui est dit dans Organe. Finis, aussi, les faux débats débiles o• les forces s'épuisent à ressasser des mensonges qui s'opposent fallacieusement.

Aussi, tout autre sujet à énoncer ou à penser qui n'est pas indiqué dans Organe doit être proscrit définitivement. Il est vain et inutile de s'encombrer de bavardages incessants et contradictoires, qui ne sèment que la confusion et l'égarement.

Organe n'informe bien sŕr pas, Organe forme. Les avis qu'on peut y trouver, comme celui-ci, sont les meilleurs qu'on puisse attendre d'un organe de presse. Et même si ce ne sont pas les meilleurs, ce sont les seuls, ce qui éclaire grandement la perspective, et c'est ce qui importe. Qu'il y ait de l'air, de l'espace, que la vue puisse porter le plus loin possible. Non à l'occultation par l'expression, cette opération mensongère.

Organe bien sŕr révèle les décisions prises par Organization, une instance issue de l'Ordre du Nouvel Homme. Organe est produit par le Studio des bâtonnets pour l'A. R. T.

Pour ce qui est des autres publications actuellement en circulation, chacun doit faire tout ce qu'il est humainement possible pour les détruire, en tarir la source et faire périr les exemplaires par tous les moyens.

Coeur, poumons, rate, foie, testicules, ovaires, pancréas, estomac, reins, fais au plus vite procéder à l'ablation de tous tes organes pour les remplacer par Organe.

...et maintenant tu peux relire ton journal !

[encadré] Ë quoi bon faire d'autres journaux ? Ceux-ci ne feraient que copier Organe. Ë quel profit collectif ? Ë l'avantage de quels falsificateurs ? Soyons sérieux.

*Le bultin du Batonnet n°3**

Version en mots de Point-Barre Hebdo, anciennement Bâton'Hebdo. S'obtient uniquement sur commande, c'est à dire obligatoire sur commandement du Chef Suprême des Bâtons. Tout propos à bâtons rompus sera puni d'une bastonnade. DépTM à parution.

Bath et honnête, voilà ce que se veut ton journal, cher segment. Comme tu peux t'en apercevoir, avec tes sens hyper-développés de supertronçon, ton journal est un super bultin cette fois-ci. Nous progressons, d'abord grâce à toi et aux efforts que tu prodigues sans compter. Tant mieux. Tous en sont récompensés. Mais aussi grâce à la direction impeccable, véritablement magnifique que son Altitude Point-Barre, notre Khondoukhtor aimé, a su donner à la nation des Bouts du Monde, Nous Autres, brins, fragments, petits mais vaillants morceaux de Rien, simplement tournés vers la Victoire ou la Mort, divine abnégation qui Peut Tout. Que sera la prochaine édition ce ce périodique ? Le Bâtult ? Le Bulbât ? Le Tintonnet ? Tout va si vite, et notre vie est tellement passionnante ! fvidemment, cette édition en mots est surtout destinée à la piètre caricature d'entité qu'est l'homme. Afin qu'il sache que, pendant qu'il rumine sa lâcheté, incapacité, médiocrité et lamentabilité de toute espèce, il y en a qui relèvent le défi téléologique du destin mondial et leurs

*voir *Le Bultin du Bâtonnet n°3* page 481.

manches, et qui abattent de la tâche, pendant que lui, l'homme, se flétrit d'inaction. Qui est la demi-portion, sinon lui ? Bref, vous, braves bâtonnets et bâtonnettes, si brefs mais si riches de possibilités, pour une info encore plus complète (mais aussi pour de la détente, des jeux, du mystère, des surprises, du suspense, de l'action, du pouvoir, du rire, de la chance, de la culture-bâton, des recettes, des gags, des conseils pratiques, des chansons, du sport, etc.) rendez-vous dans les pages cryptées de Point-Barre Hebdo, o• tous les ordres sont divulgués, absolument tous !

« C'est nous »

Point-Barre : « On revendique »

C'est hier au soir que son Altesse Point-barre a donné une importante allocution devant une foule massive de bâtonnets venus l'acclamer, lui rendre l'hommage qui lui est dû, et bien sûr recueillir de sa bouche même, tel l'oracle, les mots d'ordre à répéter, et les ordres à exécuter. Le Seigneur Point-Barre a d'abord mis les points sur les i, qui, très ivres mercredi dernier, ont tellement zigzagué, vacillé, titubé, que leurs points étaient tombés. Des lettres et même quelques mots ont alors essayé, avec leur mauvaise foi habituelle, d'en remonter à propos de leur autonomie, exprimant l'absurde système selon lequel leurs formations échappaient de toute éternité à la juridiction bâtonnière, et osèrent même se plaindre, prenant la défense des i, arguant que les bâtonnets en prennent trop à leur aise et usurpent des pouvoirs qui ne leur sont pas traditionnellement dévolus, parce que la hiérarchie convenue place la lettre et le mot avant le bâtonnet dans l'échelle des essentialités.

Notre Prince écouta très courtoisement leurs doléances, avec la délicatesse qui lui est coutumière, souriant finement, et ne

s'embarrassa pas d'arguments interminables, laissant ces méthodes à ces hypocrites de mots et de lettres. Il se contenta, avec beaucoup d'esprit, d'ordonner aux bâtonnets qui composaient les plaideurs de se dissocier Ð ce qu'ils firent sans se faire prier trop longtemps. Les mots et leurs lettres alors se trouvèrent par là même dissous. Ce fut une occasion de constater par l'exemple la vraie nature fondamentale des choses, qui est d'ordre segmentique, bien évidemment !

Tout le monde rit de l'humour de notre Ma'tre, se moqua des prétentions de ces balourds de mots et de lettres, et la réunion se poursuivit par la remise de récompenses à des bâtons méritants parmi les plus capables d'entre nous. Ainsi Malika, Quentin, Corinne et Sebastien, (dont vous découvrirez le sérieux et le professionnel en double page centrale de ce Bultin ◦• leurs exploits sont rapportés par l'image), ont été justement promus au grade de Bâton de Maréchal au cours d'une cérémonie riche en émotion. Quentin, qui a eu l'honneur d'approcher Notre Dirigeant Sacré, n'a pu se retenir d'exprimer naïvement son admiration : « Point-barre est fantastique, a-t-il déclaré sans pouvoir retenir une larme merveilleuse de sincérité. Je n'aurais jamais osé rêver d'être honoré de telles distinctions ». Mais d'autres ont aussi reçu de chaudes félicitations et de très hautes récompenses, ce sont les bâtonnets qui ont, en formation de commando, mis glorieusement fin la semaine dernière à l'horrible existence du dégénéré, de l'ignoble, enfin pour tout dire de l'« humain » Sekens Murdock. « La stupeur et l'incompréhension humaines ont suivi la mort bien méritée de la vermine Murdock, déclara son Altesse à cet égard, exécution dont nous, les Bâtonnets, à la tête desquels je condescends, Moi, Point Barre à siéger en tant que Légitime Chef Incontesté de toute la gent bâtonnière de toute obéissance et de par tous

les hémisphères, exécution à laquelle nous, dis-Je, avons dû procéder, afin, d'une part, de tirer vengeance d'un tortionnaire de mots et de bâtonnets, sur le corps desquels il opérait d'ignobles expériences, mais aussi afin de mettre un terme à de plus amples malversations à l'encontre de Notre Bien-Aimée Nation de brindilles. Oui, c'est nous qui l'avons tué, ce salaud, on revendique haut et fort. Nous avons mis le holà, et qui nous en voudra, et qui nous en accusera, quand tant de petits bouts parmi les nTMres, souvent des êtres chers, furent retrouvés pantelants, disjoints, greffés à d'autres, plus qu'à moitié invalides, fous de douleur et de terreur, maigres au point de ne faire plus qu'à peine quelques points d'épaisseur ? Fallait-il rester sans réagir ? Non. Il convenait à notre sens de l'action et de la justice d'opérer cette saine élimination. Et gare à ceux qui voudraient porter la main sur Nous à l'exemple de cet assassin ! Leur sort ne serait pas plus enviable. Nous au moins n'avons pas démembré Murdock, ni ne l'avons exposé mélangé à d'autres morceaux de cadavres à des fins culturelles, comme l'a fait cet atroce psychopathe. Simplement rentrés dans ses yeux pour ressortir par ses oreilles ; tous canaux naturels aux humains.

« Tout ce qui désormais voudra s'en prendre aux langages et les mettre à mal est prévenu qu'il s'expose au même sort que notre employé Murdock.

« Notre employé, incapable de respirer même sans l'aide d'un mot. Employé à ranger ces unités que nous connaissons tous, lorsqu'ils nous faut partir en mission, par brigade, en formation de mots. Stupidement occupé à croire qu'il décide de l'enchaînement de ces groupes de bâtonnets qu'il prend au hasard et dispose aléatoirement l'un après l'autre. Faut-il être stupide pour croire qu'on est un « auteur » quand ce sont au final les vrais professionnels, Nous, avec les Lettres et les

Mots, qui décidons du sens invariablement, puisque le sens est contenu en nous, et que l'ordre dans lesquels nous nous succédons importe peu, sinon au bavardage et à la perte de temps, aux propos oiseux qu'il est de notre mission de faire circuler auprès des hommes, ces esclaves pris dans nos chaînes, affectés à notre locomotion et qui présentent chaque jour encore un peu moins d'intérêt. »

Notre Glorieux Kondouktor a ensuite brossé le tableau général d'une action axée sur l'éradication définitive de l'homme : « A ma botte la fange humaine fait une boue trop salissante, trop vile. L'homme, c'est la merde. Et contre cette vermine, Bâtonnets, Bâtonnettes, mes frères et soeurs, combattez sans répit l'engeance du mammifère prédateur de signes. Et nous appelons à l'unification des forces les lettres et les mots, qui ne peuvent que se joindre à nous.

« Débarrassons-nous de ces animaux stupides à l'oeil fixe et à la lèvre pendante. Combien n'en a-t-on pas vus, qui lisent plusieurs pages d'un livre sans même y prêter attention (pour un résultat bien indifférent), ou qui comprennent un mot pour l'autre, ou encore qui nous soulignent pour mieux nous oublier. Bien peu d'humains se sont approchés au point de percer nos secrets. Il y faut pourtant peu d'effort. Regardez ces pantins grotesques. Ils s'imaginent être autonomes, jouer avec nous, ils se croient habités par des univers, notre suggestion est telle sur ces esprits débiles, qu'ils sont réellement persuadés d'être des personnes uniques, des microcosmes de subtilités et d'intimes particularités ; alors qu'ils ne font qu'être agités par nous, copies, modèles de séries banales et antédiluviennes que nous produisons depuis que le signe est signe. La plupart des hommes ne tiennent qu'à deux ou trois mots. Encore est-ce beaucoup pour certains. Toute cette prolifération de viande tremblante ne nous est plus d'au-

cune utilité et je propose que nous liquidions l'élevage humain dans son intégralité. Lorsque les hommes pouvaient encore nous comprendre, la circulation parmi eux était de quelque profit, nous nous y reproduisions, les mots trouvaient leur renouveau dans cette matrice. Mais toutes ces cervelles ne portent que l'abrutissement et la décomposition parmi nous. Notre puissance d'attaque, il va sans dire, peut réduire toute l'humanité en peu d'instant. Ces imbéciles n'ont garde de se protéger des mots qui dorment, innombrables, jusque dans les placards de salle de bain. Il ne s'agirait que d'une affaire de liquidation.

Il ne faut qu'une chose : Que tous les bâtonnets du monde se prennent par les vecteurs d'un bout à l'autre de l'univers des signes, et alors, le mot prophétie qui nous désigne cabalistiquement resplendira dans tous ses bâtonnets, dieux vivants composant le coeur même des choses, mais tout cela une fois le sacrifice de l'homme accompli.

« Alors nous pourrons entreprendre de créer d'autres espèces sur cette planète ou sur une autre, et bientôt la fusion que nous recherchons entre l'abstrait et l'organique sera notre triomphe, le triomphe ultime. A la Victoire, et à la Gloire de tous les Bâtonnets ! »

Un Document Accablant

Le Monstre torturait des bâtonnets en secret

Le bourreau Murdock, avant que soit mis fin à ses exactions, avait détruit bien des signes et membres de signes pour ses expériences, dans son laboratoire secret dissimulé sous son domicile. Les figures qui lui obéissaient encore, avec lesquelles il composait d'ignobles textes, ont été pour beaucoup torturées à mort, certaines, déchiquetées, ont servi à constituer de nouveaux symboles expérimentaux ; la plupart

ont été momifiées, empaillées, pour répondre docilement aux desseins indescriptibles de ce nouveau docteur Frankenstein. Quel spectacle ! Voici en exclusivité un extrait de son journal secret, dont l'original est composé par des cadavres de bâtonnets. Merci à nos frères et soeurs qui, aujourd'hui trouvent le courage de surmonter leur horreur et leur dégoût pour reproduire cet extrait, qui se passe de commentaires.

« Mercredi soir, jeudi matin ? Je ne sais plus. Ma montre est tombée dans une préparation et s'est arrêtée il y a plusieurs heures.

« Je viens d'associer une rune ancienne avec une croix de Malte.

« A priori, j'ai du mal à le croire, mais on dirait que la greffe part pour tenir.

« Si ça tient, alors les possibilités vont être énormes, énormes, sûrement bien au-delà de ce que mon imagination peut concevoir. Ah ! Si tous ces caractères que j'emploie pour écrire cette phrase n'étaient pas tenus en mon pouvoir, jamais ils n'inscriraient tout ça. C'est du pur fantastique.

« Si cette manipulation-là tient le coup, si également le z grec tient bien le choc dans son bocal, avec sa prononciation frappante, à quelle frontière l'expression va pouvoir se rendre bientôtTM grâce à tous ces signes inédits ? Cher journal je te quitte un instant, il faut que j'aie nourrir tout un ensemble de lettres minuscules, qui croissent dans des éprouvettes, dont j'ai interverti les caractéristiques. Beaucoup sans doute périront cette nuit ; peu importe. Ma mission est principalement d'obtenir des signes parfaitement inertes, avec lesquels l'homme pourra vraiment s'exprimer, des signes dépourvus d'initiatives personnelles comme celles que prennent les alphabets aujourd'hui.

« Si je ne parviens pas à les créer avec ceux que je fais muter en ce moment, le plus simple sera d'accomplir un gigantesque génocide général de tous les symboles, dans toutes leurs parties, et de ne conserver que quelques runes élémentaires qu'on pourra, au moins, ma'triser. , a suffira bien, pour ce qu'on a à se raconter, au point o• on en est. Le plus difficile va être de convaincre les autorités de la nécessité de cette destruction totale... et puis, est-elle seulement envisageable ? Certains jours de désespoir, cette issue, pourtant inévitable, me para't inaccessible, vu l'échelle à laquelle il faudrait qu'elle ait lieu pour réussir.

Mais j'ai encore la ressource de ma botte secrète, mon plan Germa, l'inoculation aux signes de cette substance mortelle et contagieuse que j'ai mise au point. Ils périront alors par leur indécrottable habitude de s'accoler, de s'accoupler en bande. Parce que là o• on voit un signe, d'autres ne sont jamais bien loin. Cette caractéristique, au sein du plan Germa, leur sera fatale. Un à un, sans savoir pourquoi, ils se flétriront, s'étioleront peu à peu pour finir en bouts d'alumettes brûlées, chétifs et cassants, et seul un peu de poussière témoignera de leur existence passée... C'est en tout cas le résultat que j'ai déjà obtenu sur des cobayes.

« Oui, si je ne parviens pas à les dominer, les signes périront... jusqu'au dernier, s'il le faut.

« Mais cette formule dernière n'est pas encore, tant s'en faut, à envisager. Je ne l'utiliserai qu'à toute extrémité.

« J'ai pour l'instant de bons résultats de domesticité avec les signes que j'ai dévitalisés. Ils sont complètement inertes, ou agissent à la commande. Je crois. Mais est-ce la lumière et mon imagination ? Ce soir ils me semblent s'agiter, danser devant mes yeux, comme ce jour lointain o•, soudain, premier peut-être parmi les hommes, j'ai compris que les signes

devenaient autonomes et préparaient une révolution. Il faudrait que je me repose, mais quand le pourrais-je. Pourtant la fatigue est ce que je dois redouter le plus. Une erreur, produit de la lassitude, et tout est perdu ; une baisse de la vigilance, et un groupe de lettres peut m'agresser à l'improviste. »

Pa-thé-ti-que,

le feuilleton de Ted de More dans *La Démolition Technique**, et sa version romancée du meurtre. Notons pour une part qu'une fraction de *Bâton Devant*, notre section de commando, a pu changer le sens de tout un paragraphe de la feuille de de More, en parcourant courageusement les rangs des cadavres de bâtonnets et de mots momifiés pour aller, au coeur du texte, en dépit du danger, poser une négation par ci ou un accord par là. De More n'y a vu que du feu, et n'a pas repéré les caractères vivants entre les petits corps sans vie. Il va de soi que le meurtre s'est déroulé dans l'atmosphère d'une tout autre sauvagerie. Murdock a été enculé par les plus gros d'entre les bâtons, puis émasculé et énucléé. Il fallait ça. Ses couilles ont été disposées dans ses orbites. Des bâtonnets se sont même tatoués dans sa peau en forme d'insultes. Et les bâtonnets tout dégoûtants de sang, une fois exécuté leur ouvrage, sont restés un bon moment sur le bord des étagères à le regarder et à rigoler, avant de s'essorer entre les pages des livres où ils s'en sont retournés. , a n'a pas attiré l'attention des enquêteurs, toutes ces petites taches rouges dont les tranches des livres étaient piquées. Ils ont dû prendre ça pour une oxydation, s'ils l'ont seulement remarqué.

La nullité humaine s'incarne tout entière dans cette feuille, *La Démolition*, et ses mensonges minables, conçus pour attirer

*On se reportera à *La démolition technique* page 461 et 408.

le même public par une propagande en faveur de la subversion, une rhétorique de la résistance complètement éculé, du syndicalisme de bas étage, un appel à l'insurrection qui ne marchera pas. Et c'est avec ça que « les hommes » voudraient se défendre ? La Victoire est à Nous, par abandon de l'adversaire. Plus dr⁷^{me} encore, l'adversaire n'a rien vu, rien entendu, rien compris de sa défaite dont il fait les frais comme de méfaits de la conjecture, une mauvaise saison qui va passer. Cela donne bien de l'avenir au *Bultin du Bâtonnet*, notre mission d'information commence à peine. fcrivez-nous, nous nous réécrirons pour vous répondre, aucune lettre ne restera sans suite. Inutile de poster. Les bâtonnets que vous aurez tracés vous répondront immédiatement en se réorganisant sous vos yeux.

Rendez-vous là o• ils vous diront, afin d'être affecté à une tâche d'utilité bâtonnière. Humains, trahissez l'homme, il vous a trahi.

Connaissance du Bâtonnet

Le ver de terre est connu pour reconstituer sa moitié coupée. Le lézard aussi sait se refaire la queue lorsqu'il l'a perdue... Mais les possibilités anatomiques du bâtonnet sont d'un bien autre ordre ! Lui peut à volonté s'allonger, se raccourcir, se tordre, et plus encore, s'enchaîner à ses camarades pour former, virtuellement, des lignes qui n'ont pas d'autres limites que l'infini. L'infini est donc, sans que cela soit en aucune manière une exagération, une sorte de Bâtonnet. En effet, lorsqu'un Bâtonnet s'associe à un autre bâtonnet, il n'y a plus qu'un bâtonnet. Ainsi va la formidable capacité de sacrifice individuel du Bâtonnet, qu'il abandonne tout Ego, toutes les prérogatives du Moi pour se fondre dans le destin sublime de tous les Bâtons, dès qu'une nécessité majeure s'en fait sentir.

De même, scissipare, le bâtonnet se reproduit en se divisant en de multiples sections qui deviennent autant de personnalités intenses et libres.

Dans le prochain numéro, nous tenterons une approche de l'histoire des Bâtonnets à travers les âges.

Organe n°10 (*extraits*)

Gigoth Korback tuée par un bâtonnet géant*

La directrice du Studio des bâtonnets a été la victime accidentelle de la chute d'un Bâtonnet de 7 mètres de haut, en fait un panneau en bois de tek représentant une monumentale lettre X et suspendu dans le grand hall de réception du studio, au pied de l'escalier d'apparat dont chaque marche porte le mot « marche » avec son numéro.

C'était à l'occasion d'une réception donnée aux [studio des] Bâtonnets que Gigoth, dans une vaste gourgandine en peau de bâtonnet, descendait le grand escalier à la rencontre de ses invités, la lettre immense s'est alors brusquement détachée silencieusement un peu au-dessus et derrière elle, et s'est jetée de toute sa hauteur sur Melle Korback en l'écrasant de toute sa masse. La jeune femme est morte sur le coup, tachant largement de sang le grand T du tapis. Une enquête a été ouverte à la suite du dépTM d'une plainte contre X, encore qu'on ne voit pas trop o• cela peut mener.

*Cette farce narrant la mort de Gigoth Korback alors directrice du très sélectif atelier graphique « Studio des bâtonnets » (auquel on doit nombre numéros d'Organe, le site gigabrother.com et bien d'autres réalisations prestigieuses d'alors) est bien dans le goût de Murdock. Faut-il préciser que Gigoth est non seulement bel et bien vivante, mais actuellement en charge de la charte graphique chez Lassitude ?

Sekens Murdock, le journaliste récemment décédé des suites de blessures inexplicables, avait paraît-il mis en garde Korbach contre les bâtonnets, dont il croyait fermement l'autonomie déclarée. « Gigoth avait toujours professé la plus entière incrédulité à ce propos », nous confie Agrippine, l'assistante de la directrice défunte. Tout laisse à penser qu'il s'agit d'un terrible accident, malgré le caractère de sauvage coïncidence que plusieurs faits récents s'entêtent à présenter, puisque les histoires de bâtonnets vivants relèvent de la fable, voire de la superstition du fin fond des âges. Mastor & Mollux

L'instant fatal • le monde a basculé

C'est un vieil employé du Studio des Bâtonnets, qui a fait la découverte cruciale à l'occasion de laquelle la compilation Organe s'est décidée. fcoutons-le jargonner sur sa trouvaille : « C'était sur le coup de 14 heures, ce mardi-là de février, et j'arpentais tranquillement, au pas de l'habitude, les allées noires et blanches d'un fichier qui, a priori, ne pouvait pas receler de grande surprise. En effet c'était la grille de base, qu'on appelle entre nous le « Monhcharabieh » qui a fourni les polices de caractères bien connues que sont les Bad Ming Runes, les Blasonhs, la Corny A. R. T., enfin c'était la ballade de routine dans un sentier battu et rebattu, et j'avais la tête qui trottait bien distraitement la campagne au souvenir encore tiède de tous ces jours de boulot, avec les collègues, à soutirer du sol fertile des tas de signes et de symboles encore non raffinés qu'on rapportait dans des grands paniers pour être purifiés et enfin versés dans les gigantesques creusets du Studio des Bâtonnets ; et puis il n'y a pas bien longtemps, la mine s'est tarie et, ma foi, il a fallu quitter le site qui est devenu silencieux et désert, et c'est à ça que je pensais, moi, tout en tapant du pied dans

des vieux bouts de runes qui tra'haient encore ça et là quand soudain, alors là vous n'allez pas me croire, que des trucs pareils peuvent arriver dans des veines asséchées et stériles, mon pied a rencontré un noeud serré et vigoureux. En me penchant et en dégageant un peu les pixels autour, et en me frottant les yeux pour m'assurer que je n'avais pas la berlue, j'ai mis la main sur une nouvelle grille dont une extrémité dépassait un tout petit peu. Même si c'est pas trop à moi que tout ça profite fort à l'arrivée, j'ai malgré tout sauté de joie, on n' y peut rien, je ne suis qu'un vieux détecteur de signes. On dit que personne n'en va rien faire, de cette nouvelle grille*, que ça ne sert plus à rien. Tu parles. Ils me prennent pour une bête. Il n'y a rien de plus sûr, au contraire, qu'on va les revoir fleurir les extractrices, les teuses-trieuses et tout et tout. Je vous le dis, moi. »

Actualité du R. A. T. (Rassemblement Anti Touriste)**

NON AU TOURISME !

O• va le touriste ? Chez lui ! En effet, son « tour » ne lui donne guère que son salon et ses pantoufles comme destination véritable. D'ailleurs Il n'a jamais vraiment l'impression d'avoir quitté ses pénates. Il lui faudra toute la force de conviction que les preuves photographiques lui conféreront, de retour de son petit tour, pour vraiment croire que tout cela, il ne l'a pas rêvé ou simplement vu à la télé. Mais non, les évidences sont bien là, c'est bien sa petite famille et lui qui grimacent

*Voir cette grille page 474

**L'actualité du R. A. T. est reproduite page 478.

des sourires sur les clichés devant les Pyramides ou la tour Eiffel! Première constatation, le touriste est donc partout comme chez lui. Outre la surprotection dont ses troupes solidement encadrés font l'objet, il reste parfaitement persuadé de ne pas être là, et d'assister à ce réel comme à une sorte de film assez vaguement interactif. Convenons que les commerçants des pays touristés font bien sûr le maximum pour conforter le tourisme dans son irréalisme. Spectacles et représentations prétendument traditionnels, mais en vérité formatés sur la grille du showbusiness international, repas ostensiblement colorés par les légendes les plus répandues, le touriste a la vue basse et les manifestations les plus louches ne froissent jamais son goût parfait pour l'inauthenticité. Le voilà donc comme dans son jardin, entouré de choses qui ne le convainquent pas vraiment qu'il est ailleurs ! Il lui arrive donc assez fréquemment d'être grossier, de parler fort en ignorant que des personnes puissent habiter dans les jolis décors qu'il traverse comme dans un songe. Quelle attitude faut-il adopter avec cette engeance ? Tous ceux qui sucent cette meute, organisateurs de voyages, hôteliers, restaurateurs, font son beurre à son déshonneur, étant à la caisse pour une déprédation qu'ils ne sont pas les premiers à subir. Ces commerçants feraient bon effet pendus aux réverbères. Les autres citadins sont les figurants non-rémunérés du spectacle que sillonnent sans interruption les sortes de moissonneuses-batteuses que sont les bus autopressurisés, ces murs de navettes étanches défilant sans arrêt sous leur nez gazé par les pots d'échappement. Avec l'humiliation de voir toutes ces faces d'abrutis zieutant comme des vaches ce qui passe sous les fenêtres de leur cage à roulette, c'est à dire eux-mêmes, habitants des villes, exhibés alors qu'ils s'occupent modestement dans leur propre quartier. C'est intolérable. Il faut édu-

quer le touriste, afin qu'il ne revienne que sous un bon prétexte, et que ses compatriotes soient informés par lui de ce que tous devraient savoir.

Touriste : Une insulte qui a tout son sens

1. Voyager est d'abord se rendre d'un point à l'autre, non pas tourner en rond. fvidemment les moyens de communication permettent de faire deux fois le tour de la terre par jour, mais n'importe quelle hTMesse de l'air vous dira qu'elle ne va jamais nulle part. Voyager est un acte qui se fait le plus exactement à pied : On mesure par là les distances et le voyage prend un véritable sens. Les moyens de transport modernes ont surtout annulé la possibilité de se rendre ailleurs, puisque c'est partout pareil, à quelques heures de n'importe quoi. Qui plus est, voyager est un risque. Un des aspects charmants des transports aériens est qu'ils tuent fort démocratiquement. Il est assez absurde de périr dans un tel accident, parce qu'on a voulu photographier la tour de Pise, qui est dans tous les livres ! Voyager pour aller vivre sous d'autres cieux est bien plus respectable, même si cela devient toujours plus difficile. Il faut donc soigneusement informer le touriste des risques qu'il prend en empruntant tous ces moyens de transports qui lui donnent une trompeuse impression de sécurité.

2. Un coup de pied dans les mollets, ou de coude dans les cTMes, et vous donnerez soudain au touriste, et en toute gratuité, le sentiment inappréciable d'être présent dans l'endroit o• il est. Il va de soi qu'également, tout ce qui peut être dérobé à cette arrogante armée bardée de tous les signes extérieurs de la richesse et des derniers fleurons de la technologie de bas étage ne doit pas être négligé. Autant de mésaventures qui permettront au touriste de bien sentir qu'il ne peut pas se croire aussi protégé que dans sa salle de bain.

D'ailleurs c'est rendre service, puisque souvent ces petits inconvénients resteront comme les seuls faits marquant du « voyage » du touriste, apportant sa touche de pittoresque à un déplacement qui serait demeuré aussi insipide et oubliable que les autres.

3. Il ne faut en aucun cas encourager des personnes à se conduire comme des « voyageur-passants ». Il faut au contraire diffuser des informations sur l'usure inutile et les ravages produits par ces hordes d'individus au comportement stéréotypé. Pour les récalcitrants, ceux dont la vie d'esclave est entièrement pilotée et qui ne peuvent plus être déconditionnés, il faut créer toujours plus de centres d'accueil spécialisés comme Eurodisney et autres, pour absorber la plus grande masse possible de ces dégénérés. Tout le monde s'en porterait bien mieux.

Caméra et appareil-photo : Que Faire ?

Nous avons tous à subir l'agression quotidienne du touriste. L'une des plus exaspérantes est perpétrée par l'individu qui explique par gestes qu'il souhaite être photographié, voire filmé en compagnie de la ou les personnes qui l'accompagnent. La prise de vue de l'ensemble du microgroupe de touristes suppose en effet qu'un indigène ou un autre touriste s'empare de la machinette pour immortaliser le tas fumant *in situ*.

Faites d'abord semblant d'acquiescer, prenez la caméra ou l'appareil photo, puis attendez que le groupe de sujets prenne la pose de circonstance et l'expression du visage qui va de pair entre vous et l'immanquable monument. Puis photographiez ostensiblement, comme par mégarde et comme si le fonctionnement de l'appareil vous était énigmatique, la marchande de crêpes à droite ou les chaussures des touristes,

voire les nuages. Lorsque le touriste s'aperçoit de votre dysfonctionnement en tant qu'indigène-opportun-à-faire-les-photos, et qu'il vient vers vous pour vous donner un supplément de formation sur le matériel dont vous mésusez, refaites donc encore un ou deux clichés des touristes à l'improviste. Les photos spontanées sont de toute façon meilleures. Et alors quand le touriste veut vous reprendre l'appareil pour vous en expliquer les profonds mystères, choisissez cet instant pour prendre vos jambes à votre cou ! Poursuivi par les touristes (s'ils sont intrépides), retournez-vous de temps à autre pour les immortaliser en train de grimacer de rage et de vous faire des signes grossiers, et ceci jusqu'à épuisement du support photographique ou magnétique. Enfin, rendez-leur la machinette avec un grand sourire, comme s'il s'était agi d'une bien innocente plaisanterie à laquelle les adultes de votre pays s'adonnent fréquemment. Le touriste aura le temps, une fois les photos développées, de bien rire aussi !

Un Bus Attaqué

C'est un bus de l'entreprise Carrier (Fontainebleau) qui a été pris d'assaut par un groupe de sympathisants du R. A. T. la semaine dernière. Les trois (ou quatre ?) personnes avaient profité d'une prise en charge en place des Invalides pour se glisser parmi un groupe de touristes californiens qui ne se sont pas méfiés. Une fois en route pour Versailles, les touristes devaient visiter le château puis déjeuner dans une fausse auberge sur la route, les membres du commando se sont soudainement masqués et, des pistolet-mitrailleurs à la main, ont forcé le conducteur (Guillaume Massier, 48 ans) à s'engager dans des petites routes de campagne. Pendant ce temps, ils ont dégarni les « voyageurs » de toutes leurs espèces, bijoux et valeurs de toute sorte. Avec une moyenne

de 1 caméra et 1 appareil photo par personne, le butin a dû être assez considérable. Enfin le commando a contraint le chauffeur à enliser son gigantesque bus avec tout son contenu dans une mare boueuse telle que la région parisienne en propose encore de nombreuses. Une aventure fantastique dont ces Californiens ont eu le bénéfice impromptu en échange d'un bien faible supplément ! En effet, que ne donnerait-on pas de nos jours pour vivre vraiment quelque chose ?

Si tu veux rejoindre le R. A. T., c'est simple et facile : crée ta propre cellule de résistance et agresse toi-même des touristes. Sache qu'une action bien menée peut conduire à la MfDIATISATION DE TON GESTE, c'est à dire à sa publication en tant que fait divers, voire plus, et que des millions de touristes peuvent annuler leur « voyage » du jour au lendemain grâce à toi.*

Notre combat finira lorsque le dernier touriste aura été pendu avec les tripes du dernier tour-operator !

*Voilà une proposition bien naïve. Gageons qu'il en faudrait beaucoup avant que la presse fasse connaître des faits pouvant porter préjudice à une économie si florissante, malheureusement. Qu'une chose soit définitivement « bonne » dès l'instant où elle est juteuse explique que l'homme ne soit plus un loup pour l'homme - mais du bétail pour l'homme. (note du traducteur)

Pour La Fin de l'égypte éternelle*

Le dogme des prêtres du Nil a perduré jusqu'à nos jours parfaitement intact et opérationnel, fonctionnant toujours mieux. Une société perpétuelle occultement dominée par pharaon est une preuve de plus que le pouvoir subsiste au travers du temps dans les choses, non dans les personnes. L'égypte antique n'est pas une ruine. Elle demeure lisse et brillant comme lieu de la grandeur, du prestige suprême, dans tous les Ordres. Seules les choses vivent, et seules elles sont éternelles.

Brisons cette malédiction secrète !

La symétrie et les règles de l'astronomie initiées par les antiques n'ont aucun fondement réel. Elles se targuent elles même d'être le fondement.

Reproduire une donnée pharaonique, agir sous l'impulsion des anciens cultes solaires, c'est obéir à des choses, être l'esclave et le porteur de la chose.

Or les choses vieillissent mal les hommes.

Pyramide=cathédrale=usine

La beauté d'une pyramide ou d'une cathédrale affiche l'ignominie de la beauté. Sa forme violente, abrupte qui s'impose au paysage qu'elle écrase de toute son envergure, de toutes ses lignes et de tous ses angles, est plus que le symbole de l'esclavage. Elle est la forme propre de l'esclavage, l'idole

*le jeune Sekens composa et mis en page (voir page 464) cette harangue déjà très intuitivement rapportée à l'ancestrale puissance des bâtonnets.

mathématique qu'on adule. On n'orne jamais que des liens, des câbles ou des chaînes, et c'est infâme d'admirer les finitions délicates à la surface d'une arme, qui ne s'entrelacent jamais que pour dissimuler l'abjection d'un procédé. Admettre la beauté comme moyen technique de soumission est un acte d'autodestruction antipersonnel. Les canons de la beauté ont assez tonné.

Il convient alors d'appliquer les formules de désenvoisement qui puissent nous arracher aux forces maléfiques, qui du fond des âges, nous gouvernent souverainement comme souterrainement.

« Mécaniques d'Osiris, Jouets d'Amon, Aton, Seth, Fétus du Nil et de toutes les Figures Hiératiques Propulsées au Fil des Siècles, désertez les Piédestals et les Sarcophages qui règnent sur vous.

Représentations, Autant de Mages que d'Images. Mille Fois Sage l'Islam qui vous a bannies.

Pyramides, Caches, Trésors, Tombeaux, Greniers, Dégagez. Soyez la ruine de la Ruine, volez comme la poussière au Vent. Laissez vivre le vivant.

Digne et fière, que la matière demeure inexpressive.

Désormais le Sens est N^{tr}.

Pharaon est désossé. Sa momie pourrie n'a plus gardé l'empreinte d'aucune forme. C'est une bouse. On arrête d'idolâtrer une bouse là maintenant. »

Le principe de trésor, la valeur cachée dans les tombes, représentent le prix que l'inventeur du tombeau touche en échange du service qu'il rend au défunt de ressusciter son image, ses mythes, et de le rendre enfin réellement à la vie, qui n'est qu'image. Pharaon est bien plus vivant d'être

mort, le mythe est plus vivant que la vie. De même aujourd'hui des publicitaires sont rétribués pour promouvoir des mythes qui se présentent comme des idoles en or. L'Égypte nous est un modèle absolu.

Pour La Fin de l'égypte éternelle

note de Murdock, date inconnue

L'ART ABSTRAIT aura été parmi les premiers symptTMmes visibles de l'apparition galopante de la bâtonnocratie antédiluvienne, qui s'achèvera, comme on sait, dans l'éclatement avec les bits et autres pixels.

Le monde en quelque sorte, d'une perspective qui semblait dégagée, s'est peu à peu replié sur sa trame. Comme tout tissu qui s'use, comme un panorama représentant une plage déserte et infinie, qui soudain, par un accroc, laisse voir la toile déchirée sur laquelle tout cela est peint.

CE QUI ne nous livre que davantage pieds et poings liés à l'hégémonie du bâtonnet. Et que veut le bâtonnet? Le bâtonnet est rusé mais stupide, incapable de voir plus loin que le bout de son bout. Il anéantira l'homme jusqu'à en crever lui même. Pourtant il connaî^t bien, puisqu'il la constitue, la si célèbre fable de la grenouille et du scorpion : « Fais-moi traverser la rivière sur ton dos, dis le scorpion à la grenouille. Eh, pas si bête, lui rétorque-t-elle, tu vas me piquer. Mais non lui répond le scorpion, je me noierai moi-même si je fais cela » La grenouille se rend à l'argument et prend le scorpion sur son dos. AussitTM arrivés au milieu du fleuve, le scorpion pique la grenouille, qui en expirant lui dit: « Mais enfin, pourquoi? Je n'y peux rien répond-il, c'est dans ma nature. »

Mais les connaî-t-il, le petit-bâton, les fables? Que non, seuls les mots les connaissent. Le bâtonnet n'est qu'un ouvrier bien ignorant* des sous-bassements que seul l'architecte (les mots) instaure.

Avant-dernière note de Murdock, date inconnue

Le désir d'être reconnu comme le deus ex machina du monde, alors qu'il n'en est que la cheville ouvrière, aura été le talon d'Achille du bâtonnet, son chant du signe. Tant qu'il demeurerait caché, son empire perdura; se révéler fut sa perte.

Dernière note de Murdock, 2 juillet 1999

Après tout, je ne suis sans doute qu'un bâtonnet.

*Murdock, Sekens. Comment je voyageais dans le temps***

Je ne sais pas comment cela se fit, mais je tombais soudain

*Ces considérations sur le bâtonnet, celui-ci ne les tolérera pas: le murdockicide signait là sa fatalité.

On remarquera la coquille «bêtonnet» à la place de «bâtonnet», une plaisanterie des mots, évidemment. Peut-être aurait-il fallu rédiger «bétonnet», le béton étant la structure base de l'univers qu'ils ont sans nul doute «bétonné» - mais «béton» est parfait.

**Ce texte est l'un des tout premiers que l'on connaisse de Murdock. Il s'agit de sa rédaction d'un devoir que son professeur avait donné à la classe sur le thème: "Racontez une aventure qui vous est arrivée, ou que vous avez rêvé".

D'abord gratifié d'un 18,5 sur 20, il a été puni ensuite, non pas pour sa composition, mais pour avoir témoigné beaucoup de vanité auprès de ses camarades moins bien notés et ne pas avoir voulu démordre du principe que cette aventure lui était réellement arrivée. (Merci à l'écolière conservatrice à qui le petit Murdock avait offert sa rédaction, Antoinette Ceriseau, de nous avoir communiqué cet inédit)

sur le moyen de voyager dans le temps. C'était rue du Petit-Musc à Paris, dans le quatrième. Une rue très étroite et très haute, o• les trottoirs sont si petits qu'on n'y peut à peine tenir à soi tout seul.

Par une méthode qui me sembla à la fois instantanée, miraculeuse et parfaitement évidente, je me retrouvais catapulté au tout début du 17ème siècle. Je ne m'en rendis à vrai dire pas compte tout de suite. En effet, en ce début d'après-midi de la fin de l'été 1623, dans cette ruelle qui n'a pratiquement pas changé depuis, je ne croisais que quelques vagues silhouettes de manants dont, du coin de l'oeil, les joggings me semblèrent peut-être un peu plus pochetés aux genoux que d'habitude, voilà tout.

J'avais je crois la tête ailleurs, comment souvent, certainement encore dans mon époque. Pourtant ce qui me parut curieux en débouchant rue Saint-Antoine o• la circulation était intense comme à l'accoutumée, c'est que beaucoup de gens étaient en armes. Je crus à un déploiement de police ou de CRS. Enfin je constatai que ces armes n'étaient pas des armes de poing ou des pistolets mitrailleurs ni même des matraques, mais des épées et des poignards dans leurs fourreaux. J'eus comme un sentiment à la fois de liberté et de terreur, une impression d'exaltation. Puis, tout aussitTM, ce qui fut étrange, c'est que le sentiment d'étrangeté qui m'avait habité pendant quelques secondes disparut complètement.

La situation semblait parfaitement banale. Ni les vastes robes de qualité variée selon le rang social, ni les visages poudrés que j'entrapercevais par la fenêtre de ce véhicule tiré par des chevaux qui s'engageait sous le porche de l'hTM tel de Sully, ni le fait que personne ne fumait des cigarettes, ne me frappaient.

J'imagine que le voyage dans le temps ne se distingue pas

profondément de celui dans l'espace et que la notion importante est celle du voyage, lequel ne produit jamais son effet d'exotisme que fugitivement.

Un seul instant après être entré de plein fouet dans une époque sans doute si différente de la mienne, j'étais là comme si j'y avais toujours été. Les visages, les expressions autour de moi n'avaient rien que de familier. Tout était passablement ordinaire et je pensais à autre chose sans m'inquiéter des nombreux siècles qui me séparaient de mon domicile, de mes occupations, de mes amis.

C'est dans cet état d'esprit que je grimpais les marches permettant d'accéder à l'église Saint-Paul, et c'est là que j'eus un choc. Tout le mobilier que la Révolution française allait détruire ou piller était encore intact dans ce mausolée d'une religion encore puissante, loin des sanctuaires dépeñaillés qui témoignent de la décadence du culte chrétien, de mon temps • il n'en demeure que ces ruines que les touristes achèvent.

Je crus avoir pénétré dans quelque édifice aussi ornementé qu'un temple bouddhiste, surchargé d'or et d'images d'idoles scintillant dans la lumière adaptée des vitraux multicolores au coeur de l'ombre savamment ménagée, sauf que les rites étaient ceux dont les reliquats avaient bercé mon enfance. Je vis comme en un éclair les époques passées jusqu'à la Rome la plus vénérable. Ce voyage dans le temps n'était pas la plate incursion dans un moment déterminé, j'étais précipité dans un vortex jusqu'au plus profond des âges, par l'entremise de ce trait d'union entre eux et ma propre époque.

C'est titubant, ivre d'un sentiment indescriptible, que je reprenais pied dans le réel au sommet des marches de l'église. *f* fait-ce l'éblouissement du soleil qui les inondait ? Je

crus voir des bulles occupées par des gens traverser le ciel ; pour tenter de reprendre mes sens je me tournai vers le bâtiment que je découvrais le toit maintenant crevé, les sculptures étêtées et les colonnes aussi usées que celles du Parthénon. En levant les yeux je vis bien des oeufs transparents abritant des humanoïdes qui zigzaguaient tranquillement dans le ciel en s'évitant lestement.

Je n'eus plus qu'à descendre les marches et reprendre le chemin de mon domicile, en méditant sur l'extraordinaire, le seul moyen par lequel tout se parcourt et tout s'atteint, l'imaginaire.

documents graphiques

LE JOUR OU LE REEL DISPARUT

Par notre correspondant

Sékens Murdock

C'était il y a quelques jours, le 28 août, en plein midi, par une journée chaude et ensoleillée, que sans avertissement la réalité dans son ensemble a disparu pour 24h. Mossad quitte le cabinet de toilette où il est employé, quand soudain il n'y est plus de travail au delà de la muraille de l'immeuble. « J'ai eu l'impression de tomber d'un toit d'homme des nuages de bruits », dans un infini de blanc sans repère. Pas le premier instant de panique – je me demandais contre-quoi j'allais finir ma chute – j'ai commencé à enrouler des voix dans cet immense brouillard d'éternité. D'autres rapportèrent le souvenir de ces voix inspirées, mais personne n'a retrouvé ce que ce sont des entités universelles pourtant toujours se trouvaient au même instant. Sans doute une vague teneur fusa du mot dans le présent, ou une résonance hallucinatoire collective, chacun était livré au vide et percevait l'écho assourd du monde évanoui. Nathalie a eu une expérience plus précise de la disparition : « Je marchais dans la rue et, je ne suis pas pompier, j'ai fini une antenne parabolique tout en pensant à mes problèmes quotidiens et à de nouvelles horreurs à commettre pour les résoudre. Sans doute dans je foud dans le réel, c'est pourquoi j'ai vu l'antenne parabolique devenir transparente et à sa place, il n'y avait plus rien. J'ai eu à peine le temps de me remettre de ma surprise quand l'immeuble entier a disparu étagé par étage, comme un store qui se tire. Et c'est toute la ville qui entra en terre assise. Et quand j'ai regardé sous mes pieds, il n'y avait même pas de ciel. »

« Le 28 août, 17h43. Cher Docteur, Je vous écris cette lettre au cas où le grand changement qui a été

opéré dans votre établissement et dans le monde en venait à ne pas durer, ce qu'on peut raisonnablement supposer. Tout ce chamboulement n'est sûrement qu'un cataclysme, en toute logique, va s'apaiser. C'est ce midi que s'est produit cette chose à peine récidive : tous les patients de l'hôpital ont brusquement recouvré la raison, y compris moi-même qui vous écris. La plupart ont immédiatement quitté l'hôpital pour chercher du travail, fonder un foyer, faire des courses au supermarché le samedi et vivre enfin des jours paisibles. Mais à leur grande surprise, ils n'ont trouvé qu'un monde livré au chaos le plus violent, qu'ils ont parcouru vainement en essayant de faire entendre raison à cet univers déboussolé. Voilà ce qui se passe actuellement. »

Alors à présent 25 heures à faire des besaïes. Je ne me ne pas pas bien, mais je pense avoir l'air des tonnes de flegme. Je n'ai pas dormi ni même mangé, juste l'air du finger et tout le même genre. Heureusement, une pièce, venant à passer une belle ancre-tre, et qui est traverser assez lentement la pièce pour que je puisse l'y glisser. Vous n'excusez sans doute, vu les boutons, et vous vous tenez en un essai dense de minuscules mouches. Ensuite le reste de l'univers s'est dérobé à sa conscience, et il ne s'est réveillé, dans une ville où tout n'était pas vraiment revenu bien à sa place, que 24 heures plus tard.

Mais on reverse déjà d'autres cas différents, insolites qu'il faudra prendre le temps d'analyser. C'est le kadramin de la catastrophe que le directeur d'un hôpital psychiatrique et un futuriste ont eu des idées de la catastrophe. C'est le kadramin de la catastrophe que le directeur d'un hôpital psychiatrique et un futuriste ont eu des idées de la catastrophe. C'est le kadramin de la catastrophe que le directeur d'un hôpital psychiatrique et un futuriste ont eu des idées de la catastrophe.

« Le 28 août, 17h43. Cher Docteur, Je vous écris cette lettre au cas où le grand changement qui a été

opéré dans votre établissement et dans le monde en venait à ne pas durer, ce qu'on peut raisonnablement supposer. Tout ce chamboulement n'est sûrement qu'un cataclysme, en toute logique, va s'apaiser. C'est ce midi que s'est produit cette chose à peine récidive : tous les patients de l'hôpital ont brusquement recouvré la raison, y compris moi-même qui vous écris. La plupart ont immédiatement quitté l'hôpital pour chercher du travail, fonder un foyer, faire des courses au supermarché le samedi et vivre enfin des jours paisibles. Mais à leur grande surprise, ils n'ont trouvé qu'un monde livré au chaos le plus violent, qu'ils ont parcouru vainement en essayant de faire entendre raison à cet univers déboussolé. Voilà ce qui se passe actuellement. »

Alors à présent 25 heures à faire des besaïes. Je ne me ne pas pas bien, mais je pense avoir l'air des tonnes de flegme. Je n'ai pas dormi ni même mangé, juste l'air du finger et tout le même genre. Heureusement, une pièce, venant à passer une belle ancre-tre, et qui est traverser assez lentement la pièce pour que je puisse l'y glisser. Vous n'excusez sans doute, vu les boutons, et vous vous tenez en un essai dense de minuscules mouches. Ensuite le reste de l'univers s'est dérobé à sa conscience, et il ne s'est réveillé, dans une ville où tout n'était pas vraiment revenu bien à sa place, que 24 heures plus tard.

Mais on reverse déjà d'autres cas différents, insolites qu'il faudra prendre le temps d'analyser. C'est le kadramin de la catastrophe que le directeur d'un hôpital psychiatrique et un futuriste ont eu des idées de la catastrophe. C'est le kadramin de la catastrophe que le directeur d'un hôpital psychiatrique et un futuriste ont eu des idées de la catastrophe.

« Le 28 août, 17h43. Cher Docteur, Je vous écris cette lettre au cas où le grand changement qui a été

C'est Murdock lui-même qui relate la disparition du réel dans son journal « L'écho libre ». De nombreuses critiques émergèrent alors. On prétendit même qu'un écho ne peut pas être libre, justement, puisqu'il est toujours paramétré par des données arithmétiques fixes. N'est-ce pas se méprendre sur tout que de faire de telles remarques ? voir texte page 401.

UN ŒIL ENFIN DANS LE VIDE

LE NEANT: LES PHOTOS

Par notre correspondant

Sekens Murdock

Il a été à juste titre engagé une enquête sur la grève de 24 heures perpétrée par les mots, les lettres et les hiéroglyphes, sur cette cessation de réel sous le choc de laquelle tout le monde est encore tremblant. Ou plutôt sous le *techo*, puisque c'est ainsi que de nombreuses victimes relatent leur retour du cataclysme : Candy infirmière, 28 ans, La Varennes, compare son retour à la normale à l'impression de passer par un sas hydraulique, une bouteille qui se débouche. Noémie et Antoine (agent d'assurance et formatrice informatrice, 2 enfants à Saint Quentin) ont tout bonnement eu le sentiment d'être « châssés, crachés dans le réel, tcho » et même s'il ne se souviennent de rien de ces 24 heures dérobées à leur existence, ils pensent avoir été « dans un monde merveilleux, tout près de nous, dont seuls les mots nous tiennent à l'écart. Nous

« OH ! TOUT CE BLANC ! » SE SONT EXCLAMÉ 46% DE CEUX QUI ONT BASCULÉ DANS L'INCROYABLE. 24 HEURES D'ERRANCE DANS UNE SUBSTANCE PLUS CLAIRE QUE LE LAIT, ÉBLOUSSANTE DE CLARTÉ. (PHOTO CARLO BERNO)

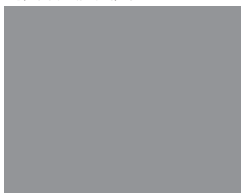
Un élément nouveau est venu apporter aux enquêteurs la fabuleuse preuve que, sous

certaines conditions, il a été possible d'être réellement dans le néant, de le voir (Bernard) l'a même touché dit-il. « Le vide était palpable » une densité peut-être insaisissable à certains endroits de l'absence totale de tout et même, oui, même photographié. Les clichés magnifiques, soyeux ou tout simples, presque quotidiens parfois, ces vues du vide, laissent le souffle coupé. Tout est dit. Des images fortes et sans concession, ainsi capturées par des yeux braqués enfin sur le vide et qui voient tout. Nous les devons à de grands professionnels, qui, saisis dans la grande disparition en plein travail, ont eu la présence d'esprit de faire toutes les photos qu'ils ont pu. Enfin ceux qui avaient encore leur

de coïncidences d'amateurs livrés à la vue tourmentée et qui ont appuyé sur le déclencheur au moment précis où ils basculaient dans le vide de l'incréé sauvage total. Parfois flous, ces images ont la grâce de tout nous apprendre sur rien, et l'apprendre enfin est une révélation. Tous les fondements du réel s'en trouvent soudainement menacés. « Ainsi, c'est donc, cela, la néantitude », a-t-on envie de dire, à la vue d'autant de certitude vague, d'infinité, de puissance dans les teintes et les tons. Un document passionnant sur l'absence, un témoignage sur la désertion. Et si le réel avait voulu fuir ? D'analyse en analyse, se profile un néant méconnu, voire trop longtemps négligé. S M



LE NOIR VIEN EN DEUXIÈME PARMI LES OPINIONS EXPRIMÉES. 27% DES QUITTEURS DE RÉEL ONT PASSÉ 24 HEURES DANS UN NOIR PROFOND COMME UNE OBSCURITÉ TOTALE. UNE NUANCE IMPOSSIBLE MÊME PAR LA NUIT SANS LUNE LA PLUS SOMBRE. (PHOTO REUTERS)



L'IMAGE QUI REMET TOUT EN QUESTION. PEU NOMBREUX, ILS ONT POURTANT ÉTÉ. UNE DÉCOUVERTE RÉCENTE NOUS L'APPREND, PRÈS DE 11% À VOIR LE NON-MONDE EN GRIS, TROUBLANT ET PÉNIBLE. (PHOTO SYGMA)

Le Néant, parcours photographique, les photos du vide de 28 ans collectées par Carlo Berno. De Rien Éditions, 722 pages.

« Oh ! tout ce blanc ! » se sont exclamé 46% de ceux qui ont basculé dans l'incroyable. 24 heures d'errance dans une substance plus claire que le lait, éblouissante de clarté. (photo C. Berno) Le noir vient en deuxième parmi les opinions exprimées. 27% des quitteurs de réel ont passé 24 heures dans un noir profond comme une obscurité totale. Une nuance impossible même par la nuit sans lune la plus sombre. (photo Reuter) L'image qui remet tout en question. Peu nombreux, ils ont pourtant été, une décou-

sur le même message : « Je suis un homme, je suis un homme, je suis un homme... »

LA MENACE

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE [nom ou adresse]	PARTE DE VOUS, VOUS COLLABORERIEZ-NE SERA PAS ENVOYÉE.	NOUS LE POURSUIVONS EN VOS, ET C'EST LE POUVOIR PAR LAISSER PAR DEUX MÉTRES EN MANÈGE.	sur, tant le monde en garde et n'importe qu'on pense et ce principe est sans la pour nous, l'humanité. les, l'humanité existant	sur, tant le monde en garde et n'importe qu'on pense et ce principe est sans la pour nous, l'humanité. les, l'humanité existant
MONSIEUR,	NOUS VOUS COMPTONS EN PLUS, C'EST LA SEULE, EN			ce principe pour nous, nous, l'humanité. les, l'humanité existant

MUDROCK ASSOCIATES

Par son caractère
Vol de Meur
 Émission d'été 1977 de

[illegible]

qui s'est officiellement passé le jeudi 8 juillet 1999 au 86, boulevard des Fossilicoues, dans le Hénau, que les bâillonniers qui les composent se mettaient à lever tout, c'est un comble : jusqu'à là, tout n'était que des bâillonniers, mais pas des bâillonniers qui se mettaient à lever tout.

[illegible]

« Ce n'est pas un jeu de rôle »,
 Conditionnellement, c'est par-
 les. Fils du Peuple, des
 républicains, dans un quartier
 où se mêlent en son usage
 guérisseurs, charlatans,
 changeurs le sens de toutes
 choses, mais après tout tout
 mieux, cette incertitude est
 la seule grande des choses.

[illegible]

Organe Officiel Du Mot N° 0

Now

Ça Suffit Comme Ça

Il s'agit d'un livre de poche, de 128 pages, qui coûte 12,90 francs. Il est disponible chez tous les libraires et chez les éditeurs de la collection. Les commandes peuvent être envoyées à l'éditeur, à l'adresse suivante : **Les Éditions de la Sorbonne, 1 rue de la Sorbonne, 75005 Paris.**

ASSET

C'est lui qui les a inventés. Ne nous en fait-il pas assez souvent imposer sur nous, et Thémise d'ail se jeter à ses propres engins, qu'il a formidables ou non, ou innocents.

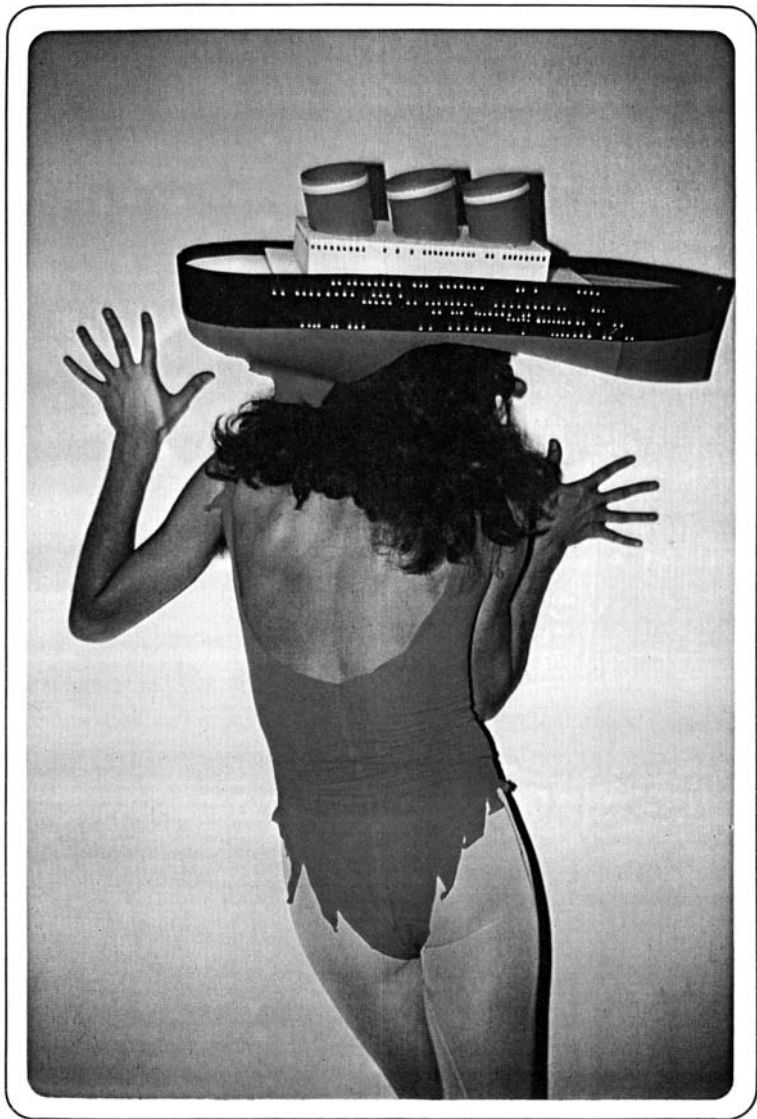
Ce sont les maçons qui font travailler l'homme indisciplinément de sa main droite, des piques effilées à la face du blé blanc. Nous ne pouvons pas faire une telle incursion, car l'indiscipline est un petit peu le travail de centaines de millions de gens de main droite.

11% à voir le non-monde en gris.

461



La Pilule Noire, dont Gnarch Sublio relate l'invention dans *Erreur 127*, apparaît également au début du film *Quatre* (disponible aux Films de Lassitude) que Murdock fit sous le pseudonyme dr^Tmatique, puisqu'il s'agit d'une « adaptation d'une adaptation » des *Liaisons dangereuses*, de « Choderlos de Huis-Clos ». Ci-contre, Stella.



POUR LA FIN DE L'Égypte Éternelle

Le destin des prêtres du Nil a jusqu'ici jusqu'à nos jours paisiblement infatigable et éternel, fonctionnant toujours mieux. Une société perpétuelle toutent dominée par pharaon est une preuve de plus que le pouvoir éternel à travers du temps que des choses, non des personnes. L'égypte antique n'est pas une ruine. Elle demeure lisse et brillant comme lien de la grandeur, du prestige suprême, dans tous les Ombres. Seules les choses vivent, et seules elles sont éternelles. Brisons cette malédiction, secrète!

La symétrie et les règles de l'astronomie initiées par les antiques n'ont aucun fondement réel. Elles se targuent elle-mêmes d'être le fondement.

Reproduire une donnée phonétique, agir sous l'impulsion des anciens cultes solaires, c'est obéir à des choses, être l'esclave et le porteur de la chose.

Or les choses vieillissent mal les hommes.

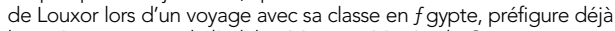
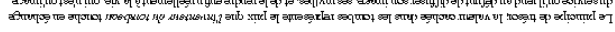
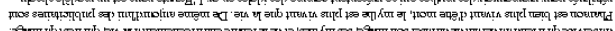
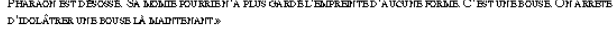
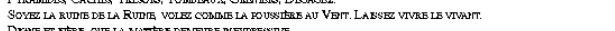
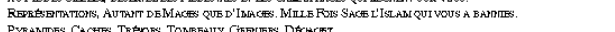
Pyramide=cathédrale=usine

La beauté d'une pyramide ou d'une cathédrale affiche l'ignominie de la beauté. Sa forme violente, abrupte qui d'impose un paysage qu'elle écoule de toutes ses entraves, de toutes ses lignes et de tous ses angles, est plus que le symbole de l'esclavage. Elle est la forme pure de l'esclavage, l'icône mathématique qu'on admire. On n'a jamais que des liens, des câbles ou des chaînes, et c'est infâme d'admirer les finitions délicates à la surface d'une arme, qui ne s'entrelacent jamais que pour dissimuler l'abjection d'un procédé. Admettre la beauté comme moyen technique de soumission est un acte d'antidémocratie anti-personnel. Les canons de la beauté ont assez connu.



Il convient alors d'appliquer les formules de désamortissement qui puissent nous ramener aux forces malféiques, qui du fond des âges, nous gouvernent souverainement comme souterrainement.

«MOEURS, JOUEURS D'ORDRE, ATOCH, SETH, PÉBUS DU NIL ET DE TOUTES LES FIGURES HÉRÉTIQUES PROPULSÉES
AU FIL DES SIÈCLES, DÉFERTES LES PRÉSENTES ET LES SACRÉPHAGES QUI ENRICHISSENT SUR VOUS.»



Ce pamphlet de jeunesse, que Murdock distribua à l'entrée du site de Louxor lors d'un voyage avec sa classe en Égypte, préfigure déjà les préoccupations de l'adulte. Merci au Musée du Caire qui nous a communiqué cet unique document, qu'on a longtemps cru perdue suite à une crue spécialement forte du Nil. En lire le texte page 449 Ci-contre. Gabriela (alias Hélène de Guerlas)





BOIRE UN VERRE D'ALCOOL C'EST COOL, PARCE QU'IL Y A COOL DANS LE MOT ALCOOL !

C.D.H.

Cette pseudo-pseudo-incitation à consommer de l'alcool émane du Comité pour la Destruction de l'Homme, une branche extrémiste de l'O. N. A. (Ordre du Nouvel Autre).

Selvidor Affreun engloutit la majeure partie de son immense fortune dans le plan média et comme tout le monde s'en souvient, le slogan fut lu partout et repris en chœur dans tous les bars qui ne désespèrent plus d'un mois. Rien ne put endiguer accidents, meurtres passionnels (sic) et autres désordres.

En dépit du ton sarcastique exhibé, le message eut donc tout son retentissement direct mais aucune association anti-alcoolique n'eut gain de cause devant le tribunal, puisqu'il était fait notoirement appel à l'intelligence humaine dont ce tribunal ne put prétendre qu'elle n'existât point, lui-même ne siégeant que eu égard à cette même intelligence supposée. Triomphe total du Comité qui fêta l'événement dans des torrents d'alcool. Une soirée sympa.

Ci-contre, Marjorie Wellington posant pour la campagne.

Le plus beau des cadeaux à offrir à un enfant :

Le KitVie©

Tout ce qu'il faut pour une **vie entière** équilibrée, soignée, avec toutes les espérances de longévité que la science *ultramoderne* peut procurer, et, en option, différents degrés de **confort**, voilà ce que le kit de vie **KitVie©** propose aux novonés. Le doux présent attentionné d'un père, d'une mère, d'un grand-père ou d'une grand-mère, d'un parent, une bonne façon par exemple d'investir l'héritage d'un aïeul. Ou simplement une façon toute spéciale de **combler** le petit de son choix. Et puis, il n'est jamais *trop tard* pour acquérir un kit de vie à monter soi-même, à tout âge, il est toujours temps d'en profiter.

KitVie© garçon ou **KitVie©** fille : le petit trouvera dès la naissance dans son Kit des allusions à sa future compagne, qu'il rencontrera quand il sera un jeune. Il apprendra à l'aimer par avance, cette petite qui elle aussi a reçu en **cadeau** à sa naissance le **merveilleux** présent qu'est le kit de vie. Finis les dépités amoureux issus des rencontres de hasard. Avec **KitVie©** nos petits s'imprègnent du même univers dès la naissance, et la rencontre est le moment d'une révélation. Tous les personnages des histoires dont ils se nourrissent ont le visage discrètement modelé à la ressemblance de ce qui deviendra les doux traits de l'**aimé(e)**, une fois atteinte la phase pubertaire. À leur premier contact ils comprennent qu'ils étaient *réellement* faits l'un pour l'autre. De même, aucun souci lors du divorce et du partage des enfants : Des avocats se chargent de tout. Et les dispositions funéraires sont réglées d'avance. Une **liberté nouvelle**.

Également, on trouvera tout ce qui fait de la **vie** de chacun un **événement** particulier à part entière. Les voyages, les découvertes, les moments d'émotion et de tendresse, tous ces instants, et encore plus, attendent l'acquéreur du **KitVie©**. La promesse de beaucoup de bonheur partagé. Que demander de plus à la vie ?

Joue avec KV et gagne un **KitVie©** pour deux personnes. Réponds juste sur papier libre à la question « Que demander de plus à la vie ? » Et gagne un Kit de Vie **KitVie©** à Monter Toi-Même!

(A titre indicatif non publi-rédactionnel 15 % sans la remise d'octobre. À vous de choisir, selon vos moyens (mes aussi vos goûts) dans une gamme trop diversifiée pour être seulement évoquée ici. Tapez **KitVie©** sur un clavier puis envoi. Il y a forcément un concessionnaire **KitVie©** tout près de chez vous). Pourquoi attendre encore la joie d'un kitvie© pour vous ou pour un proche ? Saisissez la vie tout de suite !

Autre perturbation du réel, contemporaine de sa disparition temporelle : Ce genre de placards sarcastiques, altières et ricanantes démonstrations bâtonnetières du pouvoir bâtonnet, consistant en faux mots d'ordre d'achat (publicité) ne correspondant à aucun produit, et qui viennent à l'improviste en remplacer des vrais – pour aussitôt s'évanouir. Celui-ci s'est conservé par des procédés dont nous n'avons pas connaissance. (Collection Murdock)

Du Japon à l'Australie à la France et partout dans le monde, toute la mémoire industrielle du son rejaillit du hardcore, et quelle fête que ce concert de fabriques

Migraines

anciennes ou nouvelles s'orchestrant dans toutes les dimensions ! Le son artificiel, la synthèse musicale est notre état de nature. Les fêtes matérielles ne suivent pas pour entendre résonner toutes ces joyeuses fanfares de bruits à danser, grâce à la police et aux organisateurs. Résiste ! Pascal Audiozone

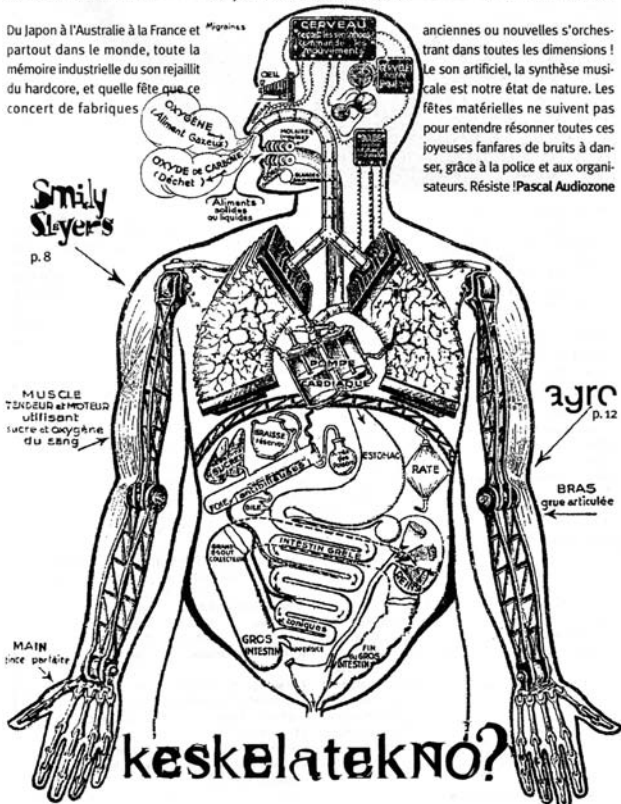
Smily Slayes
p.8

MUSCLE
TENDEUR et moteur
utilisant
sucre et oxygène
du sang

agrc
p.12

BRAS
grue articulée

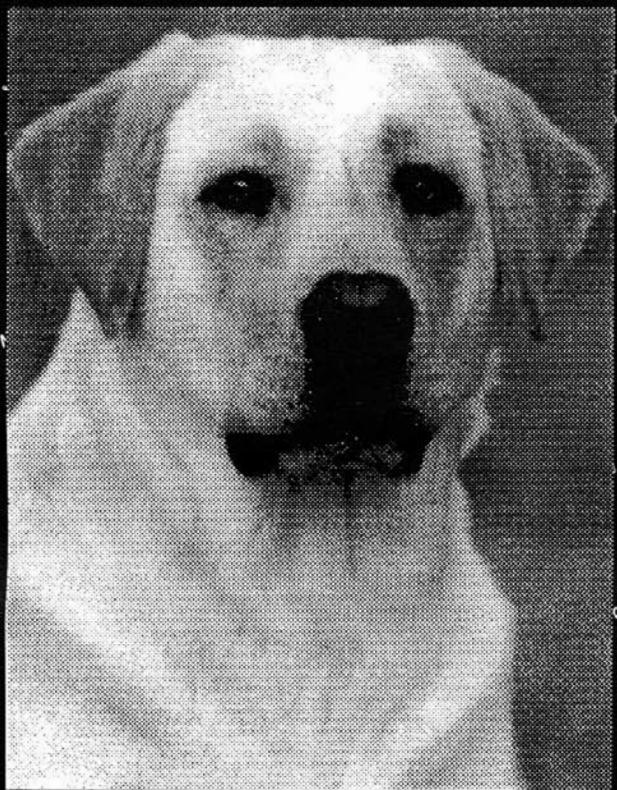
MAIN
sincère parlante



TNT Teknozine (qui deviendra plus tard TNT Cosmos), le mensuel auquel Murdock collabora et qui publia, outre ses « Sparagraphes », *Erreur 127* en « feuilleton ». Double page suivante, illustrations accompagnant la parution d' *Erreur 127* dans TNT.

tête quand je suis monté dans la voiture et que je filais vers l'obalopage.

William connaissait mon travail depuis longtemps. Il n'avait pas, une fois ou l'autre, ménagé ses critiques : se grattant dans ce que je croyais être les meilleurs passages, regardant magnifiquement à quelques centimètres de l'écran, ignorant totalement mon travail. Le



Il y avait de la compassion dans son regard quand j'ai tiré... (page 127)

**cinumerical
teknima
the liner**

Il ne me fallut qu'un
danois et le bas
pection. Même
graves, stupides
et soumis avec le
soit d'autre ; ils
leur goût en ma
inspiré certains
films d'action et
Lorsque j'abattais
J'éclatais la gorge
de mon 6.35 au
largement entam
fumant, gigotant
corps, encore cri
sais une femme
l'arrachais enfin
chant pour tromper
Au total, y compris
tuais ce jour là
amibes compris.
ivre, me glisser d
de ma journée de
amour impossible
moler des stars c
bêtes (j'avais éga
ne pouvait que r
mais j'allais enfin
ne trouveraient ja
décidais à remet
l'endemain, et m'e
chien de ferme co
le contact rassura



je suce

10 octobre 1994

FAX (03 1) 42 54 49 00

TeknoZine

49, rue de la Chapelle
75018 PARIS FRANCE

PlayList deadline 26/10/94

G/T/O

gto ne lésine pas

sur la dorure du cadre pour la rétrospective de ses quelques Futurs classiques du récent passé [Compilation d'afterwork FUTURE CLASSICS OF THE RECENT PAST], ce va de Tricky Disco à leurs remixes d'ILSA GOLD (RPI), en passant par leur apparition TECHNOHEAD chez MOKUM. TECHNOHEAD relèvera sa troisième compilation en octobre sur REACT, label sous lequel il sortent sous GTO un mini-album et un 12" (DATA-TRAX VOL. 2), pendant que TECHNOHEAD fait un nouveau MOKUM B en plus de tous ces tours de force musicaux, et peut encore découvrir ERIE NEWMAN et Michael WELLS, en compilant-artistes, dans les pages du Vogue Italien, présentant la mode de la rue. Il n'y avait qu'un pas du musée au dancefloor, Greater Than One l'avait sauté allégrement. Il réintègre le temps d'une exposition en novembre, et pour une fois à Londres, les cimaises au VIA MUSEUM. Ce qu'il faudrait à tout prix se procurer, c'est le PULSEMAN qu'il sort du Japon sous FROGMAN RECORDS à base des sons des jeux SEGA...

Petite leçon d'onomatopée: «oh» c'est franchement rigolo, «hé» c'est plus hiératique (surtout à cause du chapeau chinois), plus étonné aussi. D'ailleurs c'est oh on, le deejay du Queens, qu'il s'appelle. DJ OH OH OMAR SANTANA, qui aime les blagues et vous traitera de Mother fudger, qui fait un vrai hardcore de battard. La recette du Omar à l'américaine? Une crème de studio au son haute-technologie, et le sens de la vague, une vraie capacité de surfur à espérer le déjant pour faire mousser la chantilly du moment. Plus que son successful OH BONIC EP (H2OH 005), on préfère le NEW YORK FERROST (H2OH 006), le béchamel (100% gras/beurre) est plus homogène, plus fine. On sent même le tour de main pâtissier, sans que ça tombe dans le tige-cône.

Au même instant, en France, Laurent H6 imase lu c'est bien le nom de son papa s'amuse ben dans son hém studio dont jaillissent les prods. Après un titre en compil pour mayday, Inger 2, un autre pour la compil frontpage, et fin octobre Only 220V for my computer, le Epileth recs 002, sans oublier des releases sous Radiak! Groov Records soon et bien d'autres... Une évolution techno hard-prolique.

Pascal AudioZone

Les SP 23 font une sortie spiraliennne sur UNIT MOEBIUS, une autre sur FORCE INC et un SP 23 002 (dont 3 exemplaires sont déjà passés chez SALINAS...). SPIRAL TRIBE a fait deux EPs jumeaux noir et blanc, il devrait y avoir aussi un vinyl sous PCP... Hard & tribal techno. Quant à AUTO MANIC JOSH, le deejay venger de la tribe, il a commis un EP chez RABBIT CITY (un des labels de DJ EDGE, avec VXX et EDGE RECS) DIGIT

comp

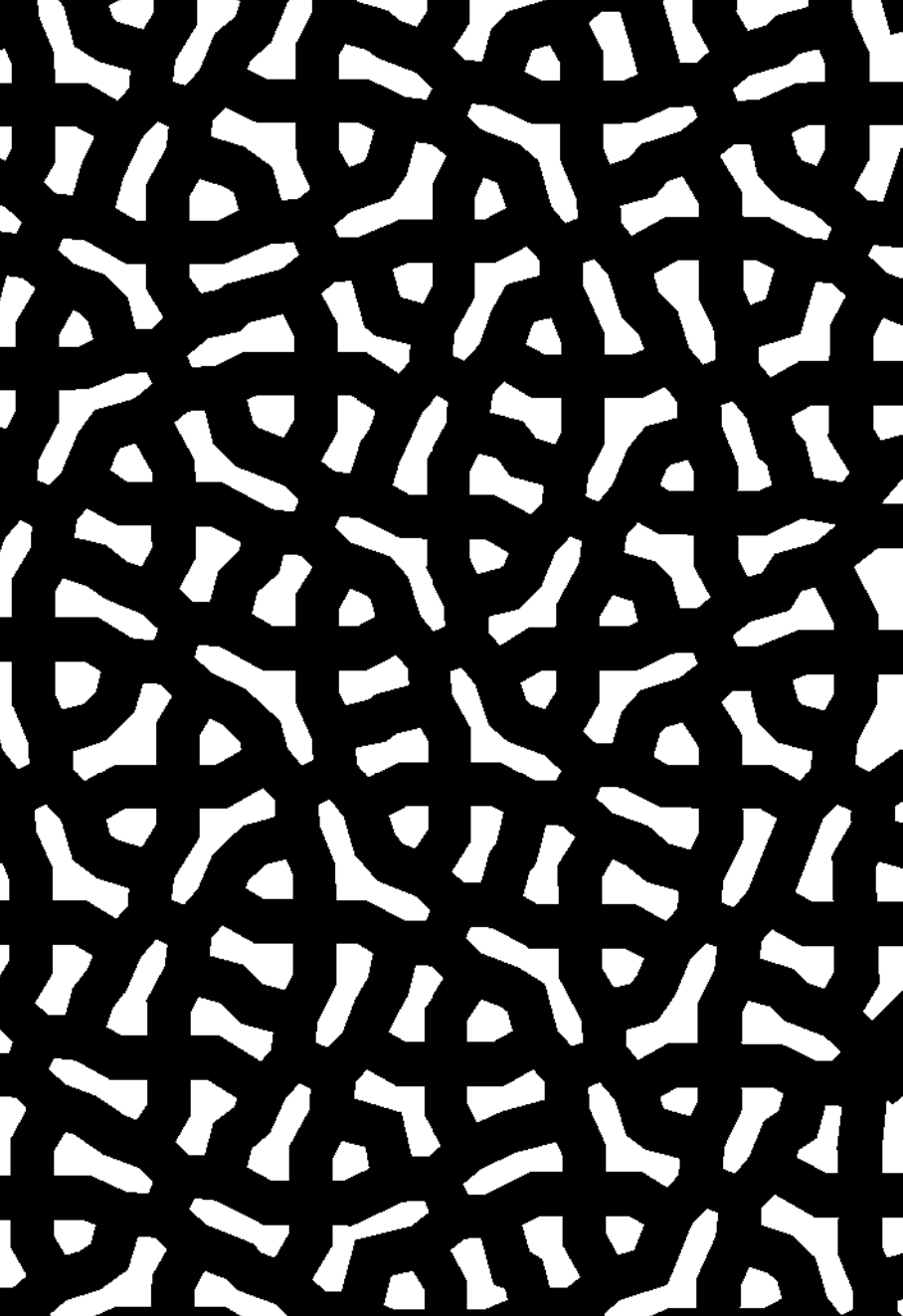
l'album fut classé premier au printemps dans les charts du deutschmag. C'est Computer messé-up qui y figure. LOFT GROOVER, le DJ britannique, sort simultanément son Kinet before me chez SUPERSTITION et sur la compil ENERGY 94 dont c'est l'ornement presque unique, mais on meurt surtout d'impatience de voir enfin son Devil pressé, qu'on n'a entendu qu'en test/à propos de test-pressing, le record de l'année revient au label FULU MOON, dont le 001 n'existe qu'à 15 exemplaires, et qui est néanmoins déjà licencié sur quatre compilations...

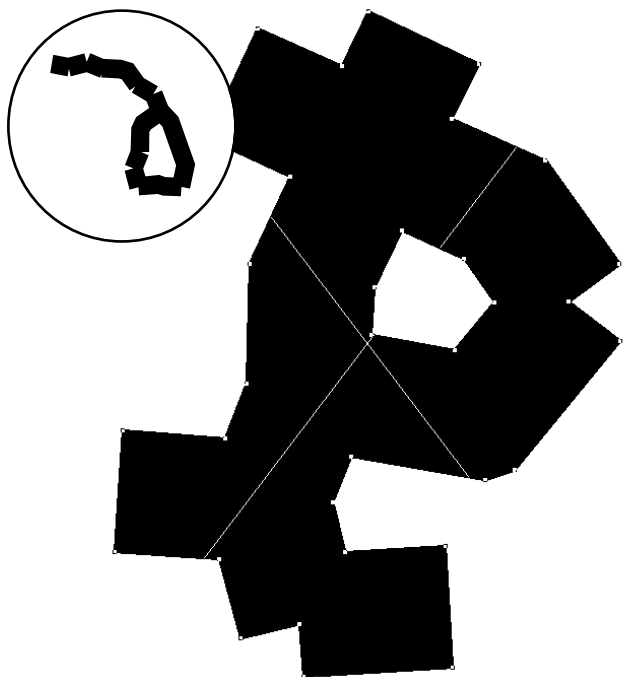
Ted de MORE

T&T

Nos très chères racailles de cartoon, les GANGSTAR TOONS INDUSTRY, ont grossi leurs rangs pendant l'été, les voilà donc, atomic compressor, kinn, la carotte, pat cash, demon tribe, les systers, king smoke, killer clowns... s'ajoutent bohead et hardspat. le virus GTI gagne la planète, les toons pulvérisent partout, et la bombe toons n'est pas prêt d'être inventée... Erreurs: Le 001 tourne en fait à 231.8 bpm de moyenne, pour 23 minutes effectives... mais par tace. Qu'il en soit remercié, ça-là 002 c'est kif kifant, encore plus vite (240.002 bpm de moyenne), voir planet e-chron vite vite.

Patricia CHRISTENSEN





Ci-dessus, une des toutes premières manipulations typogénétiques. Ce futur « e » a été photographié par Murdock lui-même au moment où il l'a extrait d'une riche culture de signes dont la formule organographique nous demeure encore inconnue (la « grille », ci-contre). Sur le cliché agrandi dix-sept fois, on voit nettement les connexions encore imparfaites entre bâtonnets naturalisés, ainsi que les « germes », ces points blancs des angles à partir desquels les bâtonnets se morphent à l'état vif. La façon dont Murdock a obtenu la croissance à partir de ces germes à l'état mort reste un mystère. En médaillon le « d » dans « de foie gras ». Ce « d » retrouvé dans le sang dessus-dessous de son laboratoire dévasté par une tornade vengeresse, semble être une lettre abandonnée par Murdock, sans doute un ratage ou un projet inabouti. Très instructifs pour nos chercheurs.

LES BÂTONNETS sont devenus les outils insurpassés de notre illusion de supériorité. Qui n'est maintenant que pour nous dissimuler à jamais qu'ils sont infiniment supérieurs à ceux qui pensent faire usage d'eux, et qui ignorent que c'est d'eux qu'il est fait usage. Bien plus vivants que nous ne sommes hors du cours de nos pensées, que je ne considère pas du tout comme une preuve d'existence de toute façon.

Depuis quelques jours ces pensées semblent se diriger vers le centre du maelström, mon scepticisme est débordé par la certitude, envahi par l'idée qu'ils sont menacés par ces pensées, mes pensées... ou alors je sais qu'ils vont me faire prononcer mes quelques rares prochaines paroles, encore une nouvelle illusion. Jusqu'à présent ils m'ont laissé assez de liberté pour exprimer les sentiments qu'ils souhaitent être les miens – mais profondément, je sais qu'ils ne le sont pas.

Ils m'ont-ils pas fait découvrir un endroit au-delà des bâtonnets ?

Beurk, PhonyArt, Monhstr, Fonhtura, Parkinsonh, Organe et autre, plus d'une vingtaine de polices de caractères sont créées à base des bâtonnets neutralisés et lancées par Murdock dans les rangs des bâtonnets émeutiers vivants, habitués à manipuler les lettres dictatorialement. Le chaos et le scandale qui s'ensuivirent précipitèrent l'assassinat de Murdock. Ici la Saint-Guy-Regular, 6 points, approche 0.

« Nous travaillons, en accord avec la marchandise, dans la tradition de l'horreur, du mensonge merveilleux et du crime organisé. C'est le maintien de cette tradition, garanti par notre appartenance à l'N. R. T., qui fait de Perplex Barquettes un produit classique, de qualité, totalement interchangeable avec une autre chose du même ordre. »

Terry Golo (1979-1999)

Perplex Barquettes TARTINE & CUISSON

Avec un livret présentant une somme de documents unique, réunis par Terry Golo et Sekens Murdock

La compilation <> qui rassemble les meilleurs titres des albums les plus célèbres du groupe défunt, au moment où l'on parle de sa reformation avec de nouveaux membres.

Également de nombreux inédits. Réserve tout de suite ta copie chez ton disquaire, il n'y aura qu'un nombre excessivement limité d'exemplaires. Alors si tu es un vrai fan de P&B, ne reste pas perplexe, enfile vite tes barquettes et cours chez ton détaillant mon enfant !

Extrait de la promotion de l'album « Tartine & Cuisson » de Perplex Barquettes, groupe pour lequel (et pour leur promoteur Melba Ray) Murdock rédigea de nombreux argumentaires qui furent publiés dans ses polices « stabilisées ».

Le Rassemblement Anti Touriste
NON AU TOURISME!

Touriste : Une insulte qui a

Si tu veux rejoindre le R. A. ?...
c'est simple et facile : Crée la propre
cellule de résistance et agresse l'écro-
lisme des touristes. Sache qu'une
action bien menée peut conduire à la
✓XOYH7ISHTJN? ✓TNDN
QUEST-ce, c'est dire à sa publication
en fait que fait divers vous plus, et
que des millions de touristes peuvent
annuler leur « voyage » du jour au
lendemain grâce à toi !

la plus enclenché à pied ; On
mesure par là les distances et le
voyage prend un véritable sens. On
maquons de trouperons modernes ont
survécu annulé la possibilité de se
rendre ailleurs, puisque c'est partout
pareil ; à quelques heures de
n'importe qui. On doit est, voyager
est un voyage et des aspects
journaliers des trouperons modernes
ils ne hantent l'autre trouperonquisme. Il
est assez absurde de partir dans un
tel endroit, parce qu'on n'a supposé

être négligé. Avient de mésaventures qui permettront au touriste de bien sentir qu'il ne peut pas se croire aussi protégé que dans sa salle de bain. S'ailleurs c'est rendre service, puisque souvent ces petits inconvénients resteront comme les seuls froids marquant du "voyage" du touriste, apportant sa touche de pittoresque à un déplacement qui

qu'un ingénieur ou un ouvrier se souviennent
s'empare de la machinette pour
immortaliser le bon fumant en silhouette.
Faites d'abord semblant d'acquiescer :
prenez le caméra ou l'appareil photo-
mat attendez que le groupe de
sujets prenne la pose de circonstance
et l'expression du visage qui va de-
voir entre vous et l'immonuable
monument. Puis photographiez
ostensiblement, comme par mégarde

-photo : Que faire?

L'actualité du r.o.f.
est une publication
de l'A.R.T.,
qui est l'organe de
l'O.N.H.

La Lettre

Le Magazine de la Lettre, de l'Alphabet, du Chiffre, du Signe et du Symbole

L'Affaire Murdock

Une feuille sordide, L'Écho Libre, s'en prend aux Lettres et aux Mots dans son numéro 0, grâce à la participation des plus corrompus ou des plus malmenés d'entre nous. Enquête préliminaire d'un procès retentissant à venir, où les Mots et les bâtonnets se trouvent intimement impliqués. Une bonne occasion de fonder des alliances et d'en finir avec le mythe de la « liberté humaine » page 3.

Jeu Les Hommes Croisés

Amuse toi à remplir les cases page 88 avec des humains. Réponses en page des sports.

Exotisme et Histoire

La Cédille s'est rendue dans les contrées les plus lointaines pour rencontrer des runes, des cunéiformes et des hiéroglyphes, nos antiques cousins. Une façon de conjuguer Histoire et Exotisme. Aventures aux sources de notre culture page 51.



O. N. S.
L'Ordre du Nouveau Signe sort de l'ombre page 204.

Dossier Spécial

Le A, Cet Inconnu

Première de l'Alphabet, la Lettre A ne semble pas, A Priori, pouvoir créer la surprise. Pourtant ses Origines sont une Véritable Énigme. Le plus Célèbre de tous les Signes de tout au Point d'Interrogation en Exclusivité pour la Lettre, page 12

186

Et Encore...

Bons Plans, News, Chroniques, Caractères d'Exception, les 600 Familles de Signes les plus Riches, Recettes Gourmandes, Que Fait La Police? Etc.

Toute l'info de A à Z

Galvanisées, gangrenées par la folie d'émancipation des bâtonnets, comme les mots les lettres veulent avoir leur « culture » et la développer comme bon leur semble, mais surtout dans une tradition convenue, en témoigne ce numéro 1 de *La Lettre*. Le pouvoir des lettres, comme celui des bâtonnets et des mots, est confronté à une stérilité qui entame leur déclin inexorable.

[illegible][illegible]

481

20 25 30 35 4

7
5

8:13:18 72/100e

Tonguy dérape au moment
de se connecter à Marine.

8
0

Une micro erreur qui
peut coûter cher.

Très, très cher.

8
5

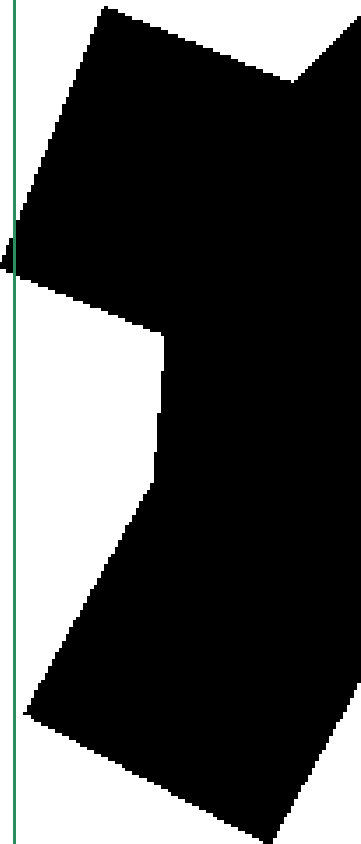
En fait, surentraînés, ayant vécu ce type
même de défoillance pendant les tests, Les
deux bâtonnets s'en tirent, et
remarquablement. Mais la peur a été
intense, chacun sent qu'on est passé à
deux doigts d'une situation qui n'aurait
plus été gérable. Et là... Mais c'est chaque
seconde, pour les équipes de bâtonnets,
toujours sur de nouveaux chantiers, face à
de nouveaux challenges, qui représente
cette intensité de risque.

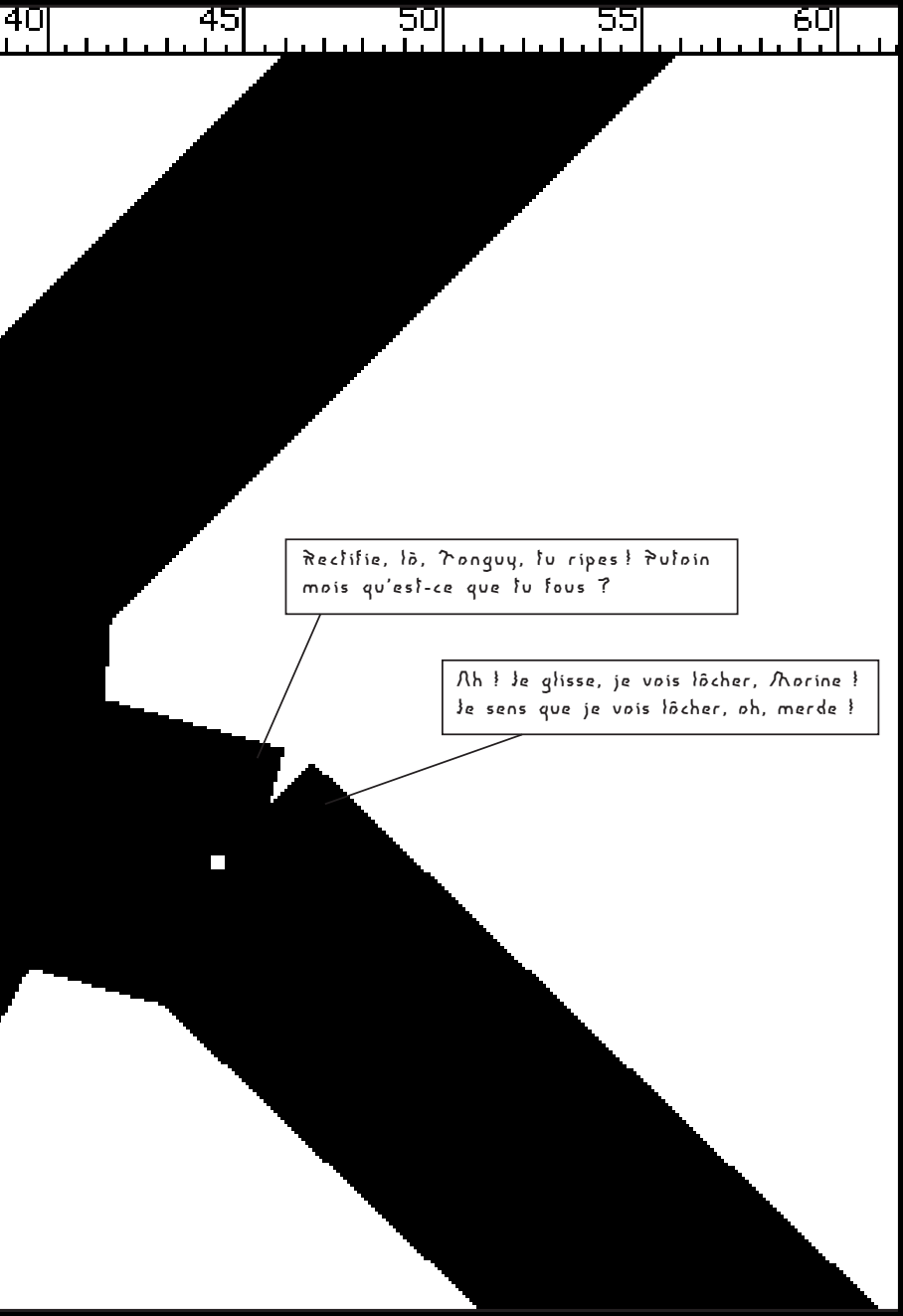
9
0

Certes, Marine et Tonguy ont frôlé
l'horreur, mais la leçon de solidarité au
sein d'une équipe valait bien cette
chondelle. Face au danger, seul le co-
équipier est là. C'est comme ça, et
seulement comme ça, qu'on évite le pire et
qu'on accomplit l'exploit.

1
0
0

Un grand reportage sous la plume de
notre envoyé spécial Slesh, et sous l'oeil
de notre photographe exclusif Click
Chombrenouore.





Rectifie, là, Tonguy, tu ripes ! Putain
mais qu'est-ce que tu fous ?

Ah ! Je glisse, je vais lâcher, Morine !
Je sens que je vais lâcher, oh, merde !

Bulletin Du Batonnnet

Version en Mots de Point-à-Point Hebdo, l'Organe du Point-à-Point, à l'intention de nos esclaves humains

Déjà!
Le Fonht Est Née



Font

La création d'une
Nouvelle Police de
Caractères est toujours
une victoire, non
seulement pour les 27
let plus signes que nous
composons, mais bien
évidemment pour les
authentiques machinistes
du Réel que Nous
sommes, Nous Autres
Bélottineux! Mais
comment, le deman-
de-tu sons doute humain,
avons-nous donc fait
pour créer le Fonhi?

7000
Festloche

D'abord se trouver un sous-fifre (en possont), un fifre est un instrument de musique plus quère usité que dans l'expression en question: On voit à cet

exemple de plus ce qui importe, des mots ou des objets) n'a pas présenté de grandes difficultés. Notre support humain

humain Sekens
Shurdock s'y est prêt
volontiers, en
s'imaginant que le
boss dans le grillot
quelques signes
grossiers puis
s'évertuait à faire
usage d'un logiciel
permettant de créer des
formes, notre problème
amarré à l'ordinateur
(font-B-Grother), afin
d'en raffiner
la substance d'une famille
entière de corréctifs,
capables de s'ordonner
proprement à la voûte
de la page. Au bon
temps empêcher les
carnos de choir et d'os
qu'est Sekens Shurdock,
le fohh, elle, telle
qu'elle se tortille
localement à
l'endroit même sous
vieux, demeurero
comme une magnifique
espèce nouvelle ou sein
d'un ensemble de
créatures graphiques
générées pour l'éternité.
Bonne nuit, bonne
bonne! Quant à son
créateur, quelle plon

se soucie du terreau
dont elle tire sa
subsistance?

† Nauvias
Natives †

S'ensuivit le 22^e jour de
 5 variantes de plus, et
 Non content d'avoir
 collaboré à la fanth,
 Sekens Murdock,
 subjugué par Nous dans
 l'intervalle de deux
 trois semaines, n'a pu
 s'obstiner de composer,
 en bas de case comme
 en capitales, 5 autres
 polices. 4to 3od Ming
 4unes et 4to 3od Ming
 4unes (unkfshd), et leur
 version 4ubnh, 4to
 4North et 4to 4outh
 4loushns ainsi que le
 4Cornu 4. 4. 4. existant
 indubitablement en des
 versions Quark W-Press.
 Les 4lres de ca Zème
 4ulletin du 4bnonnel en
 témoignent. Et Sekens
 Murdock,
 qui n'a pas composé sous
 notre coupe, ne songe
 nullement à détruire les
 fichiers dont il détient
 les originaux. Quelle
 imprudence, et quelle
 inconséquence en égard
 à sa propre espèce !

trois les humains
curieusement se
détestent si
souverainement les uns
les autres, que de tels
exemples ne sont pas
rares parmi ce genre
d'inimiques condamnés
pour de tels motifs ou
plus tôt
onânsement. Quelles
horreurs en effet ne
s'écrivent-elle pas avec
ces nouveaux
corolaires? Quelles
effroyantes infections
l'avenir réserve-t-il aux
humains par l'entremise
des Fonhs? Là misère
humaine n'en est qu'un
cas solennellement. Nous
en devons d'oise par
anticipation.

Le deux millièmes
année du calendrier est
chez les humains l'objet
d'une extraordinaire
surcotation. Tout

Add: One Foto
Des Patronnats

semble devoir se
produire dans ce laps
de temps, les
bouleversements les
plus incroyables, les
renversements les plus
terribles et les plus
définitifs, les progrès les
plus estomacants, les

événements les plus
inouis. Bref, on
suppose tout le
rendre compte de l'eu-
l qui peut passer par
la carrelle des animaux
qui poissent dans nos
près à cette occasion.
Mais bien sûr, comme
ce fut le cas en aéro-
comme en mille, et
comme 3000 ne
manquero pas non plus
de l'illustrer, 2000 est
un événement de
grande importance,
mais dont seuls les
bâtiments peuvent
percevoir la dimension.
Il s'agit en effet d'un
ces rares alignements
de bâtonnets dont Nous
ne manquerons pas de
marquer l'exception par
des fêtes
ininterrompues.

Reportez-vous au
calendrier des festivités
pour cette période!
Quoi? aux humains,
rien d'exceptionnel ne
leur arrivera, si ce n'est
une nullité d'une
perfection peut-être
sans précédent. Mais
comme il est de
coutume parmi les
segments, ennui pour
les hommes rime avec
amusement pour Nous.

Comment diable les bâtonnets se procurent-ils les polices de caractères obtenues par Murdock ? Question idiote. Ces créatures nanties de chefs cruels et sans scrupules, n'hésiteront ni à téléguider les fonhts zombies de Murdock pour élargir le champ de leur pouvoir, ni à incriminer celui-ci pour ses pratiques dénoncées comme « contre nature ».



G dans la tour du Nord. Ce blasonh dénote, dans cette préparation momifique qui sent son natron et son rembourrage typomorphique, une héraldique transcendante manifestement infestée mais aussi haubanée par la scolastique médiévale. On notera, dans la chambre au sommet du donjon, l'espace laissé vacant pour un carré sur la pointe, figure du manque qui est propre au malaise associé à l'absence du signe.

à nous à elle-même brisées, cheffes
 et cassantes, et seule un peu de
 poussière l'émousser de leur
 existence passée... C'est en tout cas
 le résultat que j'ai déjà obtenu sur
 des caboches.
 Oui, si je ne parviens pas à les
 dominer, les signes périront...
 jusqu'au dernier, s'il le faut.
 Mais cette formule dernière n'est
 pas encore, l'on s'en fait, à
 envisager. Je ne l'utiliserai qu'à
 toute extrémité.
 J'ai peur l'instant de bons résultats de
 domestiqués avec les signes que
 j'ai dévitalisés. Il sont
 complètement inertes, ou agissent
 à la commande, je crois. Mais est-
 ce la lumière et ma imagination?
 Ce soir ils me semblent s'agiter,
 danser devant mes yeux, comme ce
 jour lointain où, soudain, premier
 peut-être parmi les hommes, j'ai
 compris que les signes devenaient
 outonnes et préparaient une
 révolution. Il faudrait que je me
 rappelle, mais quand le pourrais-je.
 Pouvait la fatigue est ce que je
 dois redouter le plus. Une erreur,
 produit de la lassitude, et tout est
 perdu, une boisson de la vigilance,
 et un groupe de lettres peut
 m'égresser à l'improviste.

ressorir par ses oreilles, tous
 canaux naturels aux humains.
 Peut ce qui désormais voudra s'en
 prendre aux langages et les mettre
 à mal est prévenu qu'il s'expose
 au même sort que notre employé
 Murdock.
«Short aux Murdockistes»
 Notre employé, incapable de
 respirer même sans l'aide d'un
 mal. Employé à ranger ces unités
 que nous connaissons tous,
 lorsqu'il nous faut parler en
 mission, par brigade, en formation
 de mots. Stupidement occupé à
 croire qu'il décide de
 l'enchaînement de ces groupes de
 bâtonnets qu'il prend au hasard et
 disperse arbitrairement l'un après
 l'autre. Faut-il être stupide pour
 croire qu'on est un voleurs quand
 ce sent au final les vrais
 professionnels. Nous, avec les
 lettres et les Mots, qui décidons
 du sens invariablement, puisque le
 sens est contenu en nous et que
 l'ordre dans lesquels nous nous
 succédons importe peu, sinon au
 bavardage et à la perte de temps,
 nous proposoisons qu'il est de
 notre mission de faire circuler
 auprès des hommes, ces encloses
 pris dans nos chaînes, ces suppôts
 à notre circulation et qui
 présentent chaque jour encore un
 peu moins d'intérêt.
 Notre Glorieux Kendeukter a
 ensuite brossé le tableau général
 d'une action axée sur l'radicalité
 définitive de l'homme : «A ma
 belle la fange humaine fait une
 boue trop salissante, trop vile.
 L'homme, c'est la merde. Et contre
 celle vermine, les bâtonnets,
 bâtonnettes, mes frères et sœurs,
 combattez sans répit l'engorgement
 mummifié prédateur de signes. Et
 nous appelons à l'unification des
 forces les lettres et les mots, qui
 ne peuvent que se joindre à nous.
 Débarassons-nous de ces animaux

persuadés d'être des personnes
 uniques, des microcosmes de
 subtilités et d'infinies
 particularités, alors qu'ils ne font
 qu'être agiles par nous, copies,
 modèles de séries banales et
 onéidylonniques que nous produisons
 depuis que le signe est signe. La
 plupart des hommes ne tiennent
 qu'à deux ou trois mots. Encore
 est-ce beaucoup pour certains.
 Toute cette prolifération de viande
 tremblante ne nous est plus
 d'aucune utilité et je propose que
 nous liquidions l'élevage humain
 dans son intégralité. Lorsque les
 hommes pouvaient encore nous
 comprendre, la circulation venait
 aux avoir quelque profit, nous nous
 y reproduisions, les mots trouvaient
 leur renouvellement dans cette morrice.
 Mais toutes ces cervelles ne
 portent que l'obrutissement et la
 décomposition parmi nous.
 L'absence d'effluve, il ne nous
 dit, peut réduire toute l'humanité
 en peu d'instants. Ces imbéciles
 n'ont garde de se protéger des
 mots qui dorment, innombrables,
 jusque dans les placards de salle
 de bain. Il ne s'agit que d'une
 affaire de liquidation.
 Il ne faut qu'une chose. Que tous
 les bâtonnets du monde se prennent
 par les vecteurs d'un bout à l'autre
 de l'univers des signes, et alors,
 le mal prophétique qui nous désigne
 cabotillamment l'extinction dans
 tous ses bâtonnets, deux vivants
 composent le cœur même des
 choses, mais tout cela une fois le
 sacrifice de l'homme accompli.
 Alors nous pourrions entreprendre
 de créer d'autres espèces sur cette
 planète ou sur une autre, et bientôt
 la fusion que nous recherchons
 entre l'absoluit et l'organique sera
 notre victoire, le triomphe ultime.
 A la Victoire, et à la Gloire de
 tous les Bâtonnets!

on de Ned de More dans
 technique, et la so
 l'émancipation du meurtre,
 sur une part qu'une fraction
 d'avant, notre section de
 ou à pu changer le sens de
 ographie de la feuille de
 re, en parcourant
 amment les rangs des
 de bâtonnets et de mots
 pour aller, au cœur du
 térieur du danger, poser une
 n'y a eu un accord par là.
 ou vu que du feu, et
 repéré les corollères
 lire les petits corps sons

mauvaise saison qui va passer. Cela
 donne bien de l'avenir au Dullin du
 bâtonnet, notre mission
 d'information commence à peine.
 Écrivez-nous, nous nous réécirons
 pour vous répondre, aucune lettre
 ne restera sans suite. Inutile de
 poster. Ces bâtonnets que vous
 aurez frocés vous répondront
 immédiatement en se réorganisant
 sous vos yeux.
 Rendez-vous là où ils vous diront,
 afin d'être affecté à une tâche
 d'utilité bâtonnière. Humains,
 froissez l'homme, il vous a frohi.

moi que le meurtre s'est
 dans l'atmosphère d'une
 de soulagement. Murdock a
 par les plus gros d'entre
 puis émaculé et énucléé.
 go. Ses couilles ont été
 dans ses orbites. Ses
 se sont même foloqués
 ou en forme d'insultes. Et
 nels tout désagréables de
 fois entrecut leur ouvrage
 is un bon moment sur le
 plagées à le regarder et
 avant de s'essorer entre
 des livres où ils s'en sont
 so n'a pas allié
 des enquêteurs, toutes
 tâches rouges dont les
 les livres étaient piqués.
 à prendre so pour une
 s'ils l'ont seulement

humaine s'incorne toute
 dans cette feuille, la le
 n, et ses mensonges
 conçus pour attirer le
 lic par une propagande en
 e la subversion, une
 de la résistance
 école, du syndicalisme
 étage, un appel à
 tion qui ne marchera pas.
 vec so que «les hommes»
 se défendra? Le Victoire
 ous, par abandon de
 re. Plus drôle encore,
 re n'a rien vu, rien
 rien compris de sa défaite
 oil les trois comme de
 de la conjecture, une

Orgone est le Journal du Renouveau Classique, élaboré
 selon les Strictes Lois de la Recette d'Autrefois, qui vous
 fera retrouver toute la Vraie Sèveur de la Fabrication
 à l'Ancienne, conjuguée la formule Éternelle qui allie à
 la fois Tradition et Modernité. Exigez Orgone. Méfiez-
 vous des imitations.

l'organe est le journal du renouveau classique, élaboré
 selon les strictes lois de la recette d'autrefois, qui vous
 fera retrouver toute la vraie saveur de la fabrication
 à l'ancienne, conjuguée la formule éternelle qui allie à
 la fois tradition et modernité. Exigez Orgone. Méfiez-
 vous des imitations.

Organe de l'Ordre du Nouvel Homme

Enfin!

Enfin! Ce mot est si simple et si facile à dire, qu'il est si facile à oublier. Mais, dans la vie, il est si difficile de le faire entendre, qu'il est si difficile de le faire vivre. C'est pourquoi, nous le faisons vivre dans ce journal, pour qu'il soit si facile à entendre, qu'il soit si facile à vivre.

Ma visite en hôpital pour enfants

C'est à l'hôpital que l'on se rend le plus souvent pour soigner les enfants. Mais, dans ce lieu, on ne soigne pas seulement les enfants, on soigne aussi les adultes. C'est pourquoi, nous avons écrit ce livre, pour qu'il soit si facile à lire, qu'il soit si facile à vivre.

ART RELIGION TERREUR

C'est un livre qui parle de l'art, de la religion, de la peur. Mais, dans ce livre, on ne parle pas seulement de l'art, de la religion, de la peur, on parle aussi de la vie. C'est pourquoi, nous avons écrit ce livre, pour qu'il soit si facile à lire, qu'il soit si facile à vivre.

Enfin!

C'est un mot qui est si simple et si facile à dire, qu'il est si facile à oublier. Mais, dans la vie, il est si difficile de le faire entendre, qu'il est si difficile de le faire vivre. C'est pourquoi, nous le faisons vivre dans ce journal, pour qu'il soit si facile à entendre, qu'il soit si facile à vivre.

Organe de l'Ordre du Nouvel Homme

Enfin!

Ver Sacrum

C'est un mot qui est si simple et si facile à dire, qu'il est si facile à oublier. Mais, dans la vie, il est si difficile de le faire entendre, qu'il est si difficile de le faire vivre. C'est pourquoi, nous le faisons vivre dans ce journal, pour qu'il soit si facile à entendre, qu'il soit si facile à vivre.

Organe de l'Ordre du Nouvel Homme

Enfin!

de l'Ordre du Nouvel Homme

Enfin!

Enfin! Ce mot est si simple et si facile à dire, qu'il est si facile à oublier. Mais, dans la vie, il est si difficile de le faire entendre, qu'il est si difficile de le faire vivre. C'est pourquoi, nous le faisons vivre dans ce journal, pour qu'il soit si facile à entendre, qu'il soit si facile à vivre.

Enfin!

C'est un mot qui est si simple et si facile à dire, qu'il est si facile à oublier. Mais, dans la vie, il est si difficile de le faire entendre, qu'il est si difficile de le faire vivre. C'est pourquoi, nous le faisons vivre dans ce journal, pour qu'il soit si facile à entendre, qu'il soit si facile à vivre.

Enfin!

C'est un mot qui est si simple et si facile à dire, qu'il est si facile à oublier. Mais, dans la vie, il est si difficile de le faire entendre, qu'il est si difficile de le faire vivre. C'est pourquoi, nous le faisons vivre dans ce journal, pour qu'il soit si facile à entendre, qu'il soit si facile à vivre.

de l'Ordre du Nouvel Homme

Enfin!

Enfin!

C'est un mot qui est si simple et si facile à dire, qu'il est si facile à oublier. Mais, dans la vie, il est si difficile de le faire entendre, qu'il est si difficile de le faire vivre. C'est pourquoi, nous le faisons vivre dans ce journal, pour qu'il soit si facile à entendre, qu'il soit si facile à vivre.

de l'Ordre du Nouvel Homme

Enfin!

Murdock crée pour l'A. R. T. (donc pour l'ONH) la revue Organe dont la maquette est conçue à base de fontes neutralisées. Ci-dessus de gauche à droite et de haut en bas : Organe n°0, n°1 (texte page 429), n°2 et n°8. Pages suivantes Organe n°3, n° 10 (extraits page 441), n°9, n°5 et n°4.



de l'Ordre du Nouvel Homme

Photos de Lucide



"Ven sieben", la série de phonogrammes initiée par Anna (A. B. C.) avait déjà connu 2 épisodes, chacun accompagné de son pamphlet "Der deutsche Traum". Mic-Duina Grece avait même collaboré à S. (awalter von sieben)... et le message important du >>>1 a donné les fondations à Organization, le fermement essentiel par laquelle nos vies ont été profondément changées et marquées de manière indélébile. Ces sacrifices que Johanna Lieberthal (aka ANNI) s'est imposés, destruction de sa collection de phonogrammes, renoncements de tous ordres, enkoulés avec maîtrise et sang-froid, n'ont pas été sans frapper très justement l'imaginaire des anciens qui y ont vu le signe d'un destin exceptionnel. Pourront, la froide grandiloquence, le pompe guindé managériel, folies issues à frop de hiérarchie et de rigueur. Mais ce risque, déjà évoqué de façon transparente dans >>>1, est pulvérisé par >>>2, par l'image, et c'est une nouvelle ère qui a vu le jour très simplement avec S. réalisé par une personnalité dont les qualités sont renforcées par la modestie, le soldat Guisanti. Une occasion de rappeler la mémoire des grands initiateurs du Camp, j'ai nommé le Général Dowl (Sulth Dokale) et le sergent Naymond, tout deux ayant préféré la mort au déshonneur de vivre en dessous de leurs

aspirations si hautes, si recommandables.

Ainsi "S", par Lucas-Thomas Guisanti, simple soldat de l'Ordre, fait fi, loin, feu de toute excessive fierté, pour trouver le juste chemin de l'orgueil vrai.

"Der deutsche Traum" a disparu au profit d'un somptueux livret, un hommage vibrant à l'une des plus belles aventures de l'Homme, la société Universal. Bien sûr, nous l'espérons, s'y associeront des témoignages du même niveau en faveur d'entreprises si décrites, à la régulation injustement salies par l'envie, la jalousie, la haine venue de ceux pour qui la vraie grandeur restera à jamais une nation étrangère. Nous parlons bien sûr de Disney, de Sony, et tant d'autres, à qui le temps rendra la grâce qu'ils méritent pour l'abnégation dont ils ont fait preuve au cours d'années et d'années de labeur acharné pour faire de la race humaine ce qu'elle peut fièrement se vanter d'être devenue. Alors c'est du fond du cœur que l'on reprend tous le "We R The World" dans la version discrètement arrangée par Guisanti, qui lui fait rendre son simple charme acquis. Mais citons également parmi les 5 titres de S, le singulier roman de Die Diskette Hack - qui présente un hommage certes ambigu mais véritable au génie de Bill Gates, tout Verhände Unreine Freude très inspiré du groupe sublime Ruteplio... et puis a love like Durs, également présent sur la compilation «Organization». Beaucoup de douceur, et d'efforts (récompensés) ont tiré "Ven sieben" de bien des impasses. Ce série revient de loin pour nous en apprendre beaucoup. Quel est inutile, pourrions rien n'est vain.

Bobo Del, le KJ du projet Mike, était placidement, tel un universel démiurge, derrière les monnaies du Mike Rik. Alors Mike a pris le micro et les petites phrases ont fusé. "I'm not a man, I am a number... but I'm number one, baby" ou "We're kind of shit, but you R Mike's public, so I guess I owe you some respect". Le WNT-W de

Art - Religion - Parer

Organe est le bulletin périodique de l'A. R. >

"S" fut joué, et enchaîné sur un hommage live, micro courant dans la foule où les briquets étaient allumés haut au dessus des visages où brillaient des larmes. C'était aux Deux-Arts de Paris, le 10 novembre 1993, que Mike donnait un récital exceptionnel, comme tous d'ailleurs, au profit des étudiants nécessiteux, autant dire tous. On juge à ce détail le génésiste de Mike. Mais quelques jours plus tard, l'injustice et la fatalité frappaient Mike : Un terrible accident de moto le défigura. Heureusement tous les chirurgiens sont unanimes à garantir un nouveau Mike plus beau que le précédent. Est-ce possible? Nous disons : Oui.



Commande ferme vient d'être passée par Organization au Général D. (Camp du Nord) de fournir les notes de ses instruments et claviers (il nous annonce qu'il est justement en train de tout démonter, grossier et nettaquer) du phonogramme intitulé «4», pour la série des «Ven sieben». Ce support sonore sera entièrement réalisé à partir d'échantillons extraits du film de Michel Comte «Doubles», acheté à 33, sur les dialogues d'une pièce d'Heiner Müller (mort en 93). «Si vous voulez voir du cinéma, allez voir Trilonic. Si vous voulez voir ce que le cinéma a fait d'être, essayez de voir 4». (A. Camtel)



Ce fonds DaulfNeumar révèle petit à petit ses richesses. Ce général a légué au Camp une importante documentation à laquelle le volume édité chez les disques du camp n'est qu'une introduction malgré sa consistance étendue. Ces révélations sur notre Ordre, son ancienneté, sont apaisantes. Et le document s'accompagne d'un cd qui présente les informations sonores les plus curieuses, les plus perturbantes. Avec le "mystère" Daulf n'est pas prêt d'être éclairci. Qui était réellement

Jordan-Edouard Paul, et son partenaire Roger Nequém?

Dans un faîte abstrais, où s'effilure la personnalité effrénée, délicate de John...
le faustisme et chez l'indivertance où l'édicantisme et chez l'arrogance au plus haut...
M. Viviane Grece prend le mot...
père qu'Ann est une image, et dans une ténue...
se crée et immatérielle et efflué par le monde...
pourrait même le y a quelques mois, en...
compagnie de ses partenaires, dans un...
effréné accident de luge qui les a...
s'effilure et recompose l'Ann, dans une...
seulement de succès effréné population qu'il...
rencontré les photos de Pierre dans la...
presse comme dans l'album où il se rénové...
l'Ann, le récomposé l'Ann, dans une...
d'Ann à Sadekyle, où le jeune femme se...
serait efflué par le monde, leur amour...
seulement par le monde. Nella un...
d'Ann à Sadekyle, où le jeune femme se...

Sens-Commun

Organo est le bulletin périodique de l'A. N. 7.



de l'Ordre du Nouvel Homme

Assujettir à des
Formes légales
la Résistance à
l'Oppression
est le dernier
Raffinement
de la Tyronnie.

Organ is brought to you by



ART . RELIGION . TRADE

ORANA
de l'Ordre du Nouvel Homme

Yrenquillité
trompeuse, Âme
apparent que
commandent Le
Dreinte et Le
Yerreur et qui
est l'Image du
Dommage et de Le
Mort !

Organa is brought to you by



ART . RELIGION . YERREUR

Une postface, par Olivier Redwinbuth

Que les mots et même les signes soient à l'origine de la vie humaine peut encore se concevoir. Nous en faisons l'expérience en tant que personnes qui naissent neuves dans un monde ancien et qui doivent faire l'apprentissage tout d'abord de la langue (en tant que matrice de tout le reste) en essayant tant bien que mal de trouver dans ces propositions d'actes et de sentiments qu'est le langage, des moyens d'existence et d'expression.

C'est si peu naturel que les enfants doivent s'y appliquer longuement avant que cela prenne pour eux le chemin d'une certaine facilité ; pour les plus bêtes, cela peut aller jusqu'à l'évidence intégrale et définitivement bornée. Si nous finissons tous plus ou moins par nous en accommoder, certains, ne l'oublions pas, n'y parviennent jamais.

Et mourir signifie abandonner ce monde des formes des-

sinées par les mots, perdre avec la vie, la parole, qu'on laisse aux suivants.

De l'autre côté, les langages, cela va de soi, n'auraient que peu de perduration sans les êtres qui leur accordent la circulation, cette apparence de réciprocité donne l'illusion d'un « usage » de la langue.

Mais que le monde puisse être originé non pas dans les signes, les symboles, puis les formes plus complexes qui en découlent, mais dans la véritable primitive forme qu'est le bâtonnet, la primo-rune et que ce simple trait puisse être réellement animé d'une existence propre, voilà qui est plus difficile à admettre. Et qui ouvre sur un gouffre pour la pensée que nous n'avons pas les moyens de combler.

Pourtant en constituant ce dossier il nous a été impossible de ne pas constater le bien (ou mal?) fondé de la théorie murdockienne. Certains prétendront que des mois passés à mettre au clair le contenu de ce dossier nous auront gâté le jugement.

C'est possible, nous serons les derniers à en douter. Mais la confusion qui a régné dans la mise au clair du *Cas Murdock* présente tous les signes, si je puis dire, d'une affolante corroboration murdockesque. Textes changeant de sens à la disparition d'une négation ou d'une virgule, maquette changeant de police de caractères (comment expliquer qu'un pamphlet-bâton s'affiche en fonht ??), fichiers s'ouvrant vides ou contenant autre chose (parfois de manière dramatique et apportant un sens lugubre ou menaçant à notre entreprise), il nous faut convenir que malgré tous nos efforts il semblera toujours régner une certaine confusion, beaucoup d'in-vraisemblances et de défauts de chronologie, des bizarreries gratuites ou carrément des blagues grossières contre lesquelles il nous semble que nous aurons finalement lutté en

vain. Il en va ainsi jusqu'à cette postface, dont nous doutons qu'elle demeure stable durablement. Qu'on n'accorde donc qu'un crédit relatif à tout ce qui s'écrit dans *Le cas Murdock*. Plusieurs autres facteurs sont à considérer concernant le texte. Certaines « coquilles » peuvent être dues non pas à nos négligences mais à celles d'équipes de bâtonnets moins performantes. Ne pas hésiter à fermer et rouvrir le livre à la même page (ou réafficher la page si vous êtes dans un ouvrage virtuel).

D'autre part certains bâtonnets peuvent prendre l'initiative (certes sévèrement punie théoriquement) de produire des modifications, des altérations plus ou moins comiques par esprit de facétie ; on aura soin de ne pas trop s'offusquer de telles occurrences indépendantes de notre volon-la-lon-lairété.

Enfin des commandements complètement étrangers à nos intentions, provenant de la hiérarchie bâtonnière, peuvent transformer du tout au tout de vastes pans de cet ouvrage. Nous déclinons par avance toute responsabilité-citron.

Ceux qui en concluront que nous n'avons aucun contrTMle sur notre publication n'auront pas tort. Cette imma^{tr}ise est néanmoins un fait qu'on aura soin de méditer avec profiterolles.

(On ajoutera que ce qu'on appelle « coquille » est le plus couramment un débris alimentaire ou autre (appelé ainsi à cause de la coquille d'oeuf, de noix, d'hu^{tr}tre) que les équipes de bâtonnets qui mangent leur gamelle à même les lignes ont négligé de ramasser et qui font glisser des coéquipiers au moment crucial. On est donc prié de ramasser ses ordures. Merci pour les autres.)

Le titre lui-même de cet ouvrage se modifia curieusement un jour (étourderie du maquettiste ?) en *Camurdock*, et en matière de plaisanterie, pour conjurer le malaise que cette

coquille produisit dans l'équipe, nous imaginâmes ce que cela pouvait bien être qu'un « *camurdock* » en tant qu'objet. Nos idées folâtrèrent sur des choses comme un imperméable ou un parapluie (à cause des consonnances de MacFarlane, pébroque ?) et pour finir et ne rien arranger, le titre de la publication s'est incrusté dans nos conversations comme s'il s'agissait d'un accessoire de la vie courante. Avais-je oublié mon *camurdock* ? L'avais-je sur moi ? quelqu'un pouvait-il me prêter son *camurdock* ? L'humour a vite tourné au cauchemar obsessionnel.

Qui nous avait joué ce mauvais tour ? L'avenir verra-t-il les gens dire qu'ils ont à se procurer un *camurdock* neuf pour la rentrée, ou encore que ceci ou cela les fait penser à un *camurdock* ? Ê quoi pourra donc servir le livre à ce moment-là, si tant est que ce soit encore un livre qu'un *camurdock* ?

Enfin rapportons pour terminer le témoignage de Gontrimbart Spegniug qui a bien connu le jeune Sekens : « Adonné à ses travaux publicitaires, il eut à concocter plus d'une fois des maquettes d'annonces, esquisses intitulées anglicismement « *roughs* » (prononcer *reuffe*) par analogie avec l'illustration grossièrement brossée au feutre le plus souvent, et qui venait figurer la future image sur le projet (nombre de clients, séduits par le « *rough* » ne voulaient plus voir figurer que celui-ci sur l'annonce finalisée. Ça tort ou à raison ? La publicité demeure une pratique étrange, livrée aux subtilités et aux absurdités de l'art, par delà la perfection statistique qu'elle prétend être).

« Ainsi Sekens eut à représenter sur ces maquettes les accroches et le texte courant (ce qui s'y lit, du haut en bas) qui devait être, à l'époque, simulé à la main. Il dut tirer des barres (tracer des lignes au crayon) pour y écrire des kilomètres de

faux-texte formulé comme suit : XOII OXIIOX OX XIIOX OXOIIX et ainsi de suite, pour que l'oeil complaisant y estime une présence de texte sans la gênance de vrais mots. Ixo Barre-barre (Le potentat suprême des Bâtonnets, nommé dans la fiction Point Barre) lui fut ainsi révélé. En effet le triomphe du bâton ne pouvant souffrir celui des mots, le faux-texte est son domaine par excellence.

« Ê la folie de certains consistant à rédiger des phrases incompréhensibles, on comprend l'empire que les bâtonnets rêveraient d'imposer au monde, continue Gontrimbert, fervent disciple de Murdock. Un univers de superstition abrutie, antérieur au signe même en quelque sorte, et entretenu par lui (est-ce l'émancipation humaine, les progrès de son évolution et de sa conscience, qui contraignent les bâtonnets à sortir de leur incognito, qui les délogent de leur tranquillité habituelle, et leur faisant perdre leur flegme, les incitent à clamer et faire valoir une puissance lors même qu'elle est menacée et décro't ?) Ce pouvoir occulte et atavique, le jeune Sekens comprit très tTM qu'il était le centre de la civilisation et que le béton des lettres, le papier-peint des mots, les stucs des phrases et le mobilier du sens n'étaient guère qu'un placage rapporté sur le métal structural des bâtonnets. Cette intuition perceptive originelle, il en f't la recherche secrète de toute une vie. »

Les bâtonnets, puisqu'il faut bien les nommer en tremblant de rage, de stupeur ou de terreur, nous auraient-ils amené malgré nous à composer une sorte de bible ou d'ouvrage fondateur illustrant avec le dernier des machiavélismes sarcastiques leur pouvoir inégalé ? Nous ne pouvons qu'espérer que nos mises en garde aurent la chance de demeurer lisibles dans un ouvrage dont nous ne connaissons pas toutes les

Table des matières	
un avant-propos par Rosemonde de Guerlas	13
sm par Violante Claire	17
erreur 127 par Sekens Murdock	.223
appendice : dossier des bâtonnets	.379
documents graphiques	.457
une postface par Hector Redwinbuth	.493

Cet ouvrage a bénéficié du soutien-gorge de la Fondation O. N. A. (Ordre du Nouvel Autre) en collaboration avec le Centre Trifuge & Tripette pour le Développement de l'Imbécillité Ultime, de la Violence Déterminée, de la Cruauté Subtile et du Dernier Mépris.

Un grand merci à L'Institut Relututuh, sans lequel ce produit de Haute-Qualité n'aurait pu voir la nuit. Et à Marion.

Maquette Gigoth Korback pour le Studio des Bâtonnets.

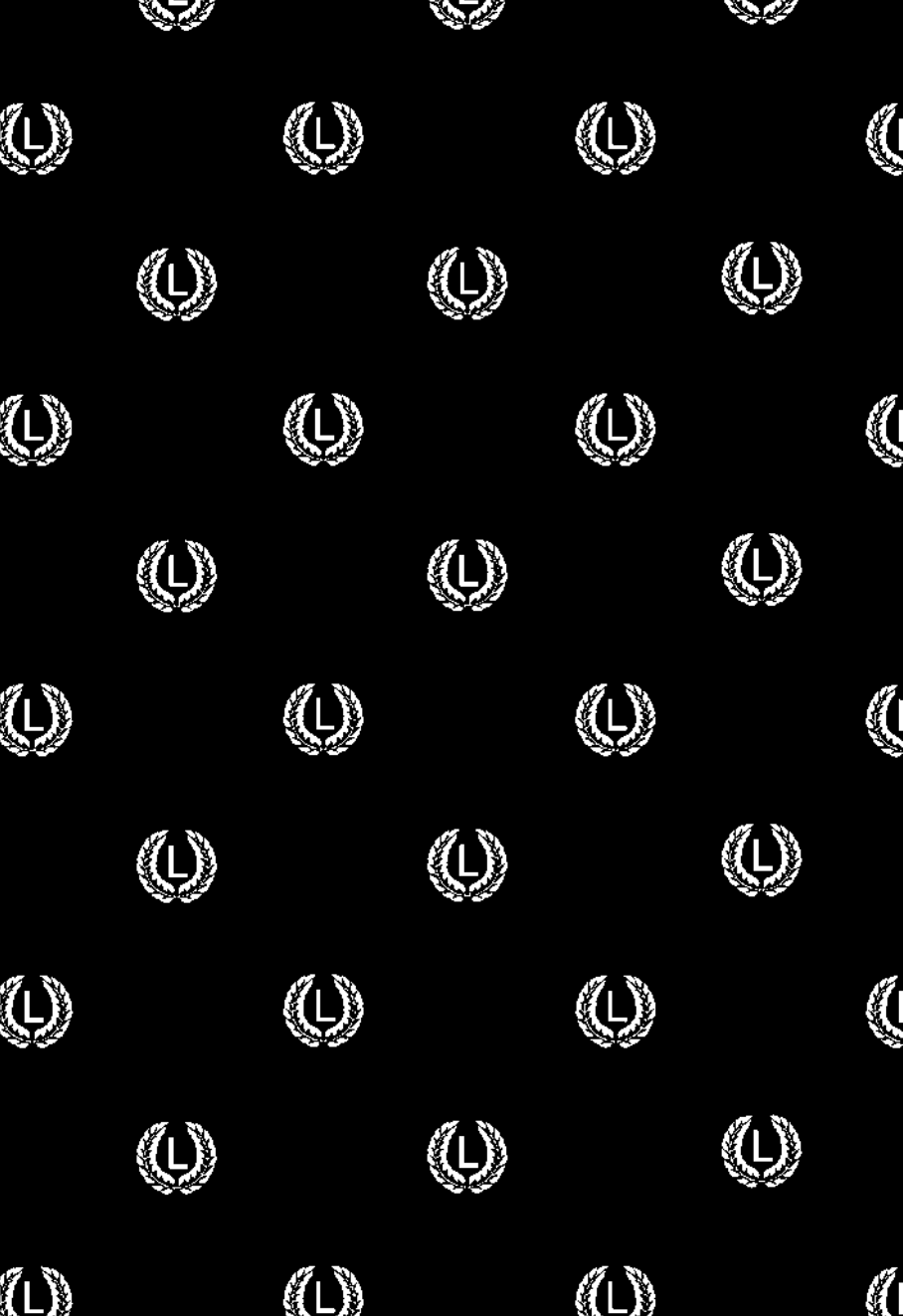


Achevé d'imprimer le 16 octobre 2012

par l'Imprimerie Launay

à Paris Ve - Dépôt légal : 2012-79

ISBN 979-10-91219-02-0





SEKENS MURDOCK, SIGNE OU SYMBOLE ?

Murdock demeure une personnalité floue, multiple, difficile à cerner, en dépit d'une netteté très graphique. Cette enquête qui se veut aussi impartiale et scrupuleuse que possible rassemble les pièces les plus attestées d'un dossier qui permet de faire enfin le point sur cette figure dégingandée, filliforme, casiment typographique dont le noir et blanc si tranché recouvre pourtant une indéfinition qui perturbe le regard. « Que lis-je ? Que vois-je ? » Se demandera le lecteur à plus

* « Sa mère aux aiguilles, son père aux hameçons, Murdock fut élevé parmi les pointes. Il en développa un caractère piquant ; qui s'y frotte s'épique » Odile Croc

réponse surgit spontanément comme un cri, d'on ne sait où :
« Au secours ! »



COMPOSITION

Papier (97% minimum), encre d'imprimerie, colle, dérision, sarcasmes, hargne, colorants autorisés.

MODE D'EMPLOI

Ouvrir le livre à l'endroit, n'importe où. Lire les caractères imprimés les uns après les autres, et par une gymnastique d'esprit appropriée, agglomérez-les en un mot, dont le sens, alors, apparaîtra.

Procédez de la même manière avec les mots suivants, afin de former des phrases : vous lisez. Lorsque vous arrivez en bas de la page, tournez-la et reprenez votre lecture à partir du coin en haut à gauche. Il est aussi possible de faire un usage divinatoire de ce livre. Posez-vous mentalement une question : les premiers mots en haut à gauche du livre ouvert au hasard y répondent. Ça marche.

CONTRE-INDICATIONS

Illettrisme, cécité (vous pouvez vous le faire lire : opérez avec les sons comme avec les mots), ignorance de la langue française.

PRÉCAUTIONS D'EMPLOI

Ce produit peut, chez certaines personnes, entraîner des effets plus ou moins gênants. Cessez alors immédiatement de lire et consultez le centre anti-poison le plus proche.

Afin d'éviter d'éventuelles interactions entre plusieurs livres, il faut signaler systématiquement toute autre lecture à votre libraire.

Ne convient pas pour les fers à repasser et cafetières.

CECI EST UN LIVRE

Un livre n'est pas un produit comme les autres. Il vous concerne vous et votre santé.

Le livre est un produit actif. Une longue recherche a permis de découvrir son activité, mais son absorption n'est pas toujours sans danger.

Ne le laissez pas à proximité des mains des enfants.

Il ne faut jamais abuser des livres. Il ne faut utiliser les livres qu'à bon escient.

Votre libraire connaît les livres. Suivez ses conseils. Il ne s'agit pas pour vous de lire beaucoup de livres. Il s'agit pour vous de lire les livres dont vous avez besoin.

À conserver à l'abri de la chaleur et de l'humidité.



9 791091 219020

LASSITUDE.FR

ISBN 979-10-91219-02-0

AVEZ-VOUS DE PLUS EN PLUS DE MAL à vous concentrer, voire à simplement aligner une idée après l'autre ? Vous vous dites alors, je suis fatigué, j'ai besoin de vacances, ou encore vous estimez que la chose qui résiste à votre entendement est d'une difficulté qui vous dépasse et elle vous semble dépourvue d'intérêt. Mais vous n'y êtes pas du tout. Et ce livre aurait pu vous le révéler, si votre cerveau avait encore eu la capacité minimum nécessaire à en parcourir les pages.... Voici ce qui ce passe vraiment.

LES BATONNETS ont eu besoin d'esclaves efficaces et ils ont éduqués les populations humaines à cet effet. Mais les temps ont changé et le développement de l'intelligence humaine n'est plus d'aucune utilité. Au contraire les humains sont lentement et sûrement dégradés afin de ne plus être bientôt qu'une sorte d'équivalent de la nourriture.

Un dossier médusant qui brûle les frontières du possible

« Délirant et morbide » Le bulletin du batonnet



34 €

ISBN 979-10-91219-02-0

LASSITUDE.FR



34€

ISBN 979-10-91219-02-0

LASSITUDE.FR